







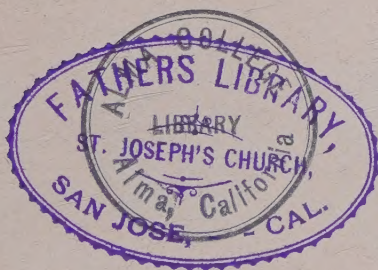








PRINCIPES  
ET VÉRITÉS FONDAMENTALES  
DE LA  
VIE CHRÉTIENNE





---

CAEN, DE L'IMPRIMERIE HENRI DELESQUES

---





A. M. D. G.

EXERCICES SPIRITUELS  
DE  
**SAINT IGNACE**

PRINCIPES  
ET VÉRITÉS FONDAMENTALES  
DE LA  
**VIE CHRÉTIENNE**

PAR  
**LE P. J.-B. LE MARCHAND**

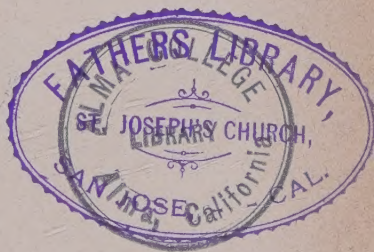
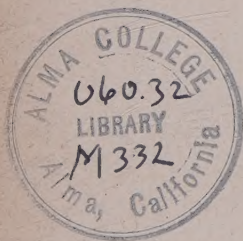
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

TOME SECOND II

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

*Ouvrage honoré de plusieurs lettres d'Évêques*



**PARIS**

LETOUZEY ET ANÉ, ÉDITEURS

17, rue du Vieux-Colombier, 17

1899

6398

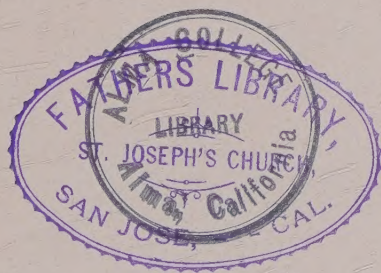






§ VIII

# LA RETRAITE







## § VIII

# LA RETRAITE

---

La retraite,  
de tous les moyens,  
le plus efficace  
pour préparer l'homme  
à s'appliquer à lui-même  
les principes et vérités fondamentales







# I.

## MÉDITATION

### POUR LA VEILLE D'UNE RETRAITE.

---

#### I. CE QUE C'EST QU'UNE RETRAITE.

PAR RETRAITE, il faut entendre TOUTE MANIÈRE d'examiner sa conscience, de méditer, de contempler, de prier vocalement et mentalement ou de faire tout autre EXERCICE SPIRITUEL QUI PRÉPARE ET DISPOSE L'ÂME à se défaire de toutes les affections dérégées, et, après s'en être défait; à chercher et à trouver la volonté de Dieu, disposant sa vie en vue de son salut éternel.

Remarquez le sens de ce mot : EXERCICE SPIRITUEL, qui PRÉPARE l'âme à se défaire de toutes les affections dérégées.

PRÉPARATION..... 1° C'est toute la vie...

2° Chaque retraite est une PRÉPARATION nouvelle, une grâce toujours neuve...

3° Ce qui est de nous, c'est PRÉPARATION ; Dieu *agit et produit* (1).

## II. BUT D'UNE RETRAITE.

SE VAINCRE et ORDONNER SA VIE. —  
Par suite :

1° SE RETROUVER... Reconnaître, constater par examens, méditations, prières, *l'état de l'âme*. — Se retrouver en possession de soi et de Dieu, puis :

2° DÉCOMPOSER... Retrancher toutes les affections déréglées ; se VAINCRE, et enfin :

3° RECOMPOSER... Chercher et trouver la volonté de Dieu ; régler et disposer sa vie,

(1) « Exercitia spiritualia, ut homo VINCAT SEIPSUM, et ORDINET vitam suam, quin se determinet ob ullam affectionem quæ inordinata sit » (Titul. Exerc. P. N. Ig.).

« Hoc nomine exercitiorum spiritualium intelligitur QUILIBET MODUS examinandi conscientiam, meditandi, contemplandi, orandi mentaliter et vocaliter, et aliarum operationum spiritualium ;... QUILIBET MODUS *præparandi et disponendi* animam ad tollendas a se omnes affectiones inordinatas ; et postquam quis eas sustulerit, ad quærendam et inveniendam voluntatem divinam, in vitæ suæ dispositione, ad salutem animæ » (Annot. prima. lib. Exerc.).



*sans aucun motif ni influence que la gloire de Dieu et le salut de son âme.*

### III. MOYEN DE BIEN FAIRE UNE RETRAITE.

TOUTE MANIÈRE d'examiner sa conscience, deméditer, deprier, est un bon moyen, pourvu qu'elle soit une DISPOSITION, une PRÉPARATION, un EXERCICE pour *se vaincre* et *ordonner sa vie*... Ce n'est donc pas une prière, une méditation, un examen tel quel, avec un but déterminé quelconque ; mais ce sont des EXERCICES d'une telle force qu'ils AIDENT l'âme à arriver à cette fin spéciale qu'elle se propose, qui est *de se vaincre* et *d'ordonner sa vie*.

### IV. ESPRIT QUI DOIT NOUS ANIMER PENDANT UNE RETRAITE.

1° Avoir un cœur magnanime, un cœur libéral à l'égard de notre Créateur et Seigneur (1);

2° Faire une offrande à Dieu de tout notre vouloir et de toute notre liberté ;

3° Afin que sa divine majesté *dispose* tant

(1) Deus det vobis omnibus cor, ut colatis eum, et faciatis ejus voluntatem CORDE MAGNO et ANIMO VOLENTI (II. Mach. I. 3.).

de nous que de ce qui nous appartient, selon sa très sainte volonté.

Pas de but particulier. Attente, recherche et prière. La prière est l'instrument sacré avec lequel se remue le sol de l'âme ; et de même que la rosée du ciel ne féconde que le champ remué par la charrue, ainsi la grâce divine ne fructifie que dans une âme travaillée par la prière.

#### V. SOUTIENS ET GARANTIES D'UNE RETRAITE.

1° SOLITUDE... Séparation extérieure et intérieure (1).

Ce qui avancera le plus la retraite, c'est *la séparation des créatures*, l'amour de la solitude, l'attention à ne point se répandre çà et là, à ne point parler aux créatures, à ne point faire parler en nous les créatures. — Dans cette séparation, cette solitude, Dieu parle. Si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent. Dieu nous remplit d'une sainte horreur de nous-mêmes à la vue de nos indignités. Il

(1) « Segregare se ab omnibus amicis et notis ; ab omni sollicitudine terrena » (Annot 20, lib. Ex.).

« Eligere cubiculum ubi degat quam *secretissime* possit » (Annot. 20, lib. Ex.).



opère en notre intérieur de secrètes mais puissantes convictions de nos iniquités. Il nous abaisse et nous écrase comme des vers.

2° SILENCE, MODESTIE ;... *silence*, ne laisse rien sortir par la parole ;... *modestie*, ne laisse rien entrer par les sens (1).

(1) « Ipse Dominus in *secessu* frequentius agebat, ut liberius oraret, ut sæculo cederet ; gloriam denique suam discipulis in *solitudine* demonstravit » (Tert. ad Mart. n° 2.).

« *Et mulier fugit in solitudinem, ubi habebat locum paratum à Deo, ut ubi pascat eam* (Ap. Cap. XII. 6).—*Mulier*, id est, Ecclesia vel anima ; *fugit*, volens cavere insidias et nocumenta Draconis ; *in solitudinem*, id est, secretum mentis, ubi in oratione, meditatione, et contemplatione loquitur sola cum Deo... *Ubi habebat locum paratum a Deo*, quia non potest haberi locum interni secreti, in quo anima quiescit, nisi ex magno Dei dono qui hunc locum suis paravit ; quia per exemplum vitæ et passionis omnia contemnere docuit, et sibi ac Deo interius vacare. *Paravit* etiam per meritum et efficaciam ipsius passionis, per quam suis gratiam tribuit. *Parat* etiam amplius quando gratiam ad hoc tribuit, et sic animam in hoc loco manere facit, et ibi cum ea familiariter loquitur : *adducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus* (Osee. 2). *Ut ibi pascat illam*, scilicet pastu doctrinæ ; quia qui apud se in interno secreto habitat, efficacius pascitur verbo scripturæ vel prædicationis, quietius enim et sapidius et plenius capit. Et bene dicitur *pascat*, quia ipsa doctrina scripturæ a Deo est, et quod anima inde reficiatur, ex dono ejus est. Item *pascat cœlesti pane*, id est *seipso* spiritualiter et sacramentaliter » (D. Th. Sup. Apoc. Cap. XII.).

Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une demi-heure. Qui parle durant ce temps ? DIEU SEUL ! Environ une demi-heure. Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère durant cette vie ; mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle ! Sois attentive, âme chrétienne ; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

Cette solitude et ce silence procureront d'ailleurs à l'âme trois grands avantages :

1° SACRIFICE. — On immole déjà par cette séparation tout ce qui n'est pas Dieu ; et s'il y a *sacrifice*, il y a *mérite* (1).

2° TOUT SOIN A UNE SEULE CHOSE. — Unité de pensées, de volonté. — Liberté, force (2). Il y a de la liberté dans le repos, et il y en a

(1) « Segregando se a multis amicis ac notis, itemque a multis negotiis non bene ordinatis, ut serviat Deo ; non parum meretur » (Annot. 20, lib. Ex.).

(2) « Ita segregatus, non habens intellectum divisum circa multa, sed ponens omnem curam in *una re sola*, id est, in serviendo creatori suo, et in profectu animæ propriæ, *liberius utitur* naturalibus suis potentiis, ad quærendum diligenter id quod tantopere desiderat (Ann. 20, lib. Ex.).

aussi dans le mouvement. C'est une liberté d'avoir le loisir de se reposer; et c'est aussi une liberté d'avoir la faculté de se mouvoir. Il y a de la liberté dans le repos; car quelle liberté plus solide que de se retirer en soi-même, de se faire en son cœur une solitude, pour penser uniquement à la grande affaire, qui est celle de notre salut, de se séparer du tumulte où nous jette l'embarras du monde, pour faire concourir tous ses désirs à une occupation si nécessaire. Telle est la liberté véritable. Mais elle n'est pas au goût des hommes du siècle. Cette tranquillité leur est ennuyeuse; ce repos leur semble une léthargie. Ils exercent leur liberté d'une autre manière, *par un mouvement éternel*, errant dans le monde deçà et delà. Ils nomment liberté leur égarement; comme des enfants qui s'estiment libres, lorsque s'étant échappés de la maison paternelle, où ils jouissaient d'un si doux repos, ils courent sans savoir où ils vont. Voilà la liberté des hommes du monde. Une seule affaire ne leur suffit pas pour arrêter leur âme inquiète; ils s'engagent volontairement dans une chaîne continue de visites, de divertissements, d'occupations différentes, qui naissent perpétuellement les unes des autres; ils ne se laissent pas un moment à eux, parmi tant d'heures du meilleur temps,



qu'ils s'obligent insensiblement à donner aux autres (1).

3° Enfin l'âme profite, avance d'autant plus, qu'elle est plus retirée, plus débarrassée des créatures (2).

(1) Bossuet : *Sermon pour une vêtue d'une postulante Bernardine*, 3<sup>e</sup> point.

(2) « *Eo plus proficiet, quo magis segregaverit se... Quanto magis anima nostra reperit se solam et segregatam, tanto se reddit aptiorem ad appropinquandum creatori ac Domino suo, eumque attingendum* » (Ann. 20, lib. Ex.).

---

## II.

### CONSIDÉRATION

#### SUR LA RETRAITE

#### ET LES MOYENS DE LA BIEN FAIRE

---

I. LA RETRAITE, dit-on, c'est le silence, c'est le recueillement, c'est la solitude, c'est le désert.

Comme j'ai besoin de la solitude, du désert, du silence, du recueillement qui amène les réflexions graves et sérieuses ! Naturellement, j'ai horreur de la solitude. Elle me pèse sur l'âme comme un fardeau de plomb. J'ai peur des réflexions calmes, tranquilles et froides. Ce qu'il me faut, c'est le bruit, l'agitation, le combat, le tumulte, le fracas des affaires, des fonctions dont je suis chargé, des visites, des nouvelles, ... que sais-je ? c'est le tour-

billon, c'est la fascination de la bagatelle. C'est la vanité, c'est la futilité, c'est la rêverie, c'est l'imagination qui, de ses puissantes ailes, plonge dans des espaces et des horizons immenses. C'est le bouillonnement d'une mer sans fond, qui bat sa rive et jette sur la crête des rochers l'écume blanchissante de ses flots. Et enfin, c'est tout ce qui, plus ou moins, éloigne des pensées de Dieu, du ciel, de l'éternité, du travail sérieux de ma sanctification et de ma perfection, dans les choses de mon emploi. — Et cependant, cette vie si pleine de bruit, d'agitation et de tumulte, elle m'emporte avec une effroyable rapidité. C'est le torrent qui s'écoule, c'est la feuille agitée par le vent qui tombe et qui s'échappe, c'est la poussière, c'est la fumée qui s'évanouit dans l'air. Qu'en reste-t-il le plus souvent au fond de ma conscience ?

Oh ! comme je sens qu'il est nécessaire de m'asseoir au bord du chemin pour réaliser ces paroles de l'Évangile, par lesquelles le Sauveur nous représente l'homme se disposant à bâtir la tour des vertus évangéliques, et qui, pour cela, s'assied et compte avec lui-même : *Sedens computat !* C'en est donc fait ; je veux m'asseoir quelques jours, quelques heures dans ma vie, et me dire :

O mon Dieu ! je me repose, je suis fatigué



de cet emportement des choses passagères, qui m'enlève à la libre possession de mes facultés. Je m'arrête un instant. Je veux penser à vous, je veux penser à moi, je veux penser à la gravité des obligations qui m'incombent. Dans cette effrayante mobilité de mes idées, au milieu de l'agitation perpétuelle de mon existence, pourquoi donc ne pas reprendre un peu ma pensée, ma conscience, ma liberté, tout ce qui fait le fond de mon âme, et ce qu'il y a de plus important dans la vie?... — Oui, la réflexion solitaire, la pensée retirée, le recueillement, le silence, le désert, voilà la retraite.

Eh bien, non ! c'est une erreur. Le désert, la solitude ou le silence, le recueillement *tout seul* n'est pas la retraite.

Assurément, je ne viens pas au désert pour *le désert* ; mais j'entre, je pénètre, je me réfugie dans le désert, dans la solitude, dans le recueillement, dans le silence, pour autre chose que la jouissance de la solitude, du désert, du recueillement et du silence. Pourquoi donc ? Qu'est-ce qu'une retraite ?

II. LA RÉTRAITE, dit-on encore, c'est la prière, c'est la méditation, c'est le chapelet ; ce sont les différents exercices de piété faits avec plus de régularité, plus d'ordre, plus de

dévotion ; c'est la sainte messe entendue ou dite avec la *première ferveur*.

Hélas ! qu'est-elle devenue, *ma première ferveur* ? J'étais si pieux dans les années de ma jeunesse ;... le jour où, la première fois, je m'approchai du saint autel ? Que sont donc devenus ce goût si tendre pour la piété, cet attrait pour l'oraison, cet amour pour l'étude, cette horreur des moindres fautes ? Alors, ma foi jetait une vive lumière, la charité embrasait mon cœur d'un feu divin ; l'esprit de piété m'accompagnait partout. Alors, je ne communiais qu'après avoir scrupuleusement examiné ma conscience, qu'après m'être purifié des moindres souillures dans les eaux sacrées de la pénitence, qu'après m'être échauffé dans l'oraison aux pieds de mon crucifix. Quelle modestie dans mes actions ! Quelle exactitude pour les moindres observances ! Quelle attention soutenue à la sainte présence de Dieu ! Alors, je ne connaissais pas ces opinions larges que je me suis faites à la longue. Alors, je fuyais à l'ombre seule de certains vices, dont la seule pensée souille une âme. O chasteté ! O modestie ! O pudeur passée ! O tendresse de conscience, qui ne pouvait souffrir aucun crime ! O sainte timidité, gardienne de l'innocence ; tout cela ne me touche plus. *Ma première ferveur*

non seulement elle s'est ralentie ; mais elle s'est ralentie par l'usage même des choses saintes qui devaient entretenir ce feu sacré et l'enflammer toujours davantage. Par quels degrés l'homme a-t-il pris insensiblement le dessus sur le chrétien, le religieux et le prêtre, si je suis religieux ou prêtre ? Comment peu à peu sommes-nous tombés dans cet état d'indolence, de dégoût, d'ennui, de familiarité avec les fonctions les plus hautes, les plus saintes, les plus terribles de notre religion ? Comme je prie mal ! Comme je médite mal ! Comme j'entends ou je dis mal la sainte messe ! Ah ! la prière, elle est presque morte sur mes lèvres ; et je veux, pendant ces quelques jours de solitude, ranimer son souffle ; je veux bien prier, prier avec confiance, prier avec ferveur. La prière, voilà la retraite.

Eh bien ! non ; non encore ; la prière bien que confiante, bien qu'ardente, n'est pas la retraite. Je ne viens pas en retraite *uniquement* et précisément pour avoir la jouissance de la prière, le goût de la piété, les élans de la ferveur ; mais, je viens en retraite, pour qu'à *l'aide* de la prière, de la piété, de la ferveur, j'atteigne un but d'une bien plus haute importance. Quel est ce but ? Qu'est-ce qu'une retraite ?



III. La confession, peut-être. Oh ! comme j'ai besoin de me confesser ! Depuis un certain temps, ma conscience n'est pas en repos. Je n'ai plus avec mon confesseur la même ouverture de cœur, cette ouverture franche, facile, filiale, qui me donnait autrefois tant de consolation et de paix. Je suis certain de l'aveu de mes fautes ; mais cet aveu a-t-il toujours été exact et complet ? Le fond de mon âme a-t-il été bien connu ? En révélant mes infidélités extérieures, ai-je dépeint mon intérieur tel qu'il était ? Il y a tant de confessions superficielles ! Décidément, j'ai besoin de faire de mes fautes une revue plus sérieuse, plus franche, animée d'une contrition plus réelle, plus vraie, plus surnaturelle, plus souveraine. Une bonne confession, voilà la retraite.

Eh bien ! c'est une nouvelle erreur. Une bonne confession n'est par la retraite. La confession est *une partie intégrante* de la retraite ; mais ce n'est pas *la fin principale* que l'on doit se proposer. Quelle est donc cette fin ? Qu'est-ce qu'une retraite ?

IV. Rien de plus clair, de plus net, de plus précis, que la définition qu'en donne saint Ignace : *Une retraite, dit-il, ce sont des exercices spirituels*, POUR SE VAINCRE ET

ORDONNER SA VIE, *sans autre motif ni influence que la gloire de Dieu et le salut de son âme.* » — EXERCITIA SPIRITUALIA, UT HOMO VINCAT SEIPSUM, ET ORDINET VITAM SUAM, QUIN SE DETERMINET OB ULLAM AFFECTIONEM, QUÆ INORDINATA SIT.

Chacun devrait, de temps en temps, faire une bonne retraite, dit saint François de Sales, pour s'exciter, par divers exercices spirituels, à *l'entière réformation de sa vie*, pour ensuite faire *une intime et solide résolution de vivre tout à Dieu* (1).

Une retraite, c'est donc, pendant un certain temps, la solitude, le recueillement, le silence, la prière, la confession, la méditation, la sainte Messe;... en un mot, *tous les exercices spirituels, quels qu'ils soient*; tout l'ensemble des opérations de notre âme, mais avec cette indispensable condition : SE VAINCRE ET ORDONNER SA VIE.

Ainsi, la prière *toute seule*, avec un but déterminé quelconque, ce n'est pas la retraite; mais la prière, comme DISPOSITION, comme PRÉPARATION, comme MOYEN, comme EXERCICE *spécial pour se vaincre et ordonner sa vie*; voilà la retraite.

(1) Saint François de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. XII, ch. VIII.

La solitude prise en soi, *toute seule*, ce n'est pas la retraite; mais la solitude, comme DISPOSITION, PRÉPARATION, MOYEN, EXERCICE *pour se vaincre et ordonner sa vie*: voilà la retraite.

La confession, pour bonne qu'elle soit, n'est par la retraite; mais la confession, comme PRÉPARATION, EXERCICE *pour se vaincre et ordonner sa vie*: voilà la retraite.

V. Et que veulent dire ces deux mots: se VAINCRE ET ORDONNER SA VIE?

SE VAINCRE, suppose avoir en soi des puissances ennemies; ennemies de l'ordre, de la paix, de l'honneur, de la vraie gloire de l'homme et du chrétien. Il y a en nous des affections désordonnées, des pensées déréglées, des mouvements du cœur qui nous dégradent. Mon Dieu! quel trouble et quel désordre au fond de notre cœur! Comme il est donc difficile de rencontrer un esprit réglé, une âme ordonnée, un cœur maître de lui-même, conquis à la vertu, qui la possède cette vertu et qui ne s'en sépare jamais!

Eh bien! ces affections désordonnées, ces inclinations de la terre et des sens, ces passions mauvaises, c'est *le retranchement à opérer*. Il faut que le couteau y passe. Il faut que ce soit cette vigne qu'on taille et qu'on émonde. Ce rameau qui porte des fruits, dit



Notre-Seigneur, il faut le tailler encore, pour qu'il en porte davantage. Il faut non seulement *retrancher le sec*, mais encore tailler dans le vert et dans le vif; couper ces bois superflus, cette fécondité de mauvais désirs, cette force qui pousse trop et se perdrait elle-même en se dissipant. Il faut donc, je le répète, cette *taille intérieure* qui coupe non seulement la mauvaise volonté, mais qui fait une blessure salutaire à tout ce qui est *excessif*. Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on doit lui ôter, même jusqu'à la fleur, quand elle est surabondante. O céleste vigneron, je m'abandonne à vos mains, à votre couteau, à votre opération divine; tranchez jusqu'au vif. Le temps de tailler est venu: *Tempus putationis advenit* (1); donnez-moi la force de vous laisser faire, de me prêter à votre coupe, de la seconder, de m'armer moi-même contre moi-même, contre mes propres pensées, mes affections, mes défauts, mon excessive activité qui se détruit et se consume elle-même. Donnez-moi *cette première grâce de la retraite*, la grâce de rompre des chaînes, ou au moins d'arracher quelques fibres, par lesquelles le cœur tient encore aux choses basses et

(1) Cant., II, 12.

indignes de lui, la grâce de retrancher, de tailler, de couper; la grâce DE ME VAINCRE.

Se vaincre, voilà la première œuvre de la retraite; ORDONNER SA VIE en est la seconde.

Oui, quand la place est ainsi libre, quand le champ de bataille est resté au conquérant; quand, le front couronné de lauriers, il possède en paix le fruit de ses travaux et de ses souffrances, il faut alors qu'un nouveau jour se lève; il faut qu'un soleil triomphant l'éclaire; il faut que le ciel s'ouvre pour féconder et bénir; il faut à la lumière de Dieu, à la clarté de la foi, en prenant pour guide ses enseignements et ses leçons, il faut concevoir, *ordonner* sa vie d'homme et de chrétien; il faut établir tout dans l'ordre, dans la mesure, dans la justice et dans la règle. Ah! comprenons-le bien. D'abord nous délivrons notre âme, nous la débarrassons de ténèbres épaisses, nous l'isolons de toute cette vaine fantasmagorie, de toute cette fascination des bagatelles de ce monde; nous l'établissons comme sur un trépied auguste où elle s'élève, où elle est déjà sur le degré qui conduit au sommet. Là, dans une véritable indépendance, dans la liberté qu'elle a conquise; là, quand le véritable jour du ciel l'éclaire; quand le soleil de justice la couvre et l'inonde de ses rayons, quand la grâce a repris son empire, quand le

bain salulaire du sacrement réparateur a lavé, a purifié cette âme ; alors, elle mesure, *elle ordonne ses actions, son existence, sa vie*. Cette vie, c'est la plus digne de l'homme, c'est la plus belle, c'est celle du chrétien véritable et dévoué, qui a reconquis tous les droits de la vertu, qui ne laisse plus les vices, les passions dégradantes, l'abaisser et l'opprimer sans mesure.

VI. Tout ce qui vient d'être dit sur la notion vraie d'une retraite est confirmé en ce peu de mots par le Père Bourdaloue : « La fin de ma retraite, dit-il, ne doit pas être de goûter *le repos de la solitude*. Ce repos est saint ; mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire, dans le même sentiment que le Prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol et que je me repose dans le sein de Dieu* (1) ? Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes désirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'*oraison*, d'y faire

(1) Psal. LIV, 7.

plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'EXCELIENTS MOYENS, dont je puis et dont je dois me servir; mais ce n'est pas la fin que je dois me proposer. Mon erreur a été souvent de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avais fait une bonne retraite, parce que je m'étais régulièrement acquitté de ces exercices. Mais la fin de ma retraite doit être de RÉFORMER MA VIE, de me bien connaître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi; de découvrir une bonne fois *le fond de mes dispositions*, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes; DE RÉGLER TOUTE MA CONDUITE, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation; en un mot, de me changer et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ* (1). Car, si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurais-je eu tous les sentiments de la dévotion la plus affectueuse, *ce ne serait qu'une illusion pure*. Il s'agit de ME CONVERTIR, et non de raisonner ni de contempler. Cependant cette fin, conçue de la sorte, est encore trop générale et trop vague. Il faut,

(1) II, Cor., v, 17.



afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué; et c'est à moi d'examiner, devant Dieu, quelle doit être la fin particulière de cette retraite: par exemple de *me réformer* dans l'observation de mes règles, de *me réformer* en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification; ainsi du reste (1).

VII. La fin de la retraite, qui est *de se vaincre et d'ordonner sa vie*, étant bien définie, il est facile de déterminer de quelle nature doivent être les *exercices*, les dispositions, les préparations, les moyens pour arriver à ce but: *se vaincre et ordonner sa vie*. Il est de toute évidence que les moyens doivent être proportionnés à la fin, au but que l'on se propose.

Il faut donc *le recueillement*; mais non pas un recueillement ordinaire; il faut un recueillement proportionné à la fin qui est *de se vaincre*; par suite, un recueillement tellement grand, qu'il m'AIDE à mourir à moi-même, à mes passions, à mes affections déréglées; un recueillement grave, majestueux, imposant, solennel, comme celui qu'on éprouve près

(1) Bourdaloue, *Méditation pour une retraite spirituelle*; médit. pour la veille de la retraite, 3<sup>e</sup> point.

d'un mourant, ou qu'éprouve un mourant qui va quitter le monde, se séparer du monde, dire adieu au monde; puisque réellement, il s'agit pour moi aussi de mourir aux choses extérieures et à moi-même; de se séparer de cet étourdissement que le bruit du monde cause et dont la tête est toute ébranlée; d'agir, de travailler au dedans de moi-même, pour dompter et assujettir la nature. Ah! puissions-nous être tellement recueillis, qu'on dise de chacun de nous, en nous voyant en retraite: Mais cet homme, il se meurt!... Mais c'est un homme mort à tout ce qui jusqu'alors l'avait fait vivre! Mais c'est un homme enseveli avec Jésus-Christ; enseveli au dedans de lui-même comme dans un tombeau! Ce n'est plus cet homme doux et facile qui liait toutes les parties; ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces vanités. En retraite, on apprend un autre langage, on apprend à dire: NON; à dire: JE NE PUIS PLUS; à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres et avec les autres. On ne veut plus plaire. On se déplaît à soi-même. Quiconque commence une retraite, commence à se dégoûter tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. Il se souvient de

l'Épouse que l'Époux céleste appelle du fond des déserts, du creux des rochers, du milieu des montagnes inaccessibles, où il n'y a que des léopards et d'autres bêtes sauvages (Cant. 4. 8.). C'est dans cette affreuse solitude qu'il faut porter ce poids écrasant de l'amour de Dieu, qui veut briser jusqu'aux os, afin que l'Époux règne seul.

Un second moyen pour bien faire une retraite, c'est *la confession* ; mais la confession de la retraite, c'est-à-dire qui *aide à se vaincre et à ordonner sa vie* ; par suite, une confession qui brise tellement le cœur que tout ce qui est au dedans soit anéanti ; une confession qui égorge sans merci tout ce qui déplaît à Dieu, le perce et l'extermine sans miséricorde.

Enfin, il faut *la prière* ; mais la prière de la retraite, c'est-à-dire une prière qui *aide à se vaincre*, qui *aide à mourir à soi* : la prière courte, brève, saccadée d'un mourant, d'un agonisant ; prière ardente qui emporte nécessairement la guérison, la conversion de l'âme : prière qui veut un miracle de résurrection ; prière de l'aveugle, qui crie sur le bord du chemin : *Jesu, fili David, miserere mei... Rabboni, ut videam* (1) ! Jésus, fils de

(1) Marc, X, 47.

David, ayez pitié de moi ! Seigneur, faites que je voie !... Prière de cette femme qui languissait dans la souffrance depuis douze ans : *Si tetigero, ... salva ero* (1) ! Si seulement je puis toucher le bord de la frange de son vêtement, je suis sauvée. — Prière du paralytique sur le bord de la fontaine probatique : *J'attends un homme qui me jette dans la piscine*. — Prière de trois heures, au jardin des Olives, répétant toujours les mêmes paroles : *Si vis, Pater ; ... Omnia tibi possible sunt ; fiat* (2) ! Si vous voulez, Père ; ... tout vous est possible ; que votre volonté soit faite ! — Prière surtout pleine de confiance et de foi : *Postulet in fide, nihil hæsitans* (3). La foi et la prière sont toutes-puissantes, et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. *Si vous pouvez croire*, disait le Sauveur (4), *tout est possible à celui qui croit*. La difficulté n'est donc pas de faire des miracles ; la difficulté est de croire. *Si vous pouvez croire* : c'est là le miracle des miracles, de croire parfaitement et sans hésiter. *Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité* (5),

(1) Matt., IX, 21.

(2) Marc, XXII, 42.

(3) Jac., I.

(4) Marc, IX, 22.

(5) *Ibid.*, 23.



disait cet homme, à qui Jésus dit : *Si vous pouvez croire. — Seigneur, augmentez-nous la foi*, disaient les apôtres (1). Nous n'avons besoin que de la foi, car avec elle nous pouvons tout. *Oh ! si vous en aviez*, dit le Seigneur (2), *comme un grain de sénevé*, le plus petit de tous les grains, *vous diriez à ce mûrier : déracine-toi et te plante dans la mer, et il vous obéirait*; et il trouverait un fond sur les flots pour y étendre ses racines.

Ainsi, le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants; c'est de nous faire de courageux et fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu, *quand il s'agit de sa gloire et de notre salut...* Lorsqu'il s'agit de demander à Dieu les choses nécessaires pour le salut, nous serons exaucés si nous avons la foi, fallût-il un miracle. Demandez-les donc sans hésiter, assurés, si nous le faisons avec la persévérance qu'il faut, *que tout nous sera possible*. Quand nos mauvaises habitudes auraient jeté dans nos âmes de plus profondes racines que les arbres ne font sur la terre, nous leur pourrions dire : *Déracine-toi*. Quand nous serions plus mobiles et plus inconstants que

(1) Luc, XVII, 5.

(2) *Ibid.*, 6.

des flots, nous dirons à un arbre : *Va te planter là* ; et à notre esprit : *Fixe-toi là* ; et il y trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élèverait à l'égal des plus hautes montagnes, nous leur pourrions ordonner de se jeter dans la mer et de s'y abîmer, tellement qu'on ne voie plus aucune marque de leur première hauteur. *Osons donc tout* pour de tels miracles, puisque ce sont ceux que nous savons très certainement que Dieu veut que nous entreprenions. *Osons tout*, et pour petite que soit notre foi, ne craignons rien ; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme *du sénevé*, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Sauveur ; je ne demande que la vérité et la sincérité ; car s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu qui l'a donné le fera croître. Agissez donc avec peu, et il vous sera donné beaucoup ; *et ce grain de sénevé*, cette foi naissante, *deviendra une grande plante, et les oiseaux du ciel se reposeront dessus* (1). Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement, mais y feront leur demeure (2).

(1) Matth., XIII, 31, 32.

(2) Cf. Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*. — La dernière semaine du Sauveur, 22<sup>e</sup> jour.

### III

#### BEAU PASSAGE

#### DE L'ÉCRITURE SAINTE A CE SUJET

ÉLIE DANS LE DÉSERT

(Lib. III. Reg. — Cap. xix.)

---

I. LE PROPHÈTE ÉLIE venait de frapper un grand coup contre l'idolâtrie. Le feu descendu du ciel; quatre cents prophètes de *Baal* mis à mort dans un seul jour; voilà l'œuvre de son zèle, la puissance de sa parole!

Certes, il avait le droit de dire: ZELO ZELATUS SUM PRO DOMINO DEO EXERCITUUM; « je brûle de zèle, je suis dévoré d'une ardeur incomparable pour la gloire du Seigneur mon Dieu, le Dieu des armées »! Ardeur vraiment divine qui embrase le cœur de

l'homme, et qui lui fait entreprendre à la gloire de Dieu, les desseins les plus étonnants, comme les plus difficiles; mais ardeur passagère, et qui ne peut pas, qui ne doit pas soustraire l'homme pour toujours au sentiment de sa faiblesse !... Et c'est ce qui a lieu pour notre prophète.

Voici que *Jezabel*, cette femme altière et impie, a fait entendre une menace de mort :

« Demain, a-t-elle fait dire à ÉLIE, demain, à l'heure où tu reçois ce message, que tous mes dieux me confondent, si je n'ai pas tiré une vengeance éclatante de mes idoles brisées;... et si je ne t'ai pas arraché la vie, à toi, qui tues mes prophètes :

HÆC MIHI FACIANT DII, ET HÆC ADDANT, NISI, HAC  
HORA, CRAS, POSUERO ANIMAM TUAM SICUT AMIMAM  
UNIUS EX ILLIS.

A cette parole, ÉLIE, l'homme de Dieu, cet homme tout à l'heure si grand, si puissant, si terrible, ÉLIE tremble; et son effroi est tel, qu'il prend la fuite, sans trop savoir où il va :

TIMUIT ERGO ELIAS, ET SURGENS ABIIT QUOCUMQUE EUM FEREBAT VOLUNTAS.

S'enfonçant dans les profondeurs du désert, il tombe de lassitude au pied d'un genévrier, et là, versant d'abondantes larmes :  
« O Dieu ! s'écrie-t-il, c'est assez, enlevez-



moi de ce monde ! car, enfin, je ne suis pas meilleur que mes Pères » :

ET PERREXIT IN DESERTUM... CUMQUE VENISSET, ET SEDERET SUBTER UNAM JUNIPERUM, PETIVIT ANIMÆ SUÆ UT MORERETUR, ET AIT : SUFFICIT MIHI DOMINE, TOLLE ANIMAM MEAM, NEQUE ENIM MELIOR SUM QUAM PATRES MEI.

Mais un Ange lui apparaît. « Courage donc, ô Prophète, courage ; lève-toi et mange » :

ET ECCE ANGELUS DOMINI TETIGIT EUM, ET DIXIT ILLI : SURGE ET COMEDE.

ÉLIE se soulève, regarde, et, tout près de sa tête, il voit un pain cuit sous la cendre, et un vase plein d'eau.

RESPEXIT, ET ECCE AD CAPUT SUUM SUBCINERICIUS PANIS, ET VAS AQUÆ.

Fortifié par cette nourriture miraculeuse, il marche pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à la montagne d'*Horeb*, où Dieu doit se manifester à lui, dans tout l'éclat de sa gloire :

QUI CUM SURREXISSET, COMEDIT ET BIBIT, ET AMBULAVIT IN FORTITUDINE CIBI ILLIUS, QUADRAGINTA DIEBUS ET QUADRAGINTA NOCTIBUS, USQUE AD MONTEM DEI HOREB.

II. A l'heure grave et solennelle d'une retraite ; à cette heure, où vous voulez vous recueillir ; voir sérieusement, devant Dieu,

quel fut votre passé, quel est votre présent, et quel doit être votre avenir, rien n'est bon, rien n'est utile comme de méditer ce trait de la Sainte Écriture; car, on y trouve une analogie frappante avec ce qui se passe d'ordinaire au fond des âmes.

Comme tous les prophètes envoyés de Dieu, comme tous les prêtres, comme tous les religieux, comme toutes les grandes et nobles âmes, comme tous les saints, vous avez dû combattre, et vous avez combattu, vous aussi, les combats du Seigneur !

A votre parole, comme à la parole d'ÉLIE, le feu du ciel, je veux dire la grâce de Dieu, est descendue en vous et sur vous. Dans la force qu'elle vous communiquait, non seulement vous avez résisté à vos passions; mais vous avez renversé, vous avez jeté à bas les idoles du monde, et au milieu des impies qui couvrent la surface de la terre, faux prophètes qui n'ont à la bouche que le blasphème, le mépris, la haine de Jésus-Christ et de sa religion sainte; vous avez noblement défendu les droits de Dieu, les droits de son Église, vos droits les plus sacrés; et les quatre cents prophètes de *Baal* n'ont pu tenir devant votre courage, votre zèle et votre piété.

Quels beaux jours que ces beaux jours,...

les plus beaux jours de votre vie !... Mais, hélas ! le démon mille fois plus à craindre que *Jézabel*, le démon, lui aussi, a juré de tirer vengeance de ses idoles renversées et de ses faux prophètes, réduits à l'impuissance.

Plût au ciel que ces menaces n'aient eu d'autre effet que de retentir à vos oreilles ! Ah ! plût au ciel, qu'il n'y ait pas eu pour vous des jours effrayants et sombres, où les ténèbres de la mort vous aient enveloppé !

Quoiqu'il en soit, comme ÉLIE, la crainte vous a saisi ; et sans trop savoir où vous alliez, vous avez été amené dans cette solitude profonde, dans ce désert, dans cette retraite ; et là, plein d'épouvante, de fatigues et de dégoûts, vous vous êtes assis.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurez-vous tout bas, c'est assez d'épreuves, assez de luttes et de souffrances, assez et trop de persécutions ; assez de combats contre moi-même, contre mes passions qui me déchirent, qu'il faut réprimer sans cesse, et qui sans cesse se révoltent. Où prendre le courage de toujours combattre et de toujours vaincre, sans avoir un seul instant de relâche ?... Ah ! je le vois, que dis-je ? je le sens, à toutes les blessures de mon pauvre cœur, ma faiblesse est désespérante. De jour en jour, mes fautes sont plus nombreuses, mes chutes plus graves,

mes tentations plus délicates et plus terribles, mes habitudes plus invétérées, mes souffrances plus poignantes. Ah ! pourquoi tant souffrir ? Pourquoi souffrir si longtemps ? C'est assez, mon Dieu ! C'est assez ; je ne puis plus vivre de la sorte. Après tout, je ne suis pas meilleur que mes ancêtres ; meilleur que mes pères dans la foi ; meilleur que tous ces prêtres, que tous ces religieux persécutés et maudits, en haine de votre nom. Jamais, non, jamais, je pourrai résister à de si nombreuses et si cruelles épreuves. Mes chairs ne sont pas insensibles comme la pierre ; mes os ne sont pas de bronze.

Mieux mourir, mon Dieu ! mieux mourir que de mener une vie pareille, une vie si pleine de tourments, de contradictions et de larmes : « SUFFICIT MIHI, DOMINE, TOLLE ANIMAM MEAM. »

Mais un *Ange de Dieu* vous apparaît ; et cet *Ange de Dieu*, c'est celui qui vous donne les saints Exercices, celui qui vous dirige, et dont vous entendez la voix et les conseils. — *Ange*, signifie *envoyé*. Il ne réclame que cette seule application ; mais elle est exacte, sa mission est d'en haut ; et il vient vous dire à tous, et à chacun de vous : « courage donc, courage ; prenez et mangez : SURGE, ET COMEDE. »



Ce qu'il vous présente, ce n'est pas une nourriture délicate; c'est un pain cuit sous la cendre. Ce ne sont pas des discours étudiés; il ne se propose pas de flatter votre goût; mais de nourrir et de fortifier vos âmes. C'est, si vous le voulez, le pain de la solitude, le pain du voyage, le pain de l'exil, le pain sans levain, la manne tombant du ciel, et qui soutient miraculeusement; ET VAS AQUÆ, et une eau fraîche, limpide, puisée à cette source féconde, qui, après avoir étanché votre soif, rejaillit jusqu'à la vie éternelle!..

Quelle que soit votre répugnance, prenez donc, comme le prophète et marchez jusqu'à la montagne d'*Horeb*, où Dieu daignera se manifester à vous, dans toutes les richesses et l'abondance de ses grâces!

III. Mais là, sur le sommet de la montagne, dans le rocher, dans la caverne, dans la retraite où vous vous retirez: « IN SPELUNCA », quelle sera la conduite de Dieu à votre égard? Le texte sacré va nous instruire encore:

CUMQUE VENISSET ILLUC, MANSIT IN SPELUNCA;  
ET ECCE SERMO DOMINI AD EUM, DIXITQUE ILLI:  
QUID HIC AGIS, ELIA?

Et la parole de Dieu se fit entendre, et cette parole dit: Que viens-tu faire ici, ÉLIE; que viens-tu faire dans cette solitude, dans ce

désert, dans cette intime et profonde retraite?

AT ILLE RESPONDIT: ZELO ZELATUS SUM PRO DOMINO DEO EXERCITUUM, QUIA DERELIQUERUNT PACTUM TUUM FILII ISRAEL; ALTARIA TUA DESTRUXERUNT; PROPHETAS TUOS OCCIDERUNT GLADIO; DERELICTUS SUM EGO SOLUS, ET QUÆRUNT ANIMAM MEAM UT AUFERANT EAM.

« Ah! Seigneur, s'écrie le Prophète, ce que je viens faire ici, dans ce désert?... mais vous le savez bien. Je brûle de zèle, je me consume d'amour pour votre gloire; parce que les fils d'Israël ont rompu votre alliance; ils ont détruit vos autels; ils ont tué vos prophètes. *Seul, seul*, je suis survivant; mais ils me cherchent pour me faire mourir. »

Pourquoi êtes-vous *en retraite*, vous qui méditez ces admirables paroles du texte sacré?... Que venez-vous faire ici, dans un désert?... J'écoute, et j'entends le cri de vos âmes.

« Ah! ce que nous venons faire ici, *en retraite*? Mais qui donc peut l'ignorer? Nous aussi, nous sommes animés d'une sainte ardeur, d'un zèle brûlant pour la gloire du Seigneur, notre Dieu; parce que les chrétiens l'abandonnent; parce qu'ils méprisent ses commandements; parce que les autels sont souillés, les églises désertes, les chapelles fermées, les maisons religieuses dispersées;

les prophètes, les pontifes, les prêtres persécutés, privés de leurs plus légitimes ressources, exilés et mourants sur une terre étrangère. *Seuls, seuls*, nous survivons; et c'est un vrai miracle. Mais ce sera bientôt notre tour, et déjà l'on nous cherche pour nous faire mourir. »

« Que faire donc, que devenir, dans ces temps malheureux? Comment vous rester fidèles, ô mon Dieu? Comment, plus que jamais, sous les coups de la persécution, nous montrer des chrétiens sérieux, de dignes prêtres, de fervents et saints religieux, appelés à conserver le flambeau de la foi dans une nation qui chasse Dieu de partout, de ses institutions, de ses lois, de ses administrations, de ses armées, de ses hôpitaux et de ses écoles? ».

#### IV. ET AIT ILLI : EGREDERE, ET STA IN MONTE CORAM DOMINO.

« Et le Seigneur dit à ÉLIE : Ne te laisse donc pas abattre; mais secoue ta faiblesse; et debout devant moi, sur le sommet de la montagne, sois ferme, afin qu'à mon passage tu reçoives l'impulsion de mon esprit, et que ton âme soit transformée. »

ET ECCE DOMINUS TRANSIT. — Et voilà que le Seigneur passe, *le transformateur des âmes* :

ET SPIRITUS GRANDIS ET FORTIS SUBVERTENS MONTES, ET CONTERENS PETRAS ANTE DOMINUM.

Et *ce transformateur des âmes*, c'est d'abord un souffle puissant, un souffle véhément qui renverse les montagnes et brise les pierres devant la face de Dieu.

C'EST LE PREMIER TRAVAIL DE LA RETRAITE : abaisser tout obstacle, toute colline, toute montagne qui résiste à Dieu et intercepte les rayons de sa divine grâce ; briser le cœur, le cœur dur comme une pierre, le cœur *orgueilleux* ou *sensuel* ; oui, le briser et comme le réduire en poudre, à cause de la douleur que ce même cœur ressent de ses péchés. Et dès qu'aura lieu ce *brisement* d'un cœur humilié et contrit, nous sentirons dans tout notre être comme un tremblement, une agitation, une secousse, une commotion violente. C'est l'effet de la lutte, de l'effort qu'il faut faire pour nous vaincre, du choc contre la plus formidable résistance qu'il soit possible d'imaginer, je veux dire la résistance d'une nature orgueilleuse ou sensuelle :

ET POST SPIRITUM COMMOTIO.

Et c'est pour cela que nous n'aurons d'abord que le pénible sentiment de nos péchés, de nos défauts, de nos faiblesses, des difficultés à vaincre. Nous ne savourerons que l'amertume des larmes ; pas encore les dou-

ceurs que l'on goûte au service de Dieu, le meilleur des maîtres :

NON IN COMMOTIONE DOMINUS !

Après ce premier travail de la retraite, UNE SECONDE TRANSFORMATION est donc nécessaire. Aussi, après le terrible choc de la bataille, entends-je des cris de reconnaissance et d'amour. C'est comme le bruit de fanfares d'une armée triomphante, c'est l'enthousiasme d'un cœur débarrassé d'un poids écrasant, l'enthousiasme d'un cœur contrit qui se donne à Jésus pour toujours, jette à ses pieds les trophées de la victoire, et le proclame le seul roi, le seul Seigneur, le seul Dieu !

C'est un beau moment que ce moment ! un bel enthousiasme que cet enthousiasme ! un beau feu que ce feu !

ET POST COMMOTIONEM IGNIS.

Mais ce feu ne doit pas être une étincelle qui passe comme l'éclair : une flamme qui frappe comme la foudre. Dieu n'est pas dans une étincelle foudroyante ou le fracas du tonnerre.

NON IN IGNE DOMINUS.

L'enthousiasme dure peu ; il faut que ce brasier, allumé dans l'âme par l'amour de Dieu, soit comme un feu rouge caché sous la cendre ; un feu qui se conserve, parce qu'il



dévore en silence sous l'action d'un léger souffle, doux comme un zéphir :

ET POST IGNEM SIBILUS AURÆ TENUIS !

C'EST LA TROISIÈME ET DERNIÈRE TRANSFORMATION. — C'est dans l'âme, une grâce pleine de force, et une force pleine de grâce ; c'est la plénitude de la paix dans l'accomplissement de la sainte et adorable volonté de Dieu.

Ainsi, *le premier travail de la retraite* : c'est la secousse de la conversion : COMMOTIO !

*Le second* : c'est le tressaillement d'un cœur converti ; le zèle brûlant, le feu d'une âme qui, après les angoisses de la lutte, respire et se sent revivre sous l'influence de la grâce. C'est le chant de la victoire, les remerciements de la reconnaissance, les serments de fidélité : IGNIS !

*Et le dernier travail de Dieu* : C'est dans l'âme, le doux murmure d'un souffle paisible et tendre, l'infinie suavité d'une paix calme et profonde ; une paix qui anime l'âme et la remplit d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que l'Esprit de sainteté lui communique, en venant s'insinuer en elle, suavement, bénévolement :

ET POST IGNEM SIBILUS AURÆ TENUIS !

Ah ! quand au fond du cœur, vous sentirez cette merveilleuse paix, cette paix qui surabonde, et que le monde ne connaît pas ; alors,

vous pourrez comme ÉLIE, vous couvrir la face de votre manteau, et vous humiliant profondément devant le Seigneur, attendre une fois encore la manifestation de ses ordres :

QUOD CUM AUDISSET ELIAS, OPERUIT VULTUM SUUM PALLIO, ET EGRESSUS STETIT IN OSTIO SPELUNCÆ, ET ECCE VOX AD EUM Dicens: QUID HIC AGIS, ELIA?

« Que voulez-vous de moi, vous dira le Seigneur; quelles grâces me demandez-vous? Après une retraite, au seuil de votre solitude, et au moment d'en sortir, vous devez mieux vous connaître, mieux vous juger. Quelles sont donc vos vues, vos projets, votre ambition : QUID HIC AGIS, ELIA »?

« Ah! notre ambition, Seigneur, vous écrierez-vous de nouveau avec ÉLIE, notre ambition, c'est, plus que jamais l'ambition de votre plus grande gloire; parce que, dans le monde, ceux qui devaient être vos enfants les plus fidèles, vous abandonnent et vous méprisent; parce que vos temples ne sont plus fréquentés; parce que vos autels sont brisés; parce que vos prêtres ne sont plus respectés, parce que *seuls, seuls* nous survivons, et que pour vous, Seigneur, nous sommes prêts à sacrifier tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, jusqu'au souffle qui nous anime » :

ET ILLE RESPONDIT : ZELO ZELATUS SUM PRO DOMINO DEO EXERCITUUM ; QUIA DERELIQUERUNT PACTUM TUUM FILII ISRAEL ; ALTERIA TUA DESTRUXERUNT , PROPHETAS TUOS OCCIDERUNT GLADIO , DERELICTUS SUM EGO SOLUS , ET QUÆRUNT ANIMAM MEAM , UT AUFERANT EAM .

Et Dieu se laissera toucher. Pour ÉLIE, plus d'hésitations, plus de craintes, plus de fraveurs. Il aura même le courage de retourner sur ses pas, et de se présenter à la cour de Jézabel, qui le hait d'une haine mortelle. Ne craignant ni les menaces, ni les tortures qui peuvent lui être préparées, il sera, devant cette reine impie, inébranlable et ferme comme une colonne de fer et un mur d'airain.

Pour nous tous aussi, et pour chacun de nous, après la retraite, plus de craintes, plus de fraveurs, plus de lâchetés ; mais la foi et le courage des martyrs qui préfèrent mille morts, plutôt que d'offenser leur Dieu, et de trahir ainsi les serments de leur baptême !...

V. D'après tout ce qui précède, UNE RETRAITE, si nous voulons en avoir une idée nette, une définition claire et précise, UNE RETRAITE, ce n'est donc pas la solitude ou le désert ; car ÉLIE ne va pas dans le désert pour le désert ; mais il entre, il pénètre, il fuit dans les profondeurs du désert pour autre

chose que la jouissance d'être seul, dans une solitude retirée, loin d'un monde frivole et impie, qui persécute les Saints.

UNE RETRAITE, ce n'est pas même la prière, la confession ou la communion; car, ÉLIE, dans le désert, ne vient pas précisément pour prier, pour gémir, pour recevoir et manger le pain de l'Ange.

Mais UNE RETRAITE, c'est, dans le désert où ÉLIE répand des larmes, et est fortifié par un pain miraculeux, c'est, dis-je, LE PASSAGE DE DIEU, DONT LE SOUFFLE RENVERSE LES MONTAGNES, BRISE LES ROCHERS, EN FAIT JAILLIR LE FEU DE L'AMOUR, ET VERSE DANS L'ÂME TOUTES LES DOUCEURS DE LA PAIX.

Et voilà que la définition fameuse, que saint Ignace donne de la retraite, apparaît dans sa lumineuse clarté.

La retraite, dit-il, C'EST UNE SUITE D'EXERCICES SPIRITUELS POUR SE VAINCRE ET ORDONNER SA VIE.

EXERCICES SPIRITUELS, c'est à dire : recueillement, solitude, silence, prière, méditation, confession, communion, et autres opérations de l'âme, celles que vous voudrez, pourvu que toutes tendent au même but :

SE VAINCRE, et ORDONNER SA VIE.

Se vaincre, pour briser dans le cœur l'obstacle à la grâce, et, l'obstacle brisé, faire

jaillir de ce même cœur des fleuves de paix et des torrents de joie.

Prenons donc bien garde de confondre *le but* de la retraite avec les *moyens*. Le *but* de la retraite, ce sont des victoires à remporter sur nous-mêmes, des montagnes à soulever, des rochers à ébranler, des pierres à briser; et LES MOYENS, ce sont tous les exercices pieux, les plus aptes à obtenir un pareil résultat; par suite, un recueillement, une prière, une confession, et autres semblables opérations de notre âme, non pas telles quelles; mais d'une si puissante efficacité, qu'elles nous AIDENT réellement à nous vaincre nous-mêmes; et à faire, en toutes choses, la très sainte et adorable volonté de Dieu. Or, il est évident que ces diverses opérations de notre âme n'auront cette efficacité qu'en tant qu'elles seront animées par une force divine, une grâce toute surnaturelle. Et c'est pour cette raison, qu'au commencement de ces saints exercices, la prière nous est si nécessaire, afin que notre Dieu, le Dieu CRÉATEUR, fasse en nous ce qu'il veut et comme il le veut... *Veni CREATOR Spiritus... Spiritus Dei ferebatur super aquas* (1). C'est à Dieu, au Dieu Tout-Puissant, au Dieu CRÉATEUR de se

(1) Gen., cap. I, 2.



pencher sur nous pour travailler, CRÉER;... mais c'est à nous de nous *livrer*, comme le *néant* se livre, pour cette création magnifique; de nous livrer avec un grand et libéral courage... *Valde prodest*... Que Dieu dispose, refasse, coupe, taille, façonne; il est l'*ouvrier*. Lui seul agit, Lui seul produit. Nous ne faisons que préparer sa venue, sa voie, son travail, l'œuvre de notre transformation.

Venez donc, ô Esprit-Saint, ô CRÉATEUR, venez: VENI CREATOR SPIRITUS! Sans vous, impossible de faire quoi que ce soit dans cette retraite, dans *cette œuvre surnaturelle* que nous entreprenons (1). Il s'agit d'UNE CRÉATION et QUELLE CRÉATION! Il ne s'agit pas, en ce moment, *de créer* ce beau firmament qui se déroule au-dessus de nos têtes, ces soleils, ces étoiles, ces astres qui se promènent dans les cieux, en chantant votre gloire; il ne s'agit pas de *créer* cette belle terre, avec les ravissantes merveilles dont elle est pleine. Pour une telle CRÉATION, ô mon Dieu, une parole vous a suffi: DIXIT, ET FACTA SUNT! Mais il s'agit de *créer*, AUX PROFONDEURS DE NOTRE ÂME, un nouveau firmament et de nou-

(1) Majus est vivificare impium quam creare cœlum et terram... Cœlum et terra opus corporale est; justificatio vero impii, opus spirituale. (D. Th., Lect. 3, in 14 cap. Joan).

veaux cieux ; EGO CREO CÆLOS NOVOS (1); et à la voûte de ce firmament, de *créer* de nouvelles étoiles, de nouveaux soleils, de nouveaux feux; je veux dire: de nouvelles pensées, de nouveaux désirs, de nouvelles affections; pensées, désirs et affections conformes aux pensées, aux désirs et aux affections de Jésus-Christ : CREATI IN OPERIBUS BONIS (2)... CREATI IN CHRISTO JESU (3)! il s'agit de *créer* un cœur pur: COR MUNDUM (4); une terre neuve: NOVAM TERRAM; une chair infirme, mais qui sera fortifiée contre ses infirmités même, par la vertu du Très-Haut: INFIRMA NOSTRI CORPORIS, VIRTUTE FIRMANS PERPETI. Et pour une si magnifique CRÉATION, vous ne demandez de nous qu'une chose, une seule chose, ô mon Dieu! C'est que nous voulions bien vous laisser faire; c'est que devant VOTRE PUISSANCE CRÉATRICE, nous soyons dociles comme LE NÉANT. Car, comment un Dieu peut-il *créer* s'il n'a devant lui *le néant*, *le silence du néant*, *l'obéissance du néant*? Agissez donc sur nous, comme sur *le pur néant*; et voilà que nous vous offrons

(1) Isaïæ, LXV, 17.

(2) Eph., II, 10.

(3) *Id.*

(4) Ps. L, 12.

tout notre vouloir, toute notre liberté, afin que Vous en disposiez selon votre très sainte volonté :

VALDE PRODEST INTRARE IN EXERCITIA ANIMO MAGNO, ET CUM LIBERALITATE ERGA CREATOREM ET DOMINUM; OMNE SUUM VELLE ET LIBERTATEM SUAM ILLI OFFERENDO, UT DIVINA EJUS MAJESTAS, TAM DE SE, QUAM DE OMNIBUS QUÆ HABET, DISPONAT JUXTA SANCTISSIMAM SUAM VOLUNTATEM (Ann. 5<sup>a</sup>).

Maître absolu de nos cœurs, vous pourrez donc, ô mon Dieu, les *visiter* à votre aise; car n'êtes-vous pas le seul VOYANT, qui scrutez jusqu'aux reins : MENTES TUORUM VISITA. Trop souvent, hélas, nous avons cherché les ténèbres, nous avons voulu nous soustraire, nous cacher à vos augustes regards; nous nous sommes renfermés en nous-mêmes, dans le sanctuaire impénétrable de notre conscience, dans le plus profond DE NOTRE INTÉRIEUR, où nous eussions été si heureux d'ensevelir à jamais NOS FORMIDABLES SECRETS ! Mais aujourd'hui, notre cœur vous est tout OUVERT; pénétrez-y donc, ô Dieu de lumière, visitez-le, remplissez-le de votre divine grâce : IMPLE SUPERNA GRATIA. Que désormais, ce cœur que vous avez créé, vous appartienne tout entier : QUÆ TU CREAMI PECTORA. Qu'il ne batte plus que d'un seul battement; qu'il ne

se laisse plus mouvoir que d'un seul mouvement : le battement qu'inspire votre saint amour ; le mouvement éternel de votre éternelle vie ! AMEN ! AMEN !

---

## IV.

### LA SAMARITAINE.

Comment, *dans une retraite*, sous l'influence de la grâce, Dieu travaille à notre conversion.

(Joan., IV.)

---

I. Un jour, Jésus vint dans une ville de Samarie nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or, il y avait là une fontaine, nommée la fontaine de Jacob. Et Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine pour se reposer.

Jésus est fatigué du chemin, *Jesus fatigatus ex itinere*. Depuis longtemps déjà il court après la brebis égarée, et brisé de fatigues, sous un soleil brûlant, en plein midi, sans abri, sans fraîcheur, il s'assied, comme un pauvre, sur la pierre d'un puits. La sueur



ruisselle de son front, et les membres sont exténués. Cette pierre du puits de Jacob, ah! voilà bien le trône du Dieu pauvre, du Verbe fait chair, *le vrai Dieu* devenu *vrai homme*, partageant avec ceux qu'il nomme ses frères les défaillances et les détresses de la pauvre nature humaine; et voilà bien aussi, *voilà l'homme*, l'homme sur cette terre d'exil, chassé des douceurs et des ombrages de l'Eden, marchant avec peine sous un ciel de feu, à travers les dangers et les aspérités de la route, n'ayant pour se reposer que la pierre nue, au bord du chemin (1)!

(1) « *Jesus autem fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Ostendit infirmitatem, quanquam esset virtutis immensæ; non propter defectum virtutis, sed ut ostenderet veritatem naturæ assumptæ. Nam, secundum Augustinum, Jesus fortis est, quia : in principio erat Verbum, sed infirmus est, quia : Verbum caro factum est. Christus ergo volens ostendere veritatem humanæ naturæ, permittebat eam agere et pati quæ sunt propria homini; volens etiam ostendere veritatem divinæ naturæ, faciebat et operabatur propria Dei. Unde quando retrahebat influxum virtutis divinæ a corpore, esuriebat et fatigabatur; quando vero ipsam virtutem divinam corpori exhibebat, sine cibo non esuriebat, et in laboribus non fatigabatur. Math. IV, 2: *Jejunavit quadraginta diebus et quadraginta noctibus, et postea esuriit. Ex hoc autem quod Jesus fatigatus est ex itinere, datur nobis exemplum non refugiendi laborem propter salutem aliorum. Psal. LXXXVII, 16: *Pauper sum ego, et in laboribus à juventute mea. Similiter***

II. *Hora autem erat quasi sexta*; il était environ la sixième heure. Ce nombre peut avoir un double sens: *sens littéral et sens mystique*. *Au sens littéral*, il indique la cause de la fatigue du Christ; car, sous un ciel de feu, à la sixième heure du jour, les hommes ressentent davantage la fatigue du travail; volontiers, au milieu des ardeurs d'un jour d'été, ils se reposent aux bords des eaux. *Au sens mystique*, ce nombre: *la sixième heure* joue constamment, dans toutes les œuvres divines, un rôle d'une singulière importance. *Au sixième jour*, l'homme est créé; *au sixième âge du monde*, le Rédempteur vient refaire son œuvre, œuvre profondément altérée, pendant des siècles, par les prévarications de l'homme. *La sixième heure*, c'est l'heure, où dans toute sa force, le soleil darde sur le monde, ses rayons les plus ardents; mais c'est aussi l'heure où l'ardeur de ces rayons va toujours en s'affaiblissant; l'heure où le soleil se penche vers l'horizon, pour disparaître peu à peu sous les brumes du soir, et dans les flots de l'Océan. Quand Jésus-Christ vint au monde, l'empire du mal avait atteint

etiam datur exemplum paupertatis, quia *sedebat sic*, id est super nudam terram » (D. Th., in Ev. Joann., cap. iv, n° 8).

l'apogée de sa puissance ; l'enfer régnait partout en maître, les ardeurs du vice et le dessèchement de l'incrédulité avaient dévoré la terre, épuisé les âmes et frappé les sociétés d'une épouvantable stérilité... Mais le règne du mal alla bientôt en s'affaiblissant ; les puissances infernales furent désarmées ; l'ardente concupiscence, refroidie par les fraîcheurs de la grâce, fit place aux chastes quiétudes du cœur, et aux apaisements suaves de la vertu. Les feux impurs qui brûlaient le monde s'éteignirent progressivement, peu à peu, dans l'Océan de la grâce chrétienne (1).

(1) *Hora erat quasi sexta*. Et ratio hujus determinationis assignatur *litteralis et mystica*. *Litteralis* quidem, ut ostendat causam fatigationis ; nam in calore, et sexta hora diei, homines magis fatigantur ex labore. Item ut ostendat causam sessionis : libenter enim homines, in æstu et calore diei, juxta aquas quiescunt. *Mystica autem causa* assignatur triplex. *Una*, quia Christus in sexta ætate sæculi in mundum venit, carnem assumens. *Alia*, quia sexto die homo factus est, et in sexto mense conceptus est Christus. *Tertia*, quia in sexta hora sol in alto existit, et non restat nisi ut declinet. Sol autem, quantum ad hoc pertinet, temporalem prosperitatem significat, secundum illud Job. XXXVI, 26 : *si vidi solem cum fulgeret*, etc. Tunc ergo Christus venit quando prosperitas mundi in alto erat ; id est, in cordibus hominum per amorem florebat ; sed per eum amor a cordibus hominum declinare debebat » (D. Th., in Joann., cap. iv, n° 9).

III. Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau; et Jésus lui dit : donnez-moi à boire. *Venit mulier de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus : Da mihi bibere.*

La Samaritaine était une pécheresse en qui se trouvaient réunis : LES ERREURS DE L'ESPRIT, elle était de la secte de Samarie;... l'ENDURCISSEMENT DU CŒUR, elle était armée contre la grâce;... LA CORRUPTION DES MŒURS, son commerce adultère et scandaleux durait encore.

C'est cette pécheresse que Jésus PRÉVIENT, comme il nous prévient dans une retraite. C'est cette pécheresse qu'il veut éclairer et convertir. C'est elle qu'il vient chercher de si loin et avec tant de fatigues. Assis au bord du puits de Jacob, fatigué qu'il est de sa course, Jésus épie le moment où *seul* avec elle, il pourra l'instruire, résoudre ses difficultés et la convertir. Tout a été providentiellement prévu et disposé. Aucun témoin dans l'entrevue qui doit avoir lieu. La présence même des douze disciples aurait gêné l'expansion divine, et contrarié la grâce dans sa route mystérieuse. Aussi étaient-ils allés dans la cité pour acheter des vivres : *Discipuli enim ejus abierant in civitatem ut cibos emerent* (1).

(1) « Quod si mulier Magistri dignitatem vidisset, ac

IV. Elle arrive cette pauvre pécheresse, elle vient au puits et va puiser de l'eau : *Venit haurire aquam*. Et Jésus lui parle ; le premier, il lui adresse la parole : donnez-moi à boire : *Da mihi bibere* (1).

Et la Samaritaine n'obéit pas. Quelles peuvent être les raisons de cette femme pour refuser à un étranger, à un voyageur, un service aussi facile : *donner à boire* ? Le voyageur est altéré ; on est sur le bord des eaux ; la femme tient un vase à la main, et elle s'excuse. Pourquoi donc ? Quelles peuvent être ses raisons ? Ses raisons ? Elles sont celles que nous apportons d'ordinaire dans une retraite, lorsqu'il s'agit de nous convertir. Vous êtes Juif et vous me demandez à boire, vous me demandez à moi qui suis une femme samaritaine, une femme hérétique.

discipulorum comitatum, Magistrum discipulos, turbam, ordinem, dignitatem, speciem, splendorem, subito fortasse effugisset » (S. Joann. Chrys., in Samaritiam).

(1) « *Da mihi bibere*. Fons vitæ, juxta fontem sedens bibere poscit, non bibere volens, sed dare potum. *Da mihi bibere*, ut tibi dem bibendam aquam immortalitatis » (S. Joann. Chrys., l. c.).

« *Da mihi bibere*. Petit namque potum, et quia sitiebat aquam propter æstum diei, et quia sitiebat salutem hominis propter amorem ejus ; unde in cruce pendens dixit : *Sitio* » (D. Th., in Joann., cap. iv, n° 11).



tique, une femme endurcie, une femme perdue de mœurs. Qu'y a-t-il de commun entre un Samaritain et un Juif; un Juif qui est un homme insociable, outré, qui, sans nul égard aux usages et aux privilèges de Samarie, veut assujétir les Samaritains au joug de la loi; prétend qu'il n'y a qu'un seul culte, un seul temple, un seul Seigneur et un seul Dieu : *Dicit ei mulier illa Samaritana : quomodo tu Judæus cum sis, bibere a me poscis, qui sum mulier Samaritana ? Non enim cou-tuntur Judæi Samaritanis* (1).

Que va répondre Jésus-Christ? Va-t-il repousser cette femme? Va-t-il lui dire : Je suis Dieu de Dieu, créateur du ciel et de la terre, et tu me refuses de me donner à boire, toi femme toute pleine de souillures et de péchés? Non; mais il lui répond par une parole gracieuse, douce, divinement aimable (2).

(1) « Samaritani, licet non essent ex populo Judæorum, servabant tamen legem Moysi; sed cum Deo vero colebant idola, nec prophetis attendebant » (D. Th., in Joann., *l. c.*).

(2) « Quid ergo Jesus? Illam a se non repulit, non dixit : Ego Deus ex Deo sum; Ego cælum firmavi, terramque fundavi; et tu mecum de aquis et potu litigas, atque adeo mulier commaculata peccatis » (S. Joann. Chrys., in Sam.).

IV. « *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.* »

Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu, et Celui qui vous parle, peut-être vous-même, femme de Samarie, seriez-vous heureuse de lui demander ce service, et l'eau qu'il vous donnerait serait une eau toute vive : AQUAM VIVAM (1) !

(1) « Dicendum quod per aquam intelligitur gratia Spiritus sancti; quæ quidem quandoque dicitur ignis, quandoque aqua, ut ostendatur quod nec hoc nec illud dicitur secundum substantiæ proprietatem, sed secundum similitudinem actionis. Nam ignis dicitur, quia elevat cor per fervorem et calorem. Rom., XII, 6 : *Spiritu ferventes*, etc., et quia consumit peccata : Cant., VIII : *Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum*. Aqua vero dicitur propter purgationem : Ezech., XXXVI, 25 : *Effundam super vos aquam mundam et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris*. Et propter refrigerationem ab æstibus tentationum. Eccli., III, 33 : *Ignem ardentem extinguit aqua*. Et propter satietatem contra sitim terrenorum, et quorumcumque temporalium. Isa., LV, 1 : *Omnes sitientes venite ad aquas*. Est autem duplex aqua : scilicet viva et non viva. Non viva quidem est quæ non continuatur suo principio unde scaturit; sed collecta de pluvia, seu aliunde, in lacunas et cisternas a suo principio separata servatur. Viva autem aqua est quæ suo principio continuatur, et effluit. Secundum hoc ergo gratia Spiritus sancti recte dicitur aqua viva, quia ita ipsa gratia Spiritus sancti datur homini quod tamen ipse fons gratiæ datur, scilicet Spiritus sanctus; imo per ipsum datur gratia. Rom., V,

Jésus-Christ demande à boire, et il promet d'en donner lui-même ! Jésus-Christ paraît être dans l'indigence et désirer qu'on lui donne; et il est en même temps dans l'abondance, et promet de rassasier !

Si vous connaissiez le don de Dieu, LA GRACE qui vous est offerte dans une retraite, où Dieu vous parle comme à la Samaritaine, parle à votre âme, dans le silence de la solitude, seul à seule!...

a) Si vous connaissiez LE PRIX DE CETTE GRACE, ET SA VALEUR INFINIE !

C'est un rayon émané du Soleil de justice, qui brille en ce moment à votre esprit; une étincelle de sa chaleur féconde, qui est heureusement tombée sur votre âme; le fruit des travaux immenses et de la mort d'un Dieu; une goutte précieuse de son sang

5 : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. Nam ipse Spiritus sanctus est fons indeficiens, a quo omnia dona gratiarum effluunt. I. Corinth., XIII, 11 : Hæc omnia operatur unus atque idem Spiritus, etc. Et inde est quod si aliquis donum Spiritus sancti habeat, et non Spiritum, aqua non continuatur suo principio, et ideo est mortua et non viva. Jac., II, 20 : Fides sine operibus mortua est. Sic ergo patet quid per aquam intelligatur » (D. Th., in Joann., lect. 2, n° 1).*

..... « *Tu forsitan petisses ab eo. Dicitur forsitan, propter liberum arbitrium, quo homo aliquando desiderat et petit gratiam, aliquando non* » (D. Th., l. c.).

divin, digne d'être recueillie avec respect par les Anges même!... Ah! si vous connaissiez LE PRIX DE LA GRACE, fouleriez-vous ainsi aux pieds ce qu'il y a dans le monde de plus auguste et de plus divin?... SI SCIRES DONUM DEI!

Si vous connaissiez LA DÉLICATESSE DE LA GRACE QUI VOUS EST OFFERTE;... combien il est facile d'en briser les ressorts fragiles et délicats;... combien il est vrai, combien il est certain que l'heureux moment de la grâce une fois passé, peut s'évanouir et ne revenir jamais;... que dès lors, sur ce moment seul de cette retraite, où Dieu parle et vous invite à vous donner à lui, roule toute l'économie de votre salut et votre éternité tout entière;... enfin, que, comme la fidélité à la grâce, présente peut-être le précieux germe de votre prédestination; aussi, cette grâce méprisée, peut, dans l'ordre des décrets de Dieu, être le principe de votre réprobation!... Ah! si vous compreniez CETTE DÉLICATESSE, ne trembleriez-vous pas sur la perte et l'abus d'un moment décisif, le moment où elle s'offre?... SI SCIRES DONUM DEI!

Si vous connaissiez LA NATURE DE LA GRACE, ET TOUTES SES PROPRIÉTÉS.

C'EST UNE GRACE, et dès lors elle a ses moments; et si les siens ne sont pas les

vôtres, que je tremble que les vôtres ne soient pas les siens ! Un moment plus tôt, et le succès était certain ; un moment plus tard, et voilà qu'un courtisan perd sa fortune, un capitaine sa victoire, et un chrétien son salut... C'EST UNE GRACE, et comme rien n'est plus facile, à raison des droits de la liberté de l'homme, que de résister à la grâce ; rien n'est plus dangereux, à raison des droits de la souveraineté de Dieu. On l'entend cette voix de la grâce ; on affecte de ne pas l'entendre et elle se tait... C'EST UNE GRACE, c'est-à-dire un regard favorable du prince qui vous distingue ; une parole de sa bouche dont il vous honore ; une marque glorieuse de son souvenir dont il vous gratifie ; et vous dédaignez cette distinction, cette faveur, cette gloire ; comment vous plaindre après cela d'être disgracié et rejeté ?

b) SI SCIRES DONUM DEI, si vous connaissiez le don de Dieu, la grâce que Dieu vous fait actuellement ; à cette grâce, Dieu ajouterait de nouvelles grâces, vous donnerait en abondance de *l'eau toute vive* ; mais vous n'appréciez pas cette grâce qui vous attire ; mais vous la méprisez cette divine grâce ; mais cette première grâce vous paraît faible trop faible, et vous la rejetez.

ELLE EST FAIBLE, TROP FAIBLE, cette première

grâce, cette grâce de la retraite? Mais celui qui dans l'Évangile n'avait reçu qu'un talent, avait-il le droit de se plaindre? Mauvais serviteur, moins vous aviez reçu, et plus vous deviez exercer votre industrie pour faire fructifier le talent: *De ore tuo, te judico* (Luc, 19-22).

ELLE EST FAIBLE cette grâce de retraite? Mais quelle grâce ont donc reçue les Saints; et qu'est-ce donc qui a converti ceux-là même qui avaient plus besoin de conversion? Une simple lecture de la vie des Saints;... une simple lecture dans un moment d'ennui et d'oisiveté;... une simple lecture pieuse, à défaut d'autres livres; et voilà qu'un grand pécheur se convertit! — Un autre se convertit à cette seule parole: *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme?* — Un autre est converti à la vue d'un cadavre, le cadavre d'une impératrice; et sur ce cadavre, il prend la résolution de n'aimer désormais que Dieu, ce Maître immortel! Citez-moi un saint à qui Dieu ait donné des grâces plus fortes, au commencement de leur conversion? Nous voulons que la grâce fasse tout; nous attribuons les conversions des autres aux grâces extraordinaires, et nous nous gardons bien de penser que la différence entre les saints et nous, c'est que nous ne



voulons pas seulement mettre l'extrémité du doigt, là où les Saints ont plongé le bras et le corps tout entier.

ELLE EST FAIBLE cette grâce ? Mais ne dirait-on pas en vérité qu'il faille de si grandes grâces, des grâces si privilégiées, des ressorts si puissants, pour rompre cette misérable et indigne habitude ; qu'il faille toute la force du bras de Dieu, pour briser des liens de chair et de sang ; toutes les richesses de son royaume, pour déterminer un malheureux esclave à secouer les chaînes les plus honteuses, et à vouloir être libre ? Ne dirait-on pas qu'il faille que Dieu fasse briller à vos yeux une lumière miraculeuse, et vous renverse comme Paul sur le chemin de Damas ? Ne dirait-on pas, qu'après votre conversion, vous allez rendre à Dieu tant de gloire, et à l'Église tant de services, que la conquête de votre cœur nécessite un miracle ; que tous les trésors de Dieu ne peuvent assez payer le rachat du plus misérable et du plus ingrat de ses serviteurs ?

ELLE EST FAIBLE cette grâce ? Et cette grâce qui est si faible, vous la retenez encore captive ; et vous ne craignez pas que cette grâce si faible déjà, toujours resserrée, toujours contrainte, toujours rejetée, n'aille de plus en plus en s'affaiblissant ? Ah ! vous ne trem-

blez pas que de degrés en degrés, vous ne veniez un jour, jusqu'à ne plus vouloir entendre parler de conversion; et peut-être jusqu'à croire que vous n'en avez nul besoin! A cette première grâce, comme à un premier anneau, était attachée une série, une chaîne d'autres grâces; vous manquez de fidélité à la première, la chaîne est rompue; les grâces suivantes et ultérieures, les aurez-vous jamais? Vous aurez à la vérité des secours toujours suffisants; mais toujours moins pressants que ceux dont vous aurez abusé.

ELLE EST FAIBLE cette grâce? Priez donc, humiliez-vous donc; conjurez avec les plus vives instances, afin d'obtenir une grâce plus forte, plus abondante, plus vive: *Tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam.* Vous ne vous sentez pas assez attiré par la grâce, dit saint Augustin, alors priez, afin qu'elle vous attire davantage: *Non traheris, ora ut traharis.* Une grâce, si vous êtes fidèle, en attire toujours une autre; et, de grâce en grâce, vous arriverez jusqu'au prodige. Priez, et Dieu vous donnera cette eau vive et rafraîchissante, qui éteint la soif des plaisirs et des fausses joies de ce monde; joies et plaisirs qui ne sont que des eaux froides et bourbeuses, ne désaltérant jamais. Malheur aux lèvres qui s'ouvrent à ces eaux impures!

Malheureuses les entrailles, où elles font pénétrer leur poison ! Priez, et Dieu vous donnera cette eau qui jaillit à la vie éternelle ; car la grâce dans l'âme fidèle n'est jamais inerte, stagnante, immobile. Elle jaillit ; elle pousse, elle lance vers le ciel œuvres sur œuvres, vertus sur vertus, joies sur joies, splendeurs sur splendeurs. Tout, dans l'intérieur de cette âme : intelligence, cœur, volonté, imagination, sensibilité, tout est emporté aux saillies et aux essors sublimes, qui, faisant franchir l'incommensurable étendue de la terre, élèvent jusqu'au plus haut des cieux. Cette eau vive en effet a un jaillissement qui va jusqu'à la vie éternelle : *Aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* (1) !

V. Que va répondre la Samaritaine ? Assurément, elle n'est pas sans comprendre quelque peu le vrai sens des paroles du Sauveur ; et cependant, elle s'obstine à entendre dans le sens matériel et grossier ce que Jésus-Christ lui dit dans le sens spirituel et allégorique.

(1) « Aqua quam ego do, non solum sitim aufert, sed est viva ; quia est conjuncta fonti, unde dicit, quod *fiet in eo fons*, fons, inquam, perducens per bona opera ad vitam æternam » (D. Th., in Joann., cap. iv, lectio 2, n° 4).

SEIGNEUR, lui dit-elle (déjà le ton se modifie, devient plus respectueux; elle n'appelle plus Jésus-Christ, comme elle l'avait appelé tout d'abord : *Juif*, mais elle l'appelle : *Seigneur!*), SEIGNEUR, le puits est profond. Vous n'avez pas de quoi puiser. D'où pourrez-vous donc avoir cette eau vive?... *Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est : unde ergo habes aquam vivam* (1) ?

Vous raisonnez ainsi, dès le commencement d'une retraite... Vous nous objectez respectueusement la profondeur de l'abîme où vous êtes tombé; la difficulté, l'espèce d'impossibilité de votre conversion, d'un retour sincère vers Dieu. Comment la grâce, dites-vous, pourrait-elle faire en moi de si étonnantes merveilles, un changement si inespéré? Comment rompre des habitudes si anciennes et si invétérées; vaincre tant de passions à la fois et si compliquées; me passer de ces plaisirs de chaque jour; m'accoutumer à soutenir le sérieux de la vie

(1) Notandum, quod mulier ista in exordio collationis mutux, Christum non vocavit *Dominum*, sed simpliciter *Judæum*, dicens : *Quomodo, tu, Judæus cum sis, bibere a me possis?* Hic vero statim cum audit eum fore sibi utilem, et aquam dare posse, *Dominum* eum vocat : unde dixit ad eum mulier : *Domine, da mihi hanc aquam* (D. Th., in Joann., l. c.).

chrétienne? Je suis trop enfoncé dans le mal; je suis enfoncé trop avant dans l'iniquité. Il y a une profondeur, un abîme, *un puits de désordres* dont on ne revient plus; il n'y a plus de vase qui puisse aller puiser dans ce puits; il n'y a plus de grâces assez fortes pour me convertir : *Puteus altus est; neque in quo haurias habes.*

a) VOUS N'AVEZ PLUS DE GRACES... VOUS N'AVEZ PLUS LA GRACE?—C'est-à-dire donc que ce Jésus qui vous invite à sortir de l'abîme où vous êtes plongé, ne vous tend une main secourable que pour insulter à votre malheur, sachant bien que jamais vous ne pourrez vous élever à la hauteur du bord du puits; que par suite, l'air de compassion et de miséricorde dont il use à votre égard, n'est qu'une cruelle raillerie?... Quelle injure ne faites-vous pas à votre Dieu ! Quel blasphème !

VOUS N'AVEZ PAS LA GRACE ? Et pourquoi donc ? Parce que, dites-vous, le puits est trop profond ! Parce que vous avez trop abusé ! Parce que, pour revenir à Dieu, il y a des impossibilités insurmontables. Des impossibilités *réelles*, quand il s'agit de conversion, non, cela est faux ; mais des impossibilités *morales*, ou, si vous le voulez, de vraies difficultés, oui, sans doute, il y en a.

*Difficultés de manifestation au sacrement*

*de pénitence.* Il faudrait aller se jeter aux pieds d'un confesseur. Mais comment démêler cet assemblage confus d'iniquités ? Par où commencer ce honteux et humiliant récit ? Comment remonter jusqu'à sa plus tendre enfance, et aller rechercher la première étincelle de ses passions, confondue avec les premières lueurs de la raison ? Comment débrouiller ce chaos et en soutenir l'humiliation ? Comment permettre que des yeux étrangers aillent regarder jusqu'au fond du tombeau, et voir que, sous des dehors innocents et trompeurs, on n'était qu'un cadavre hideux, qu'un amas de corruption : *Puteus altus est !*

*Difficultés de ténèbres et d'aveuglement.* Après un certain temps de désordre, plus on a d'esprit et de talent, et plus on est habile à justifier sa passion, plus on est ingénieux à excuser jusqu'au crime, jusqu'à ce qu'il y a de plus cynique et de plus révoltant. L'esprit vif et pénétrant, loin de servir à retrouver la bonne voie, ne sert trop souvent, hélas ! qu'à en trouver une autre plus mauvaise encore et plus écartée.

*Difficultés de passion et d'attachement.* Dans le commencement, la passion se garde bien de faire sentir sa tyrannie ; mais c'est quand on veut être maître, qu'on sent qu'on



ne l'est plus. Sous une tête blanchie par les ans, et dans une chair glacée, tous les feux infâmes de la jeunesse peuvent sévir, et sévissent avec fureur. Elle est donc difficile votre conversion; oui, difficile, même avec la grâce d'une retraite; impossible, non. Dieu vous commande de vous convertir et Dieu ne commande rien d'impossible. Faisons ce que nous pouvons, et Dieu viendra à notre aide.

*b)* VOUS N'AVEZ PAS LA GRÂCE ? Homme de mauvaise foi, vous n'avez pas la grâce, tandis qu'elle vous poursuit cette grâce; qu'elle vous importune cette grâce; qu'elle vous désole cette grâce; que vous avez mille et mille peines d'échapper à ses adresses et à ses pièges; de vous débarrasser de ses importunités de chaque jour et de chaque minute? N'est-il pas vrai que c'est en vain que vous avez voulu et que vous voulez encore peut-être étouffer les remords du crime par d'autres crimes, par d'autres péchés multipliés sans cesse, et s'accumulant les uns sur les autres?

*c)* VOUS N'AVEZ PAS LA GRÂCE ? Et qu'est-ce donc que la grâce? La grâce? C'est ce sujet là même que vous méditez, et qui, malgré vous, vous suggère des réflexions pénibles. La grâce? C'est cette amertume salutaire que

Dieu répand sur vos plaisirs et vos joies; ce dégoût du monde qui pourrait si bien se changer en un goût de Dieu et de la piété; ces circonstances fâcheuses, où, malgré vous, vos iniquités se révèlent et vous couvrent de confusion ; cette voix intérieure qui crie : Veux-tu donc emporter tes péchés et tes passions avec toi jusqu'au tombeau ? N'auras-tu jamais la pensée efficace de te confesser ; et n'auras-tu toujours, au fond de ton cœur, qu'un désir vague de te convertir, sans jamais le réaliser, laissant passer les jours après les jours, les années après les années, toute la vie enfin, jusqu'à la mort, dans une impénitence effroyable, et l'endurcissement le plus complet ?

*d)* VOUS N'AVEZ PAS LA GRACE, ET VOUS L'ATTENDEZ ? Et où donc l'attendez-vous ? Est-ce dans vos amusements et vos jeux coupables ? Est-ce dans vos prières mal faites, dans vos confessions ou vos communions perpétuellement sacrilèges ? Est-ce dans vos promenades, vos spectacles ou vos théâtres, ces foyers de corruption ? Est-ce enfin dans vos lectures ou vos conversations mauvaises, qu'est renfermée et enchâssée cette perle précieuse ?

VOUS ATTENDEZ LA GRACE ? Et en quel temps donc l'attendez-vous ? Tout votre temps est emporté par les affaires, absorbé par les

événements et les nouvelles, dévoré par les plaisirs et les mille frivolités de chaque jour. Quand voulez-vous donc que la grâce puisse vous aborder, et s'ouvrir l'entrée de votre pauvre âme ?

VOUS ATTENDEZ LA GRACE ? Et comment l'attendez-vous ? Malheureux, à vous en croire, vous n'avez pas la grâce, et vous n'en êtes pas affligé jusqu'à en perdre le repos et le sommeil ; et vous ne la demandez pas avec des sanglots et des larmes ; et vous ne poussez pas vers le ciel des gémissements continuels et des cris affreux ; et vous vous consolez par je ne sais quelle espérance vague et incertaine, par je ne sais quel projet chimérique de vous convertir un jour !

VOUS ATTENDEZ LA GRACE ? Dites donc plutôt que vous êtes bien aise de ne pas l'avoir et de rester tel que vous êtes. Dites que cette conversion éloignée dont vous vous flattez, n'est qu'un voile trompeur, que vous jetez sur l'horreur de votre état actuel ; un beau mensonge, avec lequel vous vous donnez le change à vous-même ; un art détestable de couvrir les désordres et les dérèglements de la vie passée, par l'espérance illusoire et flatteuse d'une vieillesse régulière et chrétienne.

VOUS ATTENDEZ LA GRACE ? Non, non, vous ne l'attendez pas. Car, attendre la grâce de Dieu

et vivre mal, c'est attendre une grâce, comme il n'y en a point dans les trésors de Dieu ; une grâce qui s'insinue dans votre cœur, tandis que vous lui en fermez l'entrée et toutes les issues ; une grâce qui vous convertisse toute seule, qui fasse seule tous les frais de cette grande œuvre ; une grâce enfin avec laquelle vous vous trouviez tout changé, tout converti, sans que vous vous en soyez mêlé, sans y avoir rien mis du vôtre, sans même vous en être aperçu, grâce impie, grâce folle et chimérique.

VI. Poussée dans ses derniers retranchements, il semble que la Samaritaine n'ait plus d'objections à faire ; aussi demande-t-elle que le Seigneur lui donne de cette eau vive dont il parle, afin qu'elle n'ait plus soif ; et qu'elle ne puise jamais plus aux eaux bourbeuses et impures : *Domine, da mihi hanc aquam ut non sitiam, neque veniam huc haurire.*

Jésus-Christ veut bien, et pour la préparer, voilà *qu'il la confesse*, qu'il lui découvre lui-même, par des avances admirables et une délicatesse exquise, toutes les plaies de sa pauvre conscience. Il fait lui-même tous les aveux pénibles ; et la Samaritaine n'a qu'à écouter et à ne pas contredire. Elle a cette sagesse de ne pas contredire, et la confession

faite, je l'entends s'écrier dans une exclamation de surprise mêlée de joie : Seigneur, je vois que vous êtes un Prophète. *Domine, video quia Propheta es tu* (1).

Tout est donc fini ? La Samaritaine est donc convertie ? Non, pas encore, écoutez cette autre défaite, cette autre objection qu'elle oppose à Jésus : Nos Pères ont adoré Dieu sur cette montagne; et vous dites, vous, que Jérusalem est le lieu où il faut l'adorer. Qui croire ? Quelle est la bonne religion ? *Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis, quia Jerosolymis est locus, ubi adorare oportet* (2).

(1) *Dicit ei Jesus : vade, voca virum tuum et veni huc. Respondit mulier et dixit : non habeo virum. Dicit ei Jesus : bene dixisti, quia non habeo virum. Quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes, non est tuus vir ; hoc vere dixisti. Dicit ei mulier : Domine video quia Propheta es tu. —* Quinque viros habuit mulier, et mortui sunt. Post illos scortata est ; quamobrem nemo deinceps cum illa voluit tanquam cum uxore legitima copulari. At illa cum libidinis cohibere fervorem non posset, clam deinceps eum habebat, cum quo scortabatur ; sic ut neque aperte meretrix esset neque legitime nupta, sed virum clam haberet. Existimabat autem se Christum velut hominem decepturam, eique dicebat : *Non habeo virum*. Deinde Christus qui cordis occulta cognoscit, quique novit omnia antequam fiant, ait illi : *Bene dixisti, quia non habeo virum*, etc. (S. Joann. Chrys., in Sam.).

(2) Christus opportune mulierem reprehendit ; sed

Et Jésus de répondre : que l'heure vient, que l'heure est venue ; et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : *Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem, in spiritu et veritate... in spiritu et veritate oportet adorare...* Adorer le Père EN ESPRIT, c'est l'adorer et l'aimer avec un entier détachement de tous nos sens ; détachement au reste, que je ne me sens pas capable d'exprimer, tant il est intime et simple, tant il est haut, tant il est universel. Il faut aller avec saint Paul à la division de l'âme d'avec l'esprit (1), et à un si grand épurement de nos pensées, que je ne sais si nos âmes le peuvent soutenir en cette vie... Adorer le Père EN VÉRITÉ, c'est encore quelque chose de plus haut ; car cela emporte une si parfaite confor-

mulier non ægre tulit, non illo relicto fugit, non id contumeliam esse putavit; sed magis admiratur, magis perseverat; nam ait : *Video quia Propheta es tu*. Ejus vero prudentiam perpende. Non statim accurrit, sed adhuc considerat et miratur. Illud enim, *Video*, id est, *Videris mihi Propheta esse*. Deinde quia hoc suspicata erat, nihil terrenum interrogat, non de valetudine corporis rogat, non de opibus, non de divitiis, sed de dogmatibus statim. Quid enim dicit? *Patres nostri in monte hoc adoraverunt* (S. Joann. Chrys., in Joann., Hom. XXXII, n° 2).

(1) Heb., IV, 12.



mité avec la volonté de Dieu, qu'il n'y a rien au-dessus, ni rien à laisser à notre volonté propre; autrement la vérité n'est point en nous, puisque la vérité qui y doit être, c'est d'être entièrement conformes à ce que Dieu veut de nous... Adorer le Père EN ESPRIT, car Dieu est Esprit, et c'est EN ESPRIT qu'il le faut adorer. Son culte est spirituel comme tout le reste; l'autel chrétien est recouvert d'impénétrables voiles, la grande Victime qui remplace tous les holocaustes s'offre d'une façon mystique et tout ineffable. La foi est partout, la claire vision nulle part... Adorer le Père EN VÉRITÉ, car Dieu est la vérité essentielle, pleine, absolue, universelle, infinie, sans ombre, sans incertitude, sans amoindrissement, sans altération, sans mélange. Tout doit être vérité dans la religion qui l'honore; son Verbe incarné fut plein de grâce et de vérité... Adorer LE PÈRE en vérité, car le caractère de la religion de Jésus-Christ, c'est d'être une religion *filiale*; c'est un PÈRE qu'on y adore : *Adorabunt Patrem*. Le Juif servait Dieu en mercenaire; le Gentil adorait dans la terreur et le sang une divinité regardée comme malfaisante et implacable; le chrétien dit à Dieu dans l'extase du plus filial amour : MON PÈRE! CLAMAMUS : ABBA, PATER. Et cette religion *spirituelle, vraie, filiale*, est la seule

qui soit en harmonie avec la nature de Dieu, la seule qui réponde aux besoins de son cœur, comme aux exigences de sa gloire... L'heure arrive et elle est venue : *Venit hora et nunc est*. Il n'est plus temps de reculer; il faut entrer dans l'esprit de sa vocation, dans la sainte captivité d'une régularité exacte; se dire souvent à soi-même : l'heure arrive et elle est venue. C'est trop commencer, achevons : faisons triompher, faisons régner la vérité ; SOYONS TOUT A DIEU (1).

VII. A cette réplique si douce et si profonde de Jésus-Christ, la Samaritaine va-t-elle se rendre enfin? Hélas! son histoire est la nôtre, et il faut la lire jusqu'au bout. *J'attends le Messie*, dit la Samaritaine; c'est le Prophète que je veux écouter. Vous avez raison sans

(1) Per hoc totum ostenditur eminentia istius adorationis. Primo quidem quia est secundum spiritum; secundo vero quia hæc adoratio est secundum veritatem. Ideo quantum ad primum dicit (Evangelista) *veri adoratores adorabunt in spiritu*; quantum ad secundum dicit *in veritate*, non in figura... sed dicit *Patrem* quia adoratio legis non erat Patris sed Domini. Nos adoramus ut filii per amorem. Illi vero adorabant ut servi per timorem... Consequenter cum dicit *Pater tales quærit* ostendit convenientiam adorationis ex duobus: tum ex voluntate et acceptione ejus qui adoratur; tum ex ipsius natura (D. Th., in Joann., cap. iv, lect. 2).

nul doute, vous qui prêchez si bien; mais vous n'êtes point l'homme qu'il me faut. J'attends un autre prédicateur, un autre missionnaire, un autre Sauveur, un autre Messie : *Scio quia Messias venit (qui dicitur Christus), cum ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia.*

Moi qui vous parle, répond Jésus-Christ, je suis le Messie; et en vain vous en attendez un autre : EGO SUM, QUI LOQUOR TECUM (1).

Et votre directeur, votre confesseur, celui qui, pendant la retraite, vous donne les saints exercices, le prêtre qui vous dirige, fût-il le dernier des ministres de Jésus-Christ, ce prêtre-là, il ose cependant s'attribuer le même caractère, tout sublime, tout auguste qu'il est, et se dire l'organe, l'envoyé de Dieu, *le Messie* par rapport à vous : EGO SUM, QUI LOQUOR TECUM ! Peut-être alors, dans votre étonnement, vous pourriez lui dire et vous écrier, comme la Samaritaine : Quoi ? Vous vous dites l'envoyé ? Mais êtes-vous seule-

(1) Non autem Deus manifestavit se mulieri à principio. Nunc autem paulatim in cognitione Christi eam reducens opportune revelavit seipsum. Et quidem interrogatur a Pharisæis utrum esset Christus : *Si tu es Christus, dic nobis palam*, et tamen eis se non manifeste revelavit quia non ad discendum sed ad tentandum quærebant; hæc vero simplici mente loquebatur (D. Th., in Johan., cap. iv, lect. 2).



c'est : de s'appuyer sur la force de la grâce, d'oser tout entreprendre sous ses auspices, d'oublier tout, de tout abandonner, de ne se rien réserver, de donner à Dieu toute sa liberté et tout son vouloir. La Samaritaine laisse tout, le puits et jusqu'au vase avec lequel elle puisait l'eau bourbeuse. L'âme convertie laissera donc également le puits plein des satiétés de la vie sensuelle, le monde où sont enfermés les impurs et mortels plaisirs. L'âme qui aspire aux célestes jouissances doit abandonner celles de la terre; l'âme qui a soif de cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, doit jeter loin d'elle *le vase* par où elle puisait aux eaux fangeuses de ce monde, les sens par lesquels elle se mettait en rapport avec la matière, le corps et les voluptés du corps, pour lesquelles elle trahissait son salut et délaissait son Dieu : *Relinquit hydriam suam mulier* (1).

ET ENFIN UNE DERNIÈRE MARQUE d'une sérieuse et durable conversion : c'est l'amour de

(1) Per hydriam intelligitur cupiditas sæculi, per quam de profundo tenebrarum, cujus imaginem puteus gerit, id est de terrena conversatione homines hauriunt voluptates. Qui ergo cupiditates sæculi propter Deum derelinquunt, hydriam derelinquunt (D. Th., in Joann., cap. iv, lect. 3, n° 1).

Dieu qui embrase le cœur, qui ne peut se contenir au dedans de nous, se répand au dehors, et cherche à son tour à convertir les âmes. Voici en effet la Samaritaine devenue un apôtre et un héros. Elle quitte ce qu'elle a de plus cher au monde, elle quitte son Jésus même, elle affronte le déchirement douloureux d'une telle séparation pour courir aux conquêtes que son zèle lui découvre, et que son amour brûle d'offrir à son Dieu : *abiit in civitatem*. Rien n'étonne l'amour, rien ne lui semble impraticable ; les plus vastes entreprises, les plus gigantesques projets le trouvent prêt, et rien ne lui est impossible sinon de reculer devant les fardeaux qu'il s'impose. Une femme pauvre, obscure, n'ayant qu'un nom souillé et flétri, rêve la conquête d'un pays et d'une ville, et quelle conquête ! Amener aux pieds d'un Juif la Samarie entière, et faire adorer dans un pauvre assis sur une pierre, toute la Majesté infinie d'un Dieu, cachée sous *cette forme d'esclave !*

Voilà l'œuvre, et voyez avec quelle sagesse, quelle prudence elle l'accomplit ! *La femme s'en alla dans la ville et dit aux hommes qu'elle rencontra : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait !* La Samaritaine présente tout d'abord le mystère par son



côté le plus accessible. Elle parle de *l'homme*, en parlant de Jésus-Christ, elle parle de ce que voient les yeux, de ce que constatent les sens (1) ; mais indirectement, dans *l'homme*, elle fait apparaître le Dieu : Venez voir un homme qui pénètre le secret des cœurs, pour qui rien n'est caché de ce qui échappe à l'œil de l'homme, et dont une divine science éclaire l'entendement et dirige les discours : *un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait*, et que j'avais réussi à dérober à tous les regards. Conclura-t-elle hardiment : donc c'est le Messie, donc c'est le Verbe de Dieu Rédempteur ; croyez en lui, croyez sur ma parole ? Elle s'en garde bien. Elle suggère seulement ce grand dogme, elle l'insinue, elle y amène par l'effort d'une puissante et irrésistible logique ; mais se poser en docteur, et avec une autorité magistrale, enseigner, prêcher qu'il faut croire, croire en Jésus-Christ, tomber à ses pieds et l'adorer comme l'Emmanuel, le Dieu promis à la terre ; non, non, elle laisse aux Samaritains, à leur bon sens, à leur

(1) Audierat mulier à Christo, quod ego sum Christus ; sed non statim dixit quod venirent ad Christum, seu crederent, ne daret occasionem blasphemandi ; et ideo a principio dixit ea de Christo quæ credibilia erant et in propatulo, scilicet quod esset homo. Phil., II, 7 ; *in similitudinem hominum factus* (D. Th., I, c.).

droiture cette conclusion à tirer : donc, c'est le Christ. Pour elle, elle se contente de dire : *serait-ce le Christ ?* Forme dubitative qui mène à la conclusion sans l'imposer, qui invite à l'examen sans éteindre la raison dans des liens prématurés (1). Néanmoins, la grande parole est dite, le nom du Christ a été prononcé ; *le fondement* sans lequel rien ne se construit plus, comme sage architecte, la Samaritaine l'a posé : *Numquid ipse est Christus ?* A l'habileté, cette admirable femme joint une générosité héroïque. Pour manifester son Dieu, elle doit mettre à nu ses propres débordements, il faut payer son apostolat du plus terrible des sacrifices, *celui de l'honneur*. La Samaritaine n'hésite pas : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait* (2). La grandeur du succès répond à la magnanimité

(1) Nec dixit mulier, *credite* ; sed *venite et videte*, quia manifeste noverat, quod si gustarent de illo fonte, eum videndo, eadem paterentur quæ et ipsa.

Concludit etiam mulier Christi majestatem, dicens : *Numquid ipse est Christus ?* Non esset ausa asserendo ostendere quod esset Christus, ne videretur alios velle docere ; et ipsi ex hoc irati exire ad eum nollent. Neque tamen totaliter hoc siluit ; sed sub quæstione, quasi hoc eorum judicio committens, proposuit dicens : *Numquid ipse est Christus ?* Hic enim facilius modus est suadendi (S. Th., in Johann., cap. iv, lect. 3, n° 2).

(2) Ponit mulier divinitatis Christi indicium, cum dicit :

de l'apostolat; les foules s'ébranlent, Samarie s'émeut tout entière, l'enthousiasme est immense, l'essor tient du prodige, tout un peuple sort de la cité, descend à flots pressés la montagne, et l'œil croit voir de loin la campagne couverte d'une mouvante moisson. C'est la gracieuse expression du Sauveur, montrant ces flots de peuple, ces grandes foules à ses apôtres : Levez les yeux et voyez les campagnes blanchies pour la moisson. *Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.*

Tels sont les fruits qu'opère, en retraite, une véritable, une sincère conversion. Qui-conque est sérieusement converti, est un apôtre zélé de la grâce, et qui, pour faire du bien aux autres, à ceux qui sont de la même ville, de la même parenté, de la même famille, les exhorte, les encourage à aller trouver le Messie, le prêtre dans lequel il est incarné,

*Qui dixit mihi omnia quæcumque feci, scilicet quot viros habui. Hoc est enim divinitatis officium et indicium quod occulta et secreta cordium manifestet; et licet illa quæ fecerat, ad confusionem suam pertinerent, nihilo-minus tamen non est verecundata referre; nam, ut Chrysostomus dicit, anima cum ignita fuerit igne divino, ad nihil eorum quæ sunt in terra de reliquo respicit, neque ad gloriam nec ad verecundiam; sed ad illam solam, quæ detinet eam, flammam (D. Th., l. c. Chrys., Hom. XXXIV).*

affirme que le prêtre a tout deviné, qu'il devine tout, qui, sans qu'on s'en doute, fait faire une bonne confession, et seul donne la paix, la vrai paix, la paix de la conscience, la paix de Dieu, que le monde ne sait pas donner et ne peut donner !

---

## V

### PRIÈRE DE LA RETRAITE.

#### PRIÈRE POUR SE VAINCRE.

#### JÉSUS AU JARDIN DES OLIVES.

(Matth., XXVI. — Marc, XIV. — Luc, XXII).

---

Jésus-Christ, au Jardin des Olives, Jésus-Christ priant, avant de monter au Calvaire, nous enseigne comment il faut prier, prier en tout temps, prier surtout *pendant une retraite*.

Il s'agit pour Jésus-Christ d'obéir à son Père, d'obéir jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Pour en avoir la force, il entre dans *la retraite* de Gethsémani, et, dans cette retraite, il prie.

Remarquons *ce qui précède la prière, la prière elle-même et le résultat*.

I. Ce qui précède la prière, c'est d'abord  
LE RECUEILLEMENT EXTÉRIEUR.

1° Avant de s'enfoncer dans la solitude, Jésus, avec une admirable possession de lui-même, ordonne à huit de ses disciples de ne pas aller plus loin, et il leur indique la place où ils doivent s'asseoir... ET DIXIT DISCIPULIS SUI : SEDETE HIC. Jésus dit à ses disciples : Asseyez-vous là... DONEC VADAM ILLUC. Je n'irai pas loin ; j'irai où vous savez, là, tout près, où je vais habituellement : SECUNDUM CONSUETUDINEM ; et je prierai : ET OREM. — Vous, *Pierre, Jacques et Jean*, suivez-moi jusque dans les profondeurs du jardin... — Comme tout est divinement réglé, prévu, ordonné ! Et n'est-ce pas ce que recommande saint Ignace, dans les additions et les trois manières de prier?... « Avant d'entrer en oraison, dit-il, que l'esprit se repose quelque temps, et pour cela, on peut s'asseoir ou se promener, comme il semblera plus avantageux, considérant attentivement où l'on va, et pour quel motif. » SEDETE HIC, DONEC VADAM ILLUC, ET OREM (1).

2° Ce qui précède la prière, c'est encore et surtout LE RECUEILLEMENT INTÉRIEUR.

(1) « Antequam intrem in orationem, quiescat paululum spiritus, SEDENDO vel AMBULANDO, prout melius ei videbitur, considerando QUO VADAM ET AD QUID » (Tres modi orandi).



Car, plus libre, plus séparée du monde, plus *seule*, l'âme de Jésus commence, ce semble, à mieux se saisir, à se pénétrer davantage et plus intimement. Elle s'afflige, elle se trouble elle-même, elle sent jusqu'au vif, jusqu'à la dernière délicatesse, si je puis parler de la sorte, toute la violence et toute la honte des tourments qu'elle doit subir. Elle les goûte, elle en savoure goutte à goutte toute l'amertume ; et c'est alors, à l'extérieur, comme une explosion des divers sentiments qui l'oppressent. Et quels sont ces sentiments qui agitent si violemment l'âme de Jésus, et qui nous agitent nous aussi, avec plus ou moins de force, lorsque nous voulons nous mettre en oraison, ou que nous commençons une retraite ?

En présence de la passion qui, d'avance, se déroule sous ses divins regards, réfléchissant de toute la vivacité de son entendement à l'acte d'obéissance que son Père exige de lui, Jésus est agité, il est troublé sans mesure par quatre passions différentes : par l'ennui, par la crainte, par la tristesse et par la langueur : « COEPIT TÆDERE, ET PAVERE, ET CONSTRICTARI, ET MÆSTUS ESSE. »

UN DIEU S'ENNUYER !... L'ennui jette l'âme dans un certain chagrin, qui fait que la vie est insupportable, et que tous les moments en sont à charge.

UN DIEU CRAINDRE, TREMBLER, AVOIR PEUR!... La crainte ébranle l'âme jusqu'aux fondements par l'image de mille tourments qui la menacent.

UN DIEU ACCABLÉ DE TRISTESSE!... La tristesse couvre l'âme d'un nuage épais, et fait que tout semble une mort.

UN DIEU LANGUIR, TOMBER EN DÉFAILLANCE!... Cette langueur, cette défaillance, c'est une espèce d'accablement, et comme un abattement de toutes les forces.

Et quand l'âme, en face de certaines perspectives douloureuses, en face de certains sacrifices que Dieu exige, quand l'âme *s'ennuie*, quand *elle a peur*, quand *elle se désole* et *défaille*, elle éprouve un besoin immense, celui de s'ÉPANCHER. Il faut qu'elle parle, qu'elle dise ce qui se passe au fond d'elle-même, ce qu'elle souffre, tout le poids de douleurs qui la presse, et qui à peine lui permet de respirer : « *Tristis est anima mea usque ad mortem* ».

MON ÂME EST TRISTE A EN MOURIR ! Quelle plainte, et comme elle s'exhale douloureusement des divines lèvres de Jésus ! Car, devant lui, se dressent pour l'accabler de leur poids honteux, les iniquités de toute la terre : d'un côté, les trahisons et les perfidies ; de l'autre, les impuretés et les adultères ; de l'autre, les

impiétés et les sacrilèges, les imprécations et les blasphèmes ; enfin, tout ce qu'il y a de corruption dans une nature aussi dépravée que la nôtre. Amas épouvantable ! Tout cela vient inonder sur Jésus-Christ. De quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit que des torrents de péchés qui viennent fondre sur sa personne : *TORRENTES INIQUITATIS CONTURBAVERUNT ME* (1) ; et dans cette vue, il est rempli de confusion, de honte, d'une immense douleur, même avant de se mettre en oraison. Ce n'est encore ici qu'un commencement, *LES PRÉLUDES*.

Oh ! comme saint Ignace a bien étudié son modèle, lorsqu'il veut que, dans les *préludes* qui précèdent la prière, nous demandions la honte de nos péchés, la confusion, les larmes, une intense douleur : *Petere pudorem et confusionem mei ipsius* (2). — *Petere magnum et intensum dolorem et lacrymas de meis peccatis* (3). — *Petere dolorem, sensum, et confusionem, quod ob mea peccata Dominus eat ad Passionem* (4). — *Trahere, excitare me ad confusionem de tam multis peccatis...*

(1) Ps., XVII, 5.

(2) Lib. Exerc., 1<sup>a</sup> Hebd., Ex. 1<sup>m</sup>, 2<sup>m</sup> præ.

(3) Lib. Exerc., 1<sup>a</sup> Hebd., Ex. 2<sup>m</sup>, 2<sup>m</sup> præ.

(4) 3<sup>a</sup> Hebd., 1<sup>a</sup> Contemp., 3<sup>m</sup> præ.

*Pudore affectus et confusus, quod graviter offenderim Deum (1).*

II. Jésus, après s'être ainsi préparé à la prière par la solitude intérieure, par la solitude extérieure, et en nourrissant dans son âme des sentiments conformes à ce qu'il éprouvait, Jésus entre en oraison. Et qu'est-ce que l'oraison, qu'est-ce que la prière ?

Prier, dit saint Ignace, c'est demander ce que l'on veut : *PETERE ID QUOD VOLO* (2).

Et que voulez-vous, Seigneur mon Dieu?... Quelle grâce désirez-vous obtenir, ô mon Jésus, en vue de cette horrible passion que l'on vous prépare !...

Ce que je désire, ce que je veux : « C'est que cette souffrance, cette épreuve, cette honte, cette passion si tuante et si accablante, ce calice affreux se détourne de moi, ou que je puisse le boire, ce calice, jusqu'à la lie !... Je ne voudrais pas subir ce supplice infâme, cette cruauté, cette atrocité ; je ne voudrais pas cette épreuve terrible, ce calvaire, cette croix ! — Obéir, et obéir jusque-là !... Oh !

(1) Add. 2<sup>a</sup>.

(2) Dernier préambule de tous les exercices spirituels, soit de la première, de la seconde, de la troisième ou de la quatrième semaine.

non, non. — TOUTEFOIS, FAITES, MON PÈRE, NON MA VOLONTÉ, MAIS LA VOTRE. »

Ce que nous disons nous aussi, et ce que nous demandons à Dieu mille et mille fois, quand nous prions.

Et voici les qualités de la prière : elle est humble, elle est confiante, elle est persévérante, elle est amoureuse.

1° ELLE EST HUMBLE.

Pour prier, Jésus s'avance un peu : PROGRESSUS PUSILLUM (1). Il fait *quelques pas* en avant, tant par amour pour ses disciples, dont il ne peut se détacher, que pour mieux prier : ET CUM PROCESSISSET PAULULUM (2)... AVULSUS AB EIS QUANTUM JACTUS LAPIDIS (3). — Et seul, devant son Père, il prie humblement.

HUMBLEMENT, car Jésus-Christ marque son profond respect en présence de la Majesté divine, en posant les deux genoux en terre : POSITIS GENIBUS ORABAT (4).

HUMBLEMENT, car non seulement il s'agenouille ; mais il se prosterne, tombe en avant et s'étend à terre : PROCIDIT SUPER TERRAM (5).

(1) Matth., XXVI, 39.

(2) Marc, XIV, 35.

(3) Luc, XXII, 41.

(4) Id.

(5) Marc, XIV, 35.

HUMBLEMENT, car non seulement il s'agenouille et tombe à terre ; mais il met sa divine face jusque dans la poussière : PROCIDIT IN FACIEM SUAM, ORANS (1).

Ainsi, pour prier, Jésus s'éloigne quelque peu de ses chers disciples, ne va pas bien loin, quelques pas seulement en avant, à la distance d'un jet de pierre ; et là, en présence de la très haute Majesté de Dieu, il se prosterne jusqu'à terre, le front dans la poussière !

Saint Ignace avait assurément sous les yeux ce divin modèle, lorsque dans la troisième de ses additions, il indique comment il faut se mettre en oraison :

« Avant de commencer, dit-il, je me tiendrai debout, le temps de réciter un « *Pater* », à un ou deux pas de l'endroit où je dois méditer, l'esprit élevé vers le ciel, considérant comment Dieu notre Seigneur me regarde ; et en sa divine présence, je me prosternerai, je ferai un acte de révérence, humble et profonde » (2).

(1) Matth., XXVI, 39.

(2) « Uno vel duobus passibus ante locum, in quo contemplaturus sum vel meditaturus, *stabo* spatio unius Pater Noster, elevata sursum mente, considerans quomodo Deus Dominus noster me respiciat ; debeo et facere ACTUM REVERENTIÆ SEU HUMILIATIONIS » (Add., 1<sup>a</sup> Hebd., Add. tertia).



2° La prière de Jésus est humble ; elle est  
CONFIANTE.

LA CONFIANCE se traduit à l'extérieur par l'expression la plus tendre de toutes : *Père ! Père !* — PATER MI, *mon Père !* — ABBA PATER, *Père ! Mon Père !* — Nous sommes les enfants chéris, les enfants privilégiés, *les enfants adoptifs* du meilleur et du plus excellent des Pères. Et voilà pourquoi saint Ignace veut que nous répétions cette prière : *Notre Père*, PATER NOSTER, même dans les méditations les plus terribles, comme les méditations sur le péché, l'enfer... Terminons ces méditations, dit-il, par le PATER. — O Dieu ! Vous êtes et vous serez toujours *mon Père*. — Dans l'ancienne loi, Dieu n'était pas connu sous le nom de *Père*. Il n'avait pas encore communiqué aux hommes le privilège d'être *ses enfants adoptifs*. Jésus-Christ fit connaître en Dieu le nom *de Père* ; EGO MANIFESTAVI NOMEN TUUM HOMINIBUS (1). Et il donna aux hommes le pouvoir de devenir enfants de Dieu. DEDIT EIS POTESTATEM FILIOS DEI FIERI (2). Et quoique nous ayons reçu cette insigne faveur, l'Église n'en est pas moins saisie d'une crainte respectueuse, chaque fois qu'elle prononce

(1) Joann., XVII, 6.

(2) Id., I, 12.

ce divin nom : PRÆCEPTIS SALUTARIBUS MONITI, ET DIVINA INSTITUTIONE FORMATI, AUDEMUS DICERE : PATER NOSTER !... Contraints, Seigneur, par votre précepte, avertis par vos enseignements, formés par vos divines institutions, nous osons vous dire : PATER NOSTER, *Notre Père* ! — Invoquer Dieu sous le nom de *Père* est une chose si haute, si sublime, si supérieure à toute capacité humaine, que même après que nous avons été instruits, avertis, contraints par un précepte de prier en ces termes, l'Église trouve encore qu'il y a de l'audace à le faire : AUDEMUS DICERE ! — Confiance donc et *confiance filiale*, douce, respectueuse, tendre, qui, de temps à autre, hasarde une toute petite affirmation, une question : SI VIS !... SI POSSIBILE EST !... ET OMNIA TIBI POSSIBILIA SUNT !... « Si vous voulez !... Si cela est possible !... Et tout vous est possible ! » — Mais confiance qui commence et termine toujours par le repos de l'âme dans une bonté toute paternelle : PATER MI, MON PÈRE !

Mais la prière, si humble soit-elle, si confiante soit-elle, ne suffit pas pour avoir le courage nécessaire dans la passion qui se prépare. Jésus n'a pas encore obtenu *ce qu'il veut* ; et pour l'obtenir, IL PERSÈVÈRE dans la prière.

3° PERSÉVÉRER DANS LA PRIÈRE, c'est ne pas se lasser de prier, c'est prier constamment, c'est prier avec courage, c'est prier malgré les dégoûts, malgré les désolations de toute sorte, de quelque côté qu'elles viennent; et, pour cela, varier, multiplier les positions dans la prière, prier tantôt à genoux, tantôt debout, tantôt assis, tantôt le front dans la poussière. C'est ce que fait Notre-Seigneur. Pour prier, voilà qu'il tombe, la face contre terre : « Père, dit-il, si c'est possible, que ce calice que vous voulez me faire boire passe loin de mes lèvres. Toutefois, faites non pas comme je veux, mais comme vous voulez ». — Puis, il se relève, marche vers ses disciples, les trouve endormis, et après leur avoir adressé quelques doux reproches, derechef, il s'en alla POUR LA SECONDE FOIS, continuant à prier, disant : mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. » — Après cela, il revient encore vers ses disciples, les trouve plongés dans le même sommeil, il les laisse, retourne à l'endroit qu'il venait de quitter, et prie UNE TROISIÈME FOIS, disant toujours la même chose. ET VENIT AD DISCIPULOS SUOS, ET INVENIT EOS DORMIENTES. — ITERUM SECUNDO ABIIT. — ET VENIT ITERUM, ET INVENIT EOS DORMIENTES. — ET ITERUM ABIIT ET ORAVIT TERTIO, EUMDEM SERMONEM DICENS.

Cette manière de persévérer dans la prière, que nous enseigne si bien notre divin Maître, nous est spécialement recommandée par saint Ignace, lorsque dans la première semaine des Exercices, à la quatrième des *Additions*, il nous dit :

« Je commencerai ma contemplation, tantôt à genoux, tantôt prosterné, tantôt étendu sur la terre, le visage vers le ciel, tantôt assis, tantôt debout, cherchant toujours à trouver ce que je veux » (1).

4° Enfin, la dernière qualité de la prière, c'est L'AMOUR ; et l'amour, c'est la conformité de notre volonté à la volonté divine. Voyez si Notre-Seigneur est soumis. « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi, toutefois, qu'il soit fait non comme je veux, mais comme vous voulez. » VERUMTAMEN NON SICUT EGO VOLO, SED SICUT TU (2).

« Père, Père, transportez ce calice loin de moi ; faites cependant ce que vous voulez, non pas ce que je veux. » ABBA PATER, TRANSFER CALICEM HUNC A ME ; SED NON QUOD EGO VOLO, SED QUOD TU (3).

(1) Intrare in contemplationem debeo, modo genuflexus, modo prostratus in terram, modo supinus, modo sedens, modo stans, intendendo semper ad quærendum id quod volo (1<sup>a</sup> Hebd., Add. quarta).

(2) Matth., cap. xxvi, 39.

(3) Marc., cap. xiv, 36.

« Mon Père, si vous le voulez, détournez de moi ce calice; et toutefois faites non ma volonté, mais la vôtre. » PATER SI VIS, TRANSFER CALICEM ISTUM A ME. VERUMTAMEN NON MEA VOLUNTAS, SED TUA (1).

Tel est l'amour que Jésus manifeste dans sa prière, et tel aussi est l'amour que saint Ignace veut que nous exprimions dans les *colloques* de nos méditations.

Le COLLOQUE, dit-il, « est, à proprement parler, l'entretien d'un ami avec son ami, ou d'un esclave avec son Seigneur. Tantôt il lui demande quelque grâce; tantôt il s'accuse d'une mauvaise action, il lui communique ses propres affaires, il lui demande conseil » (2).

— Dans cet intime entretien, il y a la lutte entre les deux volontés, la volonté divine et la volonté humaine; la volonté divine qui s'impose et la volonté humaine qui doit, malgré toutes ses répugnances, finir par se soumettre. — Il y a parfois l'agonie : « FACTUS IN AGONIA ». « FACTUS EST SUDOR EJUS SICUT GUTTÆ SANGUINIS DECURRENTIS IN TERRAM » (3).

— Et plus la lutte est terrible, plus il faut insister dans la prière : « PROLIXIUS ORABAT ».

(1) Luc, XXII, 42.

(2) Ex. 1<sup>m</sup>. Hebd. 1<sup>a</sup>., Coll.

(3) Luc, XXII, 44.

— C'est encore ce que saint Ignace veut que nous fassions. D'abord, dans les règles qu'il donne pour discerner les divers esprits qui peuvent agir sur notre âme, il dit que, si nous sommes éprouvés, désolés, il nous faut insister davantage dans l'oraison, la méditation : *INSISTENDO MAGIS ORATIONI, MEDITATIONI* (1). Ensuite, quand il y a des grâces importantes à obtenir, un colloque ne suffit pas ; il faut deux et trois colloques.

III. Après la prière, que se passe-t-il ? Quel est le résultat de cette admirable oraison de Notre-Seigneur ? — LE RÉSULTAT : c'est que, dans tout le cours de sa passion, la volonté demeurera toujours ferme et constante. — LE RÉSULTAT : c'est que, soit qu'il soit écouté de son Père, ou qu'il paraisse ne l'être pas, il n'aura point d'autre volonté que celle de son Père, dût-il boire tout seul et à longs traits toute la honte d'un long refus. — LE RÉSULTAT : c'est une résolution énergique prise contre la nature qui succombe jusqu'à perdre des fleuves de sang ; résolution qui, sous la puissance de l'amour qui triomphe, livre la victime à toutes les horreurs de la mort, et de la mort la plus infâme, la mort de la croix !...

(1) *Regulæ ad spir... Reg. Sexta.*



Et tel doit être aussi le résultat de toutes nos prières, de nos oraisons ou méditations.

— *Le résultat* : « c'est une ferme résolution de nous amender dans l'avenir » (1). — *Le résultat* : « c'est un désir vif, une inébranlable volonté de suivre Jésus-Christ dans la lutte contre la chair, le monde et l'enfer, de le suivre jusqu'au Calvaire, et, avec lui, d'y être crucifié (2).

Ah ! plutôt au ciel qu'en tout temps, et surtout pendant une retraite, où Dieu nous montre le calvaire qu'il nous faut gravir, la croix qu'il nous faut porter, la mort qu'il nous faut subir, plutôt au ciel, dis-je, que nous priions comme Jésus prie au jardin des Olives ! Oh ! que Jésus est humble, patient et doux ! Imitons-le, soumettons-nous à son Père comme il s'y soumet lui-même, avec agrément et complaisance :  
« OUI, MON PÈRE, PUISQUE VOUS LE VOULEZ AINSI ! »

---

(1) « *Obtinere gratiam... ut sentiam deordinationem operationum mearum, ut eam abhorrens, me emendem* » (Ex. Sp., 1<sup>a</sup> Hebd., 3<sup>m</sup> Ex., Coll. 1<sup>m</sup>).

(2) « *Volo et desidero, et mea hæc est determinatio deliberata imitari te in ferendis omnibus injuris* » (2<sup>a</sup> Hebd. de Reg. Christi).



## VI.

### MÉDITATION

PRÉLIMINAIRE, ESSENTIELLE A TOUTE BONNE  
ET SÉRIEUSE RETRAITE.

LA FIN DE L'HOMME.

---

I. Un grand saint avait cette maxime : *Non natus præsentibus, sed futuris* : je ne suis pas né pour les choses présentes, mais pour les choses futures ; paroles vraiment admirables : *je suis né, créé, fait pour des choses dont je ne jouis pas encore* ; paroles d'ailleurs qui ressemblent bien à celles de saint Paul : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero, quæ sunt priora, extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu* (1). J'oublie

(1) Philipp., III, 13 et 14.

tout ce qui est en arrière, toutes mes espérances passées, toutes mes souffrances passées; tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai senti de grand, de beau, de magnifique, de divin, si vous le voulez; tout ce que j'ai aimé; toute ma vie qui n'existe plus que dans le souvenir, qui s'est écoulée comme un songe; j'oublie ce que je ne puis plus saisir, ce qui est irréparable, ce sur quoi je ne puis plus rien : *Quæ retro sunt obliviscens*; j'oublie le présent, ce qui passe, ce qui me donne un instant de joie, de souffrances ou de regrets : *Non natus ad hoc*; je ne suis pas né, créé pour jouir de ce que m'apporte une seconde; non, la seconde s'écoule trop vite; et au moment où je crois saisir le bien qu'elle m'offre, tout a déjà disparu. Je veux autre chose que ce que j'ai déjà possédé, que ce que je possède maintenant. Il me semble qu'il y a mieux que le passé, mieux que le présent; et c'est pour cette raison qu'élargissant, autant qu'il m'est possible, mes vues et mes affections, je m'étends à ce qui est devant moi : *Extendens meipsum ad ea quæ sunt priora*; je fais continuellement de nouveaux efforts; je me brise, pour ainsi dire, et je me disloque moi-même par l'effort continu que je fais pour avancer : *Ad destinatum persequor*; je poursuis un but, je ne cesse de

pousser en avant ; je marche vers une fin que je me suis proposée, fin bien connue, bien réfléchie, bien arrêtée, immuable : *destinatum* ; je veux l'accomplissement de ma vocation sublime, céleste, surnaturelle, divine, dans le Christ Jésus : *Ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu*.

Tels doivent être mes sentiments au commencement de cette retraite : le passé n'est plus en mon pouvoir, et je ne puis ressusciter mes anciens jours. Il faut songer à *ce que je suis* et non à ce que j'ai été, me prendre à partir de l'instant où je respire ; puis, élargissant toutes les puissances de mon être, me porter en avant, de toute l'énergie dont je suis capable, pour saisir la fin qui peut et doit me rendre heureux, la fin pour laquelle je suis créé et mis au monde.

Quelle est cette fin ? Comment expliquer mon existence *actuelle* ? Pourquoi ce que je suis ; ce souffle qui me donne la vie, qui me soutient et qui à chaque instant peut s'éteindre ? Question de la plus haute importance, la seule importante et qui exige une réponse précise. Il s'agit de ma destinée.

II. L'HOMME EST CRÉÉ, dit saint Ignace, POUR LOUER DIEU, RÉVÉRER DIEU, SERVIR DIEU ;... ET, PAR LE MOYEN DE CES TROIS CHOSES, SAUVER SON ÂME.

Méditons, méditez ces paroles, vous tous qui avez à cœur de faire une bonne et sérieuse retraite; elles ne sont pas difficiles à saisir; mais dans leur simplicité, il y a des profondeurs, il y a des abîmes; il y a non seulement la sainteté, mais le comble de la perfection.

1° L'HOMME!... Il s'agit de vous, de vous seuls, de vous tels que vous êtes, tels que vous vous connaissez à l'heure présente, à cette heure où vous méditez;... avec une intelligence plus ou moins active;... une mémoire plus ou moins heureuse;... une volonté plus ou moins énergique;... une imagination plus ou moins vive;... un sentiment plus ou moins délicat; un corps plus ou moins souffrant ou plus ou moins robuste;... ces mains, ces pieds, ces yeux, ce cœur;... ce que vous êtes enfin et tout ce que vous êtes. Je n'exclus même pas vos péchés, qui sont à vous, qui sont en vous, qui sont vous. Sans doute, l'*action* du péché n'existe plus; mais les *traces* du péché subsistent. Le péché, au moment où il a été commis, a creusé dans tout votre être comme une blessure, un sillon douloureux; et ce sillon, il reste plein de boue et de sang. Vous êtes tout ensanglantés, tout meurtris, tout déchirés. Ah! examinez-vous de grâce, et voyez ce que



vous êtes *maintenant*, non pas hier, mais à *ce moment* même où vous existez. Il s'agit de vous *convertir*, de vous guérir; et pour vous guérir, il faut savoir, non pas tant l'état dans lequel vous vous trouviez dans le passé (ce qui n'est pas cependant inutile pour connaître les sources du mal), que l'état dans lequel vous jette *présentement* la fièvre de vos maladies. Il faut connaître le malade d'aujourd'hui, *de cette heure*; puisqu'à *cette heure* il s'agit de faire une bonne retraite, et que le but d'une retraite est de VAINCRE LE MAL ACTUEL.

2° L'HOMME A ÉTÉ CRÉÉ... C'est-à-dire que vous sortez du néant, à cette seconde où vous respirez. Le moment actuel de votre existence n'est lié nécessairement ni avec le moment qui précède, ni avec le moment qui suit. Il faut que Dieu, *par un acte positif* de sa toute-puissance, vous donne tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez. Il faut même que Dieu permette ces péchés, ces résistances à la grâce, ces révoltes et ces insultes multipliées. La *conservation* n'est qu'une *création continuée*. Par *la création*, l'homme reçoit l'être; par *la conservation*, il reçoit autant de fois l'être qu'il y a de moments dans sa vie (1).

(1) Dependet esse cujuslibet creaturæ a Deo, ita quod nec ad momentum subsistere possent, sed in nihilum

Nous sommes en la main de Dieu, comme le pot de terre en la main du potier. Qu'il nous lâche, et nous tombons en poussière. Quand le soleil se couche, plus de lumière ni de chaleur. Nous ne dépendons pas moins de Dieu que la lumière dépend du soleil. Qu'il se retire un instant, et nous ne sommes plus que ténèbres, c'est-à-dire un pur néant. Que d'actions de grâces n'avons-nous donc pas à rendre à Dieu, notre Créateur et Seigneur, pour cet inestimable bienfait de la conservation ! Reconnaissons qu'il n'y a ni minute, ni moment dans l'éternité auquel nous ne lui soyons redevables de l'existence ; puisque, nous pouvant anéantir en tous les moments et, par un prodige de miséricorde dont nous ne serons jamais assez reconnaissants, ne voulant pas le faire, il nous donne autant de vies qu'il ne nous en ôte pas. Mais pourquoi ? Quelle est la raison de notre existence et de notre conservation ?

3° L'homme a été créé pour *louer Dieu, adorer Dieu, servir Dieu* ; et par là : *sauver son âme*.

redigerentur, nisi operatione divinæ virtutis conservarentur in *esse*... Et sicut aër, dicit Augustinus, præsentē lumine, fit lucidus, sic homo, Deo sibi præsentē, illuminatur ; absente autem, continuo tenebratur (D. Th., 1<sup>a</sup> Parte. Quest. 104, a. 1. 0).

LA LOUANGE, comme nous l'avons déjà constaté, se rapporte plus spécialement à l'intelligence ;... la révérence, le respect ou L'ADORATION, à la mémoire ;... LE SERVICE, à la volonté. — L'intelligence, la mémoire et la volonté sont les plus nobles facultés de l'âme ; et c'est PAR L'ÂME que l'homme est à *l'image et à la ressemblance de Dieu*. Si donc l'homme veut vivre de la vie qui le fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, il doit vivre d'intelligence, de mémoire et de volonté ; et comme la vie est dans l'action ou le mouvement, l'homme, pour vivre comme Dieu, doit donc AGIR SEMBLABLEMENT A DIEU par l'intelligence, la mémoire et la volonté. *L'action vitale* de l'intelligence sera la louange de Dieu ; *l'action vitale* de la mémoire, le souvenir et l'adoration de Dieu ; *l'action vitale* de la volonté, le service de Dieu ; mais louange, adoration et service de Dieu qui seront nécessairement modifiés, c'est-à-dire plus ou moins parfaits, selon que l'homme sera considéré *comme homme, comme chrétien, comme religieux* ou *comme prêtre*.

Approfondissons davantage encore la fin de notre vocation ; et voyons tout ce que comportent ces mots de saint Ignace : L'HOMME EST CRÉÉ POUR LOUER DIEU, ADORER DIEU, SERVIR DIEU, ET PAR LÀ SAUVER SON ÂME.

Nous les appliquerons d'abord d'une manière sommaire aux chrétiens, aux religieux et aux ecclésiastiques; puis, descendant dans le détail, nous verrons plus à fond ce qu'exige chacune des conditions de la vie humaine, c'est-à-dire comment Dieu veut être loué, adoré et servi par l'homme; soit qu'on le considère en lui-même, en tant qu'il est homme, soit qu'on le considère plus particulièrement dans la vocation à la foi, à la religion ou au sacerdoce.

---

## VII.

### APPLICATION GÉNÉRALE

DE LA

MÉDITATION SUR LA FIN DE L'HOMME,

AUX CHRÉTIENS, AUX RELIGIEUX ET AUX PRÊTRES.

---

L'homme, avons-nous dit, doit vivre de la vie qui le fait à l'image et à la ressemblance de Dieu; et pour cela, il doit AGIR SEMBLABLEMENT A DIEU par l'intelligence, la mémoire et la volonté. Quelles seront les actions VITALES de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté *pour l'homme, ... le chrétien, ... le religieux, ... le prêtre?*

## I. FIN DE L'INTELLIGENCE:

### LALOUANGE DE DIEU.

#### *Deum laudet!*

1° L'homme, COMME HOMME, doit LOUER *Dieu par les créatures*. — L'intelligence est ce qui en nous pense, réfléchit, raisonne, atteint, conçoit, CONNAÎT l'infini, DIEU; et cette connaissance que nous avons de Dieu ne doit pas être une connaissance inerte, froide, philosophique, stérile, purement curieuse et spéculative; mais une connaissance QUI EST VIE. L'action VITALE de l'intelligence sera donc une connaissance savourée par l'âme, une connaissance pleine de joie, tendre et affectueuse *qui porte à aimer*, parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connaît si bien. La connaissance véritable et parfaite est UNE SOURCE D'AMOUR, *une connaissance semblable à celle que Dieu a de lui-même*, et qui conçoit pour sa souveraine Grandeur UNE LOUANGE INFINIE. Plus on avance à connaître Dieu, plus on voit, pour ainsi parler, qu'on n'y connaît rien qui soit digne de lui. Et en s'élevant au-dessus de tout ce



qu'on en a jamais pensé, ce qu'on en pourrait penser dans toute l'éternité, ON LE LOUE dans sa vérité incompréhensible, ET ON SE PERD DANS CETTE LOUANGE; et on tâche de réparer en aimant ce qui manque à la connaissance. La connaissance se fond ainsi tout entière en amour; et c'est pour cela que saint Thomas dit que celui-là seul loue Dieu qui repasse en son cœur avec un immense amour la grandeur de ses ouvrages: *Tunc loquitur Deo laudem, dum magnalia operum ejus recogitat cum affectu.* — Ainsi, LOUANGE DE DIEU PAR LES CRÉATURES, qui nous manifestent sa puissance, sa bonté, sa justice, ses desseins, sa Providence, toutes ses perfections suréminentes: telle est la fin de l'intelligence de l'homme *comme homme*.

2° COMME CHRÉTIEN, l'homme DOIT LOUER DIEU PAR LA FOI. Le monde visible nous découvre ses perfections divines; mais il ne nous dit pas quel est ce Dieu DANS SA NATURE. C'est la foi qui nous l'apprend. *Que voulez-vous de l'Église de Dieu*, nous a-t-on demandé au saint baptême?... — Et nous avons répondu: LA FOI.. — *Et que nous donne la foi?*... — LA VIE ÉTERNELLE... — *Récitez votre profession de foi.* — Et nous avons dit le CREDO: — « *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur*

*du ciel et de la terre;... Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur;... je crois au Saint-Esprit;... je crois l'Église catholique;... je crois la communion des saints;... la rémission des péchés; la résurrection de la chair; la vie éternelle. »* — Ainsi, le chrétien est créé pour LOUER DIEU, non seulement à cause des perfections divines que lui révèle son intelligence, mais à cause de la connaissance des perfections divines, vues PAR LA LUMIÈRE DE LA FOI, et acceptées librement par l'effort de la volonté. C'EST LA FOI qui doit diriger toutes les intentions et toutes les élévations de son cœur vers Dieu. C'EST JÉSUS-CHRIST qui doit être *son maître, son guide, sa voie*. Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces viennent par lui, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devons être sauvés : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*.

3<sup>o</sup> COMME PRÊTRE, l'homme DOIT LOUER DIEU, avec une telle foi, et dans une perfection si grande, qu'il soit jugé digne d'être PAR LA PRIÈRE le médiateur entre Dieu et l'homme. C'est *le député de l'Église* pour rendre à Dieu LA LOUANGE solennelle et publique qui lui est due; et dès *le sous-diaconat*, la récitation du *Bréviaire* est une de ses obligations les plus

sacrées, dont il doit s'acquitter chaque jour, avec *dignité, attention et dévotion* (1).

« Prêtres, qui êtes les Anges du Dieu des armées, dit Bossuet, vous devez sans cesse monter et descendre, comme les Anges que vit Jacob dans cette échelle mystique (2). Vous montez de la terre au ciel, lorsque vous unissez vos esprits à Dieu par le moyen de l'oraison; vous descendez du ciel en la terre, lorsque vous portez aux hommes ses ordres et sa parole. Montez donc et descendez sans cesse, c'est-à-dire priez et prêchez; parlez à Dieu, parlez aux hommes; allez premièrement recevoir, et puis venez répandre les lumières; allez puiser dans la source; après, venez

(1) « *Medius stat sacerdos inter Deum et naturam humanam: illinc venientia beneficia ad nos deferens, nostras petitiones illuc perferens, et Dominum iratum reconcilians* » (Sanct. Joann. Chrisost. Hom. 5. in Joannem).

« *Fungi sacerdotio et habere laudem* (Eccles. 45. 19); id est, habere officium laudandi Deum per hymnos, psalmos, sacrificia, aliasque functiones sacras. Hinc disce, quod sicut Angelorum est perpetim laudare Deum in cœlis, sic sacerdotum officium est eundem jugiter laudare in terris; qua de causa, Ecclesia, officium Ecclesiasticum sanxit, illudque per horas distribuit ut illud recitent sacerdotes, eoque singulis horis psallant laudentque Deum » (Cornelius à Lap. Super Eccles. l. c.).

(2) Gen. XXVIII. 12.

arroser la terre et faire germer le fruit de vie (1).

4° COMME RELIGIEUX, l'homme DOIT LOUER DIEU, AVEC TOUTE LA PERFECTION QUE COMPORTE SON ÉTAT. Lui aussi, il est dans l'Église, *la prière vivante et la louange publique*; mais *cette louange*, elle a ce singulier parfum: qu'elle vient du renoncement effectif et du sacrifice réel de tout le bien créé à la gloire du seul vrai bien. Le religieux, en effet, non seulement fait un bon usage des créatures, en s'en servant comme d'un texte de méditation et d'amour; mais EN VERTU DU VŒU DE PAUVRETÉ, il se réjouit d'être actuellement dessaisi, dépouillé, mort aux biens de la terre, incapable de les posséder. Par cet heureux dépouillement, toutes les richesses de la création, avec les magnificences dont elles sont pleines, remontent à leur source *et tournent à la louange de leur auteur*. En toute vérité, le religieux peut dire ce que saint Paul disait dans les extases de son amour: A Dieu seul, honneur et gloire dans les siècles des siècles; *Soli Deo, honor et gloria, in sæcula sæculorum. Amen* (2).

(1) Bossuet, *Oraison funèbre du R. P. Bourgoing*; 1<sup>er</sup> point.

(2) I, Timoth. I. 17.

## II. FIN DE LA MÉMOIRE :

### LE SOUVENIR ET L'ADORATION DE DIEU.

*Deo reverentiam exhibeat!*

1<sup>o</sup> L'homme, COMME HOMME, doit *révérer* Dieu, *adorer* Dieu, se le rendre présent, et devant sa très haute Majesté, s'abîmer dans un très humble respect et une *adoration* profonde. C'est à quoi lui servira *le bon usage de la mémoire*. La mémoire, en effet, est cette puissance de l'âme qui, rappelant les choses passées, absentes ou cachées, nous les rend comme présentes; et l'*action vitale* de la mémoire est non pas un souvenir quelconque, mais *un souvenir respectueux* de la présence de Dieu. Or, Dieu se trouve présent en chaque créature; il s'y tient *caché*, voilé; et pour le découvrir, il suffit d'une attention médiocre. Que notre mémoire s'y applique. Qu'elle cherche Dieu, le découvre, et qu'en présence de sa très haute Majesté, elle sache se courber d'admiration et de respect.

2<sup>o</sup> COMME CHRÉTIEN, l'homme doit *révérer* Dieu avec crainte et CONFIANCE FILIALE. Il doit *adorer* Dieu comme un enfant son père. —

Dieu nous a donné pour lui, sur les fonts sacrés du baptême, UN CŒUR D'ENFANT. Nous devons donc adorer Dieu avec la même confiance, la même tendresse, le même dévouement qu'un petit enfant *qui aime et respecte* le plus tendre des pères. Comme il se jette entre ses bras ! Comme il se repose sur son cœur ! Est-ce ainsi que nous *adorons et aimons Dieu* ? Où est ce repos d'esprit, ce cœur dilaté, *cette confiance absolue* ? Si Dieu nous traite comme *des esclaves*, contentons-nous de craindre *le Maître* ; mais s'il nous envoie SON FILS pour nous dire qu'il daigne bien nous adopter pour enfants, pouvons-nous ne point aimer notre Père ? Or, l'Apôtre nous enseigne que nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude par la crainte ; mais que Dieu nous a départi l'esprit de l'adoption des enfants par lequel nous l'appelons : *notre Père*. Pourquoi veut-il que nous l'appelions : *notre Père* ? n'est-ce pas pour attirer nos cœurs et les enflammer d'un saint amour ? La crainte ne peut pénétrer au fond de nos cœurs ; elle ne les touche qu'à la surface, les étonne, les ébranle, mais ne les change pas ; il n'y a que l'amour qui les change, qui les pénètre, qui les dilate par une certaine ferveur, qui les ouvre jusqu'au fond, pour recevoir la rosée des grâces célestes. Dieu ne s'arrête plus à la



superficie extérieure de nos âmes, pour les remplir de la terreur de ses jugements; mais il entre dans toutes ses facultés. Il est dans nos volontés toutes transportées de son saint amour; il est dans la mémoire, car on ne peut oublier ce qu'on aime; il est dans l'entendement, car l'amour curieux et diligent n'a point d'autre satisfaction que celle de contempler les perfections du bien-aimé qui l'attire. De là, il passe dans les corps par l'exercice des vertus et par de saintes opérations, qui, prenant leur origine de l'amour de Dieu, en conservent les traits ou les caractères.

3° COMME PRÊTRE, l'homme doit *adorer* la Majesté divine avec une telle perfection qu'il soit trouvé digne d'être *le ministre* des choses *adorables* par excellence; l'*ambassadeur* de Dieu sur la terre, par l'administration des sacrements et la prédication de la parole sainte. Le *diacre* a cet honneur de pouvoir parler aux fidèles au nom de Dieu; et de leur distribuer le pain substantiel de la véritable vie (1).

(1) « Pro Christo legatione fungimur; tanquam Deo exhortante per nos » (II. Cor. v. 20). — « Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei » (I. Cor. iv. 1).

4° COMME RELIGIEUX, l'homme doit *adorer* Dieu, non plus seulement comme un enfant son père, mais comme *une épouse son époux*, par le vœu de chasteté. Les âmes pures et virginales sont en effet constamment attachées à suivre Jésus-Christ *partout*; et réciproquement, Jésus s'attache à les voir *toujours* dans sa compagnie.

### III. FIN DE LA VOLONTÉ.

#### LE SERVICE DE DIEU.

*Deo serviat!*

1° L'homme, COMME HOMME, DOIT SERVIR DIEU PAR LES CRÉATURES. La perfection de la volonté exige la liberté; et le plein exercice de la liberté, son *action vitale*, c'est de se rendre esclave par amour. Obéir à Dieu, c'est tout l'homme. Mais obéir à Dieu, comment? *Par les créatures*. Car non seulement Dieu les couvre d'un reflet de sa gloire et se trouve présent en chacune d'elles, mais *il agit* encore en elles et par elles; de sorte que les mille accidents de la vie ne sont que les dispositions de sa divine Providence, et que lui-même veut ou permet tout ce qui nous arrive par le moyen des créatures.

2° COMME CHRÉTIEN, il doit *obéir* à Dieu, EN UNION AVEC JÉSUS-CHRIST, dans un même esprit DE CHARITÉ. Nous l'avons promis au saint baptême. Le Fils de Dieu s'est fait homme pour être notre modèle, notre *voie*, notre *vérité*, notre *vie*. Il a établi l'Église dépositaire de ses enseignements. Il a institué la sainte Eucharistie, les sacrements; et il nous a dit à tous : C'est ainsi que vous connaîtrez Dieu, que vous le servirez, que vous l'aimerez. C'est par la foi, l'espérance et la charité que vous vous sauverez.

3° COMME PRÊTRE, l'homme doit *servir* Dieu avec une telle perfection qu'il soit jugé digne de *commander* à la victime sainte, l'immolant chaque jour sur l'autel. Que sublimes sont les fonctions *du prêtre*, ayant pouvoir sur le corps naturel du Christ, pour l'offrir en sacrifice et le donner en nourriture aux fidèles (1).

4° COMME RELIGIEUX, l'homme doit *servir* Dieu, par l'accomplissement parfait du vœu d'*obéissance*, qui le met sans cesse sous l'action de la règle et du supérieur légitime.

(1) « Pro hominibus constitutus in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis » (Heb. v. 1).

Qui que vous soyez, vous qui méditez ces vérités, chrétiens, religieux ou prêtres, *louez Dieu, obéissez à Dieu, adorez Dieu*, chacun selon votre vocation ; et, par là, *vous sauverez votre âme*, c'est-à-dire que Dieu, infiniment heureux, de toute éternité, de la claire vue de son essence, vous communiquera sa béatitude et vous rendra participants, *selon vos mérites*, de son incompréhensible gloire.

#### IV. FIN DERNIÈRE ET SUPRÊME DE L'HOMME :

##### SAUVER SON AME.

*Et per hæc, salvet animam suam!*

SAUVER SON AME, FAIRE SON SALUT, c'est donc louer Dieu, adorer Dieu, obéir à Dieu, CHACUN SELON SA VOCATION. Eh bien ! le faisons-nous, notre salut ? « Hélas ! je ne prétends pas, dit le Père de Ravignan, que nous soyons obligés, pour faire notre salut, d'avoir la pensée de Dieu toujours présente, le souvenir de la présence de Dieu toujours actuel, l'amour de Dieu toujours senti, toujours renouvelé par un élan du cœur. Cet effort constant est impossible ; et les saints eux-mêmes, à cause de l'infirmité de notre nature, n'ont pu le sou-

tenir toute leur vie. Toutefois, remarquez-le bien, dans la vie de la conscience, dans les actes de notre âme intelligente et libre, il ne peut pas, à vrai dire, se trouver d'actions *indifférentes*, c'est-à-dire d'actions qui n'ont pas de fin bonne ou mauvaise. Elles seront dans l'ordre, et par conséquent bonnes, si nous les avons primitivement consacrées à Dieu par une intention générale, intention qui demeure et gouverne notre âme tant qu'elle n'est pas rétractée... Mais quand une de nos actions ne peut être offerte à Dieu, quand Dieu ne peut pas l'agréer, quand nous ne pouvons pas dire : Mon Dieu, je vous offre cette action ; je vous rapporte cette pensée, ce plaisir ; c'est pour vous que je me préoccupe de cet intérêt, que je nourris cette affection ; quand nous ne pouvons parler ainsi, nous sommes dans le désordre ; notre action n'est pas bonne, elle n'est pas selon notre fin, elle est inutile ou mauvaise. Nous ne serons pas toujours gravement coupables ; certes, un péché mortel ne se commet pas si facilement, surtout dans l'habitude de la vie chrétienne ; mais enfin, quand une action ne peut pas être offerte à Dieu, quand elle lui répugne, quand elle est en contradiction avec une de ses lois, avec un de ses attributs, c'est *le mal*, c'est ce qu'on appelle *le péché* à un degré quel-

conque. Eh bien ! il faut l'éviter. Parcourez votre vie, vos journées, vos heures. Si le Seigneur vous interrogeait lui-même, dites-le-moi, pourriez-vous lui répondre : « Mon Dieu, je vis pour vous, POUR VOUS SEUL, tant je vis pour vous, et si peu je vis pour les autres, en comparaison de votre vie divine qui me consume?... Mon Dieu, j'agis, pour vous, POUR VOUS SEUL, tant j'agis pour vous, et si peu j'agis pour les autres, en comparaison de cette action incessante qui me travaille, m'entraîne et me porte vers vous?... Mon Dieu, je vous aime, et JE VOUS AIME SEUL, tant je vous aime, et si peu j'aime les autres, en comparaison de votre amour qui me dévore? — Mais que de vanités ! que de faiblesses ! que de recherches de nous-mêmes ! Hélas ! que d'infractions aux lois les plus positives du Seigneur » ! — Tout ce qui ne se rapporte pas à Dieu, c'est *le mal*. Comment l'éviter ? En faisant une bonne retraite pour *se vaincre*, pour se remettre dans la bonne voie, pour redresser son esprit et son cœur, pour diriger toutes ses pensées, tous ses souvenirs, toutes ses affections à la louange, à l'adoration et au service de Dieu, par une attention ferme et droite.

« Je voudrais toujours aimer, dit le Père Caraffa, élevant sans cesse ce cri vers vous :



« *O mon Dieu*, je vous aime!... je vous aime!... Mais je ne sais comment y parvenir. Une si grande chose n'est pas en mon pouvoir; mon cœur y défaille et ma langue y succombe. Dans cette impuissance, je sais ce que je ferai. Accordez-moi, Seigneur, d'agir avec vous par signes, comme le muet qui explique ses pensées par divers gestes. La pensée que je veux uniquement exprimer est celle-ci: *Que j'aime!* — Je désire, Dieu de mon cœur, vous faire entendre cela par tous les mouvements de mon corps, par tous les actes de mon âme. Je veux que l'instrument qui vous explique mon amour ne soit pas seulement mon cœur et ma langue, mais encore tout geste, tout pas que je ferai, et je désire que ce soit là comme un pacte établi entre nos deux cœurs » (1).

O PENSÉE DE MON DIEU, PENSÉE SAINTE ET SUBLIME, emparez-vous donc de nos esprits dès le moment de notre réveil; soyez pour nous *l'étoile du matin*, et nous adorerons dès l'aurore avec un religieux respect. Nos premiers actes seront des actes d'amour, et nous consacrerons, nous sanctifierons nos journées par une humble offrande de toutes nos ac-

(1) Cf. de Ravignan, *Entretiens spirituels*, 10<sup>e</sup> entretien.

tions!... PENSÉE SAINTE ET SUBLIME DE MON DIEU, saisissez-nous à l'entrée de nos exercices de religion; soyez pour nous *le lever du soleil de justice*, et nous verrons en Dieu toutes les taches de notre âme, comme dans une glace très pure. La sainteté de Dieu nous découvrira jusqu'à la moindre de nos souillures; la fidélité de Dieu nous reprochera jusqu'à la moindre de nos infidélités; toutes les perfections de Dieu nous inviteront à nous élever chaque jour à de nouveaux degrés de perfection!... — PENSÉE SAINTE ET SUBLIME DE MON DIEU, accompagnez-nous dans le cours de nos actions; soyez pour nous *le soleil dans son midi*; et animés de cette céleste et divine chaleur, nous ne chercherons dans toutes nos actions que Dieu et sa gloire!... PENSÉE SAINTE ET SUBLIME DE MON DIEU, brillez enfin à notre esprit à la fin du jour; soyez encore pour nous *l'étoile du soir*; et, après les occupations de la journée, nous nous reposerons entre les bras de Dieu, et nous goûterons dans le silence de la nuit et un tranquille sommeil, la douceur de son amour (1)!

Mais, après avoir examiné d'une manière

(1) Consulter *au § 2* ce qui regarde la louange, l'adoration et le service de Dieu; -- de plus, *au même § 2*,

générale ce qui constitue notre fin, il est bon d'y revenir et de s'arrêter, avec une attention plus marquée, sur chacun des principes qui font l'homme, le chrétien, le religieux et le prêtre.

ce qui regarde la louange, l'adoration et le service de Dieu, *par les créatures.*

---



## VIII.

### APPLICATION SPÉCIALE

DE LA

### MÉDITATION SUR LA FIN DE L'HOMME.

---

La fin de l'homme, *en tant qu'il est homme.*

---

I. « La plus belle qualité de l'homme, dit Bossuet, c'est d'être l'HUMBLE SUJET et le religieux adorateur de la nature divine. Nous sommes pressés de toutes parts de rendre nos hommages à ce premier être qui nous a produits par sa puissance et nous rappelle à lui-même par l'ordre de sa sagesse et de sa bonté ! » (1)

(1) « O Domine, quia ego servus tuus, ego servus tuus » (Ps. 115. v. 6).

« Tua voluntas mea sit, et mea voluntas tuam semper sequatur. Sit mihi unum velle, et nolle tecum, nec aliud posse velle vel nolle, nisi quod tu vis et nolis. In manu

« Toute la nature veut honorer Dieu; et adorer son principe autant qu'elle en est capable. La créature privée de raison et de sentiment n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le comprendre; ainsi, ne pouvant connaître, tout ce qu'elle peut, dit saint Augustin, c'est de se présenter elle-même à nous pour être du moins connue, et pour nous faire connaître son divin auteur : *Quæ cum cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur* (1). C'est pour cela qu'elle étale à nos yeux avec tant de magnificence son ordre, ses diverses opérations et ses infinis ornements. Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut adorer, elle nous y porte; et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière, elle glorifie le Père céleste. Mais l'homme, animal divin, plein de raison et d'intelligence, et capable de connaître Dieu par lui-même et par toutes les créatures, est aussi pressé par lui-même et par toutes les créatures à lui rendre ses adorations. C'est pourquoi il est

tua sum, gyra, et reversa me per circuitum: *en servus tuus ego*, paratus sum ad omnia, quoniam non desidero mihi vivere, sed tibi, utinam digne et perfecte » (Th. Kemp. lib. III. cap. xv. n° 13. 14).

(1) *De civit. Dei.* lib. XI. cap. xxvii.

mis au milieu du monde, mystérieux abrégé du monde, afin que, contemplant l'univers entier et le ramassant en soi-même, il rapporte *uniquement* à Dieu, et soi-même et toutes choses; si bien qu'il n'est le contemplateur de la nature visible, qu'afin d'être l'adorateur de la nature invisible, qui a tout tiré du néant par sa souveraine puissance (1).

Je suis donc créé et mis au monde, pour qu'au milieu du monde, par moi-même et par toute la création, je loue Dieu, j'adore Dieu et j'aime Dieu; ou, pour renfermer en un seul mot tout ce que je suis et tout ce que je dois être : je suis créé et mis au monde, pour que partout, en tout et toujours, je sois l'HUMBLE SUJET de Dieu. OBÉIR A DIEU, C'EST TOUT L'HOMME.

II. Mais vouloir obéir à Dieu, qu'est-ce à dire? VOULOIR, C'EST AGIR. Un homme de volonté, c'est un homme d'action; par conséquent, l'homme qui veut, non pas qui veut d'une manière quelconque, mais qui veut SÉRIEUSEMENT sa fin, qui est d'obéir, cet homme-là *poursuit sa fin*, selon l'expression de saint Ignace; *il court au but*, comme dit

(1) Bossuet. *Sermon pour le vendredi de la 3<sup>e</sup> semaine de Car.* : Sur le culte de Dieu.



saint Paul : *Sic currite, ut comprehendatis*(1); et *courir*, c'est une suite d'*actes* qui, sans interruption, se succèdent les uns aux autres, avec élan, avec grande force, et qui tous, SANS DÉVIATION PROFONDE OU LÉGÈRE, avancent vers le terme. Donc, l'homme qui VEUT sa fin, c'est-à-dire OBÉIR AUX ORDRES DE DIEU, GRANDS OU PETITS, court dans la carrière de manière à vaincre les obstacles qui pourraient arrêter sa marche en avant, sa résolution de ne pas offenser Dieu, soit MORTELEMENT, soit VÉNIELLEMENT.

S'agit-il d'une offense grave, D'UN PÉCHÉ MORTEL? Pour l'éviter, il tend de toutes ses forces à se mettre dans cette *indifférence* dont parle saint Ignace dans le premier degré d'humilité : *indifférence* générale et absolue pour toutes choses créées; *indifférence* qui le dispose à ne se laisser rien, à mépriser tout, à abandonner tout, à sacrifier tout, JUSQU'À SA PROPRE VIE, si le sacrifice de la vie est nécessaire pour l'empêcher de tomber dans une faute grave. « *Lui offrirait-on tous les royaumes du monde; serait-ce la condition indispensable pour sauver la vie du corps, il refuserait ces royaumes, il n'accepterait pas cette condition,* AU PRIX D'UN SEUL PÉCHÉ

(1) 1, Cor. ix. 24.

MORTEL. *Il ne délibérerait même pas, tant il est dans la résolution de s'humilier de toutes ses forces, autant qu'il le peut, pour arriver à ce but : ne pas offenser Dieu, NE PAS LUI DÉSOBÉIR GRAVEMENT (1) ».*

S'AGIT-IL DU PÉCHÉ VÉNIEL ? pour l'éviter, il lui faut vaincre des obstacles plus intimes et des difficultés plus grandes; n'écouter aucun des désirs ou aucune des répugnances de la nature corrompue; « *ne vouloir pas plus les richesses que la pauvreté, l'honneur que l'ignominie, la vie longue que la vie courte; en un mot, ÊTRE DANS UNE TELLE INDIFFÉRENCE, qu'il soit prêt à sacrifier toute humaine jouissance, et même à mourir, s'il le faut, plutôt que de délibérer un seul instant entre Dieu ET UNE FAUTE VÉNIELLE (2) ».*

(1) « Primus modus humilitatis est necessarius ad salutem æternam, scilicet, quod ita me demittam, et ita me humiliem, *quantum possim*, ut in omnibus obediam legi Dei, Domini nostri, adeo ut, etiamsi me constituerent dominum omnium rerum creaturarum in hoc mundo, vel pro conservanda propria vita temporali, non veniam in deliberationem transgrediendi mandatum aliquod, sive divinum sive humanum, quod me obliget sub peccato mortali » (Exerc. sp. s. Ig. 2<sup>a</sup> Hebd. *De tribus humilitatis modis*).

(2) « Secundus humilitatis modus majoris est perfectionis, ut fixo animo, ad divitias, paupertatem, honorem, ignominiam, brevitatem vitæ ac longitudinem, æque sim propensus, ubi æqualis est divinæ laudis, et salutis

III. Remarquons ici que, lorsqu'il s'agit du péché *mortel*, saint Ignace parle du sacrifice de la vie et toutes les choses créées, plutôt que de s'en rendre coupable. Il veut le « SUMMA PAUPERTAS SPIRITUALIS », le *détachement complet* et par le cœur de tout ce qui peut nous faire fléchir dans la résolution où nous sommes de ne commettre aucun péché grave. Sans rien préciser, sinon qu'il vaut mieux mourir que d'offenser ainsi la Majesté divine, il semble se contenter d'une indifférence *générale* et *absolue* pour tout ce qui n'est pas Dieu. Mais est-il question du *péché véniel*, saint Ignace descend *au détail*; et non seulement il veut l'INDIFFÉRENCE STRICTE pour ne pas pécher mortellement, mais UNE INDIFFÉRENCE MARQUÉE pour les richesses ou la pauvreté, l'honneur ou le mépris, la vie longue ou la vie courte, INDIFFÉRENCE EN TOUT POINT NÉCESSAIRE POUR NE PAS PÉCHER VÉNIELEMENT. C'est l'*indifférence* pour toutes choses créées, *dans sa plénitude et ses moindres particularités*.

Voilà pourquoi l'homme est créé et mis au

meæ occasio : utque nulla, vel humanæ quantæcumque felicitatis, vel propriæ mortis conditione proposita, adducar unquam, ut culpam, *licet venialem tantum*, decernam admittere » (Ex. 2<sup>a</sup> Hebd. *De tribus humilitatis modis*).

monde. Il est créé et mis au monde pour ne pas offenser Dieu, *pour ne l'offenser en aucune manière*, ni MORTELLEMENT, ni VÉNIELLEMENT. Il est créé et mis au monde pour *le louer, le révéler et le servir*. Il est créé et mis au monde pour lui obéir ; OBÉIR A SES ORDRES, GRANDS OU PETITS ; obéir au moyen de *l'indifférence* si bien définie par saint Ignace dans le premier et le second degré d'humilité. Mais qui ne voit que l'homme, *par ses seules forces*, ne peut obéir à Dieu dans cette perfection ? Qui ne voit que pour frapper, immoler et vaincre à chaque instant la nature corrompue, il lui faut en main *un glaive* qui ne le trahisse pas ; je veux dire *une volonté* maîtresse d'elle-même et qui sait pousser à bout toute révolte contre le souverain maître ? Hélas ! hélas ! l'homme déchu, l'homme *sans la grâce*, n'a qu'un *glaive émoussé*, et qui ne tranche pas à fond. Sa volonté, affaiblie par suite de la faute originelle, bien que jetant çà et là quelques éclairs d'un feu divin, n'est pas cependant d'une trempe assez vigoureuse pour immoler tout ce qui s'oppose au parfait amour de Dieu sur toutes choses, et à la pratique entière de ses commandements. En un mot, sans la grâce, *l'homme n'est pas homme* ; homme tel que Dieu le veut. Il s'évanouit dans ses pensées, et est comme

si il n'était pas ; mais, avec la grâce, *il est homme et il est chrétien*, sacrifiant sans cesse le monde à la louange, à l'adoration et au service de Dieu, par la vie de foi, d'espérance et de charité.

---

§ IX

LA RETRAITE

---

*Première Semaine*

---

MÉPRIS ET RENVERSEMENT

DES PRINCIPES

ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

*Par le seul mal*

Qui leur soit formellement et radicalement  
contraire

LE PÉCHÉ





# I.

## LE PÉCHÉ

LE MAL PAR-DESSUS TOUS LES MAUX,

*Le malheur excédant tous les malheurs.*

---

I. Dieu et moi!... Dieu Créateur et moi créature!... Dieu Maître et moi sujet!... Voilà l'ordre, voilà la sagesse, voilà la vérité, voilà la vertu, voilà la sainteté!... Ce qu'il faut absolument, ce qui importe uniquement : c'est que Dieu règne sur moi; et que moi, dans toute l'omnipotence de mon libre arbitre, je me soumette à son empire. Toute autre chose ne mérite considération, qu'en tant qu'elle m'aide à procurer ainsi la plus grande gloire de Dieu, et ma plus grande abnégation personnelle. *Vérités principes* que ces vérités, et *vérités fondamentales*. — VÉRITÉS FONDAMENTALES, parce que sur elles doit

être bâti, élevé, *fondé* tout l'édifice de ma sanctification, de ma perfection, de mon avenir d'homme et de chrétien. — VÉRITÉS PRINCIPES, parce qu'à ces vérités évidentes, je dois aller puiser toutes mes déterminations, toutes mes résolutions et toutes les conséquences qui en découlent pour moi, dans la pratique continuelle et de chaque instant de ma vie d'homme et de chrétien. — ET CE FONDAMENT doit être solide; c'est-à-dire que cette idée *unique*, souveraine, dominante d'être à Dieu, d'obéir à Dieu, d'aimer Dieu, doit être une idée tellement fixe, tellement inébranlable, tellement enracinée au fond de mon intelligence, de ma volonté, de mon cœur et de tout mon être, qu'elle soit comme ces phares lumineux, immobiles au milieu des flots, parce qu'ils sont bien assis, assis sur des rocs immenses jetés les uns sur les autres, et qui, à cause de leur masse, bravent toute la fureur des tempêtes. — ET CE PRINCIPE, il doit être compris; et la difficulté n'est pas de le comprendre *en théorie*. Un principe porte son évidence en lui-même; un principe n'a pas besoin de démonstration. Mais la difficulté est de le comprendre *en pratique*; et pour y arriver, une chose suffit : LA RÉPÉTITION. Répéter souvent au fond du cœur : DIEU SEUL!... LE RESTE, ACCESSOIRE!... Et si nous

sommes sérieux, chaque répétition portera un coup terrible à notre nature corrompue, et la fera trembler jusque dans ses pensées les plus hautes et les plus orgueilleuses; absolument comme ces coups de hache, déchargés par une main vigoureuse au pied d'un de ces cèdres du Liban, l'orgueil de la montagne, et qui le font trembler jusqu'à la cime. — Donc, avant tout, malgré tout, et nécessairement, aimer Dieu seul, l'être qui comble tous nos vœux, l'être nécessaire; et l'accessoire, l'aimer accessoirement. L'accessoire change, l'accessoire passe; Dieu seul est immuable; et parce que, seul, il est immuable, une seule opération nous est nécessaire: C'EST DE SUIVRE UNIQUEMENT GET UN NÉCESSAIRE. Impossible que notre repos soit assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. — Telle est la science du salut, telle est la vraie sagesse, telle est l'idée qui fait l'homme et le chrétien; l'idée d'un enfant de sept ans, chez lequel la raison commence à poindre, et qui se prépare à faire sa première communion; idée la plus grandiose que l'on puisse concevoir, parce qu'elle procure une éternité de bonheur, parce qu'elle donne Dieu, le plus grand bien, LE SEUL BIEN qui soit au ciel et sur la terre. — L'idée contraire, celle qui, dans un esprit d'orgueil,

ne voulant pas reconnaître Dieu comme Dieu, se révolte et refuse d'obéir; cette idée, de toutes la plus absurde comme la plus insolente, c'est l'IDÉE CONTRE-PRINCIPE, c'est l'IDÉE CONTRE-VÉRITÉ; et par suite, c'est le mensonge, c'est la folie, c'est le mal, LE SEUL MAL, LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE,..... c'est LE PÉCHÉ!

II. LE PÉCHÉ, LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE!... Est-ce vrai? Croyons-nous cela? Mais le croyons-nous, comme il faut croire, d'une sérieuse et inébranlable foi? Ah! s'il en est ainsi, d'où vient, je le demande, cet esprit d'*inconséquence* qui fait que nous péchons, que nous péchons si facilement, que nous péchons si gravement, que nous péchons si imperturbablement? 'D'où vient que *nous avalons l'iniquité comme l'eau?*

1° LE PÉCHÉ, LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE?... Donc, *un mal plus grand* que tous les mondes détruits; que toutes les tortures inventées par tous les tyrans contre tous les martyrs; que toutes les pestes; que toutes les famines; que toutes les guerres!... *Un plus grand mal* que la mort de nos amis, de nos proches, de notre père, de notre mère, de nos frères, de nos sœurs, de nos enfants,

de notre époux ou de notre épouse ! O Blanche de Castille, quelle n'était pas votre foi, lorsque, serrant contre votre cœur le fruit de vos entrailles, saint Louis encore enfant, vous disiez avec des flots de larmes : « *O mon fils, j'aimerais mieux te voir mort, que de te voir souillé d'un seul péché mortel !* » Et cette grande reine avait raison. La mort, les maladies, les supplices, l'anéantissement des hommes et des mondes, c'est LE MAL DE LA CRÉATURE ; et le péché, c'est LE MAL DE DIEU. Or, entre le mal de la créature et le mal de Dieu, il y a la distance du créé à l'incrée, du néant à l'être, du fini à l'infini.

2° LE PÉCHÉ, LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE !... Oh ! comme il est facile de s'en convaincre, pour peu qu'on réfléchisse. C'est évidemment UN MAL PLUS GRAND que tous les maux qui nous menacent *par le dehors*, puisque c'est le dérèglement et l'entière dépravation *du dedans* ;... PLUS GRAND et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles, puisque c'est un poison fatal à la vie de l'âme ;... PLUS GRAND que tous les maux qui affectent notre esprit, puisque c'est un mal qui corrompt notre conscience ;... PLUS GRAND par conséquent que la perte de la raison, puisque c'est la perte de la probité

et de la vertu; et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison que d'en perdre le bon usage; sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel. Enfin, pour conclure ce raisonnement, *mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs*, mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu; et qui, faisant entrer la dépravation, la corruption, la malice *jusque dans le fond de notre âme*, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance; car ce mal ne corrompt pas seulement en nous *ce qu'il y a de meilleur*; mais encore nous rend ennemis de Dieu, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à toute la rigueur de ses châtimens (1).

3° LE PÉCHÉ, LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE!... Le péché, qui est une révolte contre Dieu. Dieu commande, et l'homme désobéit! L'homme préfère sa volonté à la volonté de Dieu; c'est-à-dire : une volonté dépendante et subordonnée, à la volonté souveraine; une volonté errante et défectueuse, à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même; une volonté particulière et qui se

(1) Cf. Boss., *Sermon sur le péché mortel*.

borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste ; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Est-il rien de plus inique ? Est-il rien de plus incompréhensible ? Il n'y a que les grandes âmes et les grands cœurs qui puissent comprendre tout ce qu'il y a d'indigne, d'indélicat et de déloyal dans une désobéissance à l'égard d'un roi, d'un père ou d'une mère, du meilleur des amis ; il n'y a que les purs esprits, un Ange ou un Séraphin, que dis-je, un Séraphin ?... Il n'y a que Dieu lui-même, qui puisse comprendre toute la hardiesse, toute l'insolence, l'orgueil d'une créature qui se soulève contre son Créateur, et qui ose lui dire en face : NON, JE N'OBÉIRAI PAS ! (1)

Et cependant, il faut se faire une idée, si pauvre soit-elle, de la malice du péché ; et pour y arriver, saint Ignace nous propose DES FAITS, d'où il cherche à tirer cette conclu-

(1) « Non est aliud peccatum, quam Deo non reddere debitum. Omnis voluntas rationalis creaturæ subjecta debet esse voluntati Dei. Hic est solus et totus honor quem debemus Deo, et quem a nobis exigit Deus. Hunc honorem debitum qui Deo non reddit, aufert Deo quod suum est, et Deum exhonorat ; et hoc est peccare » (Sanctus Anselmus, lib. primo : *Cur Deus homo*, cap. II.).



sion : OUI, LE PÉCHÉ EST LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE. Les faits ont cela de particulier, que tout en conservant la plénitude de leur force logique, ils remuent et frappent davantage notre nature corrompue.

III. Cette méditation sera fructueuse, à la condition que nous demanderons à Dieu LA GRACE DE ROUGIR DE NOUS-MÊMES, en voyant combien nombreux sont ceux qui furent damnés pour *un seul péché mortel*, et combien de fois nous avons mérité le même sort, à cause *de la multitude effrayante de nos propres péchés* (1). Cet état *de confusion et de honte* est le véritable état du pécheur ; car il est juste et très juste que celui qui fait mal soit confondu ; que celui qui a trop osé soit couvert de honte ; que celui qui est ingrat n'ose paraître ; enfin, que le pécheur soit *déshonoré*, non seulement par les autres, mais *par lui-même*, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de sa conscience. Si pénible qu'elle puisse être, ne fuyons donc jamais CETTE HONTE SALUTAIRE qui est due à

(1) « Petere a Domino nostro... PUDOREM et CONFUSIONEM mei ipsius cum videam quam *multi* damnati fuerint OB UNICUM PECCATUM MORTALE, et quam sæpe ego meruerim damnari in æternum OB TAM MULTA MEA PECCATA » (Ex. sp., 1<sup>a</sup> Heb. ex. pr.).

nos actions criminelles. L'effet de cette confusion sera de nous faire entrer dans de grands sentiments de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence, parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te; quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum* (1). Malheur, malheur au pécheur superbe et indocile, qui fuit la honte et se dérobe à la confusion. Ou bien il cache son crime, ou bien il excuse son crime, ou bien il soutient hardiment son crime. Il le cache comme un hypocrite ; il l'excuse comme un orgueilleux ; il le soutient comme un effronté. « Confonds-toi, confonds-toi, ô pécheur, et porte ton ignominie » : *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam* (2). Que ta pauvre conscience captive parle enfin, qu'elle parle haut, qu'elle ne cache rien, qu'elle découvre tout, qu'elle fasse rougir ton front d'airain, en développant tout à coup,

(1) I. Esdr. IX. 6.

(2) Ezech. XVI. 52.

et dans le plus grand jour, toutes les grâces reçues en même temps que toutes les révoltes ; les avertissements et les mépris ; les outrages redoublés parmi les bienfaits ; l'aveuglement accru par les lumières ; enfin toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de tes transgressions, de tes infidélités, de tes crimes. « Confonds-toi, ô pécheur, et porte ton ignominie. » *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam.*

---

## II.

### MÉDITATION

SUR

#### LE PÉCHÉ DES ANGES.

---

Le premier fait sur lequel saint Ignace appelle notre attention, et d'où il veut nous faire conclure que *le péché est le plus grand mal qui soit au monde*, c'est LA CHUTE DES ANGES.

I. Dieu vient de créer le monde (1), il peuple l'empirée d'esprits célestes d'une admirable beauté (2), relevés encore par la

(1) « In principio et initio temporis, sive momento quo creavit Deus cælum et terram » (D. Th. 1<sup>a</sup>. P. Q. LXI. a. 3. 0).

(2) « Ex creaturis corporalibus et spiritualibus unum

subordination des hiérarchies et leurs perfections graduées (1). Il les crée à son image, et leur communique neuf sortes d'excellences, représentées par cette couronne dont parle *Ezéchiel* (2), enrichie de neuf diamants d'un prix inestimable. Il les fait *purs esprits, immortels, intelligents, libres, savants, puissants, saints, habitant un séjour de délices, et capables de voir un jour l'essence divine*. Leur nombre est si prodigieux, dit le docteur angélique, qu'il dépasse de beaucoup celui des êtres matériels, les étoiles du firmament, et les grains de sable sur le rivage des mers. Plus en effet les êtres sont excellents, et plus Dieu se plaît à les multiplier à l'infini, dans leurs séries respectives, et à chaque degré de leurs séries (3).

universum constituitur. Unde sic creatæ sunt spirituales creaturæ, quod ad creaturam corporalem aliquem ordinem habent, et toti creaturæ corporali præsident. Unde conveniens fuit quod Angeli in supremo corpore crearentur tanquam toti naturæ corporeæ præsidentes, sive id dicatur *cælum empyreum*, sive qualitercumque nominetur » (D. T. l. c. a. 4. 6).

(1) Eph. I. 21.—I. Thess. IV. 15.

(2) Ezech. XXVIII. 12.—(Cf. Aug. lib. XI. *De liv.* cap. ix).

(3) « Dicendum est quod Angeli secundum quod sunt immateriales substantiæ, in quadam multitudine maxima sunt omnem materialem multitudinem excedentes. Et

« O Dieu ! s'écrie Bossuet, vous avez daigné nous révéler que ces pures créatures *sont innombrables*. Un de vos prophètes éclairé de votre lumière, et comme transporté en esprit parmi vos Anges, en a vu *un millier de milliers qui exécutaient vos ordres; et dix mille fois cent mille qui demeuraient en votre présence* (1), sans y faire autre chose que vous adorer, et admirer vos grandeurs. Il ne faut pas croire qu'en parlant ainsi, il ait entrepris de les compter. Cette prodigieuse

hoc est quod dicit Dion, cap. xiv, cœl. Hierarchiæ. Multi sunt beati exercitus supernarum mentium, infirmam et constrictam excedentes nostrorum materialium numerorum commensurationem. Et hujus ratio est, quia cum perfectio universi sit illud quod præcipue Deus intendit in creatione rerum, *quanto aliqua sunt magis perfecta, tanto in majori excessu sunt creata a Deo...* Substantiæ immateriales excedunt secundum multitudinem substantias materiales, *quasi incomparabiliter* » (D. Th. 1<sup>a</sup>. P. Q. L. a. 3. 9).

« Multitudo Angelorum transcendit omnem materialem multitudinem, ut scilicet sicut corpora superiora transcendunt corpora inferiora magnitudine quasi in immensum; ita superiores naturæ incorporeæ transcendunt multitudinem omnes naturas corporeas; quia *quod est melius, est magis a Deo intentum et multiplicatum* » (D. Th. Q. CXII. a. 4. 2<sup>m</sup>).

(1) « Millia millium ministrabant, et decies centena milia assistebant ei » (Dan. VII. 10). — Quidam volunt plures esse Angeli quam unquam homines fuerunt, erunt vel sunt. — Cf. Amb. lib. X. in cap. xv. Lucæ. — Iren. lib. VI. cap. vi).

multiplication qu'il en a faite par les plus grands nombres, nous signifie seulement qu'ils *sont innombrables* (1), et que l'esprit humain se perd dans cette immense multitude. Comptez, si vous pouvez, ou le sable de la mer, ou les étoiles du ciel, tant celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas; et croyez que vous n'avez pas atteint le nombre des Anges. Il ne coûte rien à Dieu de multiplier les choses les plus excellentes; et ce qu'il y a de plus beau, c'est, pour ainsi dire, ce qu'il prodigue le plus » (2).

II. Mais quelque beaux, quelque puissants, quelque nombreux que soient les Anges, ce sont des *créatures*; et parce que ce sont des créatures, ils doivent passer sous le joug qui s'impose à toute créature raisonnable, c'est-à-dire se soumettre à Dieu, ou, comme dit saint Ignace, « s'aider du secours de leur libre arbitre pour rendre hommage et obéissance à leur Créateur et Seigneur » : SE ADJUVARE OPE SUÆ LIBERTATIS AD EXHIBENDAM REVERENTIAM ET OBEDIENTIAM SUO CREATORI AC DOMINO (3). — Or, pas d'hommage, pas de soumission, pas d'obéissance possible sans

(1) Heb. XII. 22.

(2) Boss. *Élév. sur les myst.* 4<sup>e</sup> sem. 1<sup>re</sup> élév.

(3) Ex. sp. 1<sup>a</sup>. Ex Prim. Prim Punct.



un ordre exprès ou tacite, sans une volonté supérieure qui impose un commandement. « Dieu, dans l'origine, m'a donné un précepte, dit encore Bossuet ; car il était juste que je sentisse que j'étais sujet. Je suis une créature à qui il convient d'être soumise ; je suis né libre, Dieu l'a voulu ; mais ma liberté n'est pas une indépendance. Il me fallait une *liberté sujette*, ou si l'on aime mieux parler ainsi avec un Père de l'Église, une *servitude libre* sous un Seigneur souverain : LIBERA SERVITUS ; et c'est pourquoi il me fallait un précepte pour me faire sentir que j'avais un maître (1). » Il en est ainsi de l'homme, et les Anges ne sont pas dans une condition différente. Créés dans l'état de la grâce et tout rayonnants de sainteté (2), Dieu veut leur faire sentir par un joug aisé et avec une main légère, qu'ils sont sous son empire ; et que, s'ils entrent dans *sa gloire*, ils doivent LA MÉRITER par un acte de leur liberté (3). A cet effet, il leur découvre une

(1) Boss. *Élév. sur les myst.* 5<sup>e</sup> sem. 3<sup>e</sup> élév.

(2) « *Plenus sapientiæ et decore, in deliciis Paradisi fuisti* » (Ezech. XXVII. 12). — Angeli in primo instanti suæ creationis, non minus a Deo instructi sunt donis supernaturalibus, quam primus homo ; sed primus homo creatus est in gratia (Cf. Trid. sess. V. Can. I).

(3) « *Beatitudo ultima excedit et naturam angelicam et humanam. Unde relinquitur quod tam homo quam*

partie des desseins de son adorable Providence; et, surtout, la résolution dans laquelle il est d'unir hypostatiquement son Verbe à la nature humaine (1). Il déclare qu'il appelle cette humanité divinisée à la participation de son sceptre et de sa couronne, et il commande à toutes les hiérarchies des cieux, d'adorer l'Homme-Dieu, *Jésus-Christ*. Il faut que l'excellence de ces purs esprits se courbe devant l'excellence d'un Dieu fait homme : *Et omnes Angeli adorent eum* (2).

III. A cette révélation qui leur est faite ; à cette révélation de la nature humaine, élevée par son union hypostatique avec la nature divine, au plus haut degré de l'échelle des êtres, au point culminant du monde naturel et surnaturel, et surtout à ce commandement qui leur est donné d'humilier la nature angélique devant la nature humaine glorifiée, d'adorer Jésus-Christ assis à la droite de Dieu, sur un siège réservé, au-dessus de tous

*Angelus suam beatitudinem meruerint* » (D. Th. 1<sup>a</sup>. P. Q. LXII. a. 4. 6).

(1) « *Invidia autem Diaboli mors introivit in orbem terrarum* » (Sap. cap. II. v. 24). — Eaque invidia fuit, vel de naturæ humanæ unione cum persona Verbi divini aliquando futura, ut quidam volunt ; vel de donis gratiæ in Adamo et Eva.

(2) Heb. I. 6.

les rangs, de tous les ordres, de toutes les hiérarchies des cieux; LUCIFER, l'Ange le plus riche en perfections, le plus haut placé parmi les *Chérubins* (1), le prince qui domine les autres rois, la lumière qui éblouit les autres astres, LUCIFER tressaille dans sa superbe; il ne trouve pas bon, il ne trouve pas raisonnable, il ne trouve pas juste qu'un homme puisse monter au-dessus des Anges, les dominer, leur commander; il est dévoré de jalousie (2); et son excellence se dévoilant

(1) « Cherubim interpretatur plenitudo scientiæ; Seraphim autem interpretatur ardentes, sive incendentes. Et sic patet quod *Cherubim* denominatur a scientia, quæ potest esse cum mortali peccato : *Seraphim* vero denominatur ab ardore charitatis, quæ cum peccato mortali esse non potest. Et ideo primus Angelus peccans non est denominatus *Seraphim* sed *Cherubim* » (D. Th. 1<sup>a</sup>. P. Q. LXIII. a. 7. ad 1<sup>m</sup>).

α « In sacra scriptura nomina quorundam ordinum, ut Seraphim et Thronorum dæmonibus non attribuuntur, quia hæc nomina sumuntur ab ardore charitatis, et ab inhabitatione Dei, quæ non possunt esse cum peccato mortali. Attribuuntur autem eis nomina Cherubim, Potestatum, et Principatum; quia hæc nomina sumuntur scientia et potentia, quæ bonis malisque possunt esse communia » (I. P. Q. CXIII. a. 9. 3<sup>m</sup>).

(2) Post peccatum superbiæ consecutum est in Angelo peccante malum invidiæ; secundum quod de bono hominis doluit (1<sup>a</sup>. P. Q. LXIII. a. 2. 6).

« Angelus supremus peccavit appetendo aliquam similitudinem Dei (Ezech. XXVII. 2. — Isa. XIV. 14). In

à lui dans sa splendeur (1), il lui répugne d'adorer un Dieu qui daigne prendre une nature plus infime que la sienne, et parce qu'il lui en coûte ; parce qu'il ne veut pas Dieu, quel que soit l'obstacle ; parce qu'il ne sait pas se vaincre ; parce qu'il lui est pénible de passer sous le joug, et d'abattre son orgueil sous la très haute et très adorable volonté de Dieu ; en un mot, PARCE QU'IL N'EST PAS INDIFFÉRENT pour quoi que ce soit, excepté pour ce que Dieu veut ; il fomenté, au dedans de lui, *une pensée d'envie du bien des hommes, d'orgueil pour ses propres perfections, de murmure contre Dieu et de haine contre Jésus-Christ.*

« Quoi donc, disait-il dans son cœur, un

quo autem voluerit illi esse similis, varii varie explicant. Alii, quod voluerit illi esse similis in essentia, quod est incredibile, quia scivit hoc esse impossibile. Nemo enim efficaciter appetit, quod scit se assequi non posse ; alii melius, quod voluerit esse Deus personaliter, id est, voluerit suam potius naturam hypostatice assumi, quam hominis ; alii, quod voluerit esse Deus dominatu, id est, omnibus tam hominibus, quam Angelis independenter a Deo præesse ; utrumque est probabile (Cf. D. Th. 1<sup>a</sup>. P. Q. LXIII. a. 3. 0).

(1) Ipse enim diabolus cum primo esset omnibus excellentior, videns suam naturalem excellentiam, superbuit. Multi autem ex Angelis videntem eum tam excellentem, consenserunt ejus superbiæ, et ei adhærerunt (D. Th. Sup. Apoc. Cap. xii. 0).

homme pétri de boue, de chair et de sang ira s'asseoir sur le trône de Dieu ! Un homme commandera à des esprits si purs, et à des intelligences aussi nobles que nous ! Quoi ! moi qui suis le premier ouvrage créé (1), le principe des voies de Dieu ; moi dont les perfections me relèvent si haut par-dessus tous les Anges, je m'humilierai devant un homme, je lui rendrai hommage, et le tiendrai pour mon Dieu ! Si l'union du Verbe est un décret invariable de la sagesse divine, et si Dieu est résolu de se communiquer de la sorte, quelle nature peut-il prendre plus excellente et plus digne de cette union que la mienne ? Ne mérité-je pas mieux, sans comparaison, cet insigne honneur, que tout le reste des créatures ? Quoi donc ! la Providence de Dieu veut-elle renverser entièrement l'ordre des choses ? Dieu ne m'a-t-il fait si grand que pour rendre mon abaissement plus fâcheux, et mon humiliation plus sensible ? Ah ! c'est moi qui devais être Dieu par l'union hypostatique. On ne peut point en choisir un autre sans me faire tort. Le décret est injurieux à toute la nature angé-

(1) » *Principium viarum Domini* » (Job. XL. 14).

« *Signaculum similitudinis ejus* » (Ezech. XXVIII. 12).

« *Tam excelsus, ut nec cedri fuerint altiores in Paradiso Dei* » (Ezech. XXXI. 8).

lique. IN CŒLUM CONSCENDAM ! Je monterai donc. Mon trône n'est pas au-dessus de tous les trônes, il faut le porter au plus haut des cieux, au-dessus de toutes les créatures, et surtout, au-dessus de ce soleil qu'on veut faire étinceler dans une sphère qui domine celle que je parcours : SUPER ASTRA DEI EXALTABO SOLIUM MEUM. Arrivé dans les hauteurs, j'irai m'asseoir sur la montagne dont on veut m'écraser, et qui n'est autre que l'alliance entre Dieu et les hommes : SEDEBO IN MONTE TESTAMENTI. Alors, il me sera facile d'éclipser cette grandeur voilée, facile d'écarter le nuage qui passe au-dessus de ma tête, facile enfin de ressembler à Jésus-Christ, fils du Très-Haut : ASCENDAM SUPER ALTITUDINEM NUBIUM, SIMILIS ERO ALTISSIMO (1) ».

Telle est la pensée satanique, la pensée aussi du rationaliste moderne, la pensée du libre penseur de nos jours, qui ne connaît pas de raison supérieure à sa raison, de soleil plus brillant que le soleil de son intelligence ;

(1) Isaïe. cap. xiv. v. 13. 14. — « Diabolus ab initio voluit æquiparari Deo. Unde ipse ait : ponam sedem meam ab aquilone, in cœlum conscendam et ero similis Altissimo. Et hanc voluntatem nondum deposuit. Et ideo totus conatus suus in hoc existit, ut faciat se ab hominibus adorari et sacrificia sibi offerri... Unde et Christo dixit : *hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* » (D. Th. in expos. Symb. Apos. : Credo in unum Deum).



qui ne connaît pas *Jésus-Christ* dans sa révélation, *Jésus-Christ* caché, voilé, pauvre et crucifié. Cela renverse trop les grandes lois de la pensée humaine. La pensée indépendante et libre est progressive, et vouloir l'arrêter dans ses élans sublimes, vouloir l'abattre au pied d'une croix, ah! voilà qui est le comble de la folie! Non, non, il faut monter de bas en haut, être homme du progrès, être libre, ne pas se soumettre, être son Dieu et semblable à Dieu : *SIMILIS ERO ALTISSIMO!* — *NON SERVIAM!*

IV. LUCIFER consent à ces extravagances de son orgueil, et non seulement il y consent; mais *il veut* les communiquer aux esprits célestes placés au-dessous de lui, afin qu'à son exemple et sous son impulsion, ils le suivent non par force, mais librement (1). Pour communiquer leurs pensées, les Anges n'ont pas de langue (2), il suffit qu'ils le

(1) « *Peccatum primi Angeli fuit aliis causa peccandi, non quidem cogens, sed quadam quasi exhortatione inducens* » (1<sup>a</sup>. P. Q. LXIII, a. 8. 0).

(2) *Vox loquendo proprie est sonus sensibilis prolatus organo corporali. Unde proprie vocem non habent Angeli, nisi quando assumunt corpora. Potest tamen eorum locutio quam habent secundum se dici vox, scilicet vox spiritualis. In ipsis enim est locutio spiritualis, quæ fit ad alios Angelos, per quosdam nutus spirituales, quos*



*veuillent* (1); et Lucifer *veut*, et au même instant (2), la même tentation traverse toutes les hiérarchies des cieux. Un tiers (3) de cette innombrable multitude succombe, et fait entendre un immense cri de révolte : « *Non, nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous ; non, nous ne courbe-*

habent loco vocis. Unde Damascenus 2. lib. cap. 3 : Lumina intellectualia sunt Angeli, non lingua et auditu indigentia ».

(1) *Per voluntatem*, conceptus mentis unius Angeli innotescit alteri ; et sic loquitur unus Angelus alteri. Nihil est enim aliud loqui ad alterum, quam conceptum mentis alteri manifestare. — Locutio exterior quæ fit per vocem, est nobis necessaria propter obstaculum corporis, unde non convenit Angelo, sed sola locutio interior, ad quam pertinet non solum quod loquatur sibi, interius concipiendo ; sed etiam quod ordinet *per voluntatem* ad alterius manifestationem. Et sic *lingua Angelorum* metaphorice dicitur ipsa virtus Angeli, qua conceptum suum manifestat » (I. P. Q. CVII. 8. et ad 2<sup>m</sup>).

(2) « *In eodem instanti*, in quo primus Angelus suam affectationem intelligibili locutione expressit, possibile fuit aliis in eam consentire. Angelus enim non indiget ad eligendum, vel exhortandum, vel etiam consentiendum, temporis mora ; sicut homo qui deliberatione indiget ad eligendum et ad consentiendum, et locutione vocali, exhortandum ; quorum utrumque tempore agitur » (1<sup>a</sup>. P. Q. LXIII. a. 8. ad 1<sup>m</sup>).

(3) « Plures Angeli permanserunt quam peccaverunt » (Id. a. 9). — Quidam ad laudem Verbi sunt conversi : quidam vero in seipsis remanentes facti sunt nox per superbiam intumescences (I. P. Q. LXIII. a. 6. 4<sup>m</sup>).

*rons pas nos pensées devant sa pensée, notre vouloir devant son vouloir; non nous n'obéirons pas : NON SERVIAM!*

C'est l'attitude de la rébellion : ne pas obéir, et monter de bas en haut; et cette attitude insolente est comme l'éclair qui précède la foudre d'un instant de silence. Et cet instant de silence est-il donné pour le repentir de la faute? Je ne le crois pas; car, selon les plus illustres interprètes, aussitôt que les Anges furent créés, un tout petit espace de temps leur fut seulement accordé, afin qu'ils se décidassent, et se donnassent tout entiers à Dieu (1). *Un tout petit espace de temps*, dis-je, parce que leur nature est de telle condition, si noble, si parfaite, si énergique, *qu'ils ne changent jamais ce qu'ils ont une fois décidé*; ils embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances; et, partant, leur résolution est

(1) « Probabilior opinio et Sanctorum dictis magis consonans est, quod statim post primum instans suæ creationis diabolus peccaverit. Et hoc necesse est dicere si ponatur quod in primo instanti suæ creationis in actum liberi arbitrii proruperit, et cum gratia fuerit creatus. Cum enim Angeli per unum actum meritorium ad beatitudinem perveniant, si diabolus in gratia creatus, in primo instanti meruit, statim post primum instans beatitudinem accepisset, nisi statim impedimentum præstitisset peccando » (1<sup>a</sup>. P. Q. LXIII. a. 6. θ).

immuable. C'est pour cette raison que Dieu leur eût donné vainement un temps plus considérable, puisqu'ils ne pouvaient par aucun moyen être détournés du jugement et de la volonté qu'ils avaient une fois conçus (1). Quoi qu'il en soit, quel que fût

(1) L'Ange peut, avant qu'il ne se détermine pour telle ou telle chose, faire le choix qui lui convient; mais le choix fait, il adhère invinciblement et irrévocablement à la chose élue. Il n'en est pas ainsi de l'homme, qui, après telle ou telle détermination, est encore libre de choisir tout le contraire de ce qu'il a d'abord choisi. Cette différence provient de la manière de saisir les choses chez l'homme et chez l'Ange. L'homme ne les saisit qu'en discourant, raisonnant, comparant et divisant; mais l'Ange a l'intelligence tellement vive et pénétrante, que, quand il connaît ou entend une chose, il la connaît totalement, entièrement, parfaitement, sans discourir ni raisonner, ce qui est l'un des plus beaux traits, et peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. D'où il arrive qu'en faisant tel ou tel choix, il y adhère d'une manière fixe et déterminée. Il n'en est pas ainsi de l'homme dont l'intelligence n'est ni aussi vive ni aussi subtile. N'adhérant pas à l'objet de son choix avec la même ténacité et la même fermeté, il peut, avec la grâce de Dieu, se retourner vers le bien qu'il a perdu et faire pénitence des péchés commis (Cf. D. Th. 1<sup>a</sup>. P. Q. LXXXV. a. 5).

« Differt autem apprehensio Angeli ab apprehensione hominis in hoc, quod Angelus apprehendit *immobilit* per intellectum, sicut et nos *immobilit* apprehendimus prima principia, quorum est intellectus; homo vero per rationem apprehendit *mobiliter* discurrendo de uno ad aliud, habens viam procedendi ad utrumque

l'espace de temps que Dieu leur accorda pour la décision de leur volonté, toujours est-il qu'ils durent entendre comme une voix effrayante retentir au fond de leur cœur : « Voulez-vous aimer Dieu au-dessus de toutes choses,... OUI ou NON?... au-dessus de vos appréciations particulières; au-dessus de vos vues propres, si élevées qu'elles puissent être; au-dessus des exaltations de cet orgueil, qui veut toujours monter sans jamais fléchir?... Voulez-vous enfin vous renoncer vous-même, vous courber tout entiers sous la terrible majesté de Dieu : et rester ainsi

oppositorum. Unde et voluntas hominis adhæret alicui *mobiliter*, quasi potens etiam ab eo discedere, et contrario adhærere; voluntas autem Angeli adhæret *fixe* et *immobiliter*. Et ideo, si consideretur ante adhæSIONem, potest libere adhærere, et huic et opposito, in his scilicet, quæ non naturaliter vult; sed postquam jam adhæsît, *immobiliter* adhæreret. Et ideo consuevit dici, *quod liberum arbitrium hominis flexibile est ad oppositum, et ante electionem et post; liberum autem arbitrium Angeli est flexibile ad utrumque oppositum ante electionem, sed non post*. Sic igitur et boni Angeli semel adhærentes justitiæ, sunt in illa confirmati; mali vero peccantes sunt in peccato obstinati. Causam autem obstinationis debes accipere non ex gravitate culpæ sed ex conditione naturæ, seu status ». . . (T. P. Q. LXIV. a. 2. 9). Cf : etiam D. Th. I. P. Q. LXXXV. a. 5. 9... Q. LVIII. a. 3 et 4... Tandem idem D. Th. Opusc. *De Beatitudine*, cap. II. § 3.

ce que vous êtes et ce que vous devez être :  
DES CRÉATURES SOUMISES ET RESPECTUEUSES;... le  
voulez-vous?... OUI ou NON ? »... — Pas un  
cri, pas un mot, pas un murmure, pas un  
mouvement qui manifeste la soumission pro-  
fonde, l'obéissance absolue, le respect infini  
qu'ils doivent à leur *Créateur et Seigneur*;...  
et c'est fait. La foudre éclate, et leurs pha-  
langes meurtries roulent jusqu'au fond de  
l'abîme : AD INFERNUM DETRAHERIS IN PROFUNDUM  
LACI (1). Enlevées, traînées, arrachées de la  
place qu'elles occupaient dans les hauteurs,  
elles sont jetées en bas, et si bas qu'il faudra  
se baisser pour les voir, comme on se baisse  
en tremblant sur le bord d'un précipice, pour  
en sonder les profondeurs : QUI TE VIDERINT,  
AD TE INCLINABUNTUR, TEQUE PROSPICIENT (2).

V. Et maintenant, ce ne sont plus des  
AngeS, qui brillent dans la sainte montagne  
de Dieu, *comme des pierreries embrasées* (3),  
ce sont des monstres. Ce ne sont plus des  
soleils, ce sont des ténèbres; ce ne sont plus  
des saints, ce sont des démons; ce ne sont  
plus les délices du Paradis, c'est le feu; ce

(1) Isaïe. cap. xiv. v. 15.

(2) Isaïe. cap. xiv. v. 16.

(3) Ezech. XXVIII. 12. 13. 14. 15.

ne sont plus des êtres capables de contempler l'essence divine, c'est la réprobation sans espoir et définitive.

Et Dieu en les châtier, n'a eu égard ni à *la multitude* presque infinie de ces êtres intelligents : ni à *l'excellence de ces esprits supérieurs*, dont un seul pouvait lui rendre plus de gloire que tous les hommes pris ensemble, laissés à leurs propres forces ; ni à *l'éternité des peines*, qui est leur partage ; ni *aux blasphèmes* qu'ils vomiront pendant les siècles des siècles ; ni à *cette foule prodigieuse d'âmes*, qu'ils entraîneront dans leur chute !

Et Dieu est juste, infiniment juste !... Et Dieu est bon, infiniment bon !... Et Dieu, dit saint Thomas, Dieu, dans les supplices qu'il inflige à sa créature, a encore pitié de l'œuvre de ses mains (1) !... DIEU A PITIÉ !... Et une pensée d'orgueil, *une seule*, punie dans un Ange ; punie dans une multitude d'Ange ; punie par le feu ; punie par une éternité de souffrances !... DIEU A PITIÉ ! Et une seule pensée de révolte qui cause un enfer, qui enfante un enfer, qui creuse un enfer !... LE PÉCHÉ

(1) « In inferno etiam lucet Dei misericordia circa Dæmones et damnatos homines, eo quod singulos punit circa condignum » (D. Th. *De Beatitud.* cap. II. § 3).

EST-IL LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE ? Sans aucun doute, car l'enfer, c'est le mal le plus affreux que j'imagine ; mais l'enfer n'est que la suite, *la conséquence* du péché ; et LA CAUSE, qui est le péché, est plus terrible, plus redoutable mille fois que *l'effet*, qui est l'enfer. « Si le péché et l'enfer pouvaient être séparés, dit Bossuet, il faudrait conclure nécessairement que le péché serait un mal sans aucune comparaison plus grand que l'enfer ; et partant, que les réprouvés seraient misérables moins à cause qu'ils sont damnés, qu'à cause qu'ils sont pécheurs ».

VI. Ici, il faut réfléchir, être homme de foi, homme de raison ; et sérieusement se poser cette question qui a de quoi faire trembler : le fait de la chute des Anges est-il vrai ? Est-il historique ? Est-il de foi ? — Assurément. — Eh bien ! qu'en conclure ? — Mon Dieu, en un sens, je suis moins coupable qu'eux. J'ai péché avec moins de lumière et avec moins de malice dès lors. Mais dans combien de sens je suis plus criminel, et plus digne de châtiments ? — Je ne suis pas un Ange, je ne suis qu'un peu de boue et d'argile ; donc je serai moins épargné qu'un Ange. — Dieu n'a pas eu égard à une multi-



tude presque infinie d'esprits supérieurs d'une admirable beauté et d'une puissance étonnante; donc il n'épargnera pas une misérable poignée de pécheurs. — Dieu foudroie les cèdres du Liban; donc il ne laissera pas un roseau l'insulter. — Un seul péché de pensée entraîne des effets si épouvantables que l'imagination en frémit; donc mes pensées, mes désirs, mes paroles, mes actions se multipliant à l'infini, ne seront pas un moindre mal, et ne mériteront pas un moindre châtement. — Ah! je sais que le péché des Anges fut monstrueux; mais, je le répète, ce ne fut qu'un péché de complaisance dans la pensée du mal, un péché *unique* et tout spirituel; et combien ne voyez-vous pas dans le monde, ô mon Dieu! de ces âmes criminelles, chargées non pas d'un *péché unique et solitaire*, qui n'ait été précédé, accompagné et suivi d'aucun autre péché; mais de péchés sans nombre, de péchés de toute espèce, réunis et compliqués dans la même conscience;... non pas d'un *péché passager et d'un moment* que le repentir a suivi de près; mais d'anciens et de vieux péchés, dont cette même conscience est depuis de longues années le triste repaire; non pas d'un *péché malheureux* où la surprise ait eu plus de part que la volonté; mais de péchés

médités à loisir, préparés de longue main, arrangés avec art et commis non seulement avec toute la réflexion possible, mais avec la malice la plus diabolique;... non pas d'*un péché commun et ordinaire*; mais de péchés inouïs, bizarres; de ces péchés singuliers et nouveaux dont le pécheur est l'inventeur et le père; de ces péchés extraordinaires que ce pécheur ne doit qu'à son imagination lascive, et à un cœur qui, dégoûté, rassasié de crimes vulgaires, ne se nourrit plus que d'excès; et ces péchés, qui sont peut-être les miens; ces péchés dont la multitude est effroyable; ces péchés dont l'énorme gravité pèse de tout son poids sur mon pauvre cœur, ah! ces péchés sont donc aussi grands, que dis-je? sont donc infiniment plus grands que le péché des Anges! Car, après tout, les Anges n'avaient pas, comme moi, pour les arrêter, des exemples de sévérité; des châtiments effrayants, déjà infligés; la vue des feux et des abîmes éternels; surtout la vue de la victime du Calvaire (1)! Les Anges

(1) Dæmones non cognoverunt Christum certitudinaliter propter infirmitatem carnis quam in ipso videbant; sed conjecturaliter propter opera quæ divinitus faciebat. Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent (D. Th. op. Sexag. de humilitate Christi. art. 1, n° 20).

n'eurent ni le temps, ni la grâce du repentir; à l'instant où ils péchèrent, ils furent écrasés et précipités dans les enfers, avec la même impétuosité que la foudre tombe des nues; et moi, depuis des années et des années, je suis entêté, je suis obstiné, je suis opiniâtre dans ma révolte ! Les Anges n'ont pas profané le sang de Jésus-Christ, qui n'a pas été versé pour leur rachat ; et ce sang a été non seulement versé pour moi, mais, à la communion, il a été répandu sur moi, en moi ; et vingt fois, cent fois, mille fois peut-être, je l'ai traité comme le sang de la victime la plus immonde ! Ah ! mes péchés surpassent donc en nombre, en obstination, en gravité, le péché du démon. Je suis plus méchant que lui, plus ingrat que lui, et ma place dans les enfers est au-dessous de lui ; car, ajoute saint Anselme, le Démon, dans les enfers, s'endurcit sous les coups de la justice ; et moi, sous les prévenances, les caresses, les tendresses de la miséricorde : ILLE OBDURATUR AD PUNIENTEM ; EGO AD BLANDIENTEM ! Le Démon se révolte contre un Dieu qui l'abandonne et le repousse ; et moi, contre un Dieu souffrant, donnant tout son sang, et mourant pour moi : SI UTERQUE CONTRA DEUM, ILLE CONTRA NON REQUIRENTEM SE, EGO CONTRA MORIENTEM PRO ME !



### III.

## MÉDITATION

SUR

LE PÉCHÉ DE NOS PREMIERS PARENTS.

LA TENTATION. MARCHÉ SATANIQUE POUR  
PERDRE LES ÂMES.

---

Le second fait qui peut nous donner quelque idée de la grièveté du péché, c'est LA FAUTE DE NOS PREMIERS PARENTS.

I. *Adam* et *Ève*, créatures faites à l'image de Dieu, ayant pour vêtement l'innocence, et pour promesse l'immortalité, furent placés par le Seigneur lui-même dans un lieu délicieux où tous les biens abondaient, sous un ciel toujours pur et toujours béni ; au milieu des riches eaux de quatre fleuves ; sans avoir à craindre la mort, libres, heureux, tranquilles,

sans aucune difformité ou infirmité, ni du côté de l'esprit, ni du côté du corps; sans aucun besoin d'habits, avec une pure et innocente nudité; ayant leur salut et leur bonheur entre leurs mains; le ciel ouvert devant eux pour y être transportés quand Dieu voudrait, sans passer par les ombres affreuses de la mort. Le précepte que le Seigneur leur avait imposé n'était qu'une douce épreuve de la sujétion, un frein léger du libre arbitre, pour leur faire apercevoir qu'ils avaient un maître, mais le meilleur des maîtres, qui leur imposait par bonté, le plus doux et le plus léger de tous les jougs. Mais (1) hélas ! hélas ! Adam et Ève ne surent pas correspondre à ces grâces privilégiées; ils péchèrent, et c'est l'histoire lamentable de leur chute qu'il faut méditer dans ses détails. Pénétrons dans ce grand drame; voyons comment procéda l'esprit mauvais pour perdre nos premiers parents, afin d'apprendre à le connaître, à l'exécrer, à le combattre sans merci.

Le démon ayant pris la forme du serpent, se présenta à la femme, et lui dit : — « *Pourquoi Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas manger de tous les arbres du paradis ?* » —

(1) Cf : D. Th. I. P. Q. XCV. a. 1. θ... et Q. CII. a. 2. θ.

La femme lui répondit : — « *Nous mangeons du fruit des arbres qui sont dans le paradis; mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a ordonné de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que peut être nous ne mourions* ». — Et le serpent dit à la femme : — « *Vous ne mourrez nullement! Car Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts; et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal* ». — La femme considérant la beauté de ce fruit, en cueillit, en mangea et en donna à son mari, qui en mangea aussi (1).

Aussitôt leurs yeux furent ouverts; ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils entrelacèrent des feuilles de figuier pour se couvrir. Sur le soir, ils entendirent la voix du Seigneur qui s'avancait dans le jardin; ils se cachèrent parmi les arbres pour éviter sa présence. — Voilà la scène. La voilà dans sa simplicité imposante et solennelle. Arrêtons-nous y pour en tirer le plus grave enseignement qu'il ait été donné à l'homme de recevoir.

II. Pour perdre les âmes, l'esprit mauvais, le tentateur, le séducteur, *le serpent*

(1) Gen. cap. 3.



enfin (1) passe par quatre degrés, quatre phases, quatre évolutions ou mouvements

(1) L'esprit mauvais porte différents noms dans l'Écriture. Il s'appelle SATAN, c'est-à-dire l'adversaire par excellence. Pas un adversaire comme Satan, un adversaire qui le vaille en force, qui le vaille en haine, qui le vaille en vengeance. C'est un esprit pur, incorporel ; tout y est actif, tout y est nerveux. Jésus-Christ l'appelle le fort armé, *fortis armatus*. Non seulement il a de la force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés qui n'ont point été altérées, force si puissante que si Dieu ne retenait sa fureur, nous le verrions agiter ce monde, avec la même facilité que nous tournons une petite boule ; mais encore ses armes lui sont conservées ; c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances toutes converties en malice : *Spiritualia nequitia*. Ah ! craignez cet adversaire ; non pas l'adversaire qui tue seulement le corps, qui nous enlève les biens qui ne sont que poussière, une vie mortelle qui n'est qu'un souffle ; mais cet adversaire principal qui peut tuer l'âme, en la séparant avec violence de sa fin bienheureuse.

L'esprit mauvais est appelé DIABLE, c'est-à-dire la volonté qui s'est mise en travers, en travers de nos pensées, de nos désirs, de nos espérances et de nos joies les meilleures. Nous voulons être à Dieu, penser à Dieu, désirer Dieu, espérer en Dieu, nous réjouir en Dieu ; lui ne veut pas. Nous voulons être heureux sur la terre, dans l'accomplissement de nos devoirs ; heureux dans le ciel, en nous asseyant sur un trône où Satan devait s'asseoir ; oh ! lui, Satan, ne le veut pas. Sa volonté se met en travers de la nôtre ; et l'une ou l'autre doit fléchir. Enfin, l'esprit mauvais est appelé le DÉMON, c'est-à-dire le mauvais génie, dont toute la puissance, toute l'application, tout l'ouvrage est dans la perte, dans la chute de l'homme : *Operatio eorum est hominis*

successifs. Il entre d'abord en pourparler avec les *passions*, avec la partie faible de nous-mêmes; et c'est la première évolution. — Cela fait, il s'insinue dans l'âme par le *doute*; c'est la seconde phase. — Il s'oppose ensuite à la vertu, et il combat notre foi par

*eversio*, dit Tertullien (Apol. n° 22). Mais toutes ces dénominations, bien qu'elles semblent manifester suffisamment le prince du mal et tous ceux qui lui ressemblent, ne peuvent remplacer la première qu'il reçut au Paradis terrestre, le nom primitif, celui-là même qui nous émeut tous, qui nous inspire une horreur instinctive, un frisson, un tremblement, un mouvement en arrière, et le dressement des cheveux : le SERPENT. L'esprit mauvais, le prince, le gouverneur, le dieu du siècle, c'est un SERPENT. Or, voulez-vous connaître le caractère essentiel du SERPENT, et par suite l'essentiel caractère du démon et tous les siens? Le voici : le trait qui distingue ce reptile, c'est d'user de fourberie, c'est de se cacher autant qu'il peut, dans d'obscures broussailles, pour s'élancer en sifflant sur le voyageur inoffensif. « Il se retire, dit Tertullien, dans les lieux profonds, il ne craint rien tant que de paraître. Quand il montre la tête, il cache la queue; il ne se déroule jamais tout entier; mais il ne se développe que par des plis tortueux, en mille détours fin et déliés. » C'est Satan, c'est Satan qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier, qui étale de fort belles apparences, qui cache les suites funestes, qui rampe quand il est loin, mord quand il est proche. Ah! qui pourrait dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels tours et détours, par quels artifices ce SERPENT glisse, rampe et coule jusqu'à nous : *Altitudines Satanæ!*

une *négation* directe et formelle de la vertu et de la foi; c'est le troisième degré. — Et enfin, il se met à la place de tout ce qui est beau, de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est saint, de tout ce qui est révélé, de tout ce qui est divin, par la plus insolente de toutes les *affirmations*; et c'est le quatrième mouvement qui complète les ruines de l'âme. — Ainsi, la foi qui est dans notre âme, elle est *menacée* par nos passions; elle est *ébranlée* par le doute; elle est *déracinée* par la négation d'une vérité révélée; et enfin, elle est *morte*, quand dans l'âme, une doctrine s'affirme contraire à la doctrine sainte que nous professons. *Le monde*, le monde méchant, le monde mauvais, le monde satanique, ce sont nos passions qui grondent aux profondeurs de notre âme. *Le monde*, ce sont les doutes qui surgissent dans l'âme. *Le monde*, ce sont les négations qui se font de la vérité au fond de l'âme. *Le monde* enfin, c'est l'affirmation du mensonge à la place de la vérité, par une âme insensée qui, de chute en chute, arrive à ne plus rien croire de ce qui est vrai, et à croire tout ce qui est faux. — Mettons en relief ces grandes vérités, en consultant deux choses : l'*Écriture sainte* et *notre expérience*.

### III. J'ouvre l'*Écriture sainte* à la première

ou à la seconde page, et je cherche quelle a été la trame satanique assez habilement conduite pour faire tomber nos premiers parents. — « Seigneur, dit Bossuet, faites-moi connaître les profondeurs de Satan, et les finesses malignes de cet esprit, à qui il vous a plu de conserver toute sa subtilité, toute sa pénétration, toute la supériorité naturelle du génie qu'il a sur nous, pour nous en servir aux épreuves où vous voulez mettre notre fidélité, et faire connaître magnifiquement la puissance de votre grâce ». — Comment donc Satan s'y est-il pris pour la réussite de son ouvrage, qui était la chute de nos premiers parents? Il s'y est pris absolument comme il a été dit; et le succès pour lui a été si complet, que pendant toute la suite des siècles jusqu'à nous, il a suivi et suit la même méthode pour la perte des âmes. Pour nous en convaincre, examinons de plus près encore la marche satanique dans la perte des âmes.

a) Au milieu des délices du paradis terrestre, le démon, sous la figure du serpent, s'adresse en premier lieu à la partie faible de nous-mêmes. Il se glisse vers la femme, et non pas vers l'homme. Quelque parfaite que fût Ève, et dans le corps et dans l'âme, elle n'était cependant, selon le corps, qu'une por-

tion d'Adam, et une espèce de diminutif. Il en était à proportion à peu près de même de l'esprit; car Dieu avait fait régner dans son ouvrage une sagesse qui y rangeait tout avec une certaine convenance. C'était donc chez Adam que résidait la supériorité de la raison, et Satan vient attaquer par l'endroit le moins fort, et pour ainsi dire le moins muni. Il choisit la faiblesse et redoute la force. Voilà le premier degré, la première évolution satanique.

b) Puis, il s'avance, il coule, se glisse au second degré; et je le vois qui procède par hésitations, interrogations, monosyllabes et doutes : POURQUOI Dieu vous a-t-il ordonné de ne pas manger de tous les arbres du paradis? — Vous le voyez, le mensonge en face de la partie faible ne se pose encore qu'en tremblant. — L'adversaire, dans ses premiers assauts, n'est pas un menteur avoué. C'est un menteur qui ne sait trop ce que l'on pense de lui, et qui cherche à le savoir; qui sonde l'étendue de la faiblesse devant laquelle il est en présence, sans vouloir se compromettre; tactique habile, par laquelle il découvre la pensée des autres, sans découvrir la sienne, dit des monosyllabes et fait dire des phrases.

Et la femme répond : « Nous nous nourris-

sons des arbres qui sont dans le paradis ; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a défendu d'en manger et d'y toucher, de peur que *peut-être* nous ne mourions : NE FORTE MORIAMUR. — O l'impudente créature ! Que veut-elle dire par ce *peut-être* ? « De peur que *peut-être* nous ne mourions ». — Est-ce que Dieu avait dit ce *peut-être* ? Est-ce que Dieu n'avait pas dit au contraire : « Si tu manges, si tu touches, tu mourras de mort, et certainement, et le même jour où tu seras assez audacieuse pour désobéir » : QUOCUMQUE DIE COMEDERIS, MORTE MORIERIS ? — Voilà donc la femme qui répond au *pourquoi* par le *peut-être* ; voilà donc qu'elle répond au doute par le doute.

c) Et le démon se glisse plus loin, et fait sa troisième évolution. Il passe du doute à la décision ; et il décide que Dieu a menti. Vous mourrez *peut-être*, dites-vous ? Pourquoi donc ce *peut-être* ? Non, non, vous ne mourrez pas, Ève, croyez-moi : NEQUAQUAM MORIEMINI. — Ainsi Dieu qui est vérité, affirme et dit : OUI, vous mourrez. Le démon qui est mensonge, nie et dit : NON, vous ne mourrez pas ; et l'homme qui est entre les deux, l'homme doute et dit : *peut-être* ; drame épouvantable qui se joue tous les jours, et où chacun des



personnages conserve son caractère. Dieu dit toujours à l'homme : Ma parole est la vie, *Crois*. Le démon réplique : *Non* ; et l'homme hésite, l'homme dit : *Peut-être* ; et à la moindre attaque des passions, il suit le Père du mensonge. — O que nous sommes bien les enfants de la femme !

d) Mais l'œuvre satanique n'est pas encore achevée. Il ne suffit pas au démon d'avoir attaqué le côté faible, afin de menacer l'âme dans sa foi ; — il ne lui suffit pas d'avoir ébranlé l'âme dans cette foi, en sondant par le doute l'étendue de sa faiblesse ; — il ne lui suffit pas d'avoir fait succéder la négation au doute, pour déraciner tout à fait de l'âme le tronc puissant de la vérité ; non, non, l'homme ne vit pas seulement de doutes et de négations ; il lui faut une croyance, et parce qu'il ne croit plus au vrai, il doit croire au mensonge ; et le comble de l'insolence du mensonge, c'est de se donner pour le vrai. Je suis le mensonge, je veux passer pour la sincérité ; je suis l'injustice, je veux passer pour la justice ; je suis la spoliation, je veux passer pour la probité ; je suis le sacrilège enfin, et j'étonnerai le monde du faste de mes signes de croix et de mes prières ; je serai ouvertement fourbe, je me moquerai ouvertement de la conscience pu-



blique, et ceux que je foule et que j'opprime et que je trahis, m'entendront nommer de tous les noms qu'ils honorent; ce serait trop peu de les tourmenter, de les ruiner, d'emporter leurs dépouilles, je leur dirai et on leur dira que je suis la délivrance, que je suis l'honneur, que je suis la religion, même le seul et vrai Dieu : ERITIS SICUT DII ; je leur verserai encore ce fiel, je me donnerai encore ce plaisir, goûtant à mon aise tout ce qu'il y a de savoureux dans le pain du mensonge : *Suavis est homini panis mendacii!* — C'est la quatrième phase, la quatrième évolution du serpent pour perdre l'âme. Quand l'homme en est venu là, quand il s'est laissé séduire, gagner, au point de se croire *comme un dieu*, il est mort à la grâce, et tout vivant de la vie diabolique et mondaine.

IV. Mais ce n'est pas assez. Il faut pour saisir mieux les choses, après avoir consulté l'Écriture sainte, consulter NOTRE EXPÉRIENCE. Et voici la question qu'il faut résoudre : Comment, de bons chrétiens, devenons-nous impies ? Que nous arrive-t-il quand nous vient la pensée de nous révolter contre Dieu ? Comment, de justes que nous sommes, devenons-nous de grands pécheurs ?

1) D'abord, c'est notre partie faible qui est

attaquée; c'est notre passion dominante qui est sollicitée. Et quelle est chez l'homme la partie faible? La partie faible, c'est, sans contredit, la partie la plus éloignée de Dieu, et la plus rapprochée de la terre. Et quelle est la partie la plus rapprochée de la terre, et la plus éloignée de Dieu? Ce sont *les sens* évidemment. Donc toujours le tentateur, pour essayer de tuer notre âme, nous attaquera par *les sens*; et pour les satisfaire, il nous poussera à la révolte contre Dieu, à l'esprit d'indépendance ou *d'orgueil*. — Par l'ORGUEIL et la LUXURE, le monde, le démon, le tentateur entrent dans la place. Nous sommes orgueilleux *par nature*, sensuels *par nature*; et c'est en entretenant des intelligences avec la nature corrompue, la nature sensuelle et orgueilleuse, que le démon commence à devenir fort, et à menacer notre foi.

2) Introduit chez nous par une de ces deux passions formidables qui bouillonnent dans notre cœur : la luxure et l'orgueil ; comment procède le tentateur ? Quels sont les raisonnements que nous entendons au fond de notre âme, quand il s'agit d'offenser Dieu ? Quel langage tenons-nous intérieurement quand, poussés par l'énergie de l'orgueil et l'énergie de la volupté, nous som-

mes sur le point de désobéir à la souveraine Majesté? Oh! ce langage que nous entendons au fond de nous-mêmes, est tout semblable au langage de Satan, dans le paradis terrestre.

Oui, quand il s'agit de céder aux passions, et d'abandonner la loi de Dieu, je vous défie bien d'entendre autre chose dans le cœur, que des questions, des interrogations, des monosyllabes, des si, des mais, des comment, des POURQUOI.

Si une défense vous est intimée au nom de Dieu, ou au nom de l'Église, POURQUOI? — POURQUOI des mystères, m'obliger à croire ce que ma raison ne comprend pas? — POURQUOI me dessaisir de ce que j'aime? — POURQUOI ne pas me laisser voir ce qui est beau, goûter ce qui est suave, savourer ce qui est délicieux, m'enivrer de parfums et d'essences? — POURQUOI manger de tous les fruits de mon paradis, de mon jardin, et non pas de celui-là? — Et puis on réfléchit, on s'arrête, on discute, on raisonne; et les questions se précipitent, et les POURQUOI se font entendre avec une puissance de plus en plus énergique. —

Je suis libre enfin, POURQUOI me mettre des entraves? — POURQUOI me contraindre à ce que je ne veux pas, à ce que je ne puis vou-

loir? — Je suis homme, POURQUOI prétendre me conduire comme un enfant? — Je suis éclairé, POURQUOI me soumettre à tant de minuties? — Au reste, POURQUOI suis-je tenté plus que les autres? — POURQUOI Dieu m'a-t-il donné une nature si passionnée, si ce n'est pour la satisfaire? — POURQUOI suis-je moins honoré, moins exalté, moins adoré qu'un autre? — Cette autre personne, elle brille, elle étincelle, elle tourbillonne, elle se dit et on la dit : folle de bonheur, ivre de joies, rassasiée de plaisirs, d'encens et de gloire, POURQUOI? Et POURQUOI ne suis-je pas ce qu'elle est, et tout ce qu'elle est? — Et dans des sphères plus élevées, quelles questions se font parfois entendre? — POURQUOI des riches? — POURQUOI des pauvres? — POURQUOI des nobles? — POURQUOI des sujets? — POURQUOI des souverains! — POURQUOI le ciel? — POURQUOI l'enfer? — POURQUOI Dieu? — Terribles questions que ces questions soulevées, terribles interrogations que ces interrogations jetées avec le semblant de la simplicité à la curiosité d'une âme imprudente; questions ou interrogations capables d'ébranler les empires. — Interroger, c'est mettre en question; et mettre en question, c'est introduire dans l'homme et dans la société un germe infaillible de révolution morale

et politique. La question engendre le doute, même avant l'examen, et y précipite la plupart des esprits incapables de la conduire jusqu'à son terme, et de s'arrêter dans la lumière, en deçà des ombres qui la circonscrivent nécessairement. La masse n'est pas de force à résoudre la question; et parce qu'elle ne peut la résoudre, elle la croit insoluble; et parce qu'elle la croit insoluble, elle se révolte contre elle. D'ailleurs, dit Bossuet, quiconque est capable d'écouter une question contre Dieu, et de se laisser ébranler par le moindre doute, celui-là est capable d'avalier tout le poison.

Sachons donc concevoir la différence qui existe entre la vérité et le mensonge, entre l'esprit de Dieu et l'esprit de Satan. — L'esprit de Dieu n'attaque jamais ce qu'il y a de faible en nous, il le fortifie : *CUM INFIRMUS, POTENS SUM* (1); et s'il permet la tentation, c'est pour que dans la tentation, la faiblesse devienne force : *CUM TENTATIONE PROVENTUM* (2). — En outre, l'esprit de Dieu n'inspire jamais le doute, en insinuant des interrogations fallacieuses; *IL AFFIRME*, et en affirmant, il veut nous faire croire, et en nous

(1) II. Cor. XII. 10.

(2) I. Cor. X. 13.

faisant croire, il fortifie notre intelligence. La force de l'intelligence ne se reconnaît qu'à la force avec laquelle elle adhère à la vérité, et l'intelligence n'adhère fortement à la vérité que par la foi naturelle ou surnaturelle. Et c'est de cette sorte que la divine Providence, la religion, Dieu ont trempé votre âme, dès votre bas âge, par un enseignement aussi fort que pieux. Le Seigneur n'a cru suffire à sa bonté, qu'en vous préparant pour berceau le cœur d'une mère qui débordait de croyance et d'amour. Elle vous apprenait à croire, et par conséquent vous enracinait dans la vérité, ou vous prenant sur ses genoux, qui furent votre premier prie-Dieu, position suave où l'on s'agenouille sur une mère, en s'appuyant sur son cœur, elle vous apprenait à croire, en joignant vos mains, et en prononçant avec vous les saints noms de Jésus et de Marie. Et plus tard, quand la raison parut dans vos actes, et inspira, quoique imparfaitement, vos premières pensées, votre mère vous conduisit aux pieds d'un prêtre, d'un vieillard pieux et bon, qui, par sa foi et son amour, pouvait aider l'œuvre maternelle dans la formation d'une intelligence ferme et d'un cœur fort. Malheur aux enfants qui n'ont pas reçu, sous le souffle de leur mère, la première inspiration de la

vérité ! Malheur aux enfants qui, à l'âge de sept à douze ans, ne reçoivent pas, dans une parole ferme et pleine de tendresse, la richesse de leur intelligence comme le trésor de leur cœur ! Malheur aux enfants qui reçoivent du haut de la paternité, qui doit les affermir dans le vrai et dans le bien, une parole railleuse, une parole sophistique, une parole où perce la moquerie, le doute et la haine de Dieu ! C'est la tentation la plus insidieuse et la plus funeste dont ils puissent être victimes. Raisonners et sophistes à l'âge de douze ans, ils seront impies, ingrats à l'âge de dix-huit, et jetteront à la paternité qui les éleva dans le doute, le mépris qu'elle-même savait leur inspirer.

3) Mais il faut avancer dans les leçons de *l'expérience*. Que vient-il après le soulèvement de la passion dominante ? Que vient-il après les hésitations d'une intelligence qui se laisse fasciner ? Il vient la troisième évolution, la troisième phase de la tentation ; il vient LA NÉGATION ABSOLUE DE LA PAROLE DE DIEU, en tout ce que cette parole a de pénible pour la nature corrompue. Non, non, JE NE MOURRAI PAS. Il est impossible que Dieu veuille me punir éternellement : NEQUAQUAM MORIEMINI !

O Dieu ! n'est-ce pas la négation que nous



entendons au fond de notre âme, quand cette âme a été sollicitée par les passions, quand cette âme s'est prise à hésiter, à douter, à raisonner avec elle-même? — La loi de Dieu, disons-nous, défend ce que l'on me propose, c'est vrai, il y aurait du péché à le faire. Sans cela, assurément j'accepterais avec plaisir, car j'aime moi aussi ce que les autres aiment; mais enfin Dieu menace, Dieu ne veut pas. Il faut bien se soumettre, de peur d'encourir *peut-être* un anathème et une sentence de mort. — Et à peine ce raisonnement est-il fait, qu'un autre raisonnement lui succède; le raisonnement de la nature, du monde et des mondains : NEQUAQUAM MORIEMINI. Non, vous êtes dans l'erreur, et votre simplicité me fait pitié. Croyez-vous donc que nous autres, mondains, nous ne connaissions pas Dieu, nous n'aimions pas Dieu, nous n'obéissions pas à Dieu? Croyez-vous que nous voulions nous damner tous? Vous parlez de péché; mais l'expérience ne vous dit-elle pas que l'on ne pèche, quelque part que l'on aille, et quoi que l'on fasse, qu'autant qu'on le veut bien? Vous ne voulez pas pécher, eh bien! vous ne pécherez pas. Et puis, il n'y a aucun mal en cela, pas l'ombre même du mal. C'est naturel. Dieu nous a faits ainsi; et Dieu n'est jamais offensé, quand

on suit la nature. Jouissez donc sur la terre ; contentez vos désirs, puisque Dieu vous en donne ; et vous irez au ciel.

A ce langage perfide, que répondons-nous, que répondons-nous des lèvres et du cœur ?

Au fait, que peut-il m'arriver de mal ? Je n'ai pas mauvaise intention, et Dieu est si bon ! Au fait, telle personne agit bien de la sorte, pêche bien, s'amuse bien, et elle est heureuse, et elle réussit partout et en tout. Au fait, j'ai péché déjà, et aucun mal n'en est survenu. Non, mon Dieu, non, vous ne me punirez pas encore cette fois, je n'en mourrai pas, je ne serai pas damné, je n'irai pas en enfer pour si peu de chose : NEQUAQUAM MORIEMINI !

Il n'est pas de négation qui se fasse mieux entendre au fond d'un cœur qui veut suivre ses malheureux penchants, et ses jouissances égoïstes ; pas de négation que l'intelligence accepte avec plus d'empressement, avec plus de joie, autour de laquelle elle ramasse avec plus d'ardeur les ombres du raisonnement. Tout nous sert contre cette terrible sanction d'un enfer dont nous menace la divine justice, tout nous sert : la bonté de Dieu, sa sagesse, le peu que sont nos fautes, et par-dessus tout la mystérieuse profondeur qui nous cache l'autre vie, et dans l'autre vie, cette mort finale et suprême que l'Écriture appelle du

nom tranquille, mais d'autant plus effrayant, DE SECONDE MORT. Il y a des hommes qui croiraient et qui croient à tout, à la Trinité, à l'Incarnation, à un Dieu crucifié, anéanti pour nos péchés ; mais croire à la sanction, croire à l'enfer, l'esprit recule épouvanté. Oh ! qu'elle est donc puissante cette négation de la peine, cette négation d'un enfer pour tromper les faibles ; si puissante que de nos jours encore, c'est l'arme dont se sert le démon et ses agents, avec une exécration perspicacité, pour entraîner et ébranler la foi des simples ! Non, il n'y a plus d'enfer ;... l'enfer n'est plus le même qu'autrefois ;... l'enfer n'a plus la peine des sens, la peine du feu, il n'y a pas de feu dans l'enfer ;... Dieu est infiniment trop bon pour condamner à des supplices éternels une créature si fragile ;... l'enfer est une chimère, l'éternité un mot, les jugements de Dieu un épouvantail ;... Péchez, péchez ; en vérité je vous le dis : vous n'en mourrez pas. NEQUAQUAM MORIEMINI ! — Dénégations impies, dénégations sottes ; et pour les entendre, il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin, d'évoquer les esprits ; il suffit de lire l'histoire de la chute de nos premiers parents, qui est l'histoire de notre cœur, écrite, il y a six mille ans, par quelqu'un qui la connaissait bien.

4) Enfin, aux négations mensongères viennent s'ajouter, comme dernière phase de la tentation, des promesses fabuleuses : *Vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal ? — Vos yeux seront ouverts ;* c'est-à-dire vous vous verrez vous-mêmes en vous-mêmes ; et au lieu de vous voir toujours en Dieu, vous verrez aussi, vous apprécierez votre propre excellence ; vous verrez tout, vous connaîtrez tout. — *Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ;* c'est-à-dire que si franchement vous voulez vous soumettre à Dieu, au lieu de posséder le bonheur dont vous avez soif, vous serez malheureux, parce que vous serez toujours esclaves. Secouez donc le joug, et tout à coup devenus comme des dieux, vous saurez par vous-mêmes le bien et le mal, et tout ce qui peut vous faire bons ou mauvais, heureux ou malheureux ; vous en aurez la clef, vous y entrez par vous-mêmes, vous serez parfaitement libres. Le bonheur est dans la liberté, le bonheur est dans l'indépendance. Si Dieu vous a fait des commandements, c'est qu'il veut opprimer l'intelligence, et étouffer vos plus légitimes aspirations. — Hélas ! ce langage diabolique n'est-il pas toujours celui-là même que nous entendons au fond de notre cœur et à nos oreilles ! Ignore-t-on les reproches

de barbarie, d'intolérance, d'exagération, de tyrannie, d'obscurantisme et d'absurdité que le monde adresse à l'Évangile, à l'Église et à la religion; que l'on adresse à Dieu, par conséquent, qui en est l'auteur? — Que vous dit le monde, Satan et vos passions, sinon que vous avez le droit de connaître tout le bien, et de connaître tout le mal; qu'il faut donner au bien toute liberté, et au mal toute liberté; qu'une jeune fille, à l'âge de quinze ou seize ans, doit sortir de la maison paternelle, être de toutes les fêtes, de tous les plaisirs et de tous les théâtres; parce qu'il faut bien qu'elle connaisse le monde, qu'elle ait l'idée du bien et l'idée du mal; et que sans cela, elle ne serait pas l'idole à laquelle on rendrait les souverains hommages : *Eritis sicut Dii* ?

Que vous dit la nature corrompue, sinon que votre intelligence a droit à une lumière sans limite, et qu'elle est le juge suprême de la vérité et de l'erreur, du vice et de la vertu; que toute ombre est pour elle une insulte, tout mystère une folie, toute dépendance une usurpation de son autorité? — Il n'est pas un sage séparé du Christianisme qui ne promette à ses disciples, dès la première leçon, la pleine vue des choses; qui ne présente la main à la foi du moyen âge, pour

l'élever jusqu'à la hauteur du siècle des lumières;... pas un philosophe, pas un historien, pas un poète, pas un écrivain, s'il est impie, qui ne se pose en docteur, et ne croie avoir plus de science que Dieu lui-même et la foi de l'Univers;... pas un homme enfin, si pauvre d'esprit soit-il, qui ne prononce des affirmations avec la souveraineté d'un axiome, qui ne prétende avoir une intelligence plus vaste que l'intelligence même de l'Église, et qui ne veuille à lui tout seul, ramassé dans un jour et dans la grossièreté de ses idées, peser autant que les siècles et la croyance des générations. — Encore si ces nouveaux docteurs d'une école toute nouvelle étaient estimés à la mesure de leur ignorance; mais non, tout cœur catholique s'afflige en voyant le nombre de ceux qui se laissent prendre par les affirmations les plus étonnantes, dépourvues de toute preuve, contraires à l'expérience et au bon sens. Ils savent bien, les ennemis de Dieu, que l'intelligence affaiblie par la soustraction de la foi, se livre aisément aux premières assertions qu'on lui présente avec l'empire de la hardiesse et le charme trompeur de la nouveauté. Tout est bon à qui n'a rien; et plus la négation de la vérité a été profonde dans une âme, plus elle est accessible à la séduction de l'absurde;



en sorte qu'il n'y a rien de crédule à l'égal d'un incroyant; et ils se feront, dit saint Paul, des maîtres qui chatouillent leurs oreilles; et se refusant à la vérité, ils courront au-devant des fables. L'homme qui ne croit pas à Dieu croit à un songe; celui qui ne croit pas à Jésus-Christ croit à M. de Voltaire ou à M. Proudhon; celui qui ne croit pas à l'Église se livre au premier venu. Sa foi est toujours proportionnée à l'ardeur de son incrédulité; et s'il en vient à haïr Dieu, l'Église et les prêtres, il n'y a rien de monstrueux sorti d'une bouche impie, ou écrit dans un mauvais roman, qu'il ne reçoive avec une folle admiration, et le délire de l'adhésion. Si vous voulez lui donner des preuves, il vous crierà qu'il n'en a pas besoin; que la chose est évidente de soi. L'erreur est pour lui une volupté; elle l'attire, elle le fascine, elle a pour lui les caractères de l'évidence; pour elle il a une secrète faiblesse. Aussi, pour devenir populaire, pour être appelé sage, pour avoir les honneurs d'un chef de doctrine, il n'est pas besoin de faire grands frais d'imagination; il s'agit, avec quelques amis bien dressés, de ramasser dans les ruines du passé les vieilles redites philosophiques; il suffit de douter de tout et de nier tout. Quel succès vous attend alors ! On vous



appellera même original, parce que tout semble nouveau à l'ignorance. Si vous avez de l'éloquence, tant mieux pour vous, cela ira plus vite, mais, à la rigueur, vous pouvez vous en passer, l'impudence y supplée. Vous serez ainsi chef d'école, salué sage entre les sages; il est des académies qui brigueront l'honneur insigne de vous compter parmi ses prétendus immortels; vous trouverez des admirateurs, des adorateurs, une foule de gens pour vous croire et vous applaudir; vous trouverez même quelques critiques, ce qui ne nuira pas à votre petit commerce, mais peu de calomniateurs, on ne calomnie guère que la vérité, la pauvreté et la vertu; quant au succès et au mensonge, souvent réunis, on les encense et on les déifie : ERITIS SICUT DII!

Voilà l'histoire de la marche du démon dans le monde pour perdre les âmes. Il s'adresse à notre nature corrompue, et, si nous ne la retenons sous le joug de la raison éclairée de la foi, Satan, par ses paroles perfides, nous fait trois grandes plaies. L'ORGUEIL entre avec cette phrase : *Vous serez comme des dieux*;... celle-ci : *Pourquoi cette défense? Vous saurez le bien et le mal*, excite la CURIOSITÉ;... et cette dernière : *Vous ne mourrez pas; le fruit est beau, bon au goût*,

fait entrer jusque dans la moëlle des os, l'AMOUR DU PLAISIR DES SENS. Et ce sont là les trois maladies générales de notre nature, dont la complication fait tous les maux particuliers dont nous sommes affligés, et saint Jean les a ramassés dans ces paroles : *Mes petits enfants, n'aimez pas le monde ni ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde, de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque couleur dont il se pare, n'est après tout qu'amour du plaisir des sens, concupiscence de la chair; que curiosité et ostentation, concupiscence des yeux; et enfin que ce fin orgueil, par lequel l'homme, enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu, et se corrompt dans ses dons.*

---

## IV.

### SECONDE MÉDITATION

SUR

LE PÉCHÉ DE NOS PREMIERS PARENTS.

LEUR CHUTE. — LE MONDE DANS SES VICTIMES.

---

I. Le monde, dont Satan est le prince, le recteur, le gouverneur, le seigneur, le dieu, le monde peut être considéré sous une triple face : *en lui-même*,... *dans son ouvrage* qui est la perte des âmes,... et plus spécialement *dans ses victimes*. — *En lui-même*, c'est l'hypocrisie, la ruse, la fourberie, le mensonge. — *Dans son ouvrage*, c'est sa tactique pour perdre les âmes. Et quelle est cette tactique ? Quelle est sa plus adroite et sa plus fine politique pour affaiblir ou détruire la foi dans le cœur d'un croyant ? — C'est premièrement de se faire accepter par nos

passions : *notre orgueil et notre sensualité* ; et cela ne lui est pas chose difficile ; et en se faisant accepter par nos passions, déjà *il menace notre foi*. C'est en second lieu, de s'insinuer dans l'âme par des hésitations, des questions, des interrogations, des monosyllabes, des pourquoi, des si, des comment ; et de cette sorte, *il fait douter*, et en nous faisant douter, *il ébranle notre foi*. C'est troisièmement de s'opposer directement à notre foi, de chercher non seulement à la menacer et à l'ébranler ; mais à *la déraciner* par *une négation* formelle et directe de la parole de Dieu, en tant que cette parole est une parole qui contrarie nos sens, une parole de menace, de punition et de châtiement. Oui certes, quand nous péchons, quand nous nous décidons à être mauvais, impurs, orgueilleux, laissant aller notre âme à tous ses penchants, à toutes ses désobéissances, à toutes ses insolences à l'égard de Dieu et de l'Église ; il faut quelque chose qui nous rassure dans notre révolte ; et qui peut mieux nous rassurer que *la négation* ? Nous nions donc ; mais quoi ? Que nions-nous ? Nous ne nions pas l'existence de Dieu ; nous ne nions pas l'autorité qu'il a de nous donner des lois ; nous ne nions pas ses mystères ; nous croyons le mystère de la très sainte Trinité, de la

Rédemption, de tous les prodiges de la bonté de Dieu poussés à l'infini; nous croyons à en mourir; mais s'agit-il de la justice de Dieu poussée également jusqu'à l'infini?... Nous nions! — Nous nions la sanction des lois divines, la punition, la menace, le châtiment, et de tous les châtiments le plus effroyable, LA MORT; la mort soit dans cette vie, soit dans l'autre. Nous nions la première mort et la seconde mort. Nous péchons; quel mal nous arrivera-t-il dans cette vie?... LA MORT? — Nous nions. Nous péchons; quel mal nous arrivera-t-il dans l'autre vie?... LA MORT? — Nous nions. Enfer, éternité, feu qui ne s'éteint jamais; grands mots, bagatelles, chimères que tout cela; non, non, nous ne mourrons pas : NEQUAQUAM MORIEMINI. Et d'ailleurs, supposé qu'il y ait quelque chose comme un enfer, Dieu est infiniment trop bon pour damner ses créatures; le péché est trop peu de chose pour mériter un malheur qui ne finira jamais. Le péché, c'est un rêve consenti, c'est un regard, c'est une action qui dure une seconde; et pour ce regard, cette action, ce rêve, une éternité de souffrances; nous nions : NEQUAQUAM MORIEMINI! — Enfin, après avoir *menacé* la foi par les passions; après avoir *ébranlé* la foi par le doute; après avoir *déraciné* la foi par la né-

gation de la menace et du châtiment ; le comble de l'insolence du mensonge, c'est de *tuer* la foi par l'affirmation impie, sacrilège de tout ce que Dieu nie et réprouve ; l'affirmation comme vérité, comme vertu, justice et droit de tout ce qui est faux, inique et injuste. — Voilà le monde séducteur ; et *l'expérience* de chaque jour confirme tout ce que l'Écriture sainte nous révèle des embûches du mauvais esprit.

II. Et maintenant, qu'est-ce que le monde, non plus considéré purement en lui-même, comme hypocrisie et mensonge ; non plus considéré comme tentateur acharné à la perte des âmes ; mais considéré dans *les déplorables effets qu'il produit dans chacune de ses victimes* ? Et voici la pensée qu'il nous faut sérieusement méditer : Comment se fait-il que nous devenons si facilement la victime du démon ? Comment se fait-il que nous sommes si faibles en présence de la tentation ? Est-ce que, par hasard, il y aurait un monde *en nous* qui fût d'intelligence avec le monde du dehors ; un monde *au dedans de nous*, en parfaite relation avec le monde extérieur ? Qui sur ce point pourrait élever le moindre doute ? Mais pour mieux connaître encore ce monde intérieur, ce monde du

dedans, ce monde qui est en nous, en chacun de nous, ce monde qui est en moi, et qui est moi ; ce monde qui nous énerve sous les coups de la tentation ; consultons de nouveau l'*Écriture sainte* et notre *propre expérience*.

— Que dit l'*Écriture sainte* du résultat de la tentation chez nos premiers parents ? — Ne jamais discuter, ne jamais raisonner avec la tentation ; mais fuir et mépriser, tel était pour la première femme le grand moyen de sauvegarder son âme. Car, il n'y a pas de question à adresser à Dieu, quand il s'agit d'un ordre ; il n'y a point de *pourquoi* à écouter contre Dieu ; et tout ce qui met en doute la souveraine raison et la souveraine sagesse, devait lui être en horreur. Mais non, Ève écoute, questionne, se laisse dire des *pourquoi*, et Ève s'est perdue. Comment s'est-elle perdue ? En une seule phrase, l'*Écriture sainte* nous fait l'histoire de sa chute ; terrible leçon qu'il nous faut étudier pour nous y reconnaître. — Tentée par son orgueil, plus encore que par les suggestions du serpent, Ève s'arrête ; elle voit que l'arbre est beau, d'une suave apparence et bon à manger ; et ayant pris de son fruit, elle en mangea et en donna à Adam, qui en mangea : « *Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delec-*



*tabile; et tulit de fructu illius, et comedit, deditque viro suo, qui comedit. »*

Ainsi, quand l'homme ne croit plus, et que ne croyant plus, il est devenu *libre penseur*; c'est-à-dire : un homme qui pense ce qu'il veut, comme il veut, tout ce qu'il veut;... *libre penseur*; c'est-à-dire : un homme qui proclame, pour s'affranchir de toute contrainte, *la liberté de conscience*; qui prétend que personne au monde n'a le droit de commander à son intelligence, pas même le Pape, pas même l'Église, pas même Dieu;... *libre penseur*; c'est-à-dire : un homme qui refuse l'infailibilité à la parole divine, et qui, lui, si pauvre d'esprit soit-il, écrivain dans un petit ou grand journal, se croit à lui tout seul, avoir plus d'infailibilité que tous les infailibles de droit et de nature;... quand, à ses yeux, tout ce qui se nomme vérité, justice, droit, vertu, Dieu, éternité, autre vie, ciel et enfer, ne sont que des fables, des problèmes, de l'ignorance, de la dévotion rétrograde, bonne pour le peuple, les femmes, les vieillards et les enfants; et qu'au contraire, tout ce qui se nomme liberté, indépendance, révolution, Voltaire, Rousseau, sont chantés, exaltés, applaudis comme des dieux : *sicut dii*;... en un mot, quand, poussé par l'énergie de l'orgueil, l'homme se prend

à douter de la réalité d'un avenir que Dieu lui révèle, à nier cette réalité : réalité de la foi, réalité de la vertu, réalité du droit, réalité de l'enfer; alors se dresse devant lui, devant lui *libre penseur*, honnête homme et voltairien, une autre réalité, d'autant plus forte que rien ne lui fait ombre et contrepoids. Et quelle est cette réalité? LA RÉALITÉ DE LA MATIÈRE QUE CONVOITENT LES SENS. Oui, si vous vous séparez de Dieu, si vous ne voulez pas de Dieu, ou si vous niez Dieu, le niez pratiquement, en faisant tout le contraire de ce qu'il vous dit et de ce qu'il vous commande; vous aurez beau m'affirmer que vous voulez rester dans l'ordre, dans les hautes convenances, dans les hautes réserves, dans les hautes décences du devoir et du bon ton; que vous vous respecterez enfin, que vous vous respecterez devant la société et devant la famille, pour ne pas déchoir à l'extérieur de votre dignité d'homme; moi, je vous affirme, moi qui trace ces lignes, moi serviteur de Dieu, son homme, *homo Dei*, je vous affirme, au nom de la parole de ce même Dieu, plein de grâce et de vérité, au nom de ma foi, au nom de la chute de nos premiers parents, bien autrement raisonnables, instruits, honnêtes que vous êtes ou pouvez être; je vous affirme que vous vous trouve-

rez en face de la matière, de la nature vivante qui n'est qu'un arbre portant des fruits, une poussière colorée; et cette nature, elle se fera jour, malgré vous, par vos yeux, par vos sens, par tous les pores de votre chair, s'y assurant un invincible empire. Dépouillé de tout le reste, de son éternité, de son Dieu, de son ciel, l'homme sceptique ou impie, l'homme de la nature, se jette nécessairement sur ce débris impur sauvé du naufrage universel; il s'y attache avec un enivrement désespéré, et dit à son âme, s'il en a encore une : REGARDE, TOUCHE ET MANGE !

*Son âme*,... oh oui, son âme, il en a encore une ; mais c'est pour son malheur ; car, au lieu qu'elle lui avait été donnée pour s'élever vers Dieu, le connaître et l'aimer, elle ne lui sert plus qu'à imprimer à ses sens une faim et une soif d'une intensité dévorante, en multipliant leur brutalité. L'âme née pour son Dieu, avec une force comme infinie pour l'atteindre et l'aimer, ne trouvant plus dans les hautes régions des tendresses divines, l'aliment qui lui convient, se rejette sur les sens, y passe tout entière, sans rien perdre de la puissance de compréhension dont elle est douée; et avec cette énergie, cette puissance comme infinie qu'elle possède pour aimer le souverain bien, elle creuse des

abîmes insondables de désordre et de corruption. Car, qui pourra jamais mesurer la profondeur, la longueur et la largeur des sens ? Qui pourra mesurer le goût, la vue, le tact et l'odorat ? Un monde ne suffit pas à un seul homme abandonné à ses sens ; il est capable en un seul jour d'en dévorer plusieurs.

« Voilà donc la chute de l'homme tout entière, s'écrie Bossuet, semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes ; l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas, je veux dire : aux plaisirs des sens qui nous captivent ».

En résumé, voici comment se consomme toute chute, toute dégradation, tout péché, toute tentation consentie, toute révolte ; la révolte commence sous le coup de cette parole diabolique : Vous serez heureux, vous serez savants, vous serez libres, indépendants, comme des dieux : *SICUT DI* ;... *c'est l'orgueil de la vie*. — La révolte s'accroît et s'excite par la beauté, par les couleurs vermeilles, par le charme des apparences trompeuses et matérielles, passagères et mondaines : *VIDIT MULIER* ;... *c'est la concupiscence des yeux*. —

Et la révolte se termine et se consomme par le règne du ventre : COMEDIT;... *c'est la concupiscence de la chair !*

Voilà un aperçu rapide des mystères que contient l'Écriture sainte dans sa merveilleuse et profonde brièveté; voyons si, en dehors de ces raisonnements, l'*expérience* nous instruit comme la parole de Dieu.

III. — Aucun doute n'est possible à cet égard. Il est évident que dans chacune des victimes du monde, la triple concupiscence exerce ses ravages. Qu'est-ce que l'orgueil de la vie ?

a) L'ORGUEIL DE LA VIE, c'est la non-soumission aux ordres de Dieu; c'est ne pas vouloir obéir à Dieu. Or, le monde se soumet-il à Dieu ? Le monde obéit-il à Dieu ? Le monde fait-il ses Pâques ? Le monde se confesse-t-il ? Le monde pratique-t-il la religion, le culte de Dieu ? Et ne pas pratiquer, ne pas se confesser, ne pas faire ses Pâques, ne pas obéir, ne pas se soumettre, qu'est-ce autre chose que se faire indépendant de Dieu ? Et se faire indépendant de Dieu, qu'est-ce autre chose que de traiter avec lui d'égal à égal ? Et traiter avec lui d'égal à égal, qu'est-ce autre chose que se faire Dieu ? *Eritis sicut dii !* — Dieu a menacé de mort,

si la folie de l'orgueil montait jusque-là. Qu'importe ? *L'égalité ou la mort !* C'est le cri révolutionnaire de l'homme contre Dieu ;... le cri révolutionnaire de la société contre Dieu ;... le cri révolutionnaire de tous les temps ;... cri désastreux autant qu'il est insolent ;... cri de l'orgueil qui veut tout niveler pour tout dominer. - Mais à peine l'âme s'est-elle exaltée dans l'extravagance de son orgueil, qu'elle entre dans les sens, et la concupiscence des yeux commence à l'y pousser, en faisant sentir son despotisme. Et qu'est-ce que c'est que la concupiscence des yeux ?

b) LA CONCUPISCENCE DES YEUX, c'est l'âme qui, ne tenant plus aux vérités de raison et de foi, se laisse prendre par les illusions, les charmes, les apparences extérieures. Qui-conque ferme les yeux de l'âme, ouvre les yeux de la chair. Oui, tenez pour certain que l'âme qui ne croit plus, ou qui vacille dans le doute, emportée par les fluctuations de son orgueil, doit abuser des yeux dans le milieu où elle se trouve. Elle n'y entend faire l'éloge que du monde et de ce qui est dans le monde, de l'arbre de la science du bien et du mal, de sa beauté, de sa bonté, de ses suaves et délectables apparences ; elle n'y entend faire l'éloge que des richesses, des

revenus considérables, des superbes domaines, des magnifiques châteaux, des somptueux ameublements, des fruits que l'on cueille au milieu de ce paradis, et du bonheur de ceux qui peuvent s'en nourrir; alors, elle s'approche, elle regarde, elle juge en effet que c'est beau à voir, suave en apparence, bon à manger; et à cette vue, les désirs s'enflamment et s'irritent. L'âme prise par les yeux voudrait elle aussi posséder ces brillantes apparences, ces beautés, ces bonités, ces joies et ces délices. Son imagination ne rêve plus que les objets fascinants d'un aspect enchanteur; *aspectu delectabile!* — C'est dans les personnes : l'élégance et la perfection des manières,... les traits du visage,... la mollesse ou la grâce de la démarche,... le luxe des toilettes,... l'éclat, l'ampleur, la variété, la multiplicité des vêtements et des parures,... la finesse et la transparence des tissus,... les fleurs dont on se pare,... les parfums dont on s'enivre,... et, ce qui est le comble de l'impudence, ces deminudités, sans lesquelles, de nos jours, il n'est pas de mode, il n'est pas de bon ton de se montrer en public. « Il y a des hommes, dit Bossuet, qui étalent leurs filles pour être un spectacle de vanité et l'objet de la cupidité publique, et *les parent comme on fait un*



*temple* (1). O mon Dieu ! ils transportent les ornements que votre temple devrait avoir seul, à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis ; et il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer à votre place ». — « Pourquoi, continue ce grand homme, pourquoi vos yeux sont-ils gâtés, et ne pouvez-vous souffrir la modestie, ni les ornements médiocres ? Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités ? Vous avez besoin d'une maison, comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air : c'est une faiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment : autre faiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, et vous y livrer au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre faiblesse déplorable. Pourquoi faire de tous ces monuments de votre faiblesse, un spectacle à votre vanité ? Pourquoi orner ces misères pour vous les cacher à vous-mêmes ?... Heureux ceux qui, retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule et de tout le faible attirail dont ils ont besoin dans cette vie qui n'est qu'une ombre de mort, pour n'y

(1) Ps. CXLIII. 12.

voir que leur infirmité, et le joug pesant dont le péché les a accablés!... Heureuses les vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du monde, et qui voudraient se cacher à elles-mêmes sous le voile sacré qui les environne!... Heureuse Esther qui, sous le diadème, dit avec larmes : *Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil, et tout ce qui peut servir à la gloire des impies; et que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël* » (1).

Mais la concupiscence des yeux ne s'attache pas seulement aux personnes; c'est dans les spectacles, dans ces salles, dans ces cercles, dans ces lieux de réunions où l'on vient pour lire, pour voir, pour entendre et pour jouer; c'est une magnificence d'appareil, un déploiement de luxe que rien n'égale; une profusion de tableaux et de statues, qui choquent les yeux même les plus gâtés; c'est dans les poésies, dans les romans, dans les feuilletons, dans certaines feuilles périodiques, dans certains ouvrages d'histoire, de littérature et même de philosophie, une beauté de style, un bonheur d'expressions, un charme de coloris, un art de peindre

(1) Esth. xiv. 15. 16. 18. — Cf. Bossuet : Traité de la concupiscence, chap. ix.

admirable ! Et puis, ces écrivains, ces poètes, ces romanciers, ces journalistes, ce sont les amis du genre humain, des hommes de fort bonne et de fort belle apparence, qui vous diront : qu'ils ne veulent qu'étendre les limites de la science, reculer les frontières de la raison, arracher l'homme à l'ignorance de ses premières années, aux dévotions, au fanatisme, à la domination des prêtres. Ils vous diront : il faut la piété, *mais sans hypocrisie* ; le Christianisme, *mais bien compris, bien entendu, tel que le Christ l'a institué* ; la foi, *mais non les absurdités* ; la vérité, *mais non les impostures*. — En apparence, ce sont des hommes des plus délicats, des plus gracieux, des plus honnêtes et des plus charmants. Il faut donc lire leurs ouvrages, les parcourir, du moins, pour en avoir une idée, pour n'avoir pas l'air d'un idiot, quelque part que l'on se présente. On lit donc, sans autre intention que de lire, pour juger du talent de l'écrivain, pour se former au style ; et peu à peu, on arrive à douter comme lui, à se créer des maximes fausses et pernicieuses comme les siennes, à remplir son imagination d'une foule d'images et de tableaux obscènes ; et c'est ainsi que la concupiscence des yeux conduit à la concupiscence

la plus brutale de toutes : la concupiscence de la chair.

c) ET LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR, qu'est-ce que c'est? Qui oserait en parler, qui oserait y penser, dit Bossuet, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour blâmer le vice qui en découle? O Dieu!... Encore un coup, qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents, dont on a tant de peine à se déprendre, et qui cause dans le genre humain de si effroyables désordres? Malheur à l'homme qui, non content d'écouter les sifflements du serpent, non content de voir la beauté de l'arbre, a l'audace de manger de son fruit, et de boire de son poison! Un seul attouchement de l'arbre maudit, une seule gorgée de ce poison exquis et violent, enivrent à tel point, qu'ils jettent à terre les plus robustes; et que l'homme, la face dans la boue, méprise tous les commandements, et se rit de toutes les menaces de mort.

IV. Telle est la triple concupiscence qui se trouve dans toute désobéissance à Dieu, dans toute révolte, dans tout péché, dans toute tentation consentie. Oui, toute

tentation, fût-ce même la plus subtile, aboutit à ces trois mots : *s'égal*er à Dieu, *voir* et *manger* ! S'égaler à Dieu, en lui désobéissant, *voilà l'orgueil de la vie*. — Regarder par les yeux de l'âme et les yeux du corps, les apparences magnifiques et trompeuses de la matière, *voilà la concupiscence des yeux*. — Se laisser entraîner, se laisser emporter, se laisser vaincre au point de toucher et de manger, *voilà la concupiscence de la chair*. — Arrivé à ce degré, les yeux de l'homme sont ouverts; mais, hélas! de quelle manière ? *Leurs yeux furent ouverts*, dit l'Écriture, en parlant de nos premiers parents, et ils connurent *le bien et le mal*, et ils connurent *qu'ils étaient nus* ! Leur corps se révolte, des passions inconnues grondent dans leur sein; ils rougissent de leur chute; ils entrelacent des feuilles de figuier pour se couvrir, vêtement flétri qui remplace le vêtement de l'innocence. Passions et ignominies, voilà l'homme. Bien loin d'être devenu un Dieu, il n'est pas même un homme. La figure humaine reste, mais avec une effroyable diminution de sa radieuse physionomie; et plus l'homme descend dans le crime, plus les lueurs d'intelligence et de grâces qui brillent sur son front, s'effacent. Son âme se fait brutale et vile; et comme elle ne se donne

pas à demi, elle raffine l'impureté du corps, et invente pour la chair des infamies sans nom.

De tout ce qui précède, deux conclusions sont à tirer. — Premièrement, il est de l'histoire et de l'expérience que les passions, les tentations cherchées et consenties, tendent toutes, de leur nature, à affaiblir la foi et la raison : l'affaiblissement de la raison et de la foi commence par l'orgueil, se fomenté par les yeux et se consomme dans la chair. C'est le plus grand châtiment de Dieu en ce monde ; il précède la damnation éternelle, non pas en ce sens que toute intelligence dégradée soit à jamais réprouvée ; mais en ce sens qu'elle est l'image la plus effrayante et la plus parfaite de l'âme séparée de Dieu pour toujours. L'enfer aura de plus grandes douleurs, je ne sais s'il aura de plus haute et de plus solennelle dégradation. En second lieu, sachons, si nous ne voulons pas être victimes du tentateur, prémunir notre âme contre la progression ascendante du mensonge. Veillons sur nos passions, qui sont notre côté faible, pour ne pas nous laisser surprendre dans notre foi ; aux doutes qui surgiront dans

notre âme, opposons la fermeté de nos convictions; aux négations de l'impiété, la majesté du silence; aux promesses mensongères de l'orgueil, les espérances radieuses de l'humilité.

---





## V.

### TROISIEME MÉDITATION

SUR

LE PÉCHÉ DE NOS PREMIERS PARENTS.

LES CONSÉQUENCES DE LEUR CHUTE.

---

I. Nous avons raconté, dans tous ses détails, l'histoire de la chute de nos premiers parents, malheureusement trop connue; mais ce qui importe souverainement à connaître, ce sont *les conséquences* qu'entraîna la faute originelle; car, par ses conséquences, on peut se faire quelque idée de la gravité d'UN SEUL PÉCHÉ!

Or, *immédiatement* après leur chute, Adam et Ève sont condamnés à la perte de leur dignité, de leur empire et de tous leurs biens; à l'exil, au travail, à la maladie, aux douleurs et à la mort.

Les voilà dégradés de leur première noblesse; honteusement chassés de ce paradis délicieux, où ils jouissaient d'un bonheur si parfait; exposés aux injures de toutes les créatures, qui secouent le joug et se révoltent contre eux; couverts de peaux de bêtes, pour se souvenir de la bassesse où le péché les a réduits; obligés à tourmenter la terre, ou plutôt à se tourmenter eux-mêmes en la cultivant, jusqu'à ce qu'elle les reçoive dans son sein, et qu'ils aillent y pourrir! O repos affreux! O triste fin d'un continuel travail! O longue et dure pénitence pour UN SEUL ACTE DE RÉBELLION contre la souveraine majesté et l'infinie bonté de Dieu (1).

II. De tels résultats prouvent déjà quelque chose, donnent déjà quelque idée de la malice d'UN SEUL PÉCHÉ; mais là ne s'arrêtent pas les suites de la désobéissance de notre premier père, elles passent à ses descen-

(1) « Tractando memoria, quam diuturnam ob illud (peccatum) pœnitentiam egerunt »... « Memorandum quomodo Adam et Eva,... post peccatum subito ex Paradiso ejecti sint, vestibis pelliceis induti, et originali justitia privati, reliquum vitæ suæ in laboribus ac ærumnis maximis pœnitendo traxerint » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. prim. 2<sup>um</sup> punct.).

dants. Car Dieu ayant mis tous les hommes dans un seul homme, et cet homme, dont tous les autres devaient sortir, ayant été infidèle à Dieu, Dieu l'a puni d'une manière terrible, et en quelque sorte incompréhensible; puisqu'il l'a puni non seulement en lui-même, mais encore dans tous ses enfants, comme dans une partie de lui-même, et encore la plus chère. Ainsi nous sommes devenus une race maudite, enfants malheureux et coupables d'un père malheureux, de qui Dieu a justement retiré la grâce qu'il voulait transmettre à tous les hommes, par un seul homme, et qu'ils ont aussi tous perdue en un seul; maudits dans leur principe, corrompus dans la racine et dans les branches, dans la source et dans les ruisseaux. Qui dira *combien* GRANDE FUT LA CORRUPTION QUI ENVAHIT LE GENRE HUMAIN (1), corruption qui se manifeste dans l'âme et dans le corps; dans l'âme, par les révoltes de la concupiscence; dans le corps, par les souffrances et la mort?

1<sup>o</sup> Depuis la chute originelle, *la loi de la concupiscence* nous subjugue, et fait comme partie de notre être. Et quelle est cette loi de la concupiscence, si ce n'est, comme nous

(1) « *Quanta humanum genus corruptio invasit* » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. prim. 2<sup>um</sup> punct.).

l'avons déjà vu, cet attrait qui nous fait incliner à la créature, au préjudice du Créateur; qui nous pousse aux choses sensibles, au préjudice des biens éternels? « L'âme cherche et cherchera toujours ce qui est vrai, ce qui est beau, ce qui est saint; mais à cause du corps qui nous aggrave, voilà que nous sommes sans cesse portés à traiter de chimères tout ce qui ne se connaît que par l'esprit. Nous voulons absolument VOIR, SENTIR ET TOUCHER. La raison a beau nous dire que ce que nous voyons, que ce qui est matière et dans la matière, n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste réellement, véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort; hélas! nous sommes si malheureux que nous n'en croyons rien, et que nous croyons au contraire que ce qui est immatériel est un songe, une vision de spéculatifs, une oisiveté impossible à soutenir. A peine même si parfois nous savons distinguer notre âme d'avec notre corps. Combien y en a-t-il parmi nous qui ne peuvent jamais venir à connaître ou à sentir cette distinction? Et ceux même qui sortent un peu de cette masse de chair, et en séparent leur âme, ne s'y replongeraient-ils pas comme naturellement, s'ils ne faisaient de continuels efforts, s'ils ne priaient avec

larmes, s'ils n'acceptaient franchement la lutte et la souffrance pour empêcher leur imagination de dominer, et non seulement de dominer, mais encore de faire tout, et d'être tout en eux? »

Gémissez donc, enfants d'Adam, sur cette malheureuse loi de la concupiscence, qui vous captive dans le corps, sous le joug du péché. La raison n'a pas encore jeté ses premières lueurs, que les sens et la chair sont déjà dressés pour la révolte; et à peine pouvez-vous discerner le vrai du faux, le bien du mal, que la lutte du corps et de l'âme devient acharnée. La grande, l'immortelle guerre, la guerre sacrée, c'est EN VOUS qu'elle a son théâtre. Le champ de bataille, il est au centre de vos affections et jusque dans la moelle de vos os. L'âme veut et elle ne veut pas. ELLE VEUT, car élevée par sa substance et sa vie propre, au-dessus des éléments terrestres, elle s'élance, par un mouvement invincible, vers le bien, la vertu, la sainteté, le ciel. ELLE NE VEUT PAS, car une force contraire et comme irrésistible aussi, l'abaisse sans cesse au niveau de la boue et jusqu'aux sentiments les plus abjects. Elle est libre et elle est esclave. ELLE EST LIBRE par nature, ESCLAVE par le fait. Elle peut, elle doit commander; elle ne commande pas. *Ut non quæ-*

*cumque vultis, illa faciat* (1). En un mot, c'est un penchant au mal si rapide, si violent, si fortement cramponné au cœur que, pour l'arracher, il faudrait arracher le cœur avec lui. Le mal qui vous déplaît, le mal que vous méprisez, le mal qui vous fait honte, malgré vous il vous fait rêver, et malgré vous il vous charme et vous fascine ! Il se dresse devant vous, horrible ! Vous voulez fermer les yeux, impossible ; vous êtes comme ce Romain qu'on tenait au soleil, les paupières déchirées ! Et de là, chez tous les saints, et jusque dans leurs plus sublimes extases, ces cris de douleur qu'ils font monter vers le ciel et qui leur viennent de la violence de la lutte : « *O Dieu ! je souffre violence ! O Dieu ! qui me délivrera de ce corps de mort ! Misérable que je suis, de peur que la grandeur de mes révélations ne m'exalte, je sens l'aiguillon de la chair, et l'ange de Satan me soufflète* (2) !... » Paul, Paul sent l'aiguillon de la chair ! L'ange de Satan le soufflète ! Quelle énergie dans l'expression, mais aussi quelle justesse ! Parfois vous avez vu dans une prairie un coursier superbe bondir d'orgueil, fier de sa liberté, et un instant oublier qu'il a un maître ; mais

(1) Gal. V. 17.

(2) II. Corinth. XII, 7.



voilà que l'éperon s'enfonce dans ses flancs et lui rappelle qu'il est esclave. Ainsi l'homme : un instant il semble oublier la terre, il bondit, il s'élance vers son Dieu, il jouit de ses entretiens ineffables ; mais voilà que la concupiscence le mord et le fait crier de douleur au milieu de ses délices ! De temps à autre, il remporte une victoire, mais de peur que d'un air superbe il ne lève trop haut la tête, voilà que *le Satan de la chair* frappe à poings fermés sur ce front tout rayonnant encore de clartés célestes ; vil esclave qui s'élance, avec le vainqueur, sur le char de triomphe, et qui l'insulte pour lui rappeler qu'il est fils d'Adam. — Qui de nous, non seulement dans les ardeurs de la jeunesse, mais sous les glaces de l'âge, n'a ressenti douloureusement cet incroyable état de notre nature déchue ? Qui de nous, s'il n'est abandonné tout à fait à l'abjection de la chair, n'a frémi plus d'une fois de la domination mal étouffée des sens ? Qui de nous, comme *Jérémie*, ne pleure souvent sur ses propres ruines des larmes mystérieuses, impuissant qu'il se trouve à dompter, *par ses seules forces*, les tendances misérables de notre nature corrompue ?

Et maintenant, *comptez ces luttes* contre la concupiscence ; *multipliez-les* par tous les

hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront jusqu'à la consommation des siècles ; voilà le péché, LE RÉSULTAT D'UN SEUL PÉCHÉ !

2° Je me trompe, ce n'est pas là tout ce qui résulte d'UN SEUL PÉCHÉ. A la concupiscence, il faut ajouter LES DOULEURS DE LA VIE. D'où viennent ces douleurs ? Expliquez-les, si vous le pouvez, par les seules forces de la raison ; tâchez philosophiquement de vous en rendre compte. Il vous sera difficile, impossible d'y parvenir, si vous ne remontez jusqu'à la chute originelle. *Elle seule* vous dira pourquoi cette multitude de maux qui nous accablent : la faim, la soif, la pauvreté, les infirmités, les maladies, les chagrins, les ravages, les guerres, les adultères, les fornications, les sacrilèges, les crimes et les abominations de tout genre, cet amas de fléaux et de misères innombrables ! *Elle seule* peut résoudre et résoudra le problème, en nous affirmant que tout cela est la suite, la conséquence, le châtimement d'UN SEUL PÉCHÉ, du péché de notre premier père.

3° A la concupiscence et aux douleurs de la vie, ajoutez LES ANGOISSES DE LA MORT. Il nous faut mourir, et pourquoi ? Parce que nous sommes les enfants infortunés d'un père coupable. *Pulvis es, et in pulverem reverte-*

*ris* (1). C'est une inflexible loi à laquelle personne ne peut échapper. Adam nous poursuit tous ; et tous, les uns après les autres, nous recevons le coup qui le frappa le premier. Comptez le nombre presque infini d'hommes ou de générations qui successivement ont peuplé la terre ; le monde cent fois détruit, cent fois renouvelé, renaissant toujours de ses propres ruines. Nous ne marchons, comme après une bataille ou un incendie, que sur des os entassés, et les cendres pressées de nos ancêtres. Justice de Dieu ! POUR LE PÉCHÉ D'UN SEUL, un monde entier expire sur vos autels ! Que dis-je, un monde ? Des centaines de mondes, le genre humain tout entier qui naît, succombe, renaît, et se prolonge en mourant, jusqu'à la fin des siècles ! Combien déjà ont été immolés sur l'autel de la justice de Dieu ? Combien le seront encore ? Prenez donc tous les hommes qui ont existé, qui existent et qui existeront ; cette masse immense de créatures qui, dans le cours de tant de siècles, doit sortir du néant et rentrer sous l'empire de la mort ; envisagez-les engloutis comme un atome, dans les abîmes infinis de la puissance et de l'immensité de Dieu ; c'est un tas de pécheurs, c'est donc un tas de vic-

(1) Gen. III, 19.

times ; et quoique Dieu, dans sa colère, par le feu de son visage, ne les consume qu'en détail ; quoiqu'il diversifie à l'infini les étreintes de la mort, tout n'est pas moins sacrifié. Que dis-je ! Ah ! je me sens troublé jusqu'au fond de l'âme. Grand Dieu ! les siècles ne sont au regard de votre éternité, qu'un instant ; les créatures, qu'une paille légère que le vent emporte ; voyez donc toute cette masse énorme de créatures, tombant d'un seul coup dans le néant, de la même manière qu'elle a été créée, D'UNE PAROLE !

4° Voilà le péché d'Adam ; mais non, cela n'est pas encore le péché d'Adam. Suivez, suivez les pécheurs qui tombent sous le glaive de la justice divine. Où vont-ils ? Le tiers des créatures que la mort frappe sera-t-il sauvé ? La moitié du genre humain sera-t-elle sauvée ? Il y a environ onze à douze cent millions d'hommes sur la terre. Le nombre des catholiques s'élève à peu près à deux cents millions. Supposez que ces deux cents millions de catholiques soient sauvés ; ce qui ne sera pas. Supposez encore, si vous le voulez, deux, trois, quatre, cinq cents millions d'hommes sauvés, par siècle, outre les catholiques. Que deviennent les cinq ou six cents millions d'autres hommes, par siècle qui ne seront pas sauvés ? Six cents millions de damnés par

siècle ! Six cents millions de misérables, destinés à être dévorés par les flammes, qui maudiront, qui blasphémeront pendant l'éternité ! *Six cents millions par siècle !* A la fin du monde, quelle sera la somme de cette addition effrayante de siècles ! A combien de centaines de millions s'élèvera la multitude des damnés ? « QUOT HOMINUM MILLIA AD INFEROS DETURBATA SUNT (1) » !... et tout cela, UN SEUL PÉCHÉ en a été la cause première, UN SEUL !... Le péché est-il le plus grand mal qui soit au monde ?

---

(1) Ex. Sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. 1<sup>um</sup>. Punct. 2<sup>um</sup> :



## VI.

### MÉDITATION

SUR

LA MORT DE JÉSUS-CHRIST,

*La rançon du pécheur.*

---

Un troisième fait, un fait historique, un fait divin nous montrera mieux que tout ce qui vient d'être dit, que *le péché est le plus grand mal qui soit au monde*. C'est LA MORT DE JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, venu en ce monde pour racheter l'homme, et réparer la faute commise par notre premier père.

I. Ce n'est pas assez, en effet, de frapper la créature ; la victime est trop méprisable. Ce n'est pas assez de frapper le coupable ; le coupable est trop odieux. L'innocent doit périr ; et cet innocent, dit le Seigneur, dans les



décrets de sa justice divine outragée, ce ne sera pas seulement un homme, ce ne sera pas un Ange, ce ne sera pas une créature. Et que peut la créature, quelque noble, quelque puissante, quelque sainte qu'elle puisse être, pour venger mes perfections infinies ? Non, non, il faut expirer, mon Fils ; il faut réparer ma gloire offensée par le péché d'Adam, et la réparer par une mort ignominieuse, la mort des esclaves, la mort sur une croix, la mort par un supplice infâme, accompagné de douleurs atroces. Ni *votre dignité infinie*, ô Fils bien-aimé ; ni *votre sainteté infinie* ; ni *l'amour infini* qui nous unit ; ni *le prix infini* de chacune de vos douleurs ; ni *l'excès infini* de votre passion ; ni *votre répugnance infinie* à boire le calice ; rien, rien ne me fera rétracter l'arrêt. POUR UN SEUL PÉCHÉ, un péché d'un instant, un péché de désobéissance, il me faut une croix, et sur cette croix, il me faut un Dieu, un Dieu dans l'agonie, dans les étreintes et les angoisses de la mort ! MA PUISSANCE multipliera les prodiges pour que ce sacrifice me soit offert ; MA SAGESSE en formera le projet, en ordonnera tous les détails, en arrêtera toutes les circonstances ; MA MISÉRICORDE, en le contemplant, restera inflexible ; MON IMMENSITÉ exigera qu'il se renouvelle sur tous les points du globe ; MON ÉTERNITÉ

l'envisagera dans tous les temps! *Jésus-Christ*, vous, mon Fils, l'objet de toutes mes complaisances, vous serez, à cause du péché d'Adam, l'objet de ma colère, le trésor de mes fureurs, la merveille de mes vengeances, le chef-d'œuvre de ma justice! Seul, vous me désarmerez! Je respirerai après avoir reçu votre dernier soupir, et alors, rassasié de supplices et de vengeances, j'écouterai ma miséricorde. Mon glaive rentrera dans le fourreau, après avoir été rougi du sang d'un Dieu!

II. Tels sont les effets d'UN SEUL PÉCHÉ, du péché de nos premiers parents; mais ces effets, qui jamais pourra les comprendre dans tout ce qu'ils renferment de honte, de ruines et de désastres pour l'humanité entière? Qui surtout pourra jamais comprendre *comment le Créateur lui-même, le Créateur infini de toutes choses, s'est fait créature; est venu de l'éternelle vie à la mort du temps; a voulu mourir pour expier le péché?* (1)... O Dieu! POUR UN SEUL PÉCHÉ d'ORGUEIL, des millions d'Anges au fond des abîmes éternels!...

(1) « Quomodo Creator cum esset, eo devenerit, ut hominem se fecerit, et ab æterna vita venerit ad mortem temporalem, et ita ad moriendum pro meis peccatis? » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> hebd. Ex. Prim. Colloq.).

POUR UN SEUL PÉCHÉ DE DÉSOBÉISSANCE, des luttes désespérées contre la concupiscence, chez tous les hommes, dans tous les temps, jusqu'à la consommation des siècles!... POUR UN SEUL PÉCHÉ, les souffrances dans ce monde, toutes les souffrances qui se distribuent sur chacun de nous, plus nombreuses que ne le sont les cheveux de notre tête!... POUR UN SEUL PÉCHÉ, tant d'angoisses, tant de travaux, tant de larmes, tant d'agonies, tant de morts, tant d'enfers!... POUR UN SEUL PÉCHÉ, le Golgotha et tant d'autres calvaires où chaque jour, à chaque instant du jour, et sur toutes les parties de l'univers, un Dieu verse des flots de sang pour apaiser la justice divine!... Et tout cela, je le répète, l'effet, la suite, la conséquence d'UNE SEULE FAUTE!... O Dieu! mon Dieu! donnez-nous la foi; augmentez notre foi, et, du fond du cœur, poussons ce cri d'étonnement et de crainte :

« Que ferai-je?... hélas! que deviendrai-je, moi, avec tant de pensées orgueilleuses, tant de pensées de révolte, DONT UNE SEULE FAIT UN DÉMON?... Moi, avec tant de paroles, tant de désirs, tant d'actions honteuses et coupables!... Et UNE SEULE PAROLE, UN SEUL DÉSIR, UN SEUL ACTE DE DÉSOBÉISSANCE, entasse sur ma tête des maux plus grands que tous ceux qui existent, qui ont existé et qui existeront »

dans ce monde; creuse un enfer et exige la mort d'un Dieu? O que de maux doivent m'écraser! O que d'enfers creusés sous mes pieds! O que de croix, au-dessus de ma tête, où j'ai crucifié Jésus-Christ! Assurément, je ne suis pas plus qu'un Ange; je ne suis pas plus qu'Adam; je ne suis pas plus que l'humanité, plus que Jésus-Christ, plus qu'un Dieu broyé sous le poids de mes crimes! Je ne serai donc pas plus épargné que l'Ange, qu'Adam, que l'humanité, que Jésus-Christ! La foudre, hélas! n'a-t-elle pas déjà sillonné mon front? Ne suis-je pas déjà saisi, jugé, condamné, jeté dans les horreurs d'une éternelle réprobation? »

III. *Divin Sauveur, je suis pécheur et je suis mort. Je porte dans mon sein la mort et le péché qui m'étouffent, il ne me reste qu'un moment de vie, et une éternité de peines m'attend, si je ne pense sérieusement à me convertir. Que ferai-je donc et que dirai-je?... Je ferai ma confession, et je dirai avec David: mon péché est toujours présent devant moi: « PECCATUM MEUM CONTRA ME EST SEMPER (1) ». Il est vrai, Seigneur, mon péché est grand, puisqu'il comprend la multitude des péchés*

(1) Ps. L. 5.

*que j'ai commis. Je le vois imprimé sur votre croix, qui me le reproche; mais votre miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables. C'est sur elle que vous devez régler les desseins de votre cœur envers moi; et c'est par elle, qu'il faut que vous appreniez la réponse que vous devez donner à mes larmes. Je n'implore pas la miséricorde des Anges et des Saints, ni la miséricorde d'un Dieu glorieux dans le ciel. J'ai besoin de la grande et suprême miséricorde, que je ne trouve que dans un Dieu crucifié. Celui que j'ai fait mourir est le seul qui doit me ressusciter. O Dieu souffrant et mourant, le mal que je vous montre en moi n'est pas un mal passager ou indifférent; c'est la mort de l'âme, pour le temps et l'éternité. Ramassez la multitude de vos grâces et des pardons que vous avez accordés depuis le commencement du monde; ramassez-les aujourd'hui pour moi seul. Vous trouverez en moi tous les pécheurs; il faut que je trouve en vous toutes les bontés et tout l'amour qui les a convertis jusqu'à cette heure. Divin Sauveur, glorifiez votre puissance, et faites voir, dans cette créature si criminelle, ce que c'est qu'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et ce que peut sa grâce sur un cœur désespéré!*

Un saint eut une vision pendant laquelle il

vit Satan, debout devant le trône de Dieu, et ayant prêté l'oreille, il entendit l'esprit malin qui disait : *Pourquoi m'as-tu damné, moi qui ne t'ai offensé qu'une fois, tandis que tu sauves des milliers d'hommes qui t'ont offensé tant de fois ?* Dieu lui répondit : *m'as-tu demandé pardon* UNE FOIS ? Ainsi le pardon n'est refusé qu'à celui qui ne l'a pas demandé. Saint Augustin dit d'une manière non moins sublime : DIEU TE FAIT-IL PEUR ? CACHE-TOI DANS SES BRAS !

---





## VII.

### PREMIÈRE CONSIDÉRATION

SUR LA GRIÈVETÉ DU PÉCHÉ :

DIEU EN EST L'OBJET.

---

I. *O péché!*... Non, ceux qui sont morts de repentir et de regrets, après avoir eu la faiblesse de succomber à tes honteux attraits, ne t'ont pas trop détesté, ne t'ont pas trop abhorré!... Non, ceux qui ont pleuré sur toi le reste de leur vie, et à qui les larmes avaient creusé les joues, n'ont pas trop pleuré!... Non, ces anciens solitaires qui abandonnaient les villes et s'enfonçaient dans l'horreur des déserts, ne fuyaient pas trop loin de toi!... Non, cette jeunesse sage et prudente, qui dit un adieu éternel à sa famille, à ses connaissances et au monde,

pour aller mettre son innocence à couvert sous les remparts de la religion, ne prend pas contre toi des précautions excessives!... Non, ces martyrs qui ont mieux aimé endurer les plus cruels supplices, que de goûter les fausses douceurs, n'ont rien fait de trop; heureux d'éviter, même à ce prix, ce qui leur paraissait et ce qui est en effet le comble et le rassemblement de tous les malheurs! O péché! Tu es LE SEUL MAL VÉRITABLE; un si grand mal, que tu as introduit dans le monde tous les autres maux, et leur as communiqué le nom de mal; LE SEUL MAL dont il faille s'affliger, et pour lequel les larmes sont faites! Un mal dont un Dieu est L'OBJET; — un mal dont un Dieu est LE VENGEUR; — un mal dont un Dieu est LA VICTIME; — un mal qui ébranle le ciel, ouvre l'enfer et fait mourir Jésus-Christ; — ce mal, n'est-il pas LE CENTRE ET L'ASSEMBLAGE DE TOUS LES MAUX?... Quel mal plus grand, quelle malice plus effrontée, que d'offenser un Dieu d'UNE MAJESTÉ, d'UNE JUSTICE, d'UNE BONTÉ INFINIES (1)?

(1) « Memoria versandum erit, quanta sit peccati gravitas et malitia, DEUM OMNIUM CONDITOREM ATQUE DOMINUM offendentis. Ratiocinandum quoque est, supplicium æternum peccato *juste* irrogari, utpote adversus INFINITAM BONITATEM DEI perpetrato » (Ex. spir. 1<sup>a</sup> Hebd. Exercit. 1<sup>m</sup>. punct. 3<sup>um</sup>).

II. LE PÉCHEUR OFFENSE DIEU! Et ce seul mot dit tout. Il offense DIEU CRÉATEUR; s'armant contre Dieu, de la vie, des forces et de toutes les puissances qu'il a reçues de sa divine bonté;... DIEU CONSERVATEUR, se révoltant contre Dieu, à l'instant même où il en reçoit la vie;... DIEU LÉGISLATEUR, foulant aux pieds ses divines lois;... DIEU BIENFAITEUR, méprisant tous ses bienfaits et toutes ses grâces;... DIEU RÉDEMPTEUR, méprisant le prix de son sang précieux, avec lequel il a été racheté;... DIEU AMI, se souciant fort peu de sa bienveillance, faisant plus de cas de l'amitié de la créature que de celle du créateur;... DIEU PÈRE, lui refusant l'honneur et l'amour qu'il lui doit;... DIEU JUGE, se moquant de ses menaces et de ses supplices;... DIEU FIN DERNIÈRE, perdant un bien infini pour posséder un rien!

III. LE PÉCHEUR OFFENSE DIEU! Quel pécheur? Quel est cet être dans la nature qui ose désobéir à ce Dieu, à qui tout obéit dans la nature? Quel est cet être assez hardi et assez impudent pour outrager *un Dieu*, qui d'un mot a créé le monde, et qui d'un mot peut l'anéantir; *un Roi*, dont tous les rois de l'univers ne sont que les sujets; *une Majesté*, dont toutes les majestés humaines et emprun-

tées ne sont que des faibles images; *un Maître*, qui voit à ses pieds la terre entière comme un point, et tous les maîtres de la terre comme des atomes; *un Souverain*, qui commande au néant, et à la voix duquel le néant devient docile et fécond? Quel est-il donc enfin, cet être assez fier, assez arrogant pour se dresser avec insolence devant la plus auguste de toutes les autorités et l'insulter en face? Ah! cet insigne rebelle, ce n'est point dans le ciel qu'il faut aller le chercher. Devant la très haute majesté de Dieu, les Chérubins se voilent, les Séraphins se prosternent. C'est sur la terre que se trouve le grand coupable. Et ce coupable, quel est-il donc? Ce n'est ni cet astre lumineux du jour, ni cet astre brillant de la nuit; leur cours est réglé, et jamais ils ne s'en écartent. Ce ne sont ni les vents, ni les saisons; leur temps est marqué, et leur changement comme leurs successions s'opèrent dans la plus parfaite et la plus constante régularité. La terre fait annuellement germer dans son sein tout ce que le Créateur lui ordonne de produire d'herbes, de fleurs et de fruits. L'océan a la magnificence de ses émotions, l'abîme de ses bruits comme l'abîme de son silence; mais il reconnaît le grain de sable, sur lequel le doigt de Dieu a gravé: « *Usque huc vè-*

nies » (1), tu viendras jusque-là, et pas plus loin. Encore une fois, quelle est donc cette créature téméraire et insolente, LA SEULE qui, dans le ciel et sur la terre, résiste à Dieu, à qui rien ne résiste?

Cette créature, *la seule* de tous les êtres animés et vivants, raisonnables et intelligents, *la seule*, qui ose braver Dieu, c'est l'HOMME!..... *L'homme*, terre et cendre dans le corps; encore plus terre et cendre au dedans de l'âme; c'est-à-dire un pur néant, plein d'ignorance, d'impudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de faiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélités de toutes sortes!... ET L'HOMME OSE BRAVER DIEU! Mais cet homme, fût-il le maître du sort et de la destinée des autres hommes, cet homme quel qu'il soit, au moment où il insulte son Dieu, son Dieu le tient suspendu par un cheveu de la tête, entre la vie et la mort, au-dessus des horreurs du tombeau d'une part, et, de l'autre, au-dessus des abîmes de l'enfer!... ET L'HOMME OSE BRAVER DIEU! Mais de quel bras se sert-il donc pour commettre ce péché; de quels yeux se sert-il donc pour regarder cet objet défendu; de quelle langue

(1) Job. XXXVIII, II.

se sert-il donc pour dire à Dieu : « Cherchez des esclaves et des sujets ailleurs ; pour moi, je ne me soumettrai pas » : *Non serviam?* Car, il a tout reçu de Dieu, et il ne peut rien employer contre Dieu, que ce ne soit un bienfait dirigé contre le bienfaiteur lui-même. Et souvent, ce sera l'homme qui se pique le plus de gratitude, d'être bien né et d'avoir un bon cœur, qui traitera Dieu avec plus de mépris et d'indignité!... Et L'HOMME OSE BRAVER DIEU! Mais où se cache-t-il donc pour commettre le péché? En quel endroit et en quel coin du monde peut-il résister à Dieu, qu'il ne résiste à Dieu même en face, à Dieu même en personne? Où peut-il pécher sans avoir son Maître pour témoin, son juge pour spectateur; sans qu'il ne pêche sous les plus terribles et les plus augustes regards? Et souvent, ce sera l'âme la plus faible, la plus ingrate, la plus timide, la plus pauvre qui sera la plus audacieuse contre Dieu; la plus altière, la plus insolente en sa divine présence; la plus rebelle à tous ses commandements!

IV. *Mais peut-être que Dieu commande à l'homme des choses injustes et impraticables?*... Non, les commandements du Seigneur sont l'équité même, la sagesse même,

la justice même, la prudence même! Ce que Dieu commande à l'homme, la conscience le lui commande, la raison le sanctionne, son intérêt le lui conseille, son honneur l'y engage, sa félicité lui en fait un devoir! — *Mais peut-être qu'il n'y a que les pauvres qui désobéissent à Dieu*; les pauvres qui, malheureux dans ce monde, disent n'oublier Dieu que parce que Dieu les oublie? Non, ce sont souvent les grands de la terre qui sont les grands pécheurs; ce sont souvent les riches de ce monde qui sont les plus riches en iniquités; ce sont souvent les plus favorisés de Dieu qui sont les plus ingrats envers Dieu! Dans la famille du Seigneur, les choses se passent comme dans les familles particulières; ce sont les enfants les plus aimés qui sont trop souvent les moins respectueux. Ceux que Dieu a comblés, accablés de ses dons, ce sont ceux-là mêmes qui comblent, qui accablent Dieu de plus de mépris, d'outrages et d'insultes! — *Mais le tentateur promet sans doute de grands avantages, comme prix de la désobéissance; sans doute que, pour récompense, IL DONNERA TOUS LES ROYAUMES ET TOUTE LA GLOIRE DES MONDES (1)?*... Non, une satisfaction basse et honteuse; un vil et mé-

(1) Matth. IV, 9.



prisable intérêt ; un faux et chimérique point d'honneur ; il n'en faut pas davantage pour engager l'homme à se révolter contre Dieu, à le trahir, à déchirer en lui son image, à le renverser de l'autel de son cœur, et à mettre à la place une idole de chair et de boue, que ce même cœur adore ! Et souvent, le motif d'une si grande révolte est si mince, si frivole qu'il en est ridicule et puéril !

V. Quel nom donnerai-je donc au péché?... Dirai-je, avec *saint Anselme* : « que le jour où vous avez commis un péché, vous avez fait plus de mal que vous ne pouvez faire de bien en toute votre vie ; que le péché, mis dans la balance, l'emporterait sur toutes les bonnes œuvres, dont vous êtes capable ? » — Dirai-je, avec *saint Bernard* : « Quand vous commettez le péché, vous voudriez, où que Dieu ne le vît pas, ou que Dieu ne pût pas le punir, ou que Dieu ne voulût pas le punir ; par conséquent, vous voudriez, ou que Dieu fût *aveugle*, ou qu'il fût *absent*, ou qu'il fût *injuste*, ou qu'il fût *impuissant* ; c'est-à-dire que vous voudriez, autant qu'il est en vous, lui arracher ou sa *Sagesse*, ou son *Immensité*, ou sa *Justice*, ou son *Autorité*, ou sa *Toute-Puissance* ; vous voudriez l'anéantir et le confondre ! » — Mais après avoir épuisé toutes

les pensées des saints Pères, les expressions les plus fortes et les plus énergiques de la langue, les conceptions même des Anges, j'en serais encore réduit à dire que ce n'est pas là le nom du péché; que les perfections de Dieu étant infinies, le péché, qui les attaque toutes à la fois, emporte avec lui une certaine infinité morale d'abomination et de malice, impénétrable à l'esprit humain. Vous seul, ô mon Dieu! vous seul pouvez comprendre l'honneur qui vous est dû et formuler une expression parfaite, une expression achevée du péché, en lui donnant une véritable qualification. De quel nom donc, ô mon Dieu, m'ordonnez-vous de l'appeler? Puis-je le dire sans frémir? Ma langue, oseras-tu bien le prononcer? — SANS MISÉRICORDE!... voilà son nom! VOCAL NOMEN EJUS : ABSQUE MISERICORDIA (1)! — Non pas que le péché soit impardonnable; mais SANS MISÉRICORDE, ce qui n'est pas la même chose. SANS MISÉRICORDE, c'est-à-dire que lors même que Dieu le pardonne, il faut que la peine et le remords aient précédé le pardon; que la douleur et le regret accompagnent encore le pardon; que la pénitence et les larmes demeurent encore après le pardon, et lorsque Dieu ne pardonne pas,

(1) Os. I. 6.

il faut que la pénitence soit éternelle, et qu'un attentat qui a Dieu pour *objet* ait Dieu pour VENGEUR et pour ENNEMI. *Voca nomen ejus : ABSQUE MISERICORDIA !*

---

## VIII.

### DEUXIÈME CONSIDÉRATION

SUR LA GRIÈVETÉ DU PÉCHÉ :

DIEU EN EST LE VENGEUR.

---

I. UN DIEU VENGEUR!... UN DIEU ENNEMI!...  
Avons-nous jamais bien réfléchi au sens et à toute l'énergie de ces terribles paroles? *Un Dieu vengeur!... un Dieu ennemi!...* S'IL EST NOTRE ENNEMI, il a donc la volonté de nous perdre; et s'IL EST DIEU, il en a donc le pouvoir! — S'IL EST NOTRE ENNEMI, il lui faut donc une vengeance; et s'IL EST DIEU, il lui faut donc une vengeance infinie! — s'IL EST NOTRE ENNEMI, tout ce qui est à lui, tout ce qui est à son service, servira donc contre nous; et s'IL EST DIEU, toutes les créatures, qui sont à lui, seront donc les ministres de ses épouvan-

tables vengeances ! — S'il était notre ennemi, sans être notre Dieu, nous aurions peu à craindre. S'il était notre Dieu, sans être notre ennemi, nous aurions tout à espérer ; mais, parce qu'il est tout à la fois, et NOTRE DIEU ET NOTRE ENNEMI, nous n'avons rien à espérer dans sa disgrâce, et nous avons tout à craindre dans sa colère !

UN DIEU VENGEUR!... UN DIEU ENNEMI!... Ennemi, comme nous sommes ses ennemis ! — Nous nous endurcissons contre Dieu, Dieu s'endurcit contre nous ! — Nous nous attachons contre Dieu, Dieu s'attache contre nous ! — Nous nous attachons contre Dieu, nous en hommes et de toute la force de notre cœur ; lui en Dieu et de toute la force du sien ! — Nous persévérons dans le mal, Dieu nous oppose une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une aversion, une exécution infinie ! — Dieu ne nous laisse pas plus de paix, que nous ne prétendons en laisser à Dieu. Dieu nous tient, Dieu ne nous lâche pas, Dieu nous poursuit, Dieu nous fustige sans relâche. Nos péchés sont devenus durs par la dureté de notre cœur, par nos habitudes invétérées, par notre inflexibilité dans le mal ; *et moi aussi, dit le Seigneur, je m'endurcirai sur vous ; je la perdrai votre âme ; je l'effacerai comme on ef-*

*face une écriture dont on ne veut pas qu'il reste aucun trait ; je passerai et repasserai un sty-  
let de fer sur son visage, et il n'y restera rien  
de sain et d'entier (1). Il n'est pas de ven-  
geances que je n'exerce contre elle. » Et  
quelles sont vos grandes, vos solennelles  
vengeances, ô mon Dieu ?*

II. PREMIÈRE VENGEANCE : dès l'instant même  
du péché, dépouillement total et pauvreté  
réelle, non pas des revenus et des richesses  
temporels, qui ne rendent ni plus heureux ni  
meilleurs, qui n'atteignent que la vie pré-  
sente, et sur lesquels s'exercent les vengean-  
ces des hommes ; mais dépouillement complet  
des seules et véritables richesses, DE TOUS LES  
MÉRITES ACQUIS. — O Dieu ! quel effroyable  
malheur ! quelle perte immense ! Si le juste  
se détourne de sa justice, et qu'il fasse l'ini-  
quité, on n'aura plus mémoire de toutes ses  
justices : « *Si averterit se justus a justitia  
sua, et fecerit iniquitatem, ... omnes justitiæ  
ejus, quas fecerat, non recordabuntur (2).* »  
Ainsi, le péché est-il à peine commis, le pé-  
ché *d'un moment*, que tout est perdu, tout est  
anéanti, consumé, dévoré ! Cette âme jusque-

(1) Lib. IV. Reg. XXI. 12. 13.

(2) Ezech. XVIII. 24. 25.

là avait été une âme angélique, une âme pure, une âme sainte ; elle pèche ! Juste ciel ! Plus rien de sa sainteté, plus rien de sa pureté, plus rien de son angélique beauté ! — La moisson était riche ; et voilà qu'un orage furieux a détruit toutes les espérances ! — La vigne était ornée des fruits les plus beaux ; et voilà que la grêle a tout ravagé ! — Le vaisseau était chargé de richesses infinies, et voilà qu'une tempête a tout englouti ! — C'est ce que David confessa lui-même, quand il commença à ouvrir les yeux et à comprendre le désordre de sa conduite. Il est vrai, Seigneur, dit-il à Dieu, que le péché a fait en moi un prodigieux changement. Au moment que la passion qui m'a porté à le commettre s'est emparée de mon esprit et s'est allumée dans mon cœur, je me suis trouvé, par la plus malheureuse destinée, ou plutôt par un juste abandon de votre grâce, réduit au néant : « *Quia inflammatum est cor meum, et renes mei commutati sunt. Et ego AD NIHILUM REDACTUS SUM, et nescivi* (1). » Je ne le savais pas, ô mon Dieu ; mais enfin vous me l'avez fait connaître, et désormais je n'envisagerai plus mon péché comme un simple mal ; mais comme l'anéantissement de tous les biens que je

(1) Ps. LXXII. 21. 22.



possédais : « AD NIHILUM REDACTUS SUM. » — En effet, dit saint Augustin, n'être plus à Dieu, n'être plus pour Dieu, n'être plus, comme le pécheur, avec Dieu ni en Dieu, c'est même un état pire que de cesser absolument d'être. Aussi l'apôtre, pour exprimer la nature du péché, n'avait point d'expression plus énergique et plus propre que celle-ci : Si je ne suis en grâce auprès de mon Dieu, je ne suis rien : « SI CHARITATEM NON HABUERO, NIHIL SUM (1) ! »

III. SECONDE VENGEANCE, plus déplorable encore. Hélas ! le même malheur qui a appauvri ce pécheur, l'a mis hors d'état d'acquérir de nouvelles richesses et de réparer ses pertes. Si, devant Dieu, après son péché, il est réduit au néant, d'un néant on ne doit rien attendre, et il y a de la contradiction, que ce qui n'est rien, soit capable de mériter. Car toute action présuppose l'être, et dans un pécheur tout l'être de la grâce est anéanti. Qu'il prie, qu'il jeûne, qu'il soit assidu au service divin, qu'il soit charitable envers les pauvres, qu'il soit dur à lui-même ; je le veux ; ce sont des œuvres, des mérites bons pour cette vie, propres à arrêter les coups du

(1) I. Corinth. XIII, 2.

ciel et à lui attirer des grâces de conversion ; mais c'est une monnaie qui n'aura aucun cours, aucun poids, aucune valeur dans l'autre vie. Avant ce malheureux péché, un verre d'eau méritait une récompense éternelle ; et depuis ce péché, les actions les plus héroïques sont *mortes* et inutiles comme lui. Car comment, dans un état de mort, pourrait-il faire des actions de vie, et ne pouvant faire des actions de vie, comment pourrait-il mériter la plus excellente et la plus parfaite de toutes les vies, qui est la vie de la gloire ? Tout ce qui est fait en Dieu, porte le caractère de la vie de Dieu : *Quod factum est in ipso, vita erat* (1) ; toutes nos bonnes actions, tandis que Dieu demeure en nous et que nous demeurons en lui par la grâce, sont donc autant d'actions vivifiantes, qui se rapportent à cette vie bienheureuse et immortelle que nous attendons. Mais dans l'état du péché, nous sommes pour parler de la sorte, *hors de Dieu* ; et comme Dieu est la vie de notre âme, elle ne peut, séparée de Dieu, opérer que des actions de mort. Quelque résolution qu'elle prenne, quelque effort qu'elle fasse, quelque devoir qu'elle pratique, ELLE NE VIT PLUS ; et par conséquent, il n'y a plus rien en elle qui

(1) Johann, I. 3. 4.

soit vivant et animé. « *Non, écrivait saint Paul aux Corinthiens, quoi que je fasse, et quoi que mon zèle m'inspire, si je ne suis en grâce avec Dieu et si je n'ai la charité, c'est en vain que je travaille. Quand je parlerais le langage des Anges, quand j'aurais distribué tous mes biens aux pauvres, quand j'aurais livré mon corps au feu, et que j'aurais souffert tous les tourments, quand je ferais des miracles et que j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, sans la grâce et la charité, je ne suis rien, et tout ce que je fais ne me sert à rien* (1). » Et la raison, d'ailleurs, en est évidente. D'où procède le mérite de nos bonnes œuvres, je dis *ce mérite surnaturel* qui les rend dignes de la gloire et de l'héritage céleste ? Est-ce de la substance même de nos œuvres ? Ce serait une erreur insoutenable de le présumer. Non, dit encore saint Paul, ce n'est point sur ce fondement que nous devons fonder notre espérance. Quelque sainteté qu'il y ait dans nos actions, nos actions prises en elles-mêmes n'ont rien qui les élèvent à ce degré d'excellence. Si elles méritent le royaume de Dieu, c'est parce qu'elles sont consacrées, et comme divinisées par *Jésus-Christ*, qui en est aussi bien

(1) I. Cor. XIII. 1. 2. 3.

que nous *le principe*, et qui, par l'étroite liaison qu'il y a entre lui et nous, se les rend propres et leur donne une heureuse fécondité. Voilà, dit saint Thomas, d'où dépend tout le mérite des justes. Or, pour cela, il faut que nous soyons *unis avec Jésus-Christ par la charité*; et pour user de la comparaison de Jésus-Christ même, il faut *que nous lui soyons attachés comme les branches de la vigne à leur cep*. Car il est le cep de la vigne, et nous en sommes les branches : EGO SUM VITIS, VOS PALMITES (1). Et comme les branches de la vigne séparées de leur cep ne portent aucun fruit, et sont incapables d'en porter, ainsi ne produirons-nous jamais un seul fruit de grâce et de salut, si nous ne sommes, selon l'expression de l'Apôtre, entés sur Jésus-Christ : IN QUO COMPLANTATI FACTI SUMUS (2). Tandis que cette union subsiste, toutes nos actions tirent de lui une vertu particulière, de même que les branches de la vigne tirent du cep à qui elles tiennent, le suc ou la sève qui les nourrit. Mais ôtez cette communication, nous devenons comme des sarments inutiles : SICUT PALMES NON POTEST FERRE FRUCTUM A SEMETIPSO, ITA ET VOS NISI IN ME MANSERITIS (3).

(1) Johann. XV. 5.

(2) Rom. VI. 5.

(3) Johann. XV. 4.

Tel est l'état du chrétien dans le péché ; IL EST DÉTACHÉ DE JÉSUS-CHRIST. Qu'il veille, qu'il prie, qu'il s'humilie ; jamais par toutes ses veilles, par toutes ses prières, par ses plus profonds abaissements, il n'acquerra le moindre degré de gloire ; pourquoi ? *parce qu'il est une branche coupée et desséchée.* Comparaison que le Fils de Dieu empruntait de la vigne, et non des autres plantes, ni des autres arbres, pour nous donner à entendre, remarque saint Augustin, que comme il n'y a point de bois plus inutile que celui de la vigne, quand il est une fois hors de son cep, ainsi n'est-il rien de plus infructueux que les bonnes œuvres du pécheur, lorsqu'il est séparé de Jésus-Christ. On travaille tout autre bois, on le façonne, on l'utilise ; mais le bois de la vigne, sans force, sans solidité, sans beauté, à quoi est-il propre qu'à jeter au feu ? SI QUIS IN ME NON MANSERIT, MITTETUR FORAS SICUT PALMES, ET ARESCEAT, ET IN IGNEM MITTENT, ET ARDET (1).

« Le lac de Sodome, dit saint François de Sales, a une malédiction si grande, que rien ne peut vivre de ce que l'on y met. Quand les poissons du fleuve Jourdain l'approchent, ils meurent promptement, s'ils ne rebroussent

(1) Johann. XV. 6.

contre-mont. Les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruits aient l'apparence et forme extérieure pareille aux fruits des autres contrées, néanmoins, quand on les veut arracher, on trouve que ce ne sont qu'écorces et pelures pleines de cendres qui s'en vont au vent..... Ainsi le péché, comme une mer morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde. Rien n'est vivant de tout ce qui naît dans l'âme qu'il occupe, ni de tout ce qui croît autour de lui. Car, non seulement le péché est une œuvre morte; mais elle est tellement pestilente et vénéneuse, que les plus excellentes vertus de l'âme pécheresse ne produisent aucune action vivante; et quoique quelquefois les actions des pécheurs aient une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutefois qu'écorces pleines de vent et de poussière; écorces qui, bien que regardées et même récompensées par la bonté divine de quelques présents temporels, ne peuvent pourtant être savourées ni goûtées par la divine justice, pour être salariées de la récompense éternelle. Elles périssent sur leurs arbres et ne peuvent être conservées en la main de Dieu, parce qu'elles sont vides de vraie valeur; comme il est dit en l'Apocalypse à l'évêque de Sardes, lequel était estimé un

arbre *vivant*, à cause de plusieurs vertus qu'il pratiquait; et néanmoins *il était mort*, parce qu'étant en péché, ses vertus n'étaient pas de vrais fruits vivants, mais des écorces mortes et des amusements pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous nous écrier, à l'imitation du saint Apôtre: « *Sans la charité, je ne suis rien; rien ne me profite* »; ou avec saint Augustin: « *Mettez dans un cœur la charité, tout profite; ôtez du cœur la charité, rien ne profite.* » Non, rien ne profite pour la vie éternelle, quoique, comme nous disions ailleurs, les œuvres vertueuses des pécheurs ne soient pas inutiles pour la vie temporelle. Mais que profite-t-il à l'homme, s'il gagne tout le monde **TEMPORELLEMENT**, et qu'il perde son âme **ÉTERNELLEMENT** (1)? »

IV. TROISIÈME VENGEANCE, jusqu'aux enfers. Voulons-nous nous former une juste idée du péché? Appelons donc une de ces malheureuses victimes du péché, enveloppée de son feu comme d'un vêtement. Mais aucune ne viendra nous en instruire, et peut-être que nous ne croirions même pas à son rapport et

(1) S. Franç. de Sales, *De l'amour de Dieu*, liv. II. ch. II.



à son expérience : NEQUE SI QUIS EX MORTUIS RESURREXERIT, CREDENT (1). Descendons en esprit dans ce lieu d'horreur; et sur les bords de cet abîme embrasé, donnons-nous à nous-mêmes ces trois idées à méditer : PREMIÈRE IDÉE : Voilà comment *un Dieu infiniment miséricordieux*, qui ne punit qu'à regret, punit non seulement les péchés les plus graves et les plus monstrueux; mais les moindres et les derniers des péchés mortels! — SECONDE IDÉE : Voilà comment *un Dieu infiniment sage*, qui ne punit qu'avec la plus exacte proportion, punit non pas seulement un grand nombre de péchés; mais un seul péché mortel! — TROISIÈME IDÉE : Voilà comment *un Dieu infiniment bon*, qui a tant aimé les hommes, punit non pas seulement les plus méchants et les plus scélérats; mais le plus saint des hommes, si la mort vient à le surprendre en état de péché mortel. Après avoir occupé une des premières places dans son cœur, il lui marque une place avec les démons; et celui qui devait être heureux du bonheur de Dieu même, voilà qu'il endure des peines incompréhensibles dans leur grandeur, éternelles et infinies dans leur

(1) Luc. XVI. 13.

durée(1). Mais la vengeance des vengeances, c'est que le péché a Dieu POUR VICTIME.

(1) « Considerandum, quod PECCATO TALI, vel SEMEL DUNTAXAT COMMISSO, forte detrusi sint multi ad infernum ; quodque præterea prope innumeri, ob delicta meis PAUCIORA atque LEVIORA forte crucientur æternis pœnis » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. pr. Tert. Punct.).



## IX.

### TROISIÈME CONSIDÉRATION

SUR LA GRIÈVETÉ DU PÉCHÉ :

DIEU EN EST LA VICTIME.

---

I. LE PÉCHÉ A DIEU POUR VICTIME!..... De nouveau, montons au Calvaire, et devant un Dieu mort pour nous, cherchons à nous faire une idée plus effrayante encore, s'il est possible, de la malice et de la gravité du péché. Nous avons commis le péché, eh bien! toutes les larmes qui ont été et qui seront jamais versées, ne le laveraient pas! Tout le sang des hommes répandu pour l'effacer, ne l'effacerait pas! Il faut *les larmes et le sang d'un Dieu!* Le péché, est-ce donc peu de chose, une bagatelle, une pure faiblesse; le péché, dont la seule vue a paru si effroyable au Fils de Dieu, qu'elle a rempli son âme bienheu-

reuse d'une tristesse mortelle, que tous les membres de son corps innocent ont pleuré des larmes de sang? — Le péché, est-ce donc une pure faiblesse, une bagatelle, peu de chose; le péché, qui a tellement défiguré le Fils de Dieu, que son propre Père l'a méconnu, et l'a frappé comme un anathème, sans que la sainteté d'une si grande victime, couverte seulement de l'*ombre* et de l'*apparence* du péché, ait pu arrêter le bras de ce grand et terrible sacrificateur? — Ah! laissez, oubliez le déluge et ses ravages; MAIS LE CALVAIRE!... Oubliez Sodome et ses feux; MAIS LE CALVAIRE!... Oubliez tous les désastres qui ont affligé le monde: les guerres, les famines, la fureur des tyrans et les tortures des martyrs, les plus affreuses et les plus terribles catastrophes; MAIS LE CALVAIRE!... O croix de mon Sauveur! O sang d'un Dieu! O Calvaire! que vous me donniez une idée effrayante du péché! Une goutte, une seule goutte de ce sang divin répandu pour l'effacer, me dit infiniment plus que toutes les flammes de l'enfer pour le châtier! Un Dieu mis au rang des criminels! Un Dieu expirant dans les supplices! Un Dieu victime! Un Dieu immolé, écrasé, tué, broyé, pendu! Ah! voilà le mystère des mystères, le mystère qui dépasse infiniment le mystère de tous les hommes exterminés et

anéantis, de tous les hommes plongés pour l'éternité dans les flammes de l'enfer! Le péché, il faut donc qu'il soit une plaie bien hideuse et bien profonde, pour avoir pu arracher la vie à l'auteur même de la vie; un mal bien accablant, puisque son poids a accablé, a écrasé le Tout-Puissant! O CALVAIRE! vous êtes pour le ciel, pour la terre, pour les Anges et pour nous tous, le plus illustre trophée des vengeances de Dieu; le grand, le seul théâtre où se déploie en toute liberté la colère de Dieu, où Dieu irrité frappe le pécheur, et le frappe à son aise de toute la vigueur de son bras! DEUS ULTIONUM DOMINUS, DEUS ULTIONUM LIBERE EGIT (1).

II. Ai-je tout dit? Hélas! si le péché n'était que l'HORRIBLE CAUSE de la passion de Jésus-Christ, le principal agent de cette cruelle et sanglante tragédie, peut-être faudrait-il garder le silence, après avoir jeté un cri d'étonnement et de douleur à la vue du Golgotha; mais, non seulement le péché est l'auteur de la passion d'un Dieu, il en est LE RENOUVELLEMENT plus horrible mille fois! — Encore, si l'effet du péché, si toute sa malice n'était que de la renouveler; mais il l'ANNULE, il la rend

(1) Ps. XCIII. 1.

inutile ! — Encore, si la nullité dont il la frappe, du moins par rapport à ce pécheur qui nourrit le crime dans son cœur, était la seule horreur qui distingue et caractérise le péché ; mais non, son indignité, son horreur SURPASSE toutes les indignités et toutes les horreurs de la passion ! O, comprenez donc enfin, comprenez, vous tous qui offensez Dieu, quel mal c'est que le péché ! Car si je vous disais que ce péché, que vous commettez, est la noire trahison de *Judas*, l'injustice criante de *Pilate*, l'insolente hypocrisie de *Caïphe*, la révolte orgueilleuse des mauvais *Anges* et la malice infernale des *démons* ; peut-être vous révolteriez-vous contre moi, et m'accuseriez-vous d'exagération, tant l'injure vous paraîtrait atroce et intolérable ! Eh quoi ! n'aurez-vous donc horreur que des noms, que des qualifications, et jamais des actions ou des faits, qui méritent ces qualifications et ces noms ? — Quand vous péchez, dites-moi, est-ce toujours pour trente deniers que vous trahissez votre maître, comme *Judas* ? Quand vous péchez, êtes-vous menacé, êtes-vous pressé par une populace amentée, comme *Pilate* ? — Quand vous péchez, Jésus-Christ est-il traduit à votre tribunal, sous le coup des accusations les plus graves, comme il le fut au tribunal de



*Caïphe* ? — Quand vous péchez, ignorez-vous la divinité de Jésus-Christ, comme l'ignoraient la plupart *des Juifs déicides* ? — Quand vous péchez enfin, votre orgueil est-il moins insupportable que l'orgueil des *Anges déchus* ; votre malice moins profonde que la malice *des démons* au fond des enfers ? Quelle inconséquence donc de ma part d'avoir tant d'horreur d'être comparé avec *Judas, Pilate, Caïphe, les Juifs déicides, les Anges mauvais et les démons*, quand mon image n'est pas seulement ressemblante, mais plus horrible que la leur : ECCE CUIUS IMAGINEM HORREBAM, ASPICIO IN ME HORRIBILIOREM !

III. Cette fois, ai-je dit tout ? Et avez-vous du péché la véritable idée ? Non, elle est autrement terrible, autrement effrayante. Et qu'y a-t-il donc de plus effrayant, de plus terrible que LA PASSION d'un Dieu, que LE RENOUVELLEMENT DE LA PASSION d'un Dieu, que LA NULLITÉ DE LA PASSION d'un Dieu, que LES ATROCITÉS QUI FURENT COMMISES A LA PASSION d'un Dieu ? Ah ! ce qu'il y a de plus terrible, de plus effrayant, le voici : c'est de voir l'ENFER, LA CROIX et LE PÉCHÉ subsister ensemble ; c'est de voir la croix plantée sur le bord de l'enfer, la croix rougie du sang d'un Dieu, et la croix ne pas sauver les pécheurs ! IN INFERNO, NULLA

REDEMPTIO ! Ce qui est plus effrayant mille fois, c'est de contempler une âme brûlant au pied d'une croix, et sur cette croix, un Dieu mort pour elle ! Ce qui est infiniment plus terrible, c'est une âme environnée de flammes, perdue, consumée dans le feu, et Dieu, avec tous les efforts de sa Toute-Puissance, ne pouvant la retirer de ces flammes ; ce sont les cris que Dieu jette dans les angoisses de la mort, et ces cris impuissants pour obliger le monstre infernal à relâcher sa proie ! Le mystère, de tous les mystères le plus incompréhensible et le plus profond, c'est *le péché vainqueur de Dieu, et Dieu vaincu par le péché* !... IN INFERNO, NULLA REDEMPTIO !

IV. Mais c'est assez, et je commence à comprendre, ô mon Dieu ! quel mal c'est que le péché. Voilà que du fond de l'abîme, où je suis tombé, je pousse des gémissements et des cris de douleur. Ces cris d'un cœur contrit, vous les entendez et vous les exaucez toujours : DE PROFUNDIS CLAMAVI AD TE, DOMINE. DOMINE EXAUDI VOCEM MEAM. Non, vous ne fermerez pas votre oreille à mes sincères regrets, à mes soupirs pénitents, aux élans de mon espérance : FIANTE AURES TUÆ INTENDENTES, IN VOCEM DEPRECATIONIS MEÆ. Si vous remontez jusqu'à mes premières iniquités ; si vous sui-

vez la trace honteuse et la malheureuse chaîne de tous mes crimes ; si vous comptez et calculez le nombre de mes péchés, qui est-ce, ô mon Dieu ! qui soutiendra ce poids énorme ? SI INIQUITATES OBSERVAVERIS, DOMINE ; DOMINE, QUIS SUSTINEBIT ? Mais il y a en vous un penchant à être propice qui me rassure ; un commandement exprès d'espérer toujours, et j'espère : QUIA APUD TE PROPITIATIO EST, ET PROPTER LEGEM TUAM SUSTINUI TE, DOMINE ! Votre promesse est solennelle de ne rebuter aucun pécheur, en quelque temps de sa vie qu'il vous invoque ; et c'est sur cette promesse immuable que j'appuie mon espérance : SUSTINUIT ANIMA MEA IN VERBO EJUS . SPERAVIT ANIMA MEA IN DOMINO ! Ma confiance en vous durera depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit ; et, à l'entrée de la nuit, elle recommencera jusqu'à l'aube du jour : A CUSTODIA MATUTINA USQUE AD NOCTEM, SPERET ISRAEL IN DOMINO ! Car, il y a dans mon Dieu une miséricorde inépuisable, et en son Fils une rédemption surabondante : QUIA APUD DOMINUM MISERICORDIA, ET COPIOSA APUD EUM REDEMPTIO ! Une goutte de son sang est plus que suffisante pour acquitter toutes mes dettes, emporter toutes mes souillures et effacer toutes mes iniquités : ET IPSE REDIMET ISRAEL, EX OMNIBUS INIQUITATIBUS EJUS ! — AMEN ! AMEN !



## X.

### MÉDITATION

SUR

NOS PROPRES PÉCHÉS.

---

I. Le péché, c'est *la préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu!* Et qui pourra jamais comprendre l'énormité d'un tel méfait? Pour la comprendre, il faudrait concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature; car la malice du péché doit être aussi grande par proportion que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs; or tout cela est infini, et par conséquent hors de la portée d'une raison aussi faible et aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu, que quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe toujours

infiniment tout ce que j'en connais ; il est de l'essence du péché que, quoique j'en imagine, il soit toujours plus difforme et plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je pense qu'il a converti les Anges en démons ; qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parents, et qu'il les a perdus avec toute leur postérité ; qu'il dépouille l'âme de tous ses mérites, en eût-elle amassé des trésors sans nombre, et qu'il l'expose à des supplices éternels ; quand je me représente tout cela, ce n'est rien encore, dit saint Augustin, parce que tout cela n'est rien en comparaison de ce que je puis me représenter, qui est la majesté du Créateur offensée, et comme dégradée dans l'estime du pécheur.

II. Mais s'il en est ainsi, en méditant ces terribles châtimens, et pour le péché des Anges et pour le péché de nos premiers parents, nous avons dû sentir jusqu'au fond de nous-mêmes comme un frémissement, une crainte, un tremblement salutaire ; nous avons dû nous écrier, en sondant les plis et replis de notre conscience : « Je suis un homme perdu ! » ET DIXI : PERIIT FINIS MEUS (1) ! Et ce-

(1) Thren. III. 18.

pendant, nous ne nous sommes encore vus que *secondairement*. Il ne faut plus considérer le péché des autres, mais considérer nos PROPRES PÉCHÉS. Il faut nous voir NOUS, CE QUE NOUS SOMMES ET TELS QUE NOUS SOMMES. A quoi bon nous mentir à nous-mêmes ? A quoi bon vouloir nous déguiser quelque chose ? Nous ne pourrions jamais nous cacher aux regards de Dieu, ni fuir les remords de notre conscience. Il est donc temps d'examiner toute notre vie passée, et de nous faire à nous-mêmes UNE CONFESSION GÉNÉRALE. En la faisant, demandons à Dieu UNE INTENSE DOULEUR de nos péchés, ET LE DON DES LARMES, LES LARMES D'UNE VRAIE CONTRITION (1).

Un saint vieillard, Paphnuce, solitaire de la Thébaïde, dans une de ses rares excursions, que lui commandait l'esprit de Dieu, rencontre une pécheresse nommée *Thaïs*. Il la convertit ; et après l'avoir convertie, il la conduit dans les profondeurs du désert, l'enferme dans une espèce de cellule ou caverne, dont il fait murer la porte, laissant une faible ouverture pour l'introduction de l'air, de la lumière et des aliments indispensables à la vie.

(1, « Petere magnum et intensum dolorem, et lacrymas de meis peccatis » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. secund. — Secund. Præamb.).



Cela fait, il veut se retirer. — « Père, s'écrie la pauvre détenue, mon Père, quoi ! vous m'abandonnez ; vous me laissez seule ! Ah ! de grâce, indiquez-moi seulement comment il faut prier ! » — « Vous, prier ! répond le vieillard, et comment appelleriez-vous Celui que vous voulez prier ? L'appelleriez-vous : *votre Père ?* Vous êtes-vous montrée son enfant ? L'appelleriez-vous *votre Seigneur, votre Dieu ?* N'avez-vous pas méprisé ses lois, souillé son domaine ? » — « Et que dirai-je donc ? » reprit l'infortunée. — « Ce que vous direz ?... Le voici : *O Vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! O Vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi !* » — Et le vieillard s'éloigne. Restée seule, Thaïs ramasse le sable qui formait le sol de sa cellule ; elle en fait un monceau, qui lui représentait le monceau de ses iniquités ; et, jour et nuit, prosternée devant ce monceau de sable, cette masse de péchés, elle répétait sans cesse avec des larmes et des sanglots : « *O Vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! O Vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi !* » Et Thaïs est devenue une grande sainte ; nous l'honorons sur nos autels. — Faisons de même ; ramassons toutes les iniquités de notre vie ; formons-en comme un monceau ; et l'âme remplie de douleur et de regrets, les yeux pleins de larmes, de

temps à autre, écrivons-nous comme *Thaïs* :  
« *O Vous, qui m'avez créé, ayez pitié de moi !*  
*O Vous, qui m'avez créé, ayez pitié de moi !* »

III. Donc, suivant l'ordre des temps, et partageant ma vie par époques, je me reporterai aux premiers instants de ma raison, pour redescendre le fleuve de ma vie, ou mieux peut-être le torrent de mes iniquités. — A QUEL AGE LE PREMIER PÉCHÉ ? Je me rappelle l'impression qu'il fit sur moi, les circonstances, les lieux, les personnes. Je croyais être un nouveau Caïn, maudit de toute la nature, et que la terre allait s'entr'ouvrir pour me dévorer ! — A QUEL AGE LA PREMIÈRE CONFESION ? Je me rappelle comment ma mère me conduisit aux pieds d'un vénérable vieillard, dans l'ombre et le silence d'un lieu solennel, et me pressa de lui découvrir les troubles naissants de mon cœur : « Mon enfant, tu diras à ce prêtre qui tient la place de Dieu, qu'il y a beaucoup de légèreté et de dissipation dans tes prières ; que tu n'obéis pas, comme il faut, à tes parents ; que trop souvent tu fais de la peine à ta mère(1). Et puis,

(1) « *Inspiciendo vitam per annos singulos vel per singula tempora.... Inspicere locum, et domum ubi habitavi* » (Ex. sp. 1<sup>a</sup>. Hebd. Exerc. secund. Punct. 1<sup>um</sup>).

c'est tout ! Tu demanderas bien pardon au bon Dieu de toutes ces négligences. Il te pardonnera facilement ; car Dieu merci, tu n'as pas encore perdu ta robe d'innocence, mon bien-aimé enfant, *mon Ange !* » — Ma mère m'appelait un Ange, SON ANGE ! Ah ! c'est que, malgré ses larmes, ses veilles, ses prières, j'avais su me soustraire à sa vigilance ; c'est *qu'elle ne savait pas ; c'est qu'elle ne savait rien !* Ah ! si elle eût su ; peut-être en serait-elle morte de douleur ! — Je dis à mon confesseur ce que ma mère m'avait suggéré, mais je cachai ce que SEUL je savais, et que j'avais honte de révéler. Mon confesseur m'interrogea. Je balbutiai, j'hésitai, je restai muet, et, *comme Châteaubriand*, je sortis du confessionnal plus coupable que je n'y étais entré. — Écoutons Châteaubriand racontant lui-même ses impressions lorsque, pour la première fois, il se présenta au tribunal sacré de la pénitence :

« Ma piété paraissait sincère ; j'édifiais tout le collège. Mes regards étaient ardents ; mes abstinences répétées allaient jusqu'à donner de l'inquiétude à mes maîtres. On craignait l'excès de ma dévotion. J'avais pour confesseur le supérieur du séminaire des Eudistes, homme de cinquante ans, d'un aspect rigide. Toutes les fois que je me pré-

sentais au tribunal sacré de la pénitence, il m'interrogeait avec anxiété. Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein. Plus le jour de Pâques s'avoisinait, et plus les questions du religieux étaient pressantes. — « *Ne me cachez-vous rien ?* » disait-il. — Je répondais : « *Non, mon Père !* » — Et toujours : « *Non, mon Père !* » — Il me renvoyait en doutant, en soupirant, en me regardant jusqu'au fond de l'âme ; et moi, je sortais de sa présence, pâle et défiguré comme un mort ! Je devais recevoir l'absolution le Mercredi-Saint. Je passai la nuit du mardi au mercredi en prières, et à lire avec terreur le livre des confessions mal faites. Le mercredi, à trois heures après midi, nous partîmes pour le séminaire. Nos parents nous accompagnaient. En arrivant à l'église, je me prosternai devant le sanctuaire, et j'y restai comme anéanti. Lorsque je me levai pour aller à la sacristie, où m'attendait le supérieur, mes genoux tremblaient sous moi. Je me jetai aux pieds du prêtre. Ce ne fut que de la voix la plus altérée que je parvins à prononcer MON CONFITEOR. — « *Eh bien ! n'avez-vous rien oublié ?* » me dit l'homme de Dieu. — Je demurai muet. Ses questions recommencèrent,

et le fatal « *non, mon Père !* » sortit de ma bouche. — Il se recueillit ; il demanda des conseils à Celui qui conféra aux Apôtres le pouvoir de lier et de délier les âmes. Alors, faisant un effort, il se prépare à me donner l'absolution. La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante ; je m'écriai : « *Je n'ai pas tout dit !* » — Ce redoutable juge, ce délégué du souverain arbitre, dont le visage m'inspirait tant de crainte, devient le pasteur le plus tendre. Il m'embrasse et fond en larmes. « *Allons, me dit-il, mon cher fils, du courage !* » — Je n'aurai jamais un tel moment dans ma vie. Si l'on m'avait débarrassé du poids d'une montagne, on ne m'aurait pas plus soulagé. Je sanglotais de bonheur. J'OSE DIRE QUE C'EST DE CE JOUR QUE J'AI ÉTÉ CRÉÉ UN HONNÊTE HOMME ! (1) »

Comme Châteaubriand, nous avons eu peut-être ces hésitations, ces remords, ces craintes ; plutôt au ciel que nous ayons eu la même énergie pour nous vaincre !

A QUEL AGE LA PREMIÈRE COMMUNION ? Fut-elle bonne ? Ce fut le plus beau jour de la vie ; *une digue* pour arrêter le torrent !... Elle l'arrêta, en effet, quelque temps, du moins ; mais l'inondation croissant toujours, la digue céda

(1) Châteaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*.

enfin, et l'impétuosité fut plus grande que jamais. — AGE MALHEUREUX DE QUATORZE A DIX-HUIT ANS, où l'homme encore enfant peut si rarement tenir en équilibre toutes les passions qui grondent dans son sein!... Fautes plus graves, plus fréquentes, confessées plus rarement, avec moins de douleur, pour retomber toujours et plus grièvement encore!... Voilà ce qui conduit si souvent à l'habitude du sacrilège ou à l'abandon des sacrements. Ainsi, lorsqu'un malheureux tombe dans un fleuve profond, il revient à la surface pour s'enfoncer de nouveau, remonter avec peine, et enfin disparaître à jamais. N'était-ce pas là où vous en étiez dès votre jeunesse, pécheurs qui, dans l'amertume de votre âme, déroulez maintenant sous vos regards la série honteuse de vos crimes? Votre histoire n'est-elle pas celle de l'Enfant prodigue, et vos égarements n'ont-ils pas LES MÊMES CARACTÈRES D'ÉNORMITÉ?

IV. Un père avait deux fils. Le plus jeune des deux dit à son père. — LE PLUS JEUNE!... Ne vous reconnaissez-vous pas déjà à ce premier trait? — LE PLUS JEUNE!... Car n'est-il pas vrai que vous vous êtes égarés *de bonne heure*; que vos premiers jeux furent des crimes, vos premières inclinations des désordres, le premier usage de votre raison, un



abus ! — PREMIER CARACTÈRE d'énormité : s'égarer dès l'enfance. ADOLESCENTIOR DIXIT PATRI ! — MON PÈRE, avez-vous dit dans le commencement d'une passion naissante : MON PÈRE !... Car je ne prétends pas être un homme sans principes ou sans mœurs. Dieu est MON PÈRE, et il le sera toujours : PATER ! Mais, je voudrais un peu plus de liberté et de confiance en moi ; un peu moins de gêne et de contrainte ; n'être pas toujours conduit en enfant !... Pourquoi me défendre cette lecture qui n'est pas mauvaise ? Ces spectacles qui ne font sur moi aucune impression fâcheuse ? Cette liaison, cette amitié qui, après tout, est honnête et conforme à mon âge ? Je suis fatigué d'une vie si uniforme, si ennuyeuse, si dépendante ! Ma liberté est à moi ; je veux en jouir en maître et en propriétaire ; je saurai, certes, parfaitement me gouverner moi-même.

— SECOND CARACTÈRE D'ÉNORMITÉ : s'égarer à dessein, et se tracer à soi-même un plan d'égarement. PATER, DA MIHI PORTIONEM SUBSTANTIE, QUÆ ME CONTINGIT ! — A un certain âge, et même à tout âge, dans la route du vice, mais surtout *en impureté*, il n'y a que le premier pas qui coûte. Le premier pas une fois fait, jusqu'où ne peut-on pas aller ? jusqu'où ne va-t-on pas ? Jamais on ne s'arrête au terme qu'on s'est à soi-même fixé. On



franchit tout. Après avoir encore respecté quelque temps la décence, la pudeur, la religion sur certains points, on ne respecte bientôt plus rien. Passion terrible et maudite ! Il y a une liaison comme nécessaire, et une espèce de parenté entre l'impureté et tous les autres vices. « Je m'imagine voir la pompe infernale, disait l'énergique Tertullien, quand je vois l'esprit immonde faire son entrée dans un cœur ; une légion de démons l'accompagne toujours et en prend possession avec lui. » En ce genre de vices, un acte quelquefois suffit, et l'habitude est formée. En un jour, en une nuit, on a mis un intervalle immense entre Dieu et son âme. Un pas, un seul pas, et on est en pays étranger. — TROISIÈME CARACTÈRE D'ÉNORMITÉ : s'égarer au loin et à grands pas. NON POST MULTOS HOS DIES, PROPECTUS EST IN REGIONEM LONGINQUAM !

Hélas ! vous avez reçu une éducation si riche, si brillante ; qu'est-elle devenue ? Qu'est devenu ce goût si tendre pour la piété ? ce caractère qui semblait, par la grâce de Dieu, tout enclin à la vertu ? cette candeur de mœurs, cette sérénité d'âme, cette joie intime et profonde qui pénètre toutes les fibres du cœur ? Qui donc vous a enlevé ces magnifiques dons ? Ah ! toutes ces espérances, la volupté les a englouties ! un vice honteux a tout

perdu ! Il ne reste plus rien, absolument rien. Vous n'êtes plus que *corps et matière*. Vous n'êtes plus vous-même. Vous étiez intelligent, raisonnable, pénétrant, capable de connaître et de discerner le vrai, de goûter et de pratiquer la vertu ; et cette raison, éclairée des lumières de la foi, vous faisait presque l'égal des Anges ! Assurément, vous étiez la resplendissante image de Dieu ! Mais, ô bouleversement causé par le débordement d'une seule passion ! vous vous êtes livré à un penchant impur, et l'impureté de ce penchant a souillé, terni, effacé ces traits augustes et divins, qui annonçaient, avec tant de gloire, la prééminence de votre rang. Votre esprit s'est obscurci, votre cœur s'est corrompu, et, du milieu de cette corruption, il ne s'élève plus que de noires et infectes vapeurs. Doux charmes de la vertu ! Beauté ravissante, délices de la sagesse ! Honneur, réputation, noblesse, en vain, vous vous offrez à l'homme devenu sensuel, vos attraits ne le touchent plus ! Il ne soupire qu'après le sensible ! Il ne goûte que les satisfactions animales et grossières des sens ! O Dieu ! Est-ce donc là l'homme, cet être privilégié, votre plus belle image ? Je cherche l'homme dans l'homme, et je ne le trouve pas. QUATRIÈME CARACTÈRE D'ÉNORMITÉ : s'égarer jusqu'à se fermer à soi-

même toutes les voies du retour. ET IBI DISSIPAVIT SUBSTANTIAM SUAM VIVENDO LUXURIOSE !

Le commencement d'une passion est toujours délicieux. Délicieux moment ! Heure enchanteresse ! Mais toute passion, de sa nature, est insatiable, et par suite impossible à satisfaire. Elle tend toujours à l'excès, et l'excès coûte cher. Le plaisir n'est donc pas long, et dès que le plaisir cesse, commence la souffrance. Le pécheur, comme le prodigue, ne tarde donc pas à voir la misère, la disette, une famine cruelle fondre sur lui. Car, n'est-ce pas une famine véritable, que cette fadeur et cette insipidité des plaisirs les plus piquants, quand ils sont trop répétés et trop uniformes ; que cette faim et cette disette de plaisirs dans l'abondance même des plaisirs ; que ce goût pour les plaisirs, qui est toujours le même dans un âge qui n'est plus le même ; et de ne réussir qu'à peine à se satisfaire, en payant ses crimes et en les payant à grand prix ? CINQUIÈME CARACTÈRE D'ÉNORMITÉ : s'égarer jusqu'à consentir à être malheureux, pourvu qu'on s'égare. ET FACTA EST FAMES VALIDA !

Vous qui êtes encore jeunes, ou tentés de tomber dans la débauche, venez voir où conduit la débauche. Venez voir un enfant de Dieu, non plus obéir à un Père, mais à un maître dur et impitoyable ; être accablé sous

le joug des passions les plus honteuses, et traîner une chaîne qui le couvre d'ignominies ! A Dieu ne plaise que j'aie le courage de continuer le parallèle. Je me hâte de jeter sur tant d'horreurs, auxquelles notre langue se refuse, le voile et l'enveloppe d'une langue étrangère. SIXIÈME CARACTÈRE D'ÉNORMITÉ : s'égarer au-delà même des égarements ordinaires et humains, jusqu'à envier aux êtres sans raison leurs brutales et grossières satisfactions, sans pouvoir les partager ; jusqu'à ne vouloir que nourrir les pourceaux, ses passions, ses sens, troupeau immonde et infâme. ET CUIEBAT IMPLERE VENTREM DE SILIQUIS QUOS PORCI MANDUCABANT, ET NEMO ILLI DABAT !

Pesons bien ces différents caractères d'énormité que comporte tout péché grave, sa dégoûtante infection, sa malice INTRINSÈQUE, même quand Dieu n'en eût pas fait la défense (1).

V. Mais s'il en est ainsi du péché considéré en lui-même, QUI SUIS-JE DONC, MOI, pour avoir l'audace de le commettre ? Lucifer a poussé son cri de révolte à la tête d'une multitude

(1) « Ponderare peccata, inspiciendo fœditatem et malitiam, quam quodvis peccatum mortale commissum habet in se, etiamsi non esset prohibitum » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebdomada. — Exerc. secund. Secund. punct.).

d'Anges; et moi, JE SUIS SEUL!... Et SEUL, que suis-je en présence de tous les hommes? — Et tous les hommes, que sont-ils en présence de la cour céleste? — Et la cour céleste elle-même, qu'est-elle devant la Majesté de Dieu? — Quelle n'est pas MA PETITESSE? Fait-on cas de ce qui est petit, d'une feuille, d'un atome, d'un néant? — Que profonde est ma misère! — MA MISÈRE CORPORELLE! On ne fait nul cas de ce qui est vil, sali, dégoûtant, en état de dégradation, de corruption, qui menace ruine de tous côtés. Cela n'est bon qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds : « AD NIHILUM VALET ULTRA, NISI UT MITTATUR FORAS, ET CONCULCETUR AB HOMINIBUS (1). » — MA MISÈRE SPIRITUELLE ! Où le mal en moi n'a-t-il pas fait irruption ? Où n'a-t-il pas porté ses ravages ? Jugement gâté!.... Mémoire funeste!.... Imagination folle!... Volonté inclinée à tout mal, en tout temps!... Qu'est-il sorti de tout cela? Que n'en peut-il sortir encore? Point de source plus impure, ni de cloaque plus infect, ni de plaie plus purulente (2).

(1) Matth. V. 13.

(2) « Considerare *quis sim ego*, minuendo meipsum per exempla : *primo*, quantus sim ego in comparatione omnium hominum; *secundo*, quid sint homines in comparatione omnium Angelorum et sanctorum Paradisi; *tertio*, considerare quid sint omnia creata, in comparatione Dei : jam EGO SOLUS quid esse possim ? *quarto*,

VI. Et c'est moi, l'ignorance même, la faiblesse même, l'iniquité même, la malice même qui ose, en péchant, me mettre en opposition avec la souveraine Sagesse, la souveraine Puissance, la souveraine Justice, la souveraine Bonté, la souveraine Vie, la souveraine Vérité, la souveraine Béatitude, la souveraine Éternité, la souveraine Unité ! J'insulte, je méprise, je bafoue, j'ANNIHILE, autant qu'il est en moi, cette vive source, ce trésor infini de toutes perfections, cet abîme de gloire et de majesté ! Que dis-je ? en péchant, je me préfère à Dieu, et j'agis comme si j'étais, moi, la souveraine Grandeur, et Dieu, la souveraine bassesse ; comme si j'étais, moi, la souveraine Science, et Dieu, la souveraine folie ; comme si j'étais, moi, le souverain Bien, et Dieu, le souverain mal (1) !

*inspicere omnem meam corruptionem et fæditatem corpoream ; quinto, inspicere me quasi ulcus quoddam et apostema et tot nequitie, ac venenum tam turpissimum »* (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Exerc. secund. — Punct. tert.).

(1) « Considerare quis sit Deus, contra quem peccavi, secundum ejus attributa, comparando ea cum eorum contrariis quæ sunt in me : *Ejus Sapientiam cum mea ignorantia, ejus Omnipotentiam cum mea debilitate, ejus Justitiam cum mea iniquitate, et ejus Bonitatem cum mea malitia »* (Ex. sp. 1<sup>a</sup>. Hebd. — Ex. secund. quart. punct.).

VII. Et lorsque je me révolte ainsi, Seigneur, contre votre Majesté divine, à laquelle obéit tout ce qui existe, vous ne profitez de cette docilité que pour continuer de m'accabler de vos bienfaits. Tous les êtres et tous les éléments crient à la vengeance et sollicitent la perte de ce pécheur : — « Ordonnez, disent les Anges, et nous exterminerons le coupable. » — « Parlez, dit la foudre, un mot, un signe, et j'écrase ce pécheur. » — « Laissez faire, disent tous les fléaux ensemble, et cette tête altière aura bientôt courbé sa fierté et vous demandera grâce. » — VIS, IMUS, ET COLLIGIMUS ZIZANIA (1). — Mais en vain, tous les êtres et tous les éléments poussent-ils vers Dieu les cris d'une impatience vengeresse; en vain les attributs de Dieu réclament-ils contre cette patience excessive; en vain SA MAJESTÉ s'indigne-t-elle de se voir outragée impunément; SA PUISSANCE, de se voir bravée insolument; SA SAGESSE, de se voir méprisée ouvertement; SA JUSTICE, de se voir enchaînée si longtemps! — VIS IMUS, ET COLLIGIMUS ZIZANIA. — En vain l'enfer murmure des lenteurs de la justice de Dieu et en blasphème : — « Ce pécheur vit encore, et nous, disent les démons, tu nous rendis misérables dès que nous fûmes coupables.

(1) Matth., XIII, 28.



bles. — Où est donc ta Justice, d'avoir épuisé sur nous ta colère, et réservé à ce pécheur toute ta patience? » - « VIS, IMUS, ET COLLIGIMUS ZIZANIA. » — A toutes ces voix réunies, que répond LA MISÉRICORDE? — « Je ne saurais consentir à la mort de ce pécheur et à sa perte éternelle; SEULE et CONTRE TOUS je résisterai. Je résisterai aux empressements des Anges exterminateurs, aux impatiences des créatures vengeresses; à la réclamation de tous mes autres attributs, à la jalousie de l'enfer en courroux. Je couvrirai ce pécheur de ma longanimité comme d'un bouclier impénétrable. Que le ciel, la terre et l'enfer concluent à la punition du coupable, je différerai d'être juge, pour ne pas cesser d'être Père. NOLO MORTEM PECCATORIS. Ce pécheur a été entraîné par la fougue de ses passions, par la fougue et l'impétuosité de la jeunesse; peut-être reviendra-t-il à lui-même dans la tranquillité de l'âge mûr. L'âge mur est-il arrivé? peut-être réfléchira-t-il dans les langueurs et les glaces de la vieillesse. La vieillesse a-t-elle blanchi sa tête? Il a été rebelle dans la santé, dans la prospérité, en tout temps, peut-être se soumettra-t-il dans la maladie et les adversités. » — Un Dieu excité de toutes parts à punir, et qui ne punit pas! Un Dieu offensé, et qui attend le coupable!

C'est sans doute un des mystères les plus insondables à l'esprit humain ; une vérité qui paraît inconciliable avec l'idée d'UN DIEU INFINIMENT SAGE, qui ne devrait aimer que celui qui est aimable ; avec l'idée d'UN DIEU TOUT-PUISSANT, qui d'un de ses regards pourrait écraser le téméraire qui ose l'insulter ; avec l'idée d'UN DIEU INFINIMENT JUSTE, qui ne devrait avoir que des châtimens pour des rebelles, que de nouveaux enfers pour les tourmenter comme il faut (1) !

O MISÉRICORDE DE MON DIEU ! que vous êtes admirable dans vos délais et votre patience !

(1) « Quintum, in exclamationem prorumpere, ex commotione affectus vehementi ; admirando valde, quomodo creaturæ omnes (discursu facto per singulas) me sustinerint tamdiu, et hucusque vivum servaverint, quomodo Angeli, divinæ justitiæ gladium ferentes, æquo me animo tulerint, custodierint, suisque etiam juverint suffragiis : quomodo pro me intercesserint Sancti : quomodo cælum, sol, luna, et alia sidera, elementa, cunctarumque animantium genera, et terræ germina, debitæ vindictæ loco, mihi servierint : quo denique modo non absorberit me dehiscens tellus, et mille inferos reserans, in quibus perpétuas pœnas daturus essem » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebdom. — Exerc. secund. — Punct. quint.).

---



## XI.

MÊME SUJET. — ENFANT PRODIGE.

---

I. *Saint Grégoire de Nysse* voulant définir l'homme, disait : « Je n'aime pas la définition d'*Aristote* ; je n'aime pas davantage celle de *Platon*. On dit que *Démocrite* a donné la sienne, *Épicure* aussi. Laissez-moi toutes ces définitions, en voici une que je préfère à toutes les autres : L'HOMME EST UN ÊTRE QUI A LA FACULTÉ DE SE REPENTIR » !... Grande et noble faculté qui répond au plus touchant des attributs divins : LA MISÉRICORDE ! Dieu aime à exercer sur le repentir sa MISÉRICORDE ; et *saint Ambroise*, voulant nous faire comprendre combien cet exercice est doux au cœur de Dieu, nous dit ces paroles vraiment remarquables : « FECIT CÆLUM, ET NON LEGO QUOD DEUS REQUIEVERIT ». Dieu fit le ciel, et il

n'est pas dit qu'il se reposa. « FECIT TERRAM, ET NON LEGO QUOD REQUIEVERIT ». Dieu fit la terre, et il n'est pas dit qu'il se reposa. « FECIT SOLEM, ET LUNAM, ET STELLAS, ET NON IBI LEGO QUOD REQUIEVERIT ». Il fit le soleil, la lune, les étoiles, et il n'est pas dit non plus qu'il se reposa. « SED LEGO QUOD FECERIT HOMINEM, ET TUNC REQUIEVERIT, HABENS CUI DIMITTERET. Mais il fit l'homme, et il est dit qu'il se reposa, parce que désormais il avait une misère infinie à laquelle il pouvait pardonner!

Pour saisir, autant qu'il est en notre pouvoir, les richesses ineffables de la MISÉRICORDE infinie de Dieu à l'égard des âmes repentantes, rien n'est plus utile que d'étudier la parabole de l'Enfant Prodigue. Déjà, dans la méditation précédente, nous avons vu combien cette MISÉRICORDE de Dieu était admirable dans ses délais et sa patience; poursuivons, et voyons, à l'égard de l'Enfant Prodigue et de tous les pécheurs, combien cette même MISÉRICORDE est peut-être plus admirable encore dans ses recherches et ses prévenances, dans son pardon et ses magnificences.

II. Elle est admirable, cette MISÉRICORDE de mon Dieu, DANS SES RECHERCHES ET SES PRÉVENANCES. — Un sentiment, un regret, une

larme jointe à un peu de confiance, et votre conversion est commencée ; elle est déjà fort avancée. Projetez seulement votre retour, et votre Père est apaisé. Faites un pas pour revenir à Dieu, et Dieu vous préviendra. Mais, que dis-je ? vous préviendra ?... Ne vous a-t-il pas déjà prévenu ? Je vous défie de ne pas convenir que vous êtes invité, attiré, pressé par je ne sais quel charme puissant et invincible de revenir à Dieu. Je vous défie de ne pas entendre une voix intérieure qui vous rappelle, et une voix que vous connaissez assez. *Un fils peut-il se méprendre à la voix d'un Père ?* Je vous défie de ne pas ouvrir votre cœur aux regrets d'avoir affligé, d'avoir désolé un Père si bon, un Père qui, lorsqu'il pourrait lancer l'anathème et les foudres, n'emploie, pour vous faire revenir à lui, que des gémissements et des larmes !

« Vous avez péché, vous dit-il au fond de l'âme ; oui, vous avez grandement péché ; mais, c'est dans un temps où vous n'aviez encore aucune expérience, et où la raison ne parlait pas encore assez haut ; je ne m'en prends qu'à la légèreté et à la vivacité de l'âge : « NON QUÆROR QUOD ABIERIS » ; mais aujourd'hui que la raison est développée, que ma lumière vous éclaire, que ma grâce vous poursuit, et vous crie sans cesse : *revenez ; ...*

que vous ne reveniez pas de vos égarements, ah ! voilà l'outrage dont je me plains : « SED QUOD NONDUM REDIERIS, QUÆROR ! » — « Vos péchés sont les plus honteux et les plus infâmes de tous les péchés ; je le veux bien ; mais, je me dis à moi-même : la compagnie l'a entraîné ; l'exemple est si contagieux, le monde si mauvais ! il entre dans son péché plus de surprise et de facilité de caractère, que de corruption et de volonté bien arrêtée ; je ne me plains pas de vos écarts : « NON QUÆROR QUOD ABIERIS » ; mais aujourd'hui que la passion est éteinte et satisfaite, que le plaisir est passé, et qu'il ne vous reste plus que la honte, qu'attendez-vous pour vous repentir ? Qu'a donc le péché de si agréable, après qu'il est commis ? SED QUOD NONDUM REDIERIS, QUÆROR ! »

III. Vous êtes ému, vous êtes ébranlé ; mais vous n'êtes pas encore converti, vous n'êtes pas encore décidé à revenir à Dieu ; et cependant ce même Dieu, du haut du ciel, vous regarde déjà avec complaisance. Le Père du Prodigue vit venir son fils longtemps avant qu'il n'arrivât. Un étranger ne l'aurait pas distingué dans l'éloignement ; mais un Père voit venir un fils *de bien loin* ; je ne sais quoi de tendre, de paternel, l'avertit que



c'est lui : « CUM ADHUC LONGE ESSET, VIDIT ILLUM PATER ILLIUS ! » Car, qu'est-ce donc que ce remords qu'éprouve le Prodigue, et que vous éprouvez en ce moment comme lui ? Bénissez Dieu, au lieu de maudire votre sort. N'allez pas prendre les traits de sa MISÉRICORDE pour les flèches de sa colère. N'allez pas croire que sa MISÉRICORDE vous a abandonné, dans le temps même qu'elle est plus près de vous. Si Dieu vous afflige, c'est Dieu qui vous PRÉVIENT, qui vous recherche et qui vous appelle. Toute affliction est un commencement de pénitence, un pas vers Dieu, ou au moins un pas de Dieu vers nous. Combien de serviteurs sont maintenant dans l'abondance, à la table de mon Père, et moi, je péris ici de faim ! Combien de justes, moins favorisés que moi des dons de la fortune ou de l'esprit, ont tout ce qui rend la vie heureuse, tandis que moi, justement puni de mes crimes, je ne jouis de rien en possédant tout ! Combien d'autres goûtent toutes les consolations de la grâce et mangent le pain délicieux de Dieu ; et moi, que Dieu a toujours traité comme l'enfant chéri de sa maison, je me vois ici en proie à l'ennui, aux remords et aux chagrins : « QUANTI MERCENarii IN DOMO PATRIS MEI ABUNDANT PANIBUS ; EGO AUTEM HIC FAME PEREO ! » — Encore une fois, qu'est-ce que ce remords, ce

fruit de l'affliction et de l'épreuve, qu'un bienfait de la MISÉRICORDE, une grâce prévenante, un regard favorable de votre Père céleste ? « CUM ADHUC LONGE ESSET, VIDIT ILLUM PATER ILLIUS ! » — Qu'est-ce encore que cette lumière qui commence à briller à votre esprit ; ce feu d'amour qui commence à naître, à s'échauffer dans votre cœur : « *C'est trop longtemps souffrir ; trop longtemps gémir sous un joug qui n'est pas fait pour moi. Il me faut secouer une bonne fois ce honteux et indigne esclavage : SURGAM !* »

Mais où voulez-vous aller ? A qui demander un asile ? — Quelle est cette voix qui répond en vous : « A MON PÈRE ! A Dieu même qui est toujours mon Père, et qui ne peut cesser de l'être ! ses genoux ne sont-ils pas un asile assuré, et son cœur une retraite toujours ouverte ?... SURGAM ET IBO AD PATREM ! » — Mais réfléchissez-vous bien à ce que vous faites ? N'est-ce pas vous qui lui avez arraché la moitié de ses biens, et qui les avez prodigués en folles dépenses ? Que de grâces perdues ! Que de sacrements profanés ! — Et quelle est donc cette voix qui répond en vous : « *C'est un Père outragé, c'est vrai ; mais enfin, il est toujours Père ! Mon Père est le seul bien qui me reste ; mais c'est un bien qui me suffit. Eût-on perdu et dissipé*

*tous les autres biens, tant qu'il reste un Père, il reste le premier et le plus grand de tous les biens ! SURGAM ET IBO AD PATREM ! » — Mais à quelles marques pourra-t-il vous reconnaître, dépouillé, défiguré comme vous êtes ? — Et quelle est donc cette voix qui répond en vous : « Ah ! un Père a les yeux plus perçants et plus clairvoyants que les autres. Un Père reconnaît toujours le fils le plus méconnaissable. Si ses yeux ont peine à me reconnaître, son cœur lui dira qui je suis, et l'avertira qu'il est Père : SURGAM ET IBO AD PATREM ! » — Mais que lui direz-vous enfin, et que pouvez-vous lui dire, en embrassant ses genoux, en les baignant de vos larmes, en lui demandant pardon ; quel ton, quelle voix, quelle expression employer ? — Et quelle est donc cette voix qui répond en vous : « Ah ! je lui dirai comme l'Enfant Prodigue : Mon Père, ... PATER ! Et ce n'est pas en vous, mon Dieu ! un vain et inutile nom. A combien de titres ce nom vous est dû ? Comme vous remplissez tout ce qu'il signifie, et dans toute son étendue ! Personne n'est autant Père, ni meilleur Père que vous !... PATER !... On épuise les bontés d'UN AMI, on épuise la compassion d'UN JUGE, on épuise l'indulgence d'UN MAÎTRE, mais on n'épuise pas les tendresses d'UN PÈRE !... PATER !... — Et j'ai cru n'avoir pas be-*

*soin d'autre médiateur, d'autre intercesseur auprès de vous, que LE DOUX NOM DE PÈRE !... PATER ! — Je lui dirai encore : Je ne viens pas excuser mes torts ; je ne viens pas me justifier ; je ne viens pas faire retomber toute la gravité de mes fautes sur ma jeunesse, mon inexpérience, mon âge, la vivacité de mes tentations, le malheur et l'entraînement des circonstances ; non, je dirai simplement : j'ai péché !... PECCAVI !... Et ce n'est pas un seul péché que j'ai commis, mais des millions de péchés, et des péchés de tout genre ! Et la rapidité avec laquelle ils se sont succédé et engendrés les uns les autres, les grossit, les entasse et les surcharge ! Et la fureur, l'acharnement avec lequel j'ai péché, les noircit et les aggrave ! Et personne n'a jamais péché, ni si souvent, ni si gravement, ni si opiniâtrement que moi ! Et c'est pour cela que je lui dirai simplement : PECCAVI ! — Je lui dirai encore : Mes actions ont été honteuses, et LE CIEL en a rougi ! Mes discours ont été impies, et LE CIEL en a été l'objet ! Mes désordres ont été scandaleux, publics, et LE CIEL en a été témoin : PECCAVI IN CŒLUM ! — Mais ceux de mes crimes qui ont paru en plein jour, sont encore les moins odieux ; mes crimes solitaires, ces œuvres de ténèbres, que votre œil si perçant a éclairés en secret ; ces crimes sont*

*bien autrement énormes ! O mon Père ! Ces crimes dont je vous ai forcé de soutenir le spectacle et la vue, je ne puis aujourd'hui en soutenir moi-même la pensée, en supporter le souvenir : PECCAVI IN CÆLUM, ET CORAM TE ! »* — Encore un coup, qu'est-ce que cette lumière si vraie qui vous pénètre, si ce n'est un regard de votre Père céleste sur vous ; un doux regard qui vous éclaire, en même temps qu'il vous échauffe, qui jette à la fois dans votre âme la lumière et la force ? — *O grâce prévenante*, que vous êtes lumineuse et féconde ! « CUM ADHUC LONGE ESSET, VIDIT PATER ! »

IV. Un autre Père que le Père du Prodigue aurait cru que c'était assez d'attendre ce fils ingrat ; que c'était beaucoup de le souffrir à ses pieds ; mais le Père dont je parle, dès la première apparence du retour de son fils, sent toutes ses entrailles s'émouvoir. Avant que ce fils ait formé aucunes paroles en lui-même, le Père a déjà écouté la profonde résolution d'un cœur qui se détermine, avant toute expression, à reconnaître sa faute et à la corriger ; et l'unique sentiment que ce Père éprouve est celui d'une douce émotion et du plus sensible attendrissement. Le fils l'avait bien espéré, et cette espérance était la première cause de son retour. *O grâce préve-*

*nante*, que vous êtes admirable, que vous êtes éloquente : « MISERICORDIA MOTUS EST ! » — Ce Père n'est pas le maître de sa tendresse ; il court, il vole au-devant de son fils. Ce fils, c'est la misère toute seule qui le ramène ; c'est l'impuissance et le désespoir de trouver mieux ; n'importe, voilà que le fils se traîne avec lenteur sur la route, et le Père *accourt* ! Le fils vient avec toute la pesanteur qui conviendrait au Père, et le Père *accourt* avec toute la légèreté, avec tout l'empressement que le fils devrait avoir. Le fils *vient*, mais le Père *prévient* : « MISERICORDIA MOTUS EST, ET ACCURRENS ! » — Quel intérêt avez-vous donc, ô mon Dieu ! au retour de cette âme égarée, pour que vous devanciez ainsi son arrivée ? Le chemin est rude et long, et vous lui en épargnez la fatigue, et vous en faites vous-même le plus difficile trajet ! La grâce de sa conversion, elle ne vous la demande que bien tard, et vous vous hâtez de la lui offrir. Elle ne voudrait pas être convertie si tôt, et vous ne pouvez souffrir de délai ; et vous vous avancez dans la route pour que la rencontre soit plus rapide : « ET ACCURENS ! » — Est-ce à vous, ô mon Dieu ! à faire les avances et les premières démarches ? N'est-il pas messéant que, mille fois rebuté, vous vous exposiez à de nouveaux rebuts ; qu'ou-

bliant et déposant votre auguste qualité de juge, vous vous souveniez uniquement que vous êtes Père; que vous descendiez de votre trône d'où vous pouviez lancer un arrêt qui vous vengeât, pour aller recevoir et embrasser un fils qui vous craint peut-être, mais qui ne vous aime guère encore?... « ET ACCURENS! » — Ah! ce prodige de la MISÉRICORDE de Dieu à l'égard des pécheurs, loin d'être contraire à sa gloire, la rehausse davantage! Un Dieu qui est la grandeur même, n'est jamais plus grand que par la bonté! Son plus bel attribut, c'est sa MISÉRICORDE; et la MISÉRICORDE n'a point de qualité plus brillante, que d'être une MISÉRICORDE PRÉVENANTE. S'il y a de la gloire à être respecté, il y a plus de gloire encore à être aimé! Punir, c'est son droit; ne punir pas, c'est générosité de son cœur! Punir, c'est agir en juge; ne punir pas, c'est agir en roi. La grâce ne dépend pas du juge; mais elle dépend du Souverain. Encore ne dépend-il pas des Souverains de la terre de faire grâce comme notre Dieu : *offrir à un coupable son pardon avant qu'il le demande*. L'inviter à le demander, serait chez eux une faiblesse, et compromettre leur dignité; mais en Dieu, c'est faire de l'autorité souveraine le plus bel usage; c'est une noblesse de sentiments, une générosité qui n'appartient qu'à



lui seul, une prévenance plus glorieuse mille fois que la vengeance la plus solennelle : « MISERICORDIA MOTUS EST, ET ACCURRENS ! » — Bien dur serait le cœur qu'une MISÉRICORDE infatigable et si constante dans ses recherches ne convertirait pas !... Et cependant sa conversion serait-elle désespérée, et la MISÉRICORDE épuisée ? Non, la MISÉRICORDE est encore plus aimable, plus attendrissante DANS SON PARDON ET SA MAGNIFICENCE.

V. Permettez-moi, Seigneur, de vous le dire avec saint Ambroise : s'il y a tant de pécheurs et de si grands pécheurs sur la terre ; si la terre est couverte de péchés et de péchés atroces, c'est votre patience à attendre les coupables qui les enhardit ; c'est votre constance à les prévenir qui les autorise ; mais c'est surtout votre facilité à pardonner qui les rassure. Vous ne paraissez, presque à chaque page de votre Évangile, que sous les douces et charmantes qualités *de Père, d'ami, de frère et de pasteur*. Que ne vous montrez-vous plus souvent sous l'appareil auguste et formidable *de juge et de vengeur* ; pourquoi êtes-vous si lent à punir et si prompt à pardonner ? Mais que dis-je ? ô mon Dieu ! Est-ce bien à moi de parler ainsi, moi qui suis si redevable à votre MISÉRICORDE qui

attend, à cette MISÉRICORDE qui recherche, à cette MISÉRICORDE qui pardonne? Ah! loin de m'en plaindre, quelle reconnaissance ne lui dois-je pas?

Le Prodigue et son Père se rencontrent enfin. Sans doute que ce Père modérera du moins devant son fils la joie de son retour; qu'il le recevra avec un visage sévère, un air de mécontentement; qu'il prendra sur lui de lui faire au moins quelques reproches. Dans une pareille circonstance, il y a certaines réserves, certains dehors, certaines bienséances à garder. Ah! ces règles de prudence, elles sont faites pour les Pères ordinaires; mais un Père comme celui du Prodigue, mais notre Dieu ne sait point d'autres règles que celles de sa tendresse. DES REPROCHES?... il n'en a pas seulement la pensée. On tend une main froide et une joue pâle à un ennemi qui demande la réconciliation; mais un Père ouvre à son fils qui revient ses deux bras et son cœur. Des mesures et des précautions, le Père n'en prend aucune. Dissimuler sa joie, il n'en est pas capable. Il reçoit l'enfant de sa douleur, que dis-je? il le reçoit? *il accourt, il s'attendrit, il tombe sur son cou*; remarquez: il ne s'y jette pas, IL TOMBE!!! « CECIDIT! » il ne peut se retenir, il s'incline, il s'abaisse lui-même, il

semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré! Voilà comme un Père se venge et punit, quand il aime à l'excès!

Qui pourrait rendre et exprimer ce qui se passa, ce qui se dit, ou plutôt ce qui ne se dit pas, dans cette scène attendrissante?... Le fils entre les bras du Père!... Le Père entre les bras du fils! La reconnaissance du fils est trop grande, la joie du Père est trop vive pour employer des paroles. Les grands sentiments sont muets et ne s'expriment que par les larmes. Tout ce que l'Écriture, si énergique d'ordinaire, a pu nous dire de cette singulière réception, c'est que le Père tient longtemps son fils serré entre ses bras : « *CECIDIT SUPER COLLUM EJUS, ET OSCULATUS EST EUM!* »

Les premiers sentiments étaient trop vifs pour pouvoir s'expliquer; mais après avoir donné à la tendresse les premiers instants, on parle enfin, et on s'explique. Non, jamais il n'y eut de plus beaux débats, de plus glorieux combats entre la tendresse filiale et la tendresse paternelle; et, jamais la tendresse paternelle ne triompha d'une manière plus complète et plus éclatante. « O MON PÈRE ! » dit le fils; et la parole lui manque.— « O MON FILS ! » dit le Père; et la parole expire sur ses lèvres, — « MON PÈRE !... » « MON FILS !... »

« MON FILS !... » « MON PÈRE !... » On ne peut encore en dire davantage ; mais que ces deux beaux noms expriment déjà bien ce que veut dire le fils, et ce que sent le Père ! Celui qui n'entendrait pas encore assez tout ce qu'ils signifient verrait bien à ces regards si doux et si tendres, à ces deux visages baignés de larmes, que c'est un pardon que demande le fils, et que le Père ne peut souffrir qu'on le lui demande, parce qu'il est accordé depuis longtemps. Cependant, le fils vient à bout de prononcer trois paroles qu'il avait préparées ; mais le Père ne répond pas aux paroles de son fils ; il ne répond qu'à son propre cœur et à sa tendresse : « MON PÈRE ! J'AI PÉCHÉ CONTRE LE CIEL ET CONTRE VOUS !... » Vite, dit le Père, vite, qu'on ne le laisse pas un moment dans sa honte ; et moi, dans ma peine. Qu'on apporte sa première robe : « CITO, PROFERTE STOLAM PRIMAM !... » « AH ! MON PÈRE ! JE NE MÉRITE PAS D'ÊTRE APPELÉ VOTRE FILS !... » Vite, dit le Père, qu'on apporte et qu'on lui mette aux doigts un anneau qui sera la marque de sa noblesse, une preuve qu'il est encore et que je le reconnais comme mon fils : « DATE ANNULUM IN MANU EJUS !... » « AH ! MON PÈRE ! JE NE DEMANDE QUE D'ÊTRE REÇU A VOS GAGES ET ADMIS AU NOMBRE DE VOS MERCENAIRES !... » Vite, dit le Père, qu'on fasse un

festin, qu'on n'épargne rien pour célébrer cet heureux retour; ce jour est un des plus beaux de ma vie : « MANDUCEMUS ET EPU-LEMUR ! » — Dans l'excès enfin et le transport de sa joie, ce Père n'a des yeux, des caresses, des bras, des sentiments, que pour cet enfant revenu à lui. On dirait que c'est l'enfant ingrat et rebelle qui est l'enfant chéri. Aussi le frère aîné, toujours sage, toujours attaché à son Père, et cependant moins caressé, en fut-il froissé, et ne voulut pas participer à cette fête : « INDIGNATUS EST, ET NOLEBAT INTROIRE ! » Est-il possible, en effet, ô mon Dieu ! que non seulement vous rétablissiez ce pécheur dans tous ses droits, sans restriction, mais encore avec avantage; que vous lui témoigniez un surcroît d'affection et de bienveillance, capable de causer une sainte envie à vos plus fidèles serviteurs; que vous portiez vos faveurs, et je puis dire vos attentions délicates, sur ce pécheur converti, au point de scandaliser les justes?... « INDIGNATUS EST, ET NOLEBAT INTROIRE ! »

VI. Et le Père du Prodigue veut bien justifier sa conduite auprès de son fils aîné. « Il y a longtemps que vous êtes à mon service, sans jamais vous être démenti, cela est vrai, mon enfant; mais ne vaut-il pas mieux ne

s'être jamais éloigné de moi, que d'être bien reçu, après une longue absence ? N'est-ce pas une plus grande grâce que d'avoir obtenu un pardon ?... « FILI, TU SEMPER MECUM ES ! » — Mais, votre frère, je ne le comptais plus au nombre des vivants ; aujourd'hui, contre toute espérance, je le vois revivre à la grâce : « MORTUUS ERAT, ET REVIXIT ! » — Tous les moyens de gagner, de m'attacher, de convertir cet âme avaient échoué ; je me voyais obligé de la perdre, de la réprouver, cette âme créée de ma main, et rachetée de mon sang ; et aujourd'hui, je la retrouve, cette âme perdue : « PERIERAT, ET INVENTUS EST ! » — Vous ne voulez pas qu'un enfant perdu et retrouvé, un fils mort et ressuscité, fasse cesser la tristesse et les regrets, ranime une joie qui paraissait éteinte ! Vous ne voulez pas que la joie du retour se mesure sur la douleur qu'avait causée sa perte ! Vous voulez qu'après une si riche, une si heureuse découverte, la joie d'un Père ne soit qu'une joie médiocre, mesquine, ordinaire ! Serait-elle la joie d'un Père, la joie d'un Dieu, si ce n'était pas une joie magnifique et sans mesure ? « MORTUUS ERAT, ET REVIXIT !... » « PERIERAT, ET INVENTUS EST ! » — C'est ainsi que Dieu parle de celui qu'il retire d'un abîme de maux. Les cœurs sont saisis d'une joie sou-

daine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde ; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne ; et, s'il est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par des sentiments humains, il s'émeut plus *sensiblement* sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes, qui sont ses anciens et perpétuels amis : VOUS ÊTES TOUJOURS AVEC MOI ! ILS SONT TOUJOURS AVEC L'AGNEAU !

VII. Ainsi donc, ô mon Dieu, vous pardonnez au Prodigue, et vous pardonnez sans réserve, sans délai et avec un surcroît de faveurs!... SANS RÉSERVE ! Dans les réconciliations humaines, on ne revient jamais au premier état, à la première amitié, à la même confiance. Il reste toujours, au fond du cœur, je ne sais quelle amertume ; mais vous n'êtes pas, ô mon Dieu, sujet à cette faiblesse!... SANS DÉLAI ! Après tant de paroles données et violées, il semble que vous devriez différer le pardon, pour prendre vos sûretés ; mais non, un regret sincère consume des tas monstrueux de péchés ; une larme en efface des milliers ; un acte de contrition, et tout



est fini !... AVEC UN SURCROIT DE FAVEURS ! *Madeline*, après avoir été une femme perdue, n'en fut pas moins la plus sainte amante du Sauveur ! *Pierre*, qui l'avait renoncé, ne laissa pas d'être le premier de ses Apôtres, et le chef de son Église ! *Paul* ne fut pas moins un des astres les plus brillants de la religion, après en avoir été le persécuteur et le fléau ! *Augustin*, après avoir résisté si longtemps à la grâce, n'en goûta pas moins les douceurs de cette même grâce, et ses plus délicieux transports !

Eh bien ! tout ce qui vient d'être dit, est-ce le comble des prodiges de la MISÉRICORDE ? Non.

VIII. *Le Prodige des Prodiges*, c'est que l'Enfant Prodigue une fois rentré dans les bonnes grâces de son Père, ne les ait plus perdues, et que nous, après les plus belles démonstrations et les serments les plus sacrés, réitérés aux pieds des ministres de la MISÉRICORDE, nous nous soyons encore égarés ! Autant d'égarements, autant de retours ; et autant de retours, autant d'égarements ! Malgré cela, Dieu nous attend encore, Dieu nous recherche encore, Dieu nous offre encore le pardon, espérant toujours qu'enfin sa constance lassera notre incons-

tance, et que son invariable MISÉRICORDE triomphera de nos éternelles vicissitudes !

*Le Prodige des Prodiges*, c'est que l'inaction et le silence de sa colère fait blasphémer l'impie : « Le voilà, ce Dieu des chrétiens, retiré dans sa lumière inaccessible, dans le fond de son bonheur, n'étant touché ni de nos vices, ni de nos vertus, impuissante et vaine idole, se souciant fort peu des choses qui se passent ici-bas » ;... et qu'au milieu de ces blasphèmes, Dieu soit toujours patient, toujours Père des MISÉRICORDES !

*Le Prodige des Prodiges*, c'est que la prescience claire et certaine de l'inutilité et de l'abus de ses bontés, n'en interrompt pas le cours ; c'est que l'impie lui-même, qui tourne en dérision cette infatigable MISÉRICORDE, en éprouve, sans le vouloir et sans le savoir, la protection et les condescendances infinies ; c'est que Dieu voie des réprouvés qui ne se convertiront jamais, et qu'il les supporte avec la même patience, qu'il les prévienne avec la même volonté, et leur offre leur grâce avec la même sincérité, que s'ils devaient un jour répondre à ses bienfaits ; qu'il souffre enfin si longtemps, dans sa maison, les vases de rebut et d'ignominie, attendant qu'ils se brisent eux-mêmes : « SUSCITAVIT VASA IRÆ, APTA IN INTERITUM ! »

IX. « *Mais comment cette Miséricorde aura-t-elle pitié de moi, me crie quelqu'un du fond de l'abîme de ses misères (1) ? J'ai péché de si bonne heure ! La première lueur de ma raison fut comme la première étincelle de mes passions ! On ne revient pas de si loin !...* »

Rassurez-vous, pécheur, le Prodiges s'était égaré dès l'enfance, et son pardon ne lui coûte que la peine de venir le demander. Dieu a fait beaucoup plus pour vous en vous attendant et en vous recherchant, qu'il ne lui en reste à faire en vous pardonnant. O mon Dieu ! que les hommes vous connaissent mal, vous et votre éternel amour, lorsqu'ils se persuadent que leur iniquité peut remonter si haut qu'il soit impossible à votre MISÉRICORDE d'aller la dessécher jusqu'à sa source ! — « *Si j'avais du moins répondu à quelques-unes de ses grâces ; mais, inspirations, remords, promesses, menaces, tout a été inutile ! J'ai abusé de tout ! Mes résistances se sont prolongées à proportion de ses bontés ; et la mesure de ses bienfaits a été celle de mon obstination !...* » Consolez-vous, pécheur, le Prodiges aussi a épuisé sa

(1) « Concludere COLLOQUIO MISERICORDIÆ, ratiocinando, et gratias agendo Deo Domino nostro, quod mihi dederit vitam usque » (Ex. sp. — 1<sup>a</sup> Hebd. — Exerc. secund. —... Colloq.).

portion de biens ; et vous n'avez pas épuisé toute la portion de grâces que Dieu vous destine. Une patience qui a si longtemps attendu, se change facilement en indulgence qui pardonne. O mon Dieu ! que nous sommes petits et bornés dans les idées que nous nous faisons de VOTRE MISÉRICORDE , croyant qu'il puisse y avoir un seul homme sur la terre, plus misérable de son fond et plus pécheur, que son Dieu n'est bon et miséricordieux, par la nécessité même de son être ! — « *Encore s'il y avait du moins un lieu où j'eusse passé sans y laisser les traces honteuses de mes iniquités. Mais en revenant sur toutes mes voies, je trouve tous mes pas marqués par des chutes et des ingrattitudes monstrueuses!...* » Ne perdez pas courage, pécheur, toutes les voies du Prodigue étaient souillées de ses crimes ; mais vint enfin le dernier, et il obtient son pardon. Et ce sentiment de honte de vous-même qui vous pénètre maintenant, ce désir sincère de retour vers Dieu, peut-être est-ce le terme où ce même Dieu vous a attendu, la digue où doit s'arrêter le cours de vos désordres, le moment fortuné où doit jaillir la source de vos larmes ; laissez, laissez-en échapper une seule, et sa patience à l'attendre est un gage de son empressement à la recueillir. O mon

Dieu ! Si VOTRE MISÉRICORDE était mieux connue, il n'y aurait plus sur la terre ni péchés, ni pécheurs ! — *Mais une infinité de malheureux brûlent en ce moment, et brûleront éternellement dans les enfers pour des péchés moins nombreux et moins énormes que les miens ; et plusieurs, pour des péchés occasionnés par les miens ; et si les victimes du scandale ont péri, l'auteur du scandale, que deviendra-t-il ?.....* Ce qu'il deviendra ? L'enfant chéri de son père ! Un pénitent ! un saint ! quand il le voudra ! Dieu, par un juste jugement, n'a pas offert à vos complices la grâce qu'il vous offre encore ; et s'il avait voulu que vous périessiez comme eux, vous auriez dû périr avant eux. O mon Dieu ! A quoi tient-il donc que les hommes, et les plus scélérats, ne se jettent, ne se précipitent dans le sein de VOTRE INCOMPRÉHENSIBLE MISÉRICORDE ? — « *Mais Dieu pardonnerait-il encore à un pécheur qui, depuis tant d'années, n'a point voulu de son pardon ; craignait de le demander ; aurait été fâché de l'obtenir ; qui, dans l'empportement et le délire de la passion, a eu la fureur de dire : qu'il n'y ait plus pour moi de miséricorde et de pardon ; que je brûle un jour, pourvu qu'aujourd'hui je me satisfasse ?.....* » Tranquillisez-vous, pécheur, vous y renoncez à

LA MISÉRICORDE, comme le Prodigue au reste de l'héritage; mais vous n'aviez aucun droit d'y renoncer. LA MISÉRICORDE était votre bien; mais vous étiez un pupille, qui ne pouvait aliéner ses biens. Votre renonciation a été vaine et sans effets, et vous jouissez encore DE CETTE MISÉRICORDE qui vous tend les bras, et vous ouvre son sein. Elle ne vous l'ouvrirait plus, si l'acte eût été valide. O mon Dieu ! qui a jamais sondé toute la profondeur, et trouvé LE FOND DE L'ABIME DE VOS MISÉRICORDES ? — « *Mais, qui sait si je n'ai pas déjà commis ce dernier crime, qui devait mettre le comble à tous les miens, et le sceau à ma réprobation ?...* » Moi, pécheur, je le sais et d'une science aussi certaine que je sais que vous vivez, et je puis vous assurer avec autant de certitude que vous n'êtes pas encore du nombre des réprouvés, qu'il est certain que vous êtes encore du nombre des vivants. *Dieu ne veut pas vous perdre, parce que vous n'êtes pas encore perdu.* Les occasions ne lui ont pas manqué, certes ; des raisons, il en avait mille ; et si vous n'êtes pas encore exécuté, c'est que vous n'êtes pas encore jugé. Grâce en soient rendues A SA MISÉRICORDE. Toutes les foudres du ciel seraient suspendues sur votre tête ; tous les gouffres de

l'enfer seraient ouverts sous vos pieds ; tant que vous ne serez pas la proie et la malheureuse victime *de la Justice* de Dieu, vous serez un sujet DE SA MISÉRICORDE ! Eussiez-vous rassemblé, entassé, accumulé dans votre âme toutes les iniquités de la terre, épuisé vous SEUL ce que toutes les passions à la fois peuvent suggérer de crimes, je vous défie d'en avoir plus commis que le sein DE LA MISÉRICORDE, qui vous est toujours ouvert, ne peut en engloutir en un moment et en absorber à jamais ! Il n'y a que deux péchés irrémissibles : *celui de présumer* DE LA MISÉRICORDE, *et de croire qu'elle vous attendra toujours, et celui de vous défier* DE LA MISÉRICORDE *et de croire qu'elle ne vous attend plus*. Préservez-vous de ces deux excès, et vous serez un illustre monument d'un troisième : D'UN EXCÈS DE MISÉRICORDE ! O mon Dieu ! le vice n'aurait plus d'attrait ni de charmes, si les pécheurs voulaient une fois contempler les richesses DE VOTRE ADMIRABLE MISÉRICORDE.

X. Admirez, si vous voulez, la majesté de Dieu, environné du cortège imposant des esprits bienheureux et des saints qui l'adorent ; j'admire bien plus LA MISÉRICORDE, toujours prête à pardonner à tous les pécheurs



qui l'outragent ! Et si elle se déploie dans le Ciel avec magnificence, la terre est peut-être encore un théâtre plus magnifique de ses étonnantes merveilles ! — Effrayez-vous, si vous le voulez, des rigueurs de la Justice de Dieu dans les enfers ; mais les flammes de l'enfer allumeront toujours dans mon âme le feu de l'amour sacré, en voyant que les malheureux habitants de l'enfer ne sont les victimes de cette Justice inexorable, que pour avoir été les témoins indifférents des prodiges DE LA MISÉRICORDE ; — que le ver cruel qui les ronge n'est autre que le souvenir des abus DE LA MISÉRICORDE ; et que Dieu ne me menace de me punir, qu'afin de ne me punir pas, et de me forcer à recourir A SA MISÉRICORDE ! — Étonnez-vous, si vous le voulez, et soyez presque scandalisé de ce que je ne vois partout que MISÉRICORDE ; de ce que je voile, j'oublie, je vous cache en ce moment toutes les autres perfections de Dieu pour ne laisser éclater que LA MISÉRICORDE ; qui de vous n'en a pas été lui-même, je ne dis pas l'objet, mais l'enfant ? Quel est celui d'entre nous, dont la reconnaissance puisse être bornée, timide ou muette, et qui ne doive s'écrier aussi haut, plus haut que personne : Ah ! je dois tout ce que je possède, tout ce que je suis, tout ce que je

dois être, moi-même tout entier, A LA MISÉ-  
RICORDE ! Si j'existe encore, C'EST MISÉ-  
RICORDE ! Si je ne suis pas en enfer, C'EST  
MISÉRICORDE ! Si j'espère que Dieu m'en  
préservera toujours, C'EST MISÉRICORDE !  
Si jamais j'entre au ciel, C'EST MISÉRI-  
CORDE ! Et quel est donc le cantique que je  
chanterai éternellement ? Tout le ciel ne  
retentira-t-il pas de ce cri unanime, de ce  
concert harmonieux et sublime : VOTRE  
MISÉRICORDE, ô mon Dieu, est la plus  
riche, la plus féconde, la plus brillante de  
vos perfections : « MISERATIONES EJUS SUPER  
OMNIA OPERA EJUS ». (1)

(1) Ps. CXLIV, 9.

---



## XII.

### MÉDITATION

SUR

LE CHATIMENT DU PÉCHÉ, MÊME EN CETTE VIE :

SUPPLICE DE LA CONSCIENCE.

---

I. LE PÉCHÉ EST LE PLUS GRAND MAL QUI SOIT AU MONDE. Il aura donc des châtimens proportionnés à son degré de gravité. *Le premier de tous* est un supplice inhérent au coupable, un supplice qui s'attache aux profondeurs de son être, un supplice qui, à tout moment de la vie, *l'accuse, le juge et le torture*. Ce supplice, le plus grand après celui de l'enfer, qui lui-même est un enfer anticipé, c'est LE SUPPLICE DE LA CONSCIENCE. — Dès ce monde, en effet, le pécheur est un coupable, déjà cité et accusé par les cris de sa cons-

ciencie. IPSA TESTIS!... Le pécheur est un coupable, déjà jugé et condamné au tribunal de sa conscience. IPSA JUDEX!... Le pécheur, enfin, est un coupable, déjà puni et exécuté par le glaive et les tourments de sa conscience. IPSA TORTOR!... C'est-à-dire que le pécheur est comme un damné, et un damné qui veut l'être, et qui fait de son enfer et de ses tourments son état et son élément.

II. Adam désobéit à Dieu, il pêche! Et à peine a-t-il péché, qu'*il prend la fuite et se cache*. Où donc, et pourquoi fuyez-vous, Adam? Qui peut vous nuire et vous faire trembler? N'êtes-vous pas le monarque du monde entier, l'image de Dieu et son représentant sur la terre? Toutes les créatures ne vous sont-elles pas soumises comme à leur maître absolu et comme au Créateur lui-même? — « J'AI ENTENDU LA VOIX DE DIEU! » répond le premier des pécheurs. — Eh quoi! LA VOIX DE DIEU? -- Dieu vous a donc parlé d'une voix de tonnerre? Dieu a donc fait retentir le paradis terrestre d'un cri de vengeance? — Non, ce n'est pas cela. — Et qu'est-ce donc alors? Qu'est-ce donc qui vous trouble? Personne ne vous accuse! — Vous vous trompez, répond saint Jean-Chrysostome, SA CONSCIENCE EST SON ACCUSATRICE; elle le cite, elle le traîne

autribunal de Dieu même : IPSA TESTIS! (1)

III. Niez, si vous le pouvez, et si vous l'osez; mais n'est-il pas vrai que, depuis le moment où vous avez commis le péché, une voix forte, une voix puissante, une voix di-

(1) « *Judex incorruptus, conscientiam dico, cum adversus hominem exsurget, clara voce clamabat, accusabat, et ostendebat, et quasi ante oculos scribebat ipsis peccatorum magnitudinem. Ideo enim benignus Dominus principio cum formaret hominem, conscientiam illi indidit accusatricem perpetuam, quæ decipi et fallaciam ferre posset nunquam. Et licet quis admissio peccato, perpetratoque aliquo facinore illicito, omnes homines celet, illam tamen accusatricem non poterit latere, sed quocumque abeat, illam perpetuo intra se habet obturbantem, laniantem, flagellantem, numquam quiescentem; sed et domi, et in foro, et in cœtibus, et in mensa, et dormientem, et surgentem adoritur, rationem delictorum exigit, obque oculos ponit et delictorum gravitatem, et subsequuturam pœnam, et quasi medicus optimus non cessat sua medicamenta apponere; et si semel depellatur, neque sic desistit, sed continuam sollicitudinem gerit. Hoc enim conscientiae opus est, ut jugiter memoriam ingerat, nec permittat unquam in factorum oblivionem nos venire; sed ob oculos proponat, uti vel hac ratione nos tardiores faciat, ne in eadem peccata prolabamur. Nam si cum ex conscientia tantum nobis sit subsidii, et tantum adjutorii, et si hanc habentes vehementem accusatricem, quæ nostram mentem flagellet, et cor lancinet, et quovis carnifice gravius instet, plerique neque sic ignaviam vincimus; si hoc destitueremur subsidio, quo non tunc statim excideremus? » (S. Joann. Chrys. in cap. III. Gen. Homil. XVIII).*

vine retentit sans cesse au fond de votre cœur, et vous répète ces paroles, qui ont jeté dans la terreur le premier des coupables : UBI ES ? — Ame malheureuse, où es-tu ? Qu'as-tu fait ? Qu'est devenue cette précieuse, cette inestimable innocence ; et la paix, la douce paix qui en était la compagne : UBI ES ? — N'est-il pas vrai que vos péchés ont beau être couverts et enveloppés des ténèbres de la nuit ; ou à l'abri, sous l'autorité de vos grands noms, de vos emplois ou de vos richesses ; n'est-il pas vrai qu'à peine ces péchés ont été commis, que *votre conscience*, qui était en vous, s'est levée contre vous ; que ce témoin incorruptible ne cesse de vous accuser au tribunal de cette justice intérieure et domestique, à laquelle le souverain législateur a confié tous ses droits et commis son pouvoir ; et que ses reproches, ses accusations, sont aussi multipliés que les instants que vous passez dans le crime : ADAM, UBI ES ? — N'est-il pas vrai que vous voudriez bien étouffer cette voix importune, et que vous ne pouvez pas ? Que, dans la solitude, cette voix est terrible, et que vous fuyez la solitude ? Que, dans les parties de plaisir, cette voix vous suit, et que vous ne pouvez prendre à l'aise tous vos plaisirs ? Que, dans vos salons, dans vos cercles, dans vos réu-



nions et vos fêtes, un air d'inquiétude et d'embarras vient quelquefois, tout à coup, malgré vous, se peindre sur votre visage ; que vous ne pouvez assez vous posséder, assez vous dissimuler, assez cacher au fond de vous-mêmes les terreurs qui vous agitent ? Que dans votre sommeil même, elle veille encore, cette voix infatigable, et ne s'endort pas ? Que jusque dans les bras du repos, elle vient vous troubler par les accents les plus lugubres, par les plus effrayants fantômes, et que vous ne vivez pas, que vous ne pouvez pas vivre un instant, dans le calme et dans la paix : ADAM, UBI ES ?

IV. Dites, tant que vous voudrez, que vous avez la paix ; que votre existence s'écoule doucement et sans secousse ; que vous vous êtes affranchis de bonne heure des préjugés de l'éducation et de l'enfance, que, bien au-dessus de toutes les craintes populaires, vous menez la vie la plus tranquille, la plus heureuse du monde ! — Mais si vous êtes si tranquilles et si heureux dans l'iniquité, pourquoi donc êtes-vous si affamés, si altérés de plaisirs ? Pourquoi courez-vous avec un tel transport à tous les divertissements de la cité ? Pourquoi désirez-vous qu'ils se suivent de si près ? Pourquoi en craignez-vous

si fort les intervalles ? Ne serait-ce pas parce que vous voudriez être toujours errants et fugitifs, hors de vous-mêmes ! Ne serait-ce pas parce que vous craignez que la conscience venant à vous trouver seuls, à l'écart de la foule, loin du tumulte, ou dans un moment de silence ou d'oisiveté, elle ne vous parle trop haut et ne vous accable de ses reproches ? — Mais si vous êtes si intrépides, si invulnérables contre les traits de la conscience, pourquoi donc vous précipitez-vous avec tant de fureur, d'égarements en égarements, qu'un crime attire toujours un autre crime ? N'est-ce pas parce que vous voudriez acheter la paix de la conscience par des crimes redoublés, multipliés et entassés ? N'est-ce pas parce que vous voudriez étouffer sa voix sous un tas d'iniquités ? — Mais si vous êtes si habiles, si expérimentés dans cette science détestable, si vous êtes si sûrs de vous-mêmes contre les assauts, les remords, les importunités de la conscience, pourquoi donc prêtez-vous une oreille si curieuse aux conversations des maîtres en impiété, apôtres et suppôts de Satan ? Pourquoi leurs plaisanteries vous tiennent-elles lieu de raisons et de démonstrations ? Pourquoi leurs journaux et leurs livres abominables, qui ne sont qu'un amas d'inconséquences, d'absurdités,

de mensonges, d'infamies honteuses et de blasphèmes impudents, sont-ils vos lectures ordinaires et vos seules lectures ? Soyez de bonne foi, n'est-ce pas parce que vous espérez trouver dans cet arsenal infernal, des armes contre la conscience ? Ah ! la conscience, elle est donc votre plus implacable ennemi, votre témoin le plus incorruptible, votre plus cruelle accusatrice : IPSA TESTIS ! — En vain vous rassemblez autour de vous tous les plaisirs de la vie et tous les crimes de la terre ; l'innocence et la paix ont fait une si étroite alliance, qu'elles sont inséparables. Tout ce qu'il y a de plus capable d'étourdir l'esprit ou d'enchanter les sens n'endormira pas le ver qui vous ronge ni ne guérira ses morsures. Si vous voulez que le bonheur rentre dans votre âme, chassez-en l'iniquité. Personne n'a jamais été heureux et méchant, heureux et pécheur, heureux et impie, personne ! Dieu ne le permet pas, Dieu ne peut pas le permettre. Il faut de toute nécessité que vous redeveniez juste et innocent, si vous voulez cesser d'être misérable. La conscience vous accuse, accusez-vous vous-même. *Ce témoin intérieur* se taira, au moment où vous deviendrez *témoin contre vous-même*. Portez votre cause de son tribunal, où il ne prononce que des arrêts de sévérité,

au tribunal de la pénitence, qui est le tribunal de miséricorde et de pardon : JUSTITIA ET PAX OSCULATE SUNT (1).

V. Qu'avez-vous à craindre, demandaient au plus grand monarque du monde, à *Balthazar*, pâle et tremblant, les grands seigneurs de sa cour ? Prince, que craignez-vous ? Vous voici environné des plus vaillants hommes de votre empire, et tout prêts à mourir pour vous défendre ! — Chose étrange, répond ce prince, « J'AI VU UNE MAIN ! » — Eh quoi ! dit saint Chrysostome, « IL A VU UNE MAIN ! » — Et que peut donc UNE MAIN contre un grand roi, au milieu de ses États et à sa cour ? S'il avait vu une armée rangée en bataille ou un horrible fantôme ; mais UNE MAIN ! MANUS HOMINIS ! — Encore n'était-ce pas une main ; mais « L'OMBRE ET L'APPARENCE D'UNE MAIN ! » QUASI MANUS HOMINIS ! — Si du moins l'ombre de cette main était apparue armée de la foudre ? Mais non, c'est une main qui n'a entre ses doigts « QU'UNE PLUME ! » QUASI MANUS HOMINIS SCRI-BENTIS ! — *L'ombre d'une main qui tient une plume* fait pâlir et trembler de frayeur le plus grand roi du monde ! Il y a là certai-

(1) Psal. LXXXIV. 11.

nement, continue saint Chrysostome, quelque chose de plus ; il faut que ce prince coupable soit convaincu que cette main écrit sur la muraille l'arrêt de sa mort ; arrêt que *sa conscience* dicte au fond de son cœur. La conscience est le plus grand juge de l'âme pécheresse : IPSA JUDEX !

VI. Ouvrez-moi, ajoute encore le même Père, ouvrez-moi l'âme de ce pécheur, du pécheur le plus hardi et le plus intrépide, et je vous montrerai que non seulement la conscience l'*accuse*, mais que cette conscience, assise dans son cœur comme sur un tribunal, *prononce contre lui des arrêts de mort* : IPSA JUDEX ! — Et qu'il ne dise pas, ce pécheur, qu'il n'a pas vu, comme Balthazar, une main écrire sa condamnation. Je lui répondrais : Qu'est-ce donc que ce livre pieux qui, par hasard, vous est tombé sous la main et qui vous a fait tant d'impression ? Qu'est-ce donc que cette parole, qui a ébranlé des fibres jusque-là insensibles ! Qu'est-ce donc que cette idée, qu'une main invisible a comme attachée aux profondeurs de votre être et l'a fait rester là, comme une vision fatale ? Qu'est-ce donc que cette larme qui a bouleversé, qui a remué jusqu'aux entrailles ? Qu'était-ce autre chose que « *la main d'un*

*homme armé d'une plume ? »* Ne vous sem-  
blait-il pas alors que cette main écrivait  
votre sentence de mort : QUASI MANUS  
HOMINIS SCRIBENTIS ! Homme de mau-  
vaise foi, vous n'avez pas vu de main écrivant  
votre arrêt de mort ! Mais cet arrêt, *votre*  
*conscience* ne l'affiche-t-elle pas de toutes  
parts ; ne l'écrit-elle pas dans vos apparte-  
ments, sur vos murailles, dans tous les lieux  
où vous allez, le jour et la nuit, dans la  
solitude comme dans les réunions les plus  
tumultueuses et les plus brillantes ? *Votre*  
*conscience* n'emploie-t-elle pas, pour vous  
l'intimer, cet arrêt de mort, jusqu'à des voix  
neutres et indifférentes ? Parfois, jusque  
dans les nouvelles politiques, dans les acci-  
dents, dans les événements les plus ordi-  
naires de la vie, *votre conscience* ne vous  
fait-elle pas lire votre jugement et votre  
condamnation : IPSA JUDEX !

VII. Mais il y a plus ; et ici s'ouvre à mes  
regards un autre tribunal au-dessus de vos  
têtes, dont ce tribunal intérieur de votre  
conscience n'est que l'image et l'écho. A ce  
moment même de votre existence, à ce mo-  
ment même où vous lisez ces lignes, non  
seulement votre procès s'instruit sur la terre  
et dans votre conscience, mais votre cause

est examinée et jugée dans le ciel. La procédure, les formalités sont les mêmes. Dieu décide en ce moment de votre sort pour l'éternité, si les circonstances ne changent pas. Actuellement, vos pensées et vos actions plaident pour ou contre vous. On pèse les unes et les autres. Lesquelles emporteront la balance ? Que sera-t-il résolu ? O que ces jugements secrets et invisibles, portés dès le temps de la vie, sont redoutables ! Comme il est des criminels qui se divertissent dans le fond de leurs prisons, tandis qu'en haut on décide de leur sort ; de même, il est des pécheurs dont les iniquités crient vengeance et l'obtiennent, sans qu'ils y pensent et s'en défient. A votre mort, la justice de Dieu agira ; mais elle a déjà peut-être prononcé. Son arrêt s'exécutera ; mais il est peut-être déjà porté. A ce moment peut-être, Dieu dit au démon : « Cet homme si opiniâtre dans ses pensées de révolte, ce blasphémateur, cet impudique, ce contempteur des choses les plus sacrées, il est ta victime ! Cette femme si peu modeste, et mondaine, elle est ta proie ! Encore une infidélité de plus, et ils auront épuisé ma patience et comblé leur mesure. » — Oui, et dût votre sang se glacer d'effroi dans vos veines, comme celui de Balthazar, et vos genoux s'entre-choquer comme les



siens , je vois les paroles effrayantes qui furent écrites sur les murs du palais de Balthazar, se tracer sur les murailles de votre maison, se reproduire partout où vous êtes, partout où vous allez : MANE ! THECEL ! PHARES ! — *Compté ! Pesé ! Séparé !* — COMPTÉ ! c'est-à-dire que Dieu a compté le nombre des jours de vie qu'il a dessein de vous accorder ; le nombre des péchés qu'il a résolu de vous pardonner ; le nombre des grâces qu'il a résolu de vous départir ! — PESÉ ! c'est-à-dire qu'il a pesé dans la balance incorruptible de sa justice l'usage et l'abus que vous avez fait du temps, de sa patience et de ses grâces ! — SÉPARÉ ! c'est-à-dire que voyant la mesure de vos péchés comblée, la mesure de ses grâces épuisée, *il vous a séparé* pour toujours de la société des vivants. La colère l'enflamme, son bras vengeur est déjà levé, et l'arrêt de mort va, dans un instant, recevoir son entière exécution. Noyez-vous, si vous le voulez, dans l'ivresse des plaisirs ; livrez-vous aux rêveries les plus séduisantes ; étourdissez-vous dans le tumulte des sociétés, cette main qui a écrit la sentence de Balthazar écrira de même votre arrêt de mort, et cet arrêt de mort, partout et toujours, vous l'aurez sous vos yeux. Mille autres, moins coupables que vous, n'ont pu en dé-

tourner leurs regards. Les maîtres du monde, les rois et les empereurs, ne peuvent eux-mêmes se défendre de cette affreuse perspective. Ils se défendent de tout, mais ils ne sauraient se défendre D'EUX-MÊMES ET DE LEUR CONSCIENCE. *Leur conscience* monte avec eux jusque sur leurs trônes, les accuse, les juge et les condamne : IPSA JUDEX ! Quelle obstination dans les pécheurs, dont la conscience parle si haut ; ou plutôt quel aveuglement ! Quel plaisir trouvent-ils donc à courir de si grands périls, à voir le glaive de la justice de Dieu toujours suspendu sur leurs têtes, à vivre dans ce monde comme des criminels dont la sentence de mort est prononcée, et qui sont toujours dans la cruelle attente de leur supplice ? Que ne secouez-vous donc, âmes criminelles, ce joug intolérable ? Le joug de la pénitence n'est-il pas incomparablement moins pesant, et ne vous en coûterait-il pas infiniment moins pour être pénitents que pour continuer d'être pécheurs ? Que ne laissez-vous donc vos remords s'exhaler en soupirs ? Il est bien moins amer de pleurer ses péchés que d'y persévérer. Que ne cherchez-vous à arrêter le coup qui vous menace ? Car il y a cette différence entre les jugements de la vie présente et ceux de l'autre vie, que ceux-ci sont irrévocables, et

que ceux-là ne le sont pas. L'arrêt de votre mort fût-il prononcé, qui sait si Dieu ne se repentira pas ? Changez de vie, et Dieu changera votre destinée. QUIS SCIT, SI CONVERTATUR DOMINUS, ET IGNOSCAT (1)?

VIII. Mais le pécheur *cité et accusé* ne veut-il pas s'avouer coupable? *Jugé et condamné* ne veut-il pas se convertir? Qu'il soit donc, dit alors le Seigneur, qu'il soit PUNI ET EXÉCUTÉ. Et la conscience, qui n'était qu'*accusatrice* et *témoin*, voilà qu'elle devient LE BOURREAU, et le bourreau le plus impitoyable qui allume dans l'âme du pécheur un véritable enfer : IPSA TORTOR !

ENFER INTÉRIEUR, mais si réel que *David* lui-même, au comble du bonheur, disait « que cet enfer le rendait le plus malheureux des hommes ; que les flammes de l'enfer n'étaient pas plus cuisantes que ses remords » : ET DOLORES INFERNI CIRCUMDEDERUNT ME (2) ; « que le souvenir amer de ses péchés portait le trouble et le feu jusque dans la moelle de ses os » : NON EST PAX OSSIBUS MEIS A FACIE PECCATORUM MEORUM (3). — « Quelle peut donc être, grand roi, lui di-

(1) Joël. II. 14.

(2) Psal. XVII. 6.

(3) Id. XXXVII. 5.

saient ses courtisans, la cause de votre profonde tristesse ? Vous êtes le monarque le plus heureux qui fut jamais, le prince béni de Dieu, redoutable à vos ennemis, adoré de vos peuples ! Qu'est-ce donc qui peut inquiéter et troubler votre cœur ? — Mais *David*, sans leur répondre, s'enfonçait tout seul dans l'intérieur et le lieu le plus solitaire de son palais. Là, il donnait un libre cours à ses larmes. Là, *sa conscience*, après l'avoir accusé, condamné, *exécutait ses terribles arrêts*. Là, il lui semblait voir le sang, encore fumant, sortir des plaies d'Urie : ET PECCATUM MEUM CONTRA ME EST SEMPER (1) !

ENFER INTÉRIEUR et caché, aussi possible et aussi croyable que l'enfer des damnés. Car, pour creuser et allumer un enfer dès cette vie, dit saint Chrysostome, Dieu n'a pas besoin de souterrains, de démons ou de flammes. Les crimes que le pécheur a commis, et leurs circonstances infamantes, voilà les démons et les monstres auxquels il est livré. La violence, la fureur de ses passions, voilà les flammes dont il est investi, dévoré. Ses crimes ne sont plus, mais ils ont été ; et il n'est plus au pouvoir, ni du pécheur, ni de Dieu même, qu'ils n'aient pas été ; et AVOIR

(1) Psal. L. 5.

ÉTÉ, se prolonge, se propage dans une durée aussi étendue que l'éternité de Dieu même ! PECCATUM TRANSIT, PECCASSE MANET ! — Quelle énorme différence , ENTRE PÉCHER ET AVOIR PÉCHÉ ! PÉCHER n'est qu'un instant ; mais AVOIR PÉCHÉ, est une éternité ! Le péché ne plaît, que lorsqu'il est ; mais il tourmente, lorsqu'il n'est plus ! Il n'existe *dans le fait et dans la réalité*, qu'un moment ; mais il existe *dans le souvenir et dans la pensée*, éternellement ! Le plaisir passe aussi vite que l'éclair ; mais la foudre qui suit de près, LE REMORDS, roule bien longtemps, gronde, éclate et retentit jusque dans l'éternité ! TRANSIERUNT A MANU, SED NON TRANSIERUNT A MENTE ! Pécheur, quels charmes, quels si puissants attraits a donc le péché, *quand il est passé*, pour l'aimer encore, après qu'il est commis ? N'avez-vous donc pas assez gémi sous le faix d'iniquités qui vous accable ; assez brûlé dans cet enfer anticipé que vous portez au dedans de vous , et qui est l'image affreuse de cet enfer extérieur qui vous attend (1) ? CRUCIOR IN HAC FLAMMA.

IX. Mais que dis-je ? hélas ! vous êtes peut-être un de ces pécheurs, si familiarisés avec le péché, que l'état du péché est devenu votre état

(1) Luc. XVI. 24.

naturel, et la fange du péché, votre élément ; un de ces pécheurs, arrivés à cet état de mort dans le tombeau, où les vers ne peuvent plus rien ronger, parce qu'on est desséché et qu'il n'y a plus de substance ! Pécheur, n'est-ce pas là, à cette affreuse tranquillité dans le péché, que vous aspirez ? Mais non, vous n'y arriverez jamais. Vous pouvez bien vous donner la contenance d'hommes intrépides, je vous défie d'en avoir le fond. *Un Dieu ! une religion ! un jugement ! une autre vie !* C'est assez d'en douter pour être tourmenté ! Le plus hardi, le plus déterminé des pécheurs, n'a jamais porté son incrédulité AU DELA DU DOUTE ET DU PEUT-ÊTRE, et le doute et le peut-être suffisent pour créer au fond de l'âme des milliers d'enfers.

X. Dites tant qu'il vous plaira que les alarmes, que les terreurs de la conscience ne sont que DES PRÉJUGÉS de l'éducation et de l'enfance. ÉTRANGES PRÉJUGÉS, dont on ne peut s'affranchir, tandis qu'on réussit à se défaire de tous les autres ! A un certain âge, on corrige les erreurs des sens, on redresse les égarements de l'imagination. Pourquoi ne serait-il pas possible de revenir DES PRÉJUGÉS qu'on se fait en matière de religion, sur les devoirs envers Dieu et sur les récompenses où les

châtiments qui en sont la sanction ? DES PRÉJUGÉS !... Mais en vous obtenant ainsi à qualifier *de préjugés* et d'erreurs ces mouvements involontaires, *ces convulsions indélébérées* de la conscience, que j'appelle GRACES ET REMORDS, que faites-vous ? Qu'est-ce autre chose que le triste combat d'un malade en délire contre son médecin ? Je trouve encore un reste, je trouve un souffle de vie, qui me laisse une lueur d'espérance ; et vous obstinez à n'y voir que les palpitations d'un mort ! Quoi ! seriez-vous un mort déjà refroidi ? Toutes les lumières seraient-elles éteintes ? Tous les remords étouffés ? Tous les ressorts de la conscience brisés ? Quoi ! la vengeance de Dieu serait-elle tout entière tombée sur vous ? Dieu, DE SA TERRIBLE COGNÉE, aurait-il déjà frappé la racine de l'arbre ? Ah ! je sais que parfois la prospérité de l'impie épouvante le juste ; je sais que sa joie mondaine, que sa joie voluptueuse, paraît délectable, qu'elle est enivrante ! Oui, je sais que le pécheur sur cette terre, est UN GRAND ARBRE qui étend au loin ses magnifiques rameaux, et dont les racines plongent bien avant dans les profondeurs du sol. Les fruits en sont abondants, et ceux qui s'en nourrissent en savourent tout à leur aise les jouissances infinies. Mais je sais aussi que Dieu



se tient au pied de l'arbre, qu'il tient en sa main cette TERRIBLE COGNÉE dont je parlais tout à l'heure, et qu'il l'applique A LA RACINE MÊME de l'arbre. Jusqu'à ce jour, la hache de Dieu, elle a semblé respecter les feuilles, les fleurs, les fruits, les rameaux et les branches.

— LA HACHE DE DIEU, elle a respecté LES FEUILLES et LES FLEURS; je veux dire : les richesses, les biens de la fortune; BIENS EXTERNES, qui ne tiennent pas à l'arbre, ou qui tiennent si peu, qu'il suffit d'une légère secousse pour les jeter à terre, et le vent les roule et les emporte! La hache de Dieu ne les touche pas, ces feuilles et ces fleurs. A quoi bon? Elles tomberont d'elles-mêmes, ou tomberont certainement au changement de saison, aux premiers froids de l'hiver. Et puis, vous croyez que Dieu lève sa hache, ou qu'il l'abaisse pour si peu de chose,..... DES FLEURS ET DES FEUILLES? — LA HACHE DE DIEU, elle a respecté LES FRUITS; je veux dire : ces jouissances matérielles et grossières que le pécheur a goûtées et peut goûter tout à loisir; fruits remplis DE CENDRE ET DE FEU, qui naissent sur les rives des lacs fétides *de Sodome et de Gomorrhe*. LA HACHE DE DIEU ne les touche pas ces fruits. A quoi bon? Eux aussi, ils tombent d'eux-mêmes, dès qu'ils arrivent au dernier point de leur

maturité, ou plutôt de leur corruption ! — LA HACHE DE DIEU, elle a respecté même LES RAMEAUX, LES FORTES ET GROSSES BRANCHES ; je veux dire : la santé, la vie du corps. Pour avoir péché, vous assurez que vous ne vous en trouvez pas plus mal ; que votre santé n'en est pas plus mauvaise ; que, bien au contraire, tout en vous se porte mieux ; et que, malgré les secousses terribles que vous vous donnez à cœur-joie, jusqu'à ce jour l'arbre a tenu bon ; et que, maintenant encore, l'arbre tient bon ! Je vous crois, et s'il était en mon pouvoir, je vous souhaiterais, pour longtemps encore, de la santé, des forces, de bons jours, de bonnes nuits, DE VIGOUREUSES BRANCHES ET DES RAMEAUX SUPERBES ! Mais remarquez, je vous prie, que Dieu n'applique pas *le tranchant de la hache* aux feuilles, aux fleurs, aux fruits, aux rameaux ou aux branches, non, non ; mais qu'il l'applique « A LA SOURCE MÊME » de la vie du corps et de l'âme ; qu'il l'applique au fond de l'âme, à la racine, AD RADICEM ! — *Encore un peu de temps*, pour la pluie, pour le soleil, pour la culture ; ENCORE TROIS ANS ! C'est un terme immense pour l'attente de Dieu, TROIS ANS ! il ne faut pas abuser de sa patience. — ENCORE UN AN ! C'est une longue surséance, UN AN ! Et Dieu lâche le coup, le coup fatal, LE

DERNIER COUP. Car, combien de coups n'as-tu pas déjà reçus, pécheur? Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre se soutient à peine; de plus en plus, il penche par ses habitudes vicieuses; les moindres tentations le font chanceler; les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse. Lâchez donc, Seigneur, lâchez LE DERNIER COUP; et le coup lâché, c'est l'arbre qui tremble jusqu'à la cime; l'arbre tout entier, qui s'ébranle à la fois dans ses feuilles, dans ses fleurs, dans ses fruits, dans ses rameaux et ses branches; qui est précipité de son haut, à gauche, tout d'une pièce, coupé, lié en fagots et jeté dans les abîmes éternels. Et si Dieu laisse vivre le pécheur, s'il le laisse encore vivre tout un long temps, sans le frapper de sa hache, il a une autre manière de frapper : *c'est de laisser périr l'arbre sur pied*; c'est de lui retirer la sève, les dons de sa grâce; et s'il les retire, ARRACHÉ OU DESSÉCHÉ, c'est la même chose, L'ARBRE EST MORT. Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus ni glands, ni fleurs, ni feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine; il n'en est pas moins ferme sur son tronc; il n'en étend

pas moins ses vastes rameaux. O pécheur ! dont l'âme est endurcie, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine ; il ne t'a pas encore jeté dans le feu ; MAIS IL A RETIRÉ L'ESPRIT DE VIE.

XI. Mon Dieu ! n'y aurait-il plus d'espoir ? Ma pauvre âme serait-elle à jamais rejetée ? — Non, pécheur, non ; tant que la cognée n'aura pas donné LE DERNIER COUP ; tant que l'arbre ne sera pas jeté à terre et complètement abattu, tu peux encore, TU DOIS toujours espérer. Seulement, ne t'obstine plus à rejeter la divine grâce que la souveraine miséricorde ne cesse de t'offrir. La cognée se retirera sitôt qu'elle verra paraître, je ne dis pas le fruit, mais la fleur ; je ne dis pas la fleur, mais le nœud, mais le moindre rejeton qui témoignera de la vie. Si tu ne peux encore donner à Dieu quelque fruit ; si tu ne peux lui donner une entière conversion, un repentir parfait, ah ! donne-lui du moins quelques larmes pour déplorer ton aveuglement. Et si tu ne peux lui donner des larmes, ah ! laisse du moins aller un soupir qui témoigne le désir de te reconnaître ; et si la dureté de ton cœur ne te permet pas un soupir, frappe du moins ta poitrine ; jette du moins un regard à Dieu pour le prier de flé-

chir ton obstination. Un regard, une larme, un soupir, un battement du cœur; et la sève monte, elle coule de nouveau; et avec la sève, le nœud, le rejeton, le bourgeon, la fleur, le fruit, toute la surabondance des richesses d'une âme pleine de Dieu, et que Dieu aime et bénit!

---



# XIII.

## MÉDITATION

SUR

LE CHATIMENT DU PÉCHÉ EN L'AUTRE VIE :

L'ENFER.

---

QUE SERT A L'HOMME DE GAGNER L'UNIVERS, S'IL VIENT A PERDRE SON ÂME ? Que lui sert d'avoir tout le monde s'il se perd lui-même ? Hélas ! encore un coup, que sert à l'homme ? Que peut gagner celui qui se perd lui-même ? Que lui reste-t-il de ce qu'il croyait avoir gagné, après que lui-même, il s'est perdu ? Or, il y a deux pertes de nous-mêmes, deux morts funestes. UNE PREMIÈRE MORT, qui est l'état d'une âme dans le péché mortel ; et UNE SECONDE MORT, qui est la mort éternelle, l'état d'une âme perdue à jamais dans les horreurs d'une réprobation définitive (1). Ce n'est point préci-

(1) « *Secunda mors*, scilicet mors gehennæ. *Prima mors* est culpæ, et est in animâ ; *secunda* est gehennæ, quæ sequitur ex primâ, et est simul in corpore et animâ » (D. Th. opus. in Apocal. cap. xx).



sément *par la première mort*, par l'endurcissement dans le péché, par les tortures de la conscience, par un premier enfer dans cette vie, ENFER INTÉRIEUR que souffre le pécheur, qui, par une faute grave, se sépare de son Dieu ; ce n'est point par là, dis-je, que le souverain maître me semble plus à craindre. Cette séparation peut n'être que momentanée ; *cette première mort* peut faire place à la vie ; et, dans CET ENFER INTÉRIEUR, toute espérance n'est pas perdue. Mais UNE SECONDE MORT sans fin, sans espoir, sans remède, UNE MORT ÉTERNELLE : voilà le comble de la misère, et l'état le plus accablant ; voilà la source de ces larmes intarissables, et la cause de ces grincements de dents dont il est parlé dans l'Évangile : « IBI ERIT FLETUS ET STRIDOR DENTIIUM (1) » ; voilà CET ENFER EXTÉRIEUR qu'il nous faut sérieusement méditer, « *afin que si, par nos ingrattitudes, nous venions à oublier l'amour de Dieu, notre Seigneur ; du moins, la crainte d'un si effroyable supplice nous aide à ne pas tomber dans le péché* (2) ».

(1) Matth. VIII. 12.

(2) « Poscere intimum sensum pœnæ, quam patiuntur damnati, ut si unquam amoris Domini æterni oblitus fuero ob meas culpas, saltem timor pœnarum me juvet, ne in peccatum deveniam » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. quintum. Secund. Preamb.).

L'Esprit-Saint nous apprend en deux mots ce que c'est que l'enfer. L'enfer, nous dit-il, c'est le « lieu des tourments » : *LOCUM TORMENTORUM* (1) » ; c'est-à-dire : que | L'ENFER EST LA RÉUNION DE TOUS LES MAUX ET L'EXCLUSION DE TOUS LES BIENS.

I. Et d'abord, l'enfer est la réunion de tous les maux, soit du corps, soit de l'âme.

A. Quels sont les maux du corps ?

1<sup>o</sup> J'ouvre les saints Évangiles, et j'y vois avec surprise, que Jésus-Christ, l'ami, le Sauveur des hommes, ordonne à ses Anges de saisir le pécheur et de le précipiter dans LES TÉNÈBRES EXTÉRIEURES : *Dicit rex ministris : « Ligatis manibus et pedibus EJUS, mittite eum IN TENEBRAS EXTERIORES* (2) ». Qu'est-ce que CES TÉNÈBRES EXTÉRIEURES ? Au chapitre XVII<sup>e</sup> du livre de *la Sagesse*, je lis que Dieu voulant punir l'endurcissement de *Pharaon* et de son peuple, commanda à CES TÉNÈBRES de sortir du fond des abîmes et de se répandre sur la terre d'*Égypte*. Or, ces ténèbres de *l'Égypte* étaient douées de propriétés qui étonnent et qui épouvantent. Elles portaient partout une

(1) Luc. XVI. 28.

(2) Matth. XXII. 13.

indicible horreur : TENEBRÆ HORRIBILES (1) ! Elles semaient la terreur et l'effroi, même dans les cœurs les plus intrépides : PAVENTES HORRENDE (2) ! Et vous savez combien l'homme malheureux, l'homme souffrant, a naturellement horreur des ténèbres. Mais avez-vous jamais entendu parler de ténèbres si obscures, si épaisses, si denses, qu'on pût LES TOUCHER, LES PALPER ? Telles étaient les ténèbres de *l'Égypte*, et telles sont les ténèbres de l'enfer : TAM DENSÆ, UT PALPARI QUEANT (3) ! Représentez-vous donc cette masse solide et ténébreuse, qui enchaînait les Égyptiens, et qui, dans l'enfer, enchaîne, accable et cloue, immobile, sur sa couche de douleurs, le malheureux réprouvé. Nulle lumière, nous dit l'Écriture, ne venait dissiper les ténèbres de cette horrible nuit de *l'Égypte* ; seulement, de loin en loin, quelques éclairs lugubres la sillonnaient, et laissaient entrevoir des spectres affreux, dont la vue redoublait encore la terreur des malheureux habitants : ET PERSONÆ TRISTES ILLIS APPARENTES, PAVOREM ILLIS PRÆSTABANT (4) ; figures trop fidèles de ces démons cruels et hideux, toujours présents dans l'enfer aux

(1) Exod. X. 22.

(2) Sap. XVII. 3.

(3) Exod. X. 21.

(4) Sap. XVII. 4.

regards des réprouvés. VOILA LE TOURMENT DES YEUX. Ainsi sera punie dans l'enfer cette fatale curiosité de tout voir, de tout lire, même ce qui fait rougir la vertu.

2° LE SUPPLICE DES OREILLES est-il moindre? Ce tourment, nous le trouvons encore dans les ténèbres de *l'Égypte*. Les lieux secrets où ils étaient retirés, ne mettaient pas les Égyptiens à l'abri de la crainte et de la terreur, parce qu'il s'élevait autour d'eux DES BRUITS ÉTRANGES, qui les glaçaient d'épouvante. Tantôt, ils croyaient entendre les rugissements des tigres et des lions furieux, qui accouraient pour les dévorer; tantôt, c'était comme les horribles sifflements de serpents monstrueux, qui se dressaient au-dessus de leurs têtes; d'autres fois, ils s'imaginaient que les vagues mugissantes d'un torrent impétueux se précipitaient pour les engloutir; et tous ces bruits les faisaient mourir de peur : TREMEBUNDI PERIBANT (1). Telles sont, et plus affreuses encore, les frayeurs des réprouvés. Sans cesse, ils croient entendre s'écrouler et tomber sur leurs têtes coupables les voûtes de l'enfer. Sans cesse, le tonnerre de la divine justice retentit à leurs oreilles épouvantées. Sans cesse, ils entendent les rugissements

(1) Sap. XIII. 9.

et les sifflements des monstres farouches qui habitent ces cavernes profondes. Sans cesse, ils mêlent d'horribles imprécations et d'affreux blasphèmes aux blasphèmes et aux imprécations des démons et des damnés. Voilà les chants, les concerts de ce lieu d'horreur ; et voilà QUEL EST LE CHATIMENT DE CES OREILLES jadis si avides de discours licencieux , de chants profanes et de concerts passionnés.

3° Mais Jésus-Christ ne parle pas seulement de ténèbres ; il parle encore *d'une faim dévorante* : QUIA ESURIETIS (1). Vous pouvez vous faire quelque idée de ce tourment. Supposons qu'on vous privât de toute nourriture pendant quelques jours. Déjà l'aiguillon de la faim déchirerait vos entrailles. Mais si on vous refusait tout aliment pendant *huit, quinze jours*, vous péririez au milieu des plus cruelles tortures. Que serait-ce donc si le tourment de la faim, croissant toujours, il vous fallait l'endurer, non plus seulement pendant quelques jours, pendant quelques semaines, mais des mois, des années, des siècles ? Or, ce que vous ne pouvez souffrir ici-bas, le réprouvé, par un effet de *la Toute-Puissance* divine, le souffre dans l'enfer ; et

(1) Luc. VI. 25.

cette faim dévorante qui, selon l'expression du Prophète, le porte à se dévorer lui-même : UNUSQUISQUE CARNEM BRACHII SUI VORABIT (1), cette faim, elle ne durera pas seulement des jours, des mois, des années, mais des siècles, mais des millions de siècles, mais l'ÉTERNITÉ !... Quel tourment !

4° A ce tourment, l'Esprit-Saint ajoute encore *une soif brûlante et inextinguible* : Vos SITIETIS (2). Jugez vous-mêmes de cette nouvelle circonstance du supplice des réprouvés. Il faut qu'elle soit bien affreuse sans doute, puisque nous voyons dans l'Évangile que c'est pour cette seule douleur que le mauvais riche demande un allègement. Et quel allègement encore ? UNE GOUTTE D'EAU ! Et cette goutte d'eau, à qui la demande-t-il ? A ce même mendiant, à ce même *Lazare*, pour lequel il n'avait autrefois que du mépris ! Et comment la demande-t-il cette goutte d'eau ? Avec larmes et par des cris redoublés ! « Oh que je souffre dans ces flammes » : CRUCIOR IN HAC FLAMMA (3) ! De grâce, *une goutte, une seule goutte d'eau*, pour tempérer un peu les ardeurs brûlantes de mon palais desséché ! Hélas ! ce faible soulagement, il le deman-

(1) Isaïe. IX. 20.

(2) Isaïe. LXV. 13.

(3) Luc. XVI. 24.

dera éternellement, et il lui sera éternellement refusé ! Mais au lieu de cette eau bien-faisante, il est un calice amer, que l'Esprit-Saint nomme LA COUPE DE LA FUREUR DU TOUT-PUISSANT. C'est ce calice que la justice divine présente éternellement au réprouvé, pour désaltérer sa soif. Et tous les pécheurs le boiront, ce calice amer, et ils le boiront jusqu'à la lie ; et cette horrible lie, jamais ils ne parviendront à l'épuiser : BIBENT OMNES PECCATORES TERRE (1) ! Voilà donc comment la justice divine punit, au fond des enfers, *cette extrême délicatesse*, si avide de mets exquis, de vins délicieux, et qui ne sait se mortifier en rien !... Vos SITIETIS !

5° Et comment vous peindre le supplice d'un sens encore plus délicat ? Comment vous représenter, sans un indicible dégoût, l'INFECTION DE TOUS CES CADAVRES A DEMI CONSUMÉS PAR LE FEU, qui ont conservé toute la corruption du tombeau, et qui sont entassés, comme les vases d'argile dans le four du potier, ou comme un monceau d'étoupes au milieu des flammes ? Mais hâtons-nous de jeter un voile sur les horreurs de ce lieu immonde, que le Prophète nommé LE CLOAQUE, la sentine et l'égout de l'univers.

X  
(1) Ps. LXIV. 9.  
A



B. Après nous avoir parlé des tourments que le réprouvé éprouve dans son corps au milieu des flammes de l'enfer, Jésus-Christ nous montre quels doivent être LES TOURMENTS DE L'ÂME. Il nous les indique par ces courtes mais effrayantes paroles : dans l'enfer, il y a des pleurs : FLETUS !... des grincements de dents : STRIDOR DENTIUM !... un ver qui ronge et ne meurt jamais : VERMIS EORUM NON MORITUR (1) !

1° FLETUS !... PLEURS INTARISSABLES ! Mais d'où naît cette source d'intarissables larmes ? Elle naît du souvenir de tant d'occasions de salut, qui se sont présentées au pécheur pendant sa vie, et qu'il a laissées échapper par sa faute. « *Hélas ! s'écrie-t-il à chaque instant, je me suis perdu moi-même ; j'ai été moi-même l'artisan de mon propre malheur ; j'ai étouffé le remords de ma conscience ; j'ai été sourd à la voix de mon Dieu ; aux prières d'une mère pieuse, aux sollicitations d'une épouse chrétienne, aux sages conseils d'un ami zélé. A telle époque, je pouvais si aisément retrouver, avec la vertu, la paix, le bonheur ! Je ne l'ai pas voulu ; et quel est maintenant mon partage ? Des pleurs intarissables, éternels !... — FLETUS ! — Insensé, à quoi*

(1) Marc. IX. 43. 45. 47.

*ai-je sacrifié mon âme, mon Dieu, mon éternité ? Aux plaisirs du monde ; et à quels plaisirs encore ? A des plaisirs qui n'ont laissé dans mon cœur que le dégoût, la honte, le remords ! Hélas ! voilà tout ce que j'ai recueilli dans les voies de l'iniquité ! » — ERGO ERRAVIMUS... LASSATI SUMUS IN VIA INIQUITATIS ET PERDITIONIS, ET AMBULAVIMUS VIAS DIFFICILES (1).*

2° Dans ces régions de la mort, non seulement il y a des pleurs ; mais il y a aussi des grincements de dents : STRIDOR DENTIIUM ! Ces grincements de dents proviennent de l'incroyable vivacité avec laquelle l'imagination du réprouvé lui représente son malheur... « *Vois combien fugitives et rapides ont été les joies de ta vie passée ; il ne t'en reste plus qu'un affligeant souvenir : . . . .* TRANSIERUNT ! — *Oh ! que de siècles s'écouleront pendant lesquels tu n'auras d'autre occupation que de pleurer, que de souffrir ! Vois combien le ciel est beau ! De quelle gloire, de quelle félicité tu t'es privé par ta faute ! Ah ! combien tu serais heureux dans la société des Anges, près de Marie, près de Jésus ! Écoute les chants des Bienheureux ; contemple la gloire et la félicité des Élus, qui aiment et possèdent Dieu ! Tout cela est à jamais perdu*

(1) Sap. V. 7.

*pour toi ! »* — Et le réprouvé le voit, et il se désole, il s'irrite et grince des dents : PECCATOR VIDEBIT ET IRASCETUR ; DENTIBUS SUIS FREMET ET TABESCET (1) !

3° VER RONGEUR ! Ce ver, qui s'attache à l'âme réprouvée et qui ne meurt plus, c'est LE REMORDS DE LA CONSCIENCE. Le remords, même sur la terre, est parfois quelque chose de si terrible, de si insupportable, qu'il porte l'homme à des excès inouïs de haine et de fureur contre lui-même. L'histoire nous montre des scélérats, à qui la mort ou l'infamie ont paru douces, en comparaison d'une vie agitée, bouleversée par le remords. Cependant, qu'est-ce que le remords d'ici-bas, en comparaison de celui de l'enfer ? Mais ce n'est qu'une ombre, ce n'est rien. Pourquoi ? Parce que, séduits par les illusions du monde, trompés par notre ignorance, sur la terre nous ne voyons qu'à demi la difformité et les suites funestes du péché, tandis que, dans l'autre vie, le pécheur comprend parfaitement toute la turpitude du péché, tout le respect dû à la Majesté divine, toute la justice des châtiments éternels, toute la grandeur du bien infini qu'il a perdu. — « MALHEUREUX, lui crie sans cesse sa conscience, *tu étais fait*

(1) Ps. III. 10.

*pour Dieu, pourquoi lui as-tu refusé ton cœur? Qui méritait comme lui ton amour et tes services? — INGRAT, tu as outragé ton bien-faiteur! — PARJURE, tu as violé tes serments! — PARRICIDE, tu as voulu donner la mort à ton père! Va, brûle pendant l'éternité! Non, non, ce n'est pas trop d'un enfer pour punir ton crime! »* Dès qu'on le veut, on peut toujours ici-bas se défendre du remords et du péché; car Dieu a dit : « *Dépose tes péchés aux pieds du prêtre; jette-les dans le sein de ma Miséricorde; et Moi, je rendrai à ton âme sa première beauté, et j'imposerai silence au remords.* » — Mais dans l'enfer, plus de ressources, plus de moyens de se défaire du remords; car, au même instant où le pécheur tombe dans l'abîme éternel, CE VER RONGEUR pénètre dans son âme, s'identifie avec elle, vit en elle comme un feu qui la brûle, comme un trait qui la déchire, comme un dragon qui la dévore; de sorte que le réprouvé n'a plus qu'une seule et unique pensée, une pensée fixe et éternelle; il se voit avec horreur, il se hait, il s'abhorre, il s'adresse les plus amers reproches : — « *Oui, répète-t-il sans cesse, c'est moi qui suis cet impudique! C'est moi qui suis cet avare, ce vindicatif, ce blasphémateur, cet impie, ce perfide, ce lâche meurtrier, ce vil corrupteur!* » — Et, dans

son désespoir, le pécheur grince des dents, frémit de rage, blasphème contre le ciel ; mais ces blasphèmes, ces grincements de dents, ce désespoir, loin de le soulager, ne font qu'augmenter son supplice : PECCATOR VIDEBIT ET IRASCETUR. DENTIBUS SUIS FREMET ET TABESCET. DESIDERIUM PECCATORUM PERIBIT.

II. Mais l'enfer est non seulement la réunion de tous les maux, il est encore L'EXCLUSION DE TOUS LES BIENS. La réunion des maux du corps et de l'âme est un enfer qui épouvante les sens ; mais L'EXCLUSION DE TOUS LES BIENS est un enfer mille fois plus terrible, parce qu'il torture l'âme dans toutes ses facultés, et jusque dans ses profondeurs les plus intimes. Qui peut ignorer qu'il y a, dans le cœur de l'homme, quelque chose de grand, d'infini, qui se sent de sa première origine, qui est Dieu ? L'homme tend nécessairement, et de toutes les puissances de son âme, vers ce bonheur immense pour lequel il a été créé. Ce bonheur, il le cherche partout ; il le demande à tout ce qui l'environne ; et, pour l'obtenir, il affronte tout, même les plus grands périls, même la mort. De là, comprenez ce que doit souffrir dans l'enfer le réprouvé qui CONVOITE TOUS LES BIENS, sans parvenir jamais à les posséder.

1° Et d'abord, avec quelle ardeur l'homme ne poursuit-il point ici-bas les richesses, les plaisirs, la gloire? Pensez-vous que l'enfer éteigne ces désirs dans le cœur du réprouvé? Au lieu de les éteindre, il les excite, il les enflamme. Non seulement le réprouvé désire ces biens; mais il les désire avec avidité, avec emportement, avec fureur. POINT D'AVARICE ici-bas qui égale la sienne. Il voudrait posséder toutes les richesses du ciel et de la terre; et il se voit dans le plus affreux dénûment!... POINT DE VOLUPTUEUX qui soupire autant que lui après le repos et les plaisirs; et il n'a pour repos et pour jouissances que des douleurs et des tortures!... POINT D'AMBITIEUX aussi avide d'honneurs et de gloire; son orgueil, qui est celui des démons, voudrait monter jusqu'au ciel et se faire l'égal de Dieu; et il est couvert de honte et d'ignominie, confondu avec les plus vils scélérats!

2° A la privation *de ces biens naturels*, ajoutez encore UNE SOMBRE JALOUSIE du bonheur des élus, UNE NOIRE ENVIE de tous les biens dont ils jouissent. « *Pourquoi, s'écrie le réprouvé avec fureur, pourquoi sont-ils si heureux, et moi si malheureux? Pourquoi sont-ils au ciel, et moi dans l'enfer?* »

3° Et que dire de cet autre tourment non moins affreux, qui consiste dans LA PRIVATION

DE TOUTE VERTU ET DE TOUTE CONSOLATION ? Vous êtes surpris peut-être que je vous fasse remarquer cette privation. Ah ! c'est que si les réprouvés pouvaient pratiquer UNE SEULE VERTU, au milieu de leurs maux, ils seraient soulagés, consolés ! Quelle consolation, en effet, s'ils pouvaient pratiquer LA PATIENCE ! Quel adoucissement, s'ils avaient L'ESPÉRANCE ! La patience, l'espérance, soutiennent ici-bas tant d'infortunés ! Mais le réprouvé, loin d'espérer, s'irrite, s'emporte, déteste la vertu et partage la haine des démons pour tout bien. Ce qui augmente encore le malheur du réprouvé, c'est l'absence d'un bien qui soulage tous les maux : LA COMPASSION ! Quelle ne serait pas sa joie, s'il voyait un ami s'approcher de sa couche de douleur, compatir à ses peines, mêler les larmes de l'amitié à ses larmes brûlantes ? Mais le réprouvé n'a point d'amis ; il hait tout le monde, et il sait que tout le monde le hait. Il sait que Dieu l'a maudit, que les saints l'ont en horreur, que les réprouvés et les démons sont autant d'ennemis qui insultent à son infortune.

4° Cependant, il est un bien qui, s'il pouvait pénétrer dans l'enfer, remplacerait à lui seul tous les autres biens ; c'est le bien suprême, DIEU ! Mais le réprouvé en sera privé éternellement. Le pécheur s'est éloigné de



Dieu par son ingratitude et sa révolte ; et Dieu, de son côté, s'est éloigné du pécheur. Surpris tout à coup par la mort, le pécheur est tombé pour toujours dans l'abîme creusé par le péché, et qu'il s'est choisi pour demeure ; mais en tombant dans l'enfer, tous les voiles se sont déchirés, toutes les illusions se sont évanouies. Impossible alors qu'il se trompe sur la grandeur du bien qu'il a perdu. Le réprouvé connaît, sent parfaitement qu'il était fait pour Dieu, que Dieu était son centre et sa fin, que le bonheur essentiel du cœur est de l'aimer, et que le souverain malheur est de ne l'aimer pas. Sans cesse le réprouvé soupire après CE BIEN SUPRÊME ; sans cesse il l'appelle ; sans cesse il s'élance vers lui, avec mille fois plus d'ardeur que l'homme le plus passionné ne s'élance vers l'objet de sa passion ; sans cesse il s'écrie : *O mon Dieu ! que je vous voie ! que je vous aime ! que je vous possède ! Oh ! JE LE VEUX ; je le veux de toutes les puissances de mon âme, de toutes les forces de ma volonté ! Oui, JE VEUX vous voir, vous aimer, vous posséder, jouir de votre présence, ô vous qui êtes ma félicité !* » — Mais il sent qu'un abîme infranchissable, qu'un mur d'airain, qu'une force invincible le sépare pour jamais de ce bien suprême, infini, sans lequel il n'y a que désolation et que souffrance.

Il sent que Dieu ne le peut plus souffrir, qu'il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme Dieu s'aime lui-même, parce qu'il est dans l'état de péché; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais *dans l'état*. Le péché est humanisé en lui; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien: *Omne bonum*. Il ne reste pour tout bien en lui que la simplicité de son être; et c'est son malheur extrême, parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances, et le sujet de toutes les misères possibles. Alors, ses larmes coulent par torrents; ses cris de désespoir redoublent: « *Malédiction sur moi! Malédiction sur moi! Mes prières, mes pleurs, mes désirs, tout est donc inutile! Malédiction!... Périsset le jour qui m'a vu naître!... Périsset ce corps de péché!... Périsset cette âme criminelle!... Périsset ce Dieu vengeur!... Périsset le ciel!... Périsset l'enfer! Malédiction! Malédiction sur moi!* »

— Et les désirs du pécheur sont étouffés et meurent dans son sein: *DESIDERIUM PECCATORUM PERIBIT!* — Ah! quel inconcevable tourment que cette guerre intestine *de la haine et de l'amour*, ces deux plus violentes passions du cœur de l'homme, surtout quand on songe que *CETTE GUERRE EST ÉTERNELLE!* — Du moins, si le réprouvé pouvait espérer de la voir

cesser un jour ! Si en ajoutant les années aux années, les siècles aux siècles, il pouvait apercevoir un terme, un seul moment de relâche, ce serait déjà un adoucissement à ses maux ! Mais non, il a beau calculer, supputer, ajouter les années aux années, les siècles aux siècles, jamais ce moment il ne l'entrevoit ; et toujours l'éternité se déroule à ses regards avec des profondeurs infinies et sa durée sans bornes et sans fin (1). A cette vue, le malheureux réprouvé éperdu, hors de lui, s'abandonne à tous les transports d'une rage insensée. Il oublie l'anathème dont la justice divine l'a frappé ; et il s'écrie, au milieu de ses inconcevables douleurs : « *Hélas ! combien d'années ou de siècles passerai-je encore dans ces chaînes, dans ces prisons de feu ?*—Et l'enfer tout entier répond : « **TOUJOURS !** » « *Combien d'années ou de siècles passerai-je encore dans les larmes et le désespoir ?...* » « **TOUJOURS !** » — « *Combien d'années et de siècles vivrai-je encore dans l'horrible société de ces réprouvés et de ces démons ?...* » « **TOU-**

(1) « Dei cultores apud Deum semper, superinduti substantia propria æternitatis ; profani vero, nocentes, Dei hostes et qui non integri apud Deum, in pœna æque jugis ignis, habentes ex ipsa natura ejus, divina scilicet, subministrationem incorruptibilitatis » (*Tert. Apolog. cap. XLVIII*).

JOURS! » — « *Combien d'années et de siècles, brûlerai-je encore dans ces flammes ?...* »  
« TOUJOURS! » — « *Mais quand viendra donc le jour où Dieu aura pitié de moi ?...* » « JAMAIS! » — « *Mais quand arrivera le terme de ces intolérables tourments ?...* » « JAMAIS! » — « *Quand sortirai-je de l'enfer ?...* » « JAMAIS! » — « *Quand jouirai-je du bonheur du ciel, du bonheur des élus, du bonheur de Dieu même ?...* » « JAMAIS!... » « JAMAIS!... » — O désespoir! O fureur!... « TOUJOURS!... » « JAMAIS! » — Sentence terrible, que le réprouvé voit sans cesse gravée sur les voûtes et sur les portes de l'enfer; qu'il entend sans cesse dans le sifflement des flammes, dans le bruit des instruments de tortures, dans les cris forcenés des victimes et des bourreaux, sans cesse occupés à tourmenter et à renouveler leurs douleurs, enfin dans ce roulement et ces éclats de tonnerre de la justice divine, qui gronde et retentit constamment sous les sombres voûtes de ces gouffres éternels. C'est en vain que le réprouvé s'épuise en efforts pour briser ses chaînes, et échapper à des tourments si affreux. C'est en vain qu'il pousse vers le ciel des cris de désespoir et de fureur. « *Pourquoi cries-tu ?... QUID CLAMAS ? Pourquoi ces vains efforts ?... il est trop tard,* lui dit le Seigneur, *ton mal est sans re-*

*mède ; la plaie dont tu es frappé est incurable :  
PLAGA INSANABILIS ! C'est la plaie d'un Dieu  
méprisé, d'un Dieu outragé, d'un Dieu enne-  
mi : PLAGA INIMICI ! »*

5° O mon Dieu, qui d'entre nous a jusqu'ici fait de sérieuses réflexions SUR CETTE ÉTERNITÉ DE MALHEUR ? On pense assez, et l'on ne pense même que trop, à tout ce qui pourra arriver dans le cours des années que l'on se promet de passer sur la terre. On est que trop attentif aux revers, aux contre-temps, aux disgrâces, aux pertes qui peuvent déranger les affaires et renverser la fortune. On examine que trop ce que l'on deviendra dans la suite de l'âge, et l'on ne prend sur cela que trop de précautions et trop de mesures. Cependant on vit dans le plus profond oubli de son sort éternel ; on y demeure tranquille et sans inquiétude ; la vie s'écoule, l'éternité s'approche ; et, comme ces victimes qui allaient les yeux bandés à l'autel où elles devaient être immolées, on va se jeter en aveugle dans le précipice. En vérité, sommes-nous chrétiens ? Sommes-nous hommes ? Sommes-nous chrétiens, et où est *notre foi* ? Sommes-nous hommes, et où est *notre raison* ? Quand donc penserons-nous à cette éternité, si nous n'y pensons pas maintenant ? Sera-ce dans l'éternité même ? Oui, nous y pen-

serons alors, nous y penserons pendant toute l'éternité. Mais sera-t-il temps d'y penser ? Mais comment y penserons-nous ? Mais quel tourment sera pour nous cette pensée ? De quels regrets serons-nous déchirés ? Quels reproches nous ferons-nous à nous-mêmes, de n'y avoir pas plus tôt pensé ?

6° Mais, hélas ! non seulement on ne pense point à l'éternité malheureuse ; mais on semble se jouer d'une si salutaire pensée, et vouloir tourner en ridicule un homme qui en paraît touché, qui en veut profiter, et qui craint l'enfer. Qu'on se moque, qu'on raille tant qu'on voudra ; mais je ne l'en craindrai pas moins cet enfer. Je le crains SOUVERAINEMENT, je le craindrai CONSTAMMENT, et plaise au ciel que je le craigne EFFICACEMENT ! — Je le crains SOUVERAINEMENT, parce que ma crainte doit être proportionnée à son sujet ; et puisque cet enfer, que je crains, est LE SOUVERAIN MALHEUR, je ne le craindrais pas autant que je dois, si je n'avais pas UNE CRAINTE SOUVERAINE. — Je le craindrai CONSTAMMENT ; et pour ne perdre jamais cette crainte, je la renouvellerai sans cesse par la méditation et par une vue fréquente des jugements de Dieu. Tant que je vivrai en ce monde, quelques vertus que j'aie pratiquées, je ne

serai jamais certain, si, devant Dieu, je suis digne d'amour ou de haine, si je mérite ses récompenses éternelles ou ses vengeances. Et quand même j'aurais lieu d'être parfaitement tranquille pour mon passé comme pour mon présent, je ne pourrai jamais répondre de l'avenir. Dans cette incertitude effrayante, ma sauvegarde la plus sûre et la meilleure sera la vigilance et la crainte. — Enfin, l'une des plus grandes grâces que je puisse obtenir du ciel, c'est que ma CRAINTE SOIT EFFICACE ; car il y a une crainte de l'enfer qui est stérile et infructueuse, comme il y a un désir du salut qui est inutile et vain. On craint et on désire ; mais on veut en même temps que ce désir et cette crainte ne coûtent aucun effort. Crainte futile et condamnable ; car, si je crains comme il faut craindre, je dois agir, je dois me corriger, je dois me perfectionner, je ne dois rien omettre de tout ce qui peut me garantir du malheur où je crains de tomber.

7° Tels sont mes sentiments, et puissent-ils ne s'effacer jamais de mon esprit. Si l'impie les traite de faiblesse et de timidité superstitieuse, je préférerai ma faiblesse à toute sa prétendue force d'esprit ou de caractère. Il rira de ma simplicité ; et moi, j'aurai pitié de sa folie, lorsqu'il ne craint point ce



qu'ont craint tant d'hommes mille fois plus sages, mille fois plus instruits et mille fois plus savants que lui. — DAVID, ce religieux prince, ce héros si chrétien avant le christianisme, cette âme pleine des plus beaux et des plus tendres sentiments, se retirait plusieurs fois le jour, à l'écart, loin du tumulte de sa cour; et, la nuit encore, éveillé par ses alarmes, il se relevait, se prosternait, faisait de l'enfer sa retraite ordinaire pendant sa vie, afin qu'il ne fût point sa demeure pendant l'éternité : *ET ANNOS ÆTERNOS IN MENTE HABUI* (1). — JOB, cet homme d'une vertu incomparable, qui avait vaincu et désarmé le démon par sa constance, portait néanmoins la crainte d'être un jour son jouet et sa victime dans les enfers, jusqu'à se défier de toutes ses œuvres, de toutes ses vertus, de toutes les victoires remportées par sa patience : *VEREBAR OMNIA OPERA MEA* (2). — SAINT PAUL, ce vaisseau d'élection, craint de trouver sa réprobation dans les sueurs et les fatigues de son apostolat, et l'enfer au bout de sa pénible carrière : *NE FORTE CUM ALIIS PRÆDICAVERIM, IPSE REPROBUS EFFICIAR* (3).

(1) Psal. LXVI. 6.

(2) Job. IX. 28.

(3) 1<sup>a</sup> Corinth. IX. 27.

— Ils craignent l'enfer, ces grands saints, et EN QUEL TEMPS, EN QUELLES CONJONCTURES? — POUR DAVID, c'était après avoir combattu les combats du Seigneur; après avoir essuyé toutes les fatigues des guerres les plus saintes; après avoir amassé des matériaux et des richesses immenses pour élever au vrai Dieu le temple le plus magnifique de l'univers! — POUR JOB, c'était en souffrant comme un saint les plus affreuses catastrophes, avec une égalité d'âme qui a étonné les hommes, les Anges et tous les siècles! — POUR PAUL, c'était dans le cours de ses travaux apostoliques, dans le temps qu'il étendait l'Église, qu'il fondait les plus illustres chrétientés, et qu'il exposait sa vie à mille morts, pour l'amour de Jésus-Christ! Ces grands saints craignaient l'enfer; et nous, nous ne le craignons pas! Il faut donc que DAVID n'ait pas connu les miséricordes du Seigneur, lui qui les a chantées avec tant de noblesse et de magnificence; que JOB ait été d'une imagination trop exaltée, lui que tous les maux de la vie, qui peuvent fondre sur un homme vivant, avaient trouvé inébranlable; que SAINT PAUL ait été d'une timidité puérile et scrupuleuse, lui qui avait affronté et défié les roues, les chevalets, tous les genres de mort et de martyre! Il faut qu'ils aient outré

les choses, qu'ils aient été excessifs dans la crainte des jugements de Dieu ; ou bien QUE NOUS VIVIONS NOUS-MÊMES DANS LA PLUS DAMNABLE ET LA PLUS FOLLE DES ILLUSIONS !



## XIV.

### L'ENFER

AU POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE ET DE RAISON :

SA POSSIBILITÉ.

---

QUE SERT A L'HOMME DE GAGNER L'UNIVERS, S'IL VIENT A PERDRE SON AME ? Que sert de tout sauver, si soi-même il faut périr ? — Encore la même vérité ! Toujours la même vérité ! On va donc me redire que je ne suis pas à moi, ni pour moi, mais à Dieu et pour Dieu ;... que je dois être à celui-là seul par qui seul je suis ;... tout entier à celui par qui je suis tout ce que je suis ;... toujours et à tous les instants de ma vie à celui sans lequel je cesserais à chaque moment d'être ce que je suis. Oui, on va vous la redire cette grande, cette première et importante vérité. Car l'avons-nous déjà suf-

fisamment méditée, et la comprenons-nous dans toute son étendue ? Si nous croyons la comprendre, nous ne l'avons pas même entrevue, et nous n'en savons pas même les premiers éléments ; ou, si nous la comprenons, nous sommes en bonne voie de salut. Ce sujet suffit tout seul ; et, sans lui, rien ne suffit. Donc, encore et toujours la même vérité : je suis de Dieu, à Dieu, pour Dieu ; je ne dois vivre que pour Dieu, ma fin nécessaire, essentielle, immuable ; et la même vérité présentée encore sous son jour, sous son aspect le plus effrayant : L'ENFER.

L'enfer, oui, l'enfer ! Car, nous avons beau faire, nous avons beau raisonner et nous distraire ; chacun de nous doit servir à la gloire de son créateur, ou comme damné, ou comme élu. Il ne dépend pas de l'homme, et il ne peut pas dépendre de l'homme de glorifier son Dieu, ou de ne le glorifier pas ; mais il dépend de lui de le glorifier d'une manière ou d'une autre ; de le glorifier avec les bienheureux, en chantant la magnificence de sa miséricorde ; ou bien de le glorifier avec les réprouvés, en chantant, (O Dieu ! quelle musique !) en chantant la magnificence de sa justice, et servant de victime à ses vengeances. Voilà sur quoi doit s'exercer notre libre arbitre. Je puis choisir, et je dois choisir

entre le ciel et l'enfer. L'alternative est effrayante, elle est terrible; mais pour Dieu, d'une façon ou d'une autre, sa gloire sera égale, soit que le ciel soit notre partage, soit que l'enfer soit la maison de notre éternité. Mais, hélas! il y a parmi nous une inconcevable sécurité. On dirait que l'enfer n'est pas pour nous un mal à craindre. On dirait qu'il y a un chaos immense et un intervalle, impossible à franchir, entre nous et l'enfer. On dirait que l'enfer, loin d'être réel, certain, nécessaire, n'est pas même *possible*. Oui, aujourd'hui que l'incrédulité dogmatise avec une licence effrénée, que la folie de douter de tout paraît être la sagesse de nos jours, il faut en venir là: à développer les vérités premières, les vérités évidentes, les principes de la religion, même naturelle; il faut en venir à montrer *qu'il peut y avoir un enfer*. Eh bien! n'y eût-il pas de révélation: A NE CONSULTER QUE LES SEULES LUMIÈRES DE LA RAISON, s'il n'y a pas d'enfer, *il est du moins possible*.

I. PEUT-IL Y AVOIR UN ENFER? Mais que faut-il donc de plus, sinon pour établir la foi en ce dogme fondamental et en prouver la réalité, du moins pour en établir et en prouver *la possibilité*, que faut-il donc de plus que ces deux questions préliminaires et acces-



soires : Qui est-ce qui prêche le dogme de l'enfer, et qui est-ce qui le conteste ? Quels sont ses défenseurs et quels sont ses agresseurs ?... SES DÉFENSEURS sont des hommes qui non seulement n'ont aucun intérêt à ce qu'il y ait un enfer, mais qui sont eux-mêmes très intéressés à ce qu'il n'y en ait pas. Quel intérêt pouvons-nous avoir à creuser cet abîme sous nos pas, au risque de nous y précipiter nous-mêmes ? Ne serait-il pas moins inquiétant de croire que l'impie a raison, et de dire avec lui que l'enfer n'est qu'un vieux préjugé populaire, une fable effrayante, inventée pour être l'épouvantail des femmes simples et crédules, et retenir dans le devoir le peuple imbécile ? Plût au ciel que l'enfer, ses peines, ses feux, ne fussent que le tissu de mes imaginations et de mes rêveries ; une grande imposture et un grand mensonge ! Plût au ciel que je ne fusse qu'un faux prophète : *Utinam non essem vir habens spiritum, et mendacium potius loquerer* (1) ! — Et LES AGRESSEURS, ceux qui refusent de croire à l'enfer, quels sont-ils ? A qui faut-il prouver l'enfer, et *sa possibilité* ? à qui ?... A une femme si inappliquée et si dissipée qu'elle ignore ce qui se passe dans son cœur et dans sa maison,

(1) Michæe. cap. II. v. 11.

et qui veut cependant décider de ce qui se passe dans un autre monde ; qui ose s'asseoir dans le conseil de Dieu, et ne se proposer rien de moins que de lui dicter ou de réformer ses arrêts, de lui apprendre à juger et à gouverner l'univers ! — A qui encore ?... A ce jeune débauché qui trouve une belle gloire et une prétendue force d'esprit à jouer témé- rairement, à s'amuser sur le bord du plus profond des précipices, à braver un *toujours*, à affronter un *jamais* ! — A qui encore ?... A une tête capable de saisir les objections, mais incapable de saisir les solutions et les réponses ; à un esprit si obscur et si confus, qu'avant de lui donner des raisons, il faudrait lui donner des raisonnements, et dont la raison n'a pas, comme le libertinage, devancé les années ! — A qui encore prouver l'enfer ?... A ces hommes qui, sans aucune étude de religion, osent néanmoins juger la religion et le Dieu même de la religion, sans autorité, sans mission, sans caractère ; prononcer, de l'air et du ton le plus dogmatique, un jugement doctrinal ! — Bien hardi et bien téméraire celui qui nierait l'enfer sous leur protection, qui se croirait bien retranché et en sûreté derrière le tas de leurs sophismes, et se tranquilliserait sur leur parole et leur garantie. Pour contradicteurs se refusant à croire à

l'enfer, nous n'avons donc le plus souvent que des hommes à qui, pour parler une langue intelligible, leur langue naturelle, il faudrait parler non le langage exact et majestueux des écoles, mais le langage frivole et puéril des comédies et des romans; à qui, au lieu de répondre d'une manière serrée et méthodique, nous ne devrions mettre pour toute réponse qu'un catéchisme entre les mains. Donnez-moi un esprit juste et solide, et non des esprits faux et des cœurs gâtés, déterminés d'avance à tout nier, malgré l'évidence; et le résultat de notre controverse sera de croire, même d'après la raison seule, sinon qu'il y a un enfer, au moins qu'il peut y en avoir un.

II. EST-CE TROP EN EFFET DE L'ENFER, de ses ardeurs, de son éternité, du moins pour dévorer, venger et consumer ces crimes commis avec tant de sang-froid, avec la malice la plus réfléchie; non par surprise ou par faiblesse, mais *par principes et par systèmes*? — EST-CE TROP DE L'ENFER et de ses feux, pour tirer une digne vengeance de ces abominables impuretés, qui auront souillé et livré aux feux impurs des plus sales voluptés, une chair consacrée, divinisée, devenue la chair de Jésus-Christ, dans le Baptême et l'Eucharistie? Ah! ce Jésus-Christ ne peut-il pas changer

le feu de son amour méprisé, en un feu de justice et de vengeance? Une passion que tout le sang de Jésus-Christ ne peut éteindre, ne peut-elle donc pas échauffer, et allumer elle-même ce feu divin, et le faire couler à flots et à torrents de flammes? Un crime qui, de nos jours, a perdu sa honte et son infamie, ne peut-il donc pas reparaître tel qu'il est, à la lueur des flammes vengeresses de l'enfer? — EST-CE TROP DE L'ENFER, de ses flammes, de son éternité, pour humilier cette vanité diabolique, qui ose se glorifier aux yeux des hommes, de l'excès et de l'infamie de ses péchés; qui trouve de la gloire dans des crimes que la nature elle-même a marqués au sceau de l'ignominie? — EST-CE TROP DE L'ENFER et de l'excès de ses tourments, pour se mesurer, se proportionner avec cette fureur du crime, qui va jusqu'à ne plus se contenter des crimes vulgaires; jusqu'à se faire un art et une science du raffinement dans le crime; jusqu'à imaginer les secrets les plus détestables pour réveiller et rajeunir une passion usée et dégoûtée par l'habitude même du crime? — Vous ne voulez pas que Dieu ait pu inventer des tourments étranges et extraordinaires, quand, tous les jours, le pécheur trouve des moyens étranges et extraordinaires d'offenser la souveraine Majesté?

Soyez de bonne foi, et avouez que *la quantité* effroyable de crimes qui déshonorent l'humanité, jointe *aux qualités* odieuses et exécrables de ces crimes, sont autant *d'étincelles* de l'enfer, une vraie démonstration de l'enfer, sinon encore de sa réalité, au moins  
DE SA POSSIBILITÉ.

---

## XV.

### L'ENFER,

### SA RÉALITÉ.

---

Mais, hélas ! IL Y EN A, UN ENFER ; et ceux qui rejettent l'existence de l'enfer, ne la rejettent que parce qu'il n'y a point, disent-ils, de proportion entre un Dieu bon et les châti-ments de l'enfer ;... entre la spiritualité de notre âme et le feu matériel de l'enfer ;... entre un péché d'un moment et l'éternité de l'enfer. — DIEU EST TROP BON pour affliger éternellement une âme pécheresse ;... DIEU N'EST PAS ASSEZ PUISSANT pour faire qu'un feu tout matériel puisse atteindre une âme toute spirituelle ;... DIEU EST TROP JUSTE pour venger dans des siècles infinis ce qui s'est passé dans un instant. — Voilà leurs raisonnements ;

mais notre foi sait les confondre; et, dans ses principes, elle a de quoi nous affermir contre toutes ces erreurs.

## A

I. OU EST LA PROPORTION ENTRE UN DIEU BON ET LES CHATIMENTS CRUELS DE L'ENFER? — Quoi! un chrétien, dans le sein de l'Église, aura étouffé dans son âme toutes les lumières de la foi, pour pécher avec plus d'audace; il se sera fait une religion de n'en avoir aucune; il se sera fait une chimère, un sujet de raillerie, un jeu, de cette éternelle séparation de Dieu; et il sera contraire à la bonté de Dieu d'avoir creusé un enfer profond et profondément profond;... un enfer placé à une distance infinie des Bienheureux;... un enfer séparé du séjour de béatitude par un chaos immense et impossible à franchir? — Il faut, ô mon Dieu! que tout pécheur qui n'aura pas voulu vous voir de près et vous connaître, ne vous voie que de loin et dans un éloignement infini; que celui qui a souhaité mille fois, dans le délire de ses passions, de n'avoir point de Dieu, n'en ait plus; qu'il s'élance vers vos charmes infinis dévoilés enfin à ses regards, et que vous le repoussiez avec indignation; qu'il revienne, et que vous l'écartiez avec



mépris; qu'il revienne encore, et que vous l'accabliez avec horreur; qu'il revienne toujours, et que vous l'écrasiez avec fureur! Il faut que cette privation de Dieu, qui a fait son impiété et son blasphème, devienne son désespoir et son tourment. IL FAUT QUE LA SAGESSE DU CHATIMENT RÉPONDE A L'EXTRAVAGANCE DE L'IMPIÉTÉ.

II. VOUS VOULEZ PARLER DE DIEU ET DE SA BONTÉ! Vous ne savez donc pas que la Bonté de Dieu et sa Justice étant, l'une et l'autre, des émanations de son amour, ou plutôt son amour diversifié selon les diverses circonstances, DIEU EST TOUJOURS BON, soit qu'il fasse grâce, soit qu'il punisse; soit qu'il ouvre les portes de l'enfer ou les portes du ciel; parce qu'il déploie également alors CET AMOUR INFINI DE L'ORDRE, qui est sa perfection générale, indivisible et unique? — DIEU EST BON, OUI, DIEU EST INFINIMENT BON; convertissez-vous donc, pécheur; *une larme, un regret, un soupir* lui fera tomber la foudre des mains; vos iniquités innombrables tomberont, dans l'abîme de ses miséricordes, comme un grain de sable dans l'Océan; VOILA SA BONTÉ! — Mais faut-il donc, pour être bon, qu'il couronne de la même main, l'innocence et le crime; qu'il promette l'impunité à tous les crimes; et qu'il devienne

par là le fauteur et le complice de tous les crimes? — Donnez à Dieu une bonté telle que vous l'imaginez, et il cessera d'être bon. DIEU EST BON ! c'est-à-dire : « *Mon Dieu, je ne prétends pas cesser de vous offenser, à moins que je ne sois parvenu à l'impossibilité de le faire. Les plaisirs n'ont qu'un temps ; mais Vous, Seigneur, je vous trouverai toujours ! Je ne veux vous donner mon cœur que lorsqu'il sera tout à fait corrompu. Le démon, le monde et les plaisirs auront de ma vie la meilleure part ; Vous, Seigneur, vous aurez à vous contenter de leurs rebuts et de leurs restes !* » — DIEU EST BON ! c'est-à-dire : « *Je trouve dans vos miséricordes, ô mon Dieu ! une raison de pécher avec plus d'opiniâtreté et d'audace. Je saurai bien vous forcer à être mon complice, le fauteur et le protecteur de tous mes désordres !* »

III. VOUS VOULEZ PARLER DE DIEU ET DE SA BONTÉ ! Mais qui êtes-vous donc pour vouloir mesurer avec un esprit humain et fini, l'étendue de ses perfections divines et infinies ? Qui êtes-vous pour donner des bornes à ses vengeances et dire : « *La Bonté viendra jusque-là ; la Justice n'ira pas plus loin* » ? — La Bonté méprisée ne laisse-t-elle donc jamais agir la Justice ? Et si une fois elle se

déploie cette Justice, peut-elle ne pas se déployer tout entière? Dieu peut-il être juste à demi? Laissez, laissez à Dieu le soin d'accorder ensemble et de concilier ses perfections divines. Il saura bien un jour vous en montrer la merveilleuse harmonie et l'accord parfait, en exerçant ses miséricordes éternelles sur ceux qui auront redouté sa justice, et en exerçant ses vengeances éternelles sur ceux qui auront abusé de sa miséricorde!

IV. VOUS VOULEZ PARLER DE DIEU ET DE SA BONTÉ! Mais c'est cette Bonté elle-même qui a creusé l'enfer. Il savait, ce Dieu bon, et qui veut le salut de tous les hommes, que toutes les joies du ciel offertes et promises à la victoire de nos penchants, ne suffiraient pas pour les enchaîner et les retenir dans les bornes du devoir; que l'homme craindrait plus les châtiments qu'il ne désirerait les récompenses; et il nous menace d'un malheur éternel, si nous ne consentons à être éternellement heureux. Est-ce défaut de bonté de sa part, ou excès de folie de la nôtre, si nous forçons cette double digue; si, après avoir méprisé ses promesses, nous bravons encore ses menaces; si nous sommes assez furieux pour sortir de la bonne route,

et aller, tête baissée, nous précipiter nous-mêmes dans un abîme, où nous ne pouvons regarder jusqu'au fond sans frémir?

V. VOUS VOULEZ PARLER DE DIEU ET DE SA BONTÉ!  
Mais pourquoi disons-nous que Dieu est souverainement bon, (c'est la belle remarque de Tertullien), sinon parce qu'il a souverainement le mal en horreur? Et qu'est-ce, à l'égard de Dieu, que d'avoir une souveraine horreur pour le mal, si ce n'est de le poursuivre sans relâche, et d'en être l'implacable vengeur?  
QUIS ENIM BONI AUCTOR, NISI QUI INIMICUS MALI;  
ET QUIS INIMICUS MALI, NISI QUI EXPUGNATOR; QUIS  
AUTEM EXPUGNATOR, NISI QUI ET PUNITOR (1).  
Comprenez donc, ô pécheur, comprenez ce que c'est qu'un Dieu bon. C'est un Dieu opposé essentiellement au péché, un Dieu toujours ennemi du péché; et, par une suite nécessaire, un DIEU PERSÉCUTEUR ÉTERNEL DU PÉCHÉ; tellement qu'il ne serait plus Dieu, s'il y avait un instant où il n'agît pas contre le péché pour le condamner et pour le punir;  
PARCE QU'IL NE SERAIT PLUS UN DIEU BON DE LA MANIÈRE QU'IL L'EST, ET QU'IL LE DOIT ÊTRE.

(1) Tert. contrà Marc.

B

*Mais où est, dit-on, la proportion entre le feu matériel de l'enfer et la spiritualité de notre âme?... LA TOUTE-PUISSANCE DE DIEU peut-elle faire qu'une âme soit dévorée par le feu ?*

I. Vous l'avouez donc, *la spiritualité* de votre âme ? Vous n'êtes donc pas du nombre de ces impies qui composent leur âme *d'une matière* plus délicate, mieux combinée, ou plus artistement organisée ? — Mais, si vous la croyez SPIRITUELLE, expliquez-moi comment, dès ce monde, elle peut éprouver la sensation du feu ? Dans le corps, comme hors du corps, le feu ne devrait avoir aucune prise, aucune action sur elle ; et cependant, si sur la terre vous ressentez cette sensation pénible et cuisante du feu, pourquoi ne la ressentiriez-vous pas dans l'enfer, fût-elle inexplicable ? — *Du feu, dans l'enfer ?* — OUI, DU FEU !... Et si ce n'est pas *un feu réel*, je prends l'Évangile, et je déchire l'Évangile ; et ce feu sera toujours réel, toujours véritable, toujours du feu, tant que l'Évangile sera l'Évangile, et l'Évangile de Dieu ! — OUI, DU FEU !... Et l'Église, dans tous les temps, a toujours eu

horreur de tous les tempéraments par lesquels on a voulu adoucir cette idée du feu ; et ce feu sera toujours vrai, toujours réel, toujours du feu, tant que l'Église sera infailible et le seul tribunal de l'infailibilité ! — OUI, DU FEU !... Et les doutes insensés des mondains, et les mauvaises plaisanteries des libertins ne l'éteindront jamais, ce feu ; et malgré toute la délicatesse de ce siècle, qui ne souffre pas qu'on lui en parle, de ce feu, l'Église ne cessera de le proclamer, de l'affirmer et de nous dire : « *Que les malheureuses victimes de l'enfer sont dans le feu, ne respirent que le feu, ne vomissent que le feu, sont nourries de feu, abreuvées de feu ; et que le corps et l'âme, comme le fer dans la fournaise, sont pénétrés, sont imbibés, sont salés de feu !* » — OUI, DU FEU !... Et malheur, malheur à celui-là qui, pour croire la réalité de ce feu, veut en éprouver les épouvantables ardeurs !

II. *Du feu, dans l'enfer ?* — OUI, DU FEU !... Et un feu qui n'est ni ce feu des fournaises et des incendies, feu cependant terrible, qui pénètre et fait couler les métaux les plus durs ; ni ce feu <sup>du</sup> du ciel, qui dévore deux villes infortunées et les ensevelit sous les eaux d'un lac fétide, plein de bitume et de souffre ;... ni ce feu du tonnerre, qui foudroie et réduit

en cendres tout ce qui le touche;... ce ne sont là, dit saint Bernard, qu'une légère fumée du feu de l'enfer : FUMORIOLA ;... tout au plus, quelques étincelles, échappées de ce feu dévorant : AUT IGNIS ÆTERNI MISSILIA ;... quelques traits que la colère de Dieu lance de temps à autre sur cette terre, comme pour s'essayer et préluder à ses vengeances : EXCITATORIO LA JACULA ;... une goutte de cette fureur, de ce fleuve de colère, qui coule dans les enfers comme un torrent : SI TANTA EST STILLA, QUID ERIT TORRENS?... Et tous ces feux, comparés au feu de l'enfer, ne sont pas même des feux : NON MODO PARVA, SED NULLA ; car enfin, tous ces feux ne sont que des feux naturels ou nourris par des forces humaines ; des feux, par conséquent, qui ont toutes les imperfections de la nature ou de l'homme ; mais le feu de l'enfer, tout matériel qu'il est, n'a d'autre aliment, pour l'entretenir, que *le souffle de Dieu* ; et ce souffle de Dieu lui communique les attributs même de la Divinité, spécialement *sa Toute-Puissance et sa souveraine Sagesse* :... SA TOUTE-PUISSANCE ; car, il saura bien, ce feu que Dieu allume dans sa fureur, consumer ses victimes sans les détruire ; les conserver sans les épargner ; frapper d'une main et soutenir de l'autre ; les briser éternellement de ses coups sans les anéantir ;



les faire vivre et les faire mourir tout à la fois ; toujours vivantes et toujours mourantes ; immortelles pour leurs peines, trop fortes pour mourir et trop faibles pour supporter, elles gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrées de furieuses et irrémédiables douleurs ;... SA SOUVERAINE SAGESSE ; car, il saura bien, ce feu que nourrissent *une force et une intelligence divines*, mettre la même diversité dans son activité, que les coupables en auront mise dans leurs actions ; proportionner le nombre et la qualité des douleurs, au nombre et à la qualité des péchés ; et si bien différencier l'enfer de chacun, qu'il n'y aura si petite différence dans l'abus des grâces et dans les intentions elles-mêmes, à laquelle ce feu ne sache appliquer le degré précis de torture et de douleur qui lui convient, pour punir soit ingratitude, soit sacrilège, soit scandale. Ah ! que personne ne dise : « *Puisque je suis en état de péché mortel, un péché de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait ? Si je suis damné, qu'importe d'ajouter péchés sur péchés ? L'enfer sera toujours le même !* » — NON, L'ENFER NE SERA PAS LE MÊME pour un péché mortel et pour deux péchés mortels, et pour cent, et pour mille péchés mortels ; — NON, L'ENFER NE SERA PAS LE MÊME pour un blasphémateur et

pour un profanateur impudique des choses les plus sacrées, qui, sans contrition, sans amendement, sans confession sérieuse, franche et entière de ses péchés, osa plus d'une fois toucher de ses lèvres impures, le corps et le sang de Jésus-Christ; — NON, L'ENFER NE SERA PAS LE MÊME pour les pécheurs qui ne font de mal qu'à eux-mêmes, et les pécheurs scandaleux qui, non contents de perdre leur âme, auront infecté une famille, une ville, un royaume de la contagion de leurs vices; PÉCHEURS A L'EXCÈS, chargés non seulement de leurs péchés, mais d'une multitude de péchés étrangers, devenus leurs péchés propres et personnels, parce qu'ils en ont été la première et la principale cause. Ah! POUR CES PÉCHEURS A L'EXCÈS, ce feu doué d'une intelligence que lui communique toute la colère d'un Dieu, inventera, trouvera, choisira des tourments extraordinaires, des tourments nouveaux et excessifs. Quoi! Dieu ne pourra pas inventer des tourments singuliers et extraordinaires, pour des coupables qui auront eux-mêmes inventé des moyens singuliers et extraordinaires d'outrager sa Sainteté? Quoi! la malice des hommes ira jusqu'à son dernier terme, l'ingratitude jusqu'au prodige, et la Justice de Dieu ne pourra pas aller de pair avec elle, et mar-

cher du même pas ? Quoi ! l'iniquité humaine aura ses secrets et ses abîmes, et la Justice de Dieu n'aura pas les siens ? JUSTUS ES, DOMINE, ET RECTUM JUDICIUM TUUM (1) ! — Tel est le feu de l'enfer, FEU INFATIGABLE qui ne se lasse jamais de torturer ses victimes ; semblable au sel qui préserve de la corruption, il les pénètre, les brûle, les dévore, éternise leurs forces et leur sensibilité, pour éterniser leurs souffrances. Bien plus, non content de les brûler *extérieurement*, il pénètre jusque dans la moelle de leurs os, jusqu'au fond de leurs entrailles ; et, par un prodige inouï, il pénètre, il parvient même jusqu'à leur *âme*, pour en tourmenter toutes les facultés. Enfin, *ce feu redoutable* s'identifie tellement avec le réprouvé, qu'il ne fait plus qu'un avec lui, et qu'il le transforme en un charbon ardent, au milieu des immenses brasiers de l'enfer :  
IGNIS NON EXTINGUETUR !

### C

Il est une troisième erreur : *C'est qu'une peine éternelle ne peut s'accorder avec LA JUSTICE DE DIEU*. Pourquoi ? Parce que le propre de la Justice est de conformer le châtiment à l'offense, en sorte que ni l'offense par sa gra-

(1) Psal. CXVIII. 137.

tivité ne soit point au-dessus de la peine, ni la peine par sa rigueur, au-dessus de l'offense. Or, où est cette égalité et cette proportion entre UNE ÉTERNITÉ DE PEINE, et un péché de quelques jours, de quelques heures, et même d'un seul moment ?

I. OU EST LA PROPORTION ? O homme, qui es-tu pour répondre à Dieu ? Et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta question : n'est-il pas vrai, que lorsque tu te livres aux objets de tes passions, TU VEUX PÉCHER SANS FIN ? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres, que tu ne leur serais jamais infidèle ? Toutes tes protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte, parce que Dieu confond tes projets ; mais c'est là L'INTENTION DE TON CŒUR ; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur ; et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de Pâques, de Jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit ? Tout passe pour toi, comme l'eau ! N'est-il pas juste ensuite que celui qui n'a jamais voulu cesser de pécher, ne cesse jamais aussi d'être

tourmenté? UT NUNQUAM CAREAT SUPPLICIO, QUI NUNQUAM VOLUIT CARERE PECCATO (1)!

II. OU EST LA PROPORTION? Mais est-ce donc sur la durée de l'offense que doit se mesurer la durée de la peine qui lui est due, ou *sur la dignité* de la personne offensée? Et si la dignité est infinie, et que l'agresseur ne soit capable que d'un certain degré de peine; ne faut-il pas que la peine, qui ne peut être infinie *dans sa nature*, soit infinie *dans la durée*, qu'elle soit éternelle? Et si elle est éternelle, et que le pécheur LE SACHE, n'est-ce pas la plus grande peine que Dieu puisse infliger à sa créature? — LE SAVOIR, n'est-ce pas porter tout entier ce globe immense de l'éternité, qu'on ne touche qu'en un point, et en sentir tout le poids? LE SAVOIR, n'est-ce pas voir sans cesse cette éternité qui s'avance, et vient accabler et couvrir un damné de tous ses siècles à venir? LE SAVOIR, n'est-ce pas être forcé de s'écrier: « *Dieu trop aimable, que ne m'as-tu du moins laissé cet oubli de tes perfections qui a fait mon crime, et ferait encore mon bonheur? Pourquoi me laisser entrevoir tes charmes enchanteurs, et tes traits irrésistibles, et tes vengeances intermi-*

(1) <sup>Sus</sup> Greg.-Naz. Mor. lib. 34. n° 36.

nables ? Ah ! qu'on m'ôte cette affreuse pensée : TOUJOURS ! JAMAIS ! Si mon cœur, fait pour t'aimer, qui n'a d'autre destinée que de t'aimer, ne doit t'aimer jamais ; au moins que je n'y pense pas, que je ne le sache pas ! Qu'on me trompe, pourvu qu'on me flatte d'arriver à mon centre ; qu'on me fasse une promesse, dût-on ne me rien accorder. Que n'ai-je, du moins, l'affreuse consolation de te reprocher que c'est ta cruauté qui me tourmente, et non ton amour ; ton amour autrefois méprisé, et aujourd'hui méprisant, QUI ME PUNIT AVEC UNE MESURE ET UNE SAGESSE PROFONDES ! »

III. OU EST LA PROPORTION ? Elle est, cette proportion, dans l'impossibilité d'accorder jamais le pardon à une créature rebelle et insolente, qui est dans l'impossibilité de se repentir jamais ; car jamais un réprouvé ne se repentira. La mort fixera le cœur de l'homme dans un état stable et permanent ; et si LE PÉCHÉ EST ÉTERNEL, IL EST ÉTERNELLEMENT PUNISSABLE. Dieu est immuable et ne change pas ; mais c'est un roi qui a deux royaumes, et deux méthodes différentes de les gouverner. Comme il est également bon et juste, il a voulu régner EN PÈRE dans l'un, et EN MONARQUE dans l'autre. Vous passerez en mourant DU RÈGNE DE LA MISÉRICORDE, qui sera fini, AU RÈGNE DE LA

JUSTICE, qui ne finira jamais. Est-il étonnant que vous soyez jugés et exécutés *selon les lois* de ce nouveau royaume, où les proportions sont gardées avec une exactitude infinie. POURQUOI DONC ÊTES-VOUS SI PATIENT, Ô MON DIEU ! SI CE N'EST PARCE QUE VOUS ÊTES ÉTERNEL ?

IV. OU EST LA PROPORTION ? Elle est *la même dans l'enfer que dans le ciel* ; et vous ne réfléchissez pas que si dans l'enfer on pouvait cesser de haïr Dieu, et commencer à l'aimer, les bienheureux pourraient, eux aussi, cesser de l'aimer dans le ciel, et commencer à le haïr. La raison est la même. Si vous voulez prescrire un terme aux vengeances divines, je ne vois pas pourquoi vous ne donneriez pas des bornes à la libéralité divine et à l'heureuse éternité des élus. Mais notre misérable amour-propre adopte l'un sans examen, et rejette l'autre sans honte : IBUNT HI IN VITAM ÆTERNAM ; ILLI AUTEM IN SUPPLICIUM ÆTERNUM.

V. OU EST LA PROPORTION ? Vous ne pensez donc pas que demander cette proportion, c'est déjà l'enfer ; c'est devancer et prévenir le temps de sa réprobation ; c'est lancer contre Dieu et son tribunal, vos flèches impuissantes ; c'est vomir déjà contre le Dieu



des enfers, les imprécations des réprouvés, et leurs horribles et inutiles blasphèmes : c'est comme dire : « *Dieu des vengeances et persécuteur implacable, as-tu bien pesé mes iniquités, et mis dans une balance exacte les plaisirs et les peines ? Réponds-moi : n'est-ce pas assez que mes douleurs égalent le nombre de mes voluptueuses sensations ?...* RESPONDE MIHI QUANTAS HABEO INIQUITATES ET PECCATA, CUR FACIEM TUAM ABSCONDIS (1) ? *Entre en jugement avec moi, si tu l'oses ; et rends-moi raison de tes arrêts, si tu le peux...* INDICA MIHI CUR ME ITA JUDICES (2) ? *Quelle gloire trouves-tu donc à briser l'ouvrage de tes mains ? Est-ce un digne effort de ta Toute-Puissance de poursuivre sans relâche une feuille sèche que le vent emporte, et de brûler une paille légère ?...* CONTRA FOLIUM, QUOD VENTO RAPITUR, OSTENDIS POTENTIAM TUAM, ET STIPULAM SICCAM PERSEQUERIS (3) ! — Mais à tous ces blasphèmes, voilà le Seigneur qui vous répond lui-même du haut de la nue : RESPONDENS DOMINUS DE TURBINE, dixit (4) : « *Quelle est donc cette orgueilleuse raison, qui prétend peser dans sa balance la justice de mes arrêts, et juger si le poids d'un péché*

(1) Job. XIII. 22. 23.

(2) Id. X. 2.

(3) Id. XIII. 25.

(4) Id. XXXVIII. 1.

*égale le poids du châtiment; qui enveloppe de sentences folles, que son imagination forge dans des termes ambigus, la justice de mes jugements ?... QUIS EST ISTE INVOLVENS SENTENTIAS SERMONIBUS IMPERITIS (1) ? Où étais-tu, quand je posais les fondements de la terre; quand j'enveloppais l'Univers de l'air et des nuées, comme on enveloppe un enfant de ses langes; quand je renfermais l'immensité des mers dans leur ceinture de grains de sable ? Et tu veux donner à ma colère des limites et des rivages ! Mais tu es donc sorti du monde présent, et tu as donc voyagé dans le monde à venir, que tu connais si bien les lois qu'on y observe, et qu'on y doit observer ? Et qui donc t'en a ouvert les portes ? NUMQUID APERTÆ SUNT TIBI PORTÆ MORTIS (2) ? Réponds-moi : l'ouvrage n'est-il pas à l'ouvrier ? Et qui osera donc demander au potier pourquoi il laisse si longtemps ses vases dans sa fournaise de feu ?... Tu ne réponds rien ? Mais quoi ? Un homme qui veut se mesurer avec Dieu, doit-il sans armes venir au combat; doit-il se présenter à la dispute, si peu muni de raisons et de réponses, qu'il soit, dès les premiers arguments, réduit au silence ?... NUMQUID QUI CONTENDIT*

(1) Job. XXXVIII. 2.

(2) Id. XXXVIII. 17.

CUM DEO, TAM FACILE CONQUIESCIT (1)? Quel est l'homme qui, dans l'humilité de son cœur, ne doive répondre à son Dieu : « *O Dieu ! j'ai parlé trop légèrement ; mes paroles insensées, je les révoque, je les rétracte, je les condamne* » : UNUM LOCUTUS SUM, QUOD UTINAM NON DIXISSEM, ET ALTERUM, QUIBUS ULTRA NON ADDAM (2) !

(1) Job. XXXIX. 32.

(2) Id. XXXIX. 35.

---



## XVI.

### L'ENFER,

### SA NÉCESSITÉ.

---

Après avoir reconnu *la possibilité et la réalité* de l'enfer, il est bon d'en méditer encore LA NÉCESSITÉ. — Oui, l'enfer est nécessaire; car, de trois choses l'une: ou *de la part de Dieu, la révélation est incertaine*; ou *de la part de la religion, la pénitence est outrée*; ou *de la part de l'objet, l'existence est inimaginable*.

I. Or, DE LA PART DE DIEU, LA RÉVÉLATION, comme nous l'avons déjà reconnu, N'EST PAS INCERTAINE. Si vous êtes un impie, qui doutez de la divinité des livres saints, on vous en montrera l'authenticité, et vous serez ébloui

*Page 29*

*29*

de ce grand jour, et de cette éblouissante lumière. Si vous êtes un de ces demi-chrétiens, qui vont jusqu'à ne pas savoir s'il y a dans l'Écriture sainte des textes et des passages d'après lesquels il est impossible de nier l'enfer, on vous en accablera de leur nombre. On ouvrira sous vos yeux le puits de l'abîme, et on en fera monter la fumée jusqu'à vous. On fera retentir à vos oreilles l'épouvantable bruit de cette mer en courroux, qui roule ses flots embrasés et mugit sous vos pieds. — Et de tout cet amas de preuves, de ce groupe de textes, il en résultera que l'enfer, tel que l'Écriture sainte nous le dépeint, est UNE VÉRITÉ CERTAINE, NÉCESSAIRE MÊME, ET INÉBRANLABLE; ou bien le trône du Tout-Puissant est lui-même ébranlé. Je le vois tomber de son trône, et se métamorphoser *en une vaine idole*, qui n'a pas eu la sagesse ou la force de pourvoir à l'observation de ses lois, et à la conservation de son culte; *en un trop faible et trop impuissant législateur*, qui n'a pu faire respecter ses volontés, ni en venger le mépris, ni imposer aux passions humaines un frein capable de les retenir dans de justes bornes; *en un Dieu fauteur et complice de tous les crimes du monde*, que le vice n'offense pas, qui approuve les crimes honteux, et a livré l'Univers aux complots des méchants.

Oh! que l'enfer est *nécessaire*, puisque sa nécessité égale celle de Dieu même, et dont on peut dire : SI CET ENFER N'EXISTE PAS, DIEU N'EST PAS !

II. EST-CE PEUT-ÊTRE QUE LA RELIGION A TROP CHARGÉ LES COULEURS, FORCÉ LES TRAITS DU TABLEAU ? Mais, ou l'enfer, tel que nous le peint la religion, n'est pas une chimère, ou la religion tout entière est une fable. L'enfer est lié à toute la religion, en est une des pierres fondamentales, sur laquelle porte tout l'édifice; et le dogme de l'enfer est un dogme divin, ou la religion elle-même n'est pas divine. *Vous voudriez, dites-vous, entendre là-dessus un homme revenu des enfers*; vous en croiriez à son rapport; vous vous rendriez à ce miracle. Mais de quel droit demandez-vous un miracle de plus, vous à qui des milliers de miracles ne suffisent pas ? Tous les miracles que Jésus-Christ et ses Apôtres ont fait en preuve des autres vérités de la religion, n'ont-ils pas été faits en preuve de celle-ci ? Celle-ci n'a-t-elle pas été, comme les autres, scellée de leur sang ? *Vous voudriez voir un miracle ?* Non, vous n'en verrez pas; jamais Dieu n'a fait de miracles en preuve de cette vérité, et jamais il n'en fera. Pourquoi?... Parce que Dieu ne fait point de miracles inutiles; de miracles



pour prouver la vérité la plus clairement révélée, et la mieux appuyée. *Vous vous rendriez à ce miracle?* Non, vous ne vous rendriez pas. Si vous ne croyez pas à cet amas de témoignages qui constituent la religion et dont cet enfer fait partie, vous ne croiriez pas non plus à un homme venu exprès des enfers. Vos parents ont la loi et les prophètes, répond *Abraham* au mauvais riche; s'ils ne les croient pas, ils ne croiraient pas non plus à un mort ressuscité. Ils regarderaient cette apparition comme une illusion de leurs sens, et l'effet d'une imagination troublée: SI MOYSEN, ET PROPHETAS NON AUDIUNT, NEQUE SI QUIS EX MORTUIS RESURREXERIT, CREDENT (1). Oh! que l'enfer est donc *nécessaire*, l'enfer dont la *nécessité* égale la vérité de la religion, et dont on peut dire: SI L'ENFER N'EXISTE PAS, LA RELIGION CROULE ET NE SE SOUTIENT PAS.

III. SERAIT-CE ENFIN QUE L'OBJET EST CHIMÉRIQUE ET IMPOSSIBLE A IMAGINER? *Je ne saurais imaginer*, dites-vous!... La singulière difficulté! Et qu'importe que vous vous l'imaginiez, ou que vous ne vous l'imaginiez pas? Votre imagination change-t-elle la nature ou la qualité des objets? Les réalise-t-elle,

(1) Luc. XVI. 31.

ou les fait-elle disparaître? A-t-on besoin de votre consentement, ou de votre suffrage? — *Vous ne sauriez vous imaginer?... L'étrange objection!* Et à moi, si quelque chose dans la religion pouvait me paraître difficile à imaginer, et même incroyable: ce serait ce double mystère d'UN DIEU INCARNÉ, et d'UN DIEU VERSANT SON SANG! Mais ces deux mystères une fois admis, tout est croyable; et non seulement cette incarnation et cette passion du fils de Dieu me font croire l'enfer; mais s'il n'y avait pas d'enfer, je ne sais si je croirais cette incarnation et cette passion. IL FAUT UN ENFER, et que cet enfer soit tout ce que nous en savons, pour qu'un Dieu n'ait pas cru être prodigue de son sang, en nous délivrant à un si haut prix!... IL FAUT UN ENFER, et que cet enfer soit difficile à concevoir, et même inconcevable, pour que le sang d'un Dieu, versé à si grands flots, n'ait pas été avili et traité comme un sang impur!... IL FAUT UN ENFER, et que cet enfer soit l'assemblage de tous les tourments, pour compenser, en quelque manière, les tourments du fils unique de Dieu, broyé et foulé aux pieds; pour lui restituer le prix infini de son sang méprisé et souillé comme une chose profane; pour rassembler autant de tortures et de douleurs sur la tête du damné que le crucifiement

d'un Dieu a comporté pour ce même Dieu d'ignominies et d'outrages ! LA CROIX, ET LA CROIX TOUTE SEULE, VOILA QUI ME PROUVE L'ENFER ! Le Calvaire est la solution de toutes les difficultés, la solution sans réplique. — *Vous ne sauriez vous imaginer comment et pourquoi, par quelle règle et en quelle justice, Dieu punit d'un enfer éternel un péché d'un moment ?...* Mais CE PÉCHÉ D'UN MOMENT est l'unique cause de la passion et des souffrances d'un Dieu ! Mais CE PÉCHÉ D'UN MOMENT renouvelle les opprobres et le crucifiement d'un Dieu ! Mais CE PÉCHÉ D'UN MOMENT anéantit la croix et la mort d'un Dieu ! Ah ! il y a donc un rapport nécessaire, un rapport de proportion entre le péché, la passion de Dieu et l'enfer ! Un péché qui n'a pu être réparé dignement que par les souffrances d'un Dieu, *par une peine infinie dans sa valeur*, ne peut être dignement puni et châtié que *par une peine infinie dans sa durée* ! — Ah ! que l'enfer est nécessaire, dont la nécessité égale celle de la divinité du Rédempteur, et dont on peut dire : IL N'Y A POINT DE RÉDEMPTEUR, SI CET ENFER N'EXISTE PAS !

---

## XVII.

### L'ENFER,

### SES VICTIMES.

---

I. L'enfer est *possible*, l'enfer est *réel*, l'enfer est *nécessaire*; mais POUR QUI L'ENFER? A qui d'entre nous s'adressent ces épouvantables menaces de la religion? *Est-ce à moi?*... Voilà le feu, l'autel de la vengeance du Seigneur, et le bois du sacrifice; mais OÙ EST LA VICTIME? *Est-ce moi?*... Quelle amertume et quelle profonde tristesse cette question ne répand-elle pas dans mon âme? Encore si nous pouvions répondre comme *Abraham* à *Isaac*: « POURQUOI DE TELS EMPRESSEMENTS POUR CONNAÎTRE LA VICTIME? DIEU Y POURVOIRA ». Hélas! hélas! nous n'y avons malheureusement que trop bien pourvu; la victime n'est

pas loin. Car, ne le méritons-nous pas, cet enfer ? Ne l'avons-nous jamais mérité ? Ne le mériterons-nous jamais ?

II. NE LE MÉRITONS-NOUS PAS, CET ENFER ? Ah ! que je voudrais répondre que cet enfer n'est réservé qu'aux grands crimes et aux attentats, dont nous sommes incapables ; qu'à ces vies tout entières de désordres et d'abominations, dont nous avons horreur ; qu'à ces grands pécheurs, dont la conduite n'est qu'une succession non interrompue de forfaits ! Mais non, ô vérité amère que nous voudrions et que nous ne pouvons pas ignorer, on peut être moins coupable que bien d'autres, et mériter l'enfer ! Le grand nombre des péchés n'est pas nécessaire : UN SEUL SUFFIT ! Le degré de malice et d'énormité n'est pas déterminé ; une haine ordinaire y conduit ; une impureté secrète et solitaire y précipite ; une pensée réfléchie, c'est assez ; un regard, c'est trop ! Les arbres stériles et infructueux y brûlent avec les arbres pestilentiels et mauvais. Les âmes tièdes et indolentes, qui ne font aucun bien, y sont associées à ceux qui ont fait le mal et aux scélérats. Hélas ! en toute condition sainte et profane, le nombre des élus est si petit ! Sommes-nous de ce nombre ? A nous juger par nos œuvres, par les

reproches que nous fait actuellement notre conscience, MÉRITONS-NOUS L'ENFER ?

III. Et si, pour le moment, la tranquillité de notre conscience nous rassure, LE PASSÉ N'A-T-IL RIEN D'EFFRAYANT?... DÉJÀ PLUS D'UNE FOIS N'AVONS-NOUS PAS MÉRITÉ L'ENFER?... Vérité désolante d'une part, et de l'autre bien consolante et bien encourageante. CONSOLANTE ; car, qui nous a donc préservé de l'enfer ? Nous l'avons souvent mérité, et si nous n'y sommes pas tombés, à qui en sommes-nous redevables, sinon A LA MISÉRICORDE TOUTE GRATUITE d'un Dieu, qui aurait trouvé autant de gloire dans notre perte éternelle que dans notre salut ; sinon A UNE MISÉRICORDE INFATIGABLE, qui a toujours temporisé et attendu ; sinon A UNE MISÉRICORDE SPÉCIALE, refusée à tant d'autres moins coupables que nous?... Vérité non seulement consolante, mais ENCOURAGEANTE ; car, si l'enfer relâchait sa proie, si Dieu retirait une de ces tristes victimes du milieu de ces brasiers ardents, combien cette victime ne se croirait-elle pas obligée d'aimer, de servir, de glorifier son créateur, son libérateur ? Mais, hélas ! l'abîme une fois fermé, ne s'ouvre plus ! Eh bien ! ce qui sera éternellement refusé aux réprouvés nous est ac-

cordé. Chacun de nous est un réprouvé, à qui LA MISÉRICORDE a permis, par une grâce insigne et un miracle de premier ordre, de recommencer une nouvelle carrière. Ne devons-nous pas faire, par reconnaissance, ce que ferait un réprouvé ressuscité et échappé de l'enfer; être aussi pénitent, aussi fervent qu'il le serait?... O mon Dieu! vous n'avez été qu'une fois le Sauveur de tant d'autres; et vous avez été plus d'une fois le mien! Vous êtes le Dieu de mon salut! DEUS, DEUS SALUTIS MEÆ! Tant de fois arraché à l'enfer, par un excès de votre MISÉRICORDE, je ne veux pas me laisser vaincre en générosité; et enfer pour enfer, je me condamnerai moi-même à un enfer d'un autre genre. Ma langue vous aurait maudit; elle vous bénira et chantera sans cesse vos louanges! Mon corps aurait brûlé sans se consumer, il se consumera lentement à votre service! Je ne le compte plus pour rien; il flétrira, il séchera, il mourra à la peine, s'il le faut! Toutes les créatures auraient contribué à mon supplice, elles contribueront toutes à mon sacrifice! Je m'en détacherai, je m'en séparerai; j'en ferai autant de victimes à votre Grandeur; je ne cesserai de leur dire ce que vous êtes, ce que vous méritez, ce que vous avez fait pour une aussi indigne créature: VENITE, AUDITE ET



NARRABO, OMNES QUI TIMETIS DEUM, QUANTA FECIT  
ANIMÆ MEÆ (1) !

IV. Vous avez mérité l'enfer ; vous méritez l'enfer ; mais L'ENFER EST-IL TOUJOURS A CRAINDRE ? — *Oui*, l'enfer est toujours à craindre ; et pour qui ?... *Pour les âmes même les plus innocentes, pour les plus grands amis de Dieu.* Ce serait de notre part une inconcevable sécurité, de regarder la crainte de l'enfer comme une crainte propre aux âmes vulgaires, et au-dessous de nous. Les plus grands saints étaient saisis de frayeur à la seule pensée de l'enfer.

Un Jérôme s'enfonce dans les déserts et la solitude la plus sauvage. Il se rend, comme il l'a dit lui-même, le compagnon des serpents et des bêtes féroces : SCORPIONUM SOCIUS ET FERARUM... Tous les jours, ses yeux sont inondés, noyés de larmes ; tous les jours, son désert retentit de ses gémissements : QUOTIDIE GEMITUS, QUOTIDIE LACRYMÆ... Tous les jours, armant sa main d'un caillou, il se frappe rudement la poitrine. Et pourquoi une solitude si profonde, tant de larmes, une pénitence si sévère ? Ah ! c'est qu'il sait, dit-il, ce que c'est que l'enfer : OB GEHENNÆ METUM, TALI ME CARCERE DONAVERAM.

(1) Psal. LXV. 16.

Vous tremblez, disait saint Augustin prêchant à son peuple, et je tremble comme vous; et je tremble pour moi comme pour vous, et plus que vous. J'ai feuilleté toute l'Écriture; j'ai cherché de quoi calmer mes alarmes et les vôtres, et je n'ai rien trouvé. Vous ferez ce que vous voudrez; pour moi, je veux craindre Dieu, ce Dieu qui punit le péché éternellement et sans mesure : *NIMIS TIMENS ESSE VOLO, IGNEM ÆTERNUM TIMEO.*

Paul, le grand Paul, ce vaisseau d'élection, dans le cours de ses travaux apostoliques, dans le temps où il convertissait les rois et les nations, où il étendait l'Église, fondait les plus belles et les plus illustres chrétientés; dans le temps où il exposait sa vie à mille morts pour le nom de Jésus-Christ; Paul craignait encore de trouver sa réprobation dans les sueurs et les fatigues de son apostolat; et l'enfer, au bout de sa pénible carrière : *NE FORTE CUM ALIIS PRÆDICAVERIM, IPSE REPROBUS EFFICIAR* (1) !

Mais cette méditation est effrayante ! Sans doute, et quel inconvénient y a-t-il que nous soyons saisis de crainte à la seule pensée de l'enfer ? Serait-ce un grand mal que cette pensée de l'enfer nous donnât un air, un

(1) I. Cor. IX. 27.

maintien plus grave et plus sérieux ; que cette pensée de l'enfer fût notre première pensée à notre réveil, notre dernière pensée du jour ; et que, pendant la nuit, elle nous éveillât en sursaut, pour nous faire tomber à deux genoux devant la terrible Majesté que nous avons eu l'audace d'outrager ?

Cette méditation est effrayante ! Ah ! plutôt à Dieu que nous fussions effrayés au point de nous forcer d'aller trouver un ministre du Seigneur, un de ces prêtres vénérables, incapables de nous tromper, inflexibles contre les passions humaines, et que, prosternés à ses pieds, nous lui disions, dans la contrition d'un cœur droit : O prêtre, voilà ma vie ! Ne me flattez pas, dites, dites : vais-je au ciel ? ou vais-je en enfer ? Ajoutez à mes bonnes œuvres ; retranchez de mes plaisirs ; arrachez l'œil, coupez la main ; mais répondez de mon âme sur votre âme. Damnez-vous avec moi, ou sauvez-moi avec vous !

---



## XVIII.

### MÉDITATION

SUR

LA MORT,

*Passage du temps à l'éternité.*

---

I. VIVRE DE DIEU, EN DIEU, POUR DIEU, c'est lui consacrer toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses actions; en sorte que l'esprit ne s'occupe plus que de lui, et des objets auxquels il veut à chaque instant que nous pensions; que le cœur n'aime que lui, et les créatures qu'en vue de lui, selon l'ordre qu'il a lui-même établi; que tout ce qu'on fait, tout ce qu'on souffre, lui soit rapporté; et que sa gloire, son bon plaisir, soient notre dernière fin et notre principale intention.

VIVRE DE DIEU, c'est renoncer à se conduire soi-même, pour être conduit par Dieu;

c'est n'avoir plus de volonté propre en quoi que ce soit, et ne vouloir que ce que Dieu veut ; c'est lui remettre notre liberté, afin qu'il en dispose lui-même, et qu'il la dirige comme il lui plaira.

L'HOMME QUI VIT DE DIEU, NE VIT PLUS POUR LUI-MÊME ; il n'a plus aucun droit sur lui-même ; il se livre entre les mains de Dieu et ne se laisse mouvoir que par lui ; il veut ne se permettre aucun désir, ne former aucune entreprise, ne faire aucune démarche de son propre mouvement. — En un mot, vivre de Dieu, c'est LUI ÊTRE DÉVOUÉ, C'EST LUI OBÉIR EN TOUT ET TOUJOURS. En aucune chose, en aucun temps, je ne puis me soustraire à son domaine, et à la soumission qui lui est due. Son droit s'étend à tout ce que je suis, en quelque état, en quelque circonstance que je me trouve. Il m'a créé, et il n'a pu me créer que pour lui. J'ABUSE DE MON ESPRIT, si je l'emploie à une autre fin qu'à le connaître et à le louer ; J'ABUSE DE MA MÉMOIRE, si je ne me rappelle sans cesse son auguste présence, et si je ne l'adore avec tout le respect dont je suis capable ; J'ABUSE DE MON COEUR, si je n'emploie pour l'aimer tout ce qu'il a d'affection ; J'ABUSE DE MA LIBERTÉ, si je m'en sers autrement que pour vouloir lui plaire en toute chose ; J'ABUSE DE TOUTES LES FACULTÉS DE MON ÂME ET DE MON

CORPS, si je n'en fais pas un usage conforme à ses intentions ; J'ABUSE DE TOUT CE QUE J'AI ET DE TOUT CE QUE JE POSSÈDE, si je ne lui donne pas tout ce que j'ai et tout ce que je possède. LE BIEN, LE SEUL BIEN, LE PLUS GRAND BIEN dont je puisse jouir : c'est son amour, c'est sa possession, c'est son bonheur et sa gloire ; LE MAL, LE SEUL MAL, LE PLUS GRAND MAL que je puisse imaginer : c'est sa haine, c'est sa perte, c'est le péché et l'enfer, qui en est la suite.

II. Et maintenant, après la méditation de ces grandes vérités, si vous me demandez quel sort vous est réservé, ce que vous deviendrez dans l'avenir ? — *Je n'en sais rien.* — Jouirez-vous d'une santé excellente, ou serez-vous éprouvés par la maladie ? — *Je n'en sais rien.* — Serez-vous riches, serez-vous pauvres ; dans les honneurs ou dans l'abjection ? — *Je n'en sais rien.* — Votre carrière, dans ce monde, sera-t-elle longue, ou de courte durée ? — *Je n'en sais rien.* — Et qu'importe, après tout, que votre santé soit bonne ou mauvaise ; que vous soyez riches ou pauvres ; dans les honneurs ou dans les ignominies ; que vous viviez plus ou moins longtemps sur cette terre ; qu'importe, pourvu que vous aimiez Dieu, que vous le serviez, que



vous lui obéissiez ? Il est une chose néanmoins, *une seule chose* que je sais parfaitement : *c'est que vous mourrez*. IL EST DÉCRÉTÉ QUE TOUS LES HOMMES MOURRONT UNE FOIS (1).

III. VOILA LE DÉCRET, et ce décret doit recevoir son accomplissement. Dieu avait dit à Adam, qu'au jour où il aurait mangé du fruit défendu, il mourrait : IN QUOCUMQUE DIE COMEDERIS EX EO, MORTE MORIERIS (2). Il lui avait annoncé à la fois *la mort de l'âme* par le péché, et *la mort du corps*, comme une suite même de sa désobéissance et de son crime. Ce décret, il a reçu, je crois, une assez constante exécution depuis l'origine du monde, et il n'est pas un seul homme qui ait pu se soustraire à son inexorable rigueur : STATUTUM EST ; il a été arrêté, il a été décrété, tu mourras : MORTE MORIERIS ! Saint Paul s'est chargé d'expliquer ce décret, et avec la langue qui lui appartenait, avec ce zèle apostolique qui l'inspirait, il a bien pu prononcer ce mot, que je vous prie de peser dans vos consciences : *le péché a un salaire*, STIPENDIUM PECCATI ; et ce salaire, *c'est la mort*, MORS ! Le péché a un salaire ; il doit être

(1) Ad Heb. IX. 27.

(2) Gen. H. 17.

payé. Une dette a été contractée, alors qu'il fut commis; pécheur, reçois la mort, voilà ton salaire : STIPENDIUM PECCATI MORS (1) ! — C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde : ET PER PECCATUM MORS INTRAVIT IN MUNDUM (2); car nous savons que par un privilège qui n'appartient pas sans doute à la nature de l'homme, mais que la grâce avait ajouté, l'homme ne devait pas mourir; et Dieu l'avait créé *immortel* dans son corps comme dans son âme. Le péché est venu, la déchéance a été encourue; tous nous avons reçu *le salaire*, comme tous nous contractons *la dette* en naissant : STIPENDIUM PECCATI MORS ! Le salaire du péché, c'est la mort !

IV. ET IL N'Y A PAS D'EXCEPTION, même pour cette créature privilégiée que le péché n'avait pas pu atteindre. LA VIERGE IMMACULÉE mourra. Elle ne connaîtra pas, il est vrai, la corruption du tombeau; mais enfin elle devra mourir. JÉSUS-CHRIST, LUI AUSSI, bien qu'exempt de la loi de la mort, comme il fut à jamais exempt de la loi du péché, JÉSUS-CHRIST MOURRA ! D'ailleurs n'a-t-il pas été chargé de nos iniquités; n'a-t-il pas porté en lui l'image et la

(1) Rom. IV. 13.

(2) Rom. V. 12.

forme du péché ; n'a-t-il pas été fait péché pour nous ; n'a-t-il pas été fait pour nous le maudit ; et pour cela, n'a-t-il pas dû souffrir, n'a-t-il pas dû mourir ? PRO NOBIS PECCATUM FACTUS !... FACTUS PRO NOBIS MALEDICTUS !... OPORTUIT PATI CHRISTUM (1)...

V. La voilà donc, *cette loi de la mort, ce décret* divin, inévitable, qui a toujours reçu, dans la suite des générations, sa fidèle, sa constante exécution ! Et je suis bien obligé de vous dire, de vous répéter sans cesse, puisque vous l'oubliez sans cesse : qu'il est de foi que vous mourrez ; qu'il est de foi que vous êtes condamnés à mourir ; que c'est une vérité de foi certaine, entre toutes les vérités certaines ; que votre oubli à cet égard est étrange ; que votre aveuglement est déplorable ; que votre indifférence est funeste. — Vous vivez : et VOUS NE SAVEZ PAS que vous devez mourir ! — Vous vivez ; et VOUS NE CROYEZ PAS que vous devez mourir ! — NON, VOUS NE LE CROYEZ PAS ; NON, VOUS N'EN AVEZ PAS LA FOI ! — Et cependant, Dieu l'a décrété : STATUTUM EST ! — Ah ! SI VOUS LE CROYIEZ, SI VOUS ÉTIEZ CONVAINCUS qu'après un nombre d'années qui sera toujours très court, quel-

(1) 2. Corinth. VII. 21. — Gal. III. 13.

que long que vous le supposiez, si vous ÉTIEZ CONVAINCUS que la dernière heure doit sonner pour vous ; qu'à cette heure suprême, toutes les illusions doivent s'évanouir, que la terre entière doit échapper sous vos pas ; que vous devez paraître devant le souverain juge pour lui rendre compte de vos pensées, de vos sentiments et de vos œuvres ; SI VOUS LE SAVIEZ, SI VOUS LE CROYIEZ, SI VOUS EN ÉTIEZ PERSUADÉS ET CONVAINCUS, eh bien ! à cette heure même, *par cette seule pensée*, par l'effet de cette conviction et de cette foi, vous changeriez totalement votre existence.

Quoi ! la mort va venir dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être ! — Quoi ! je ne suis ici-bas que la vapeur légère qui apparaît, et qui va bientôt s'évanouir ! — Quoi ! je porte en moi-même une âme immortelle qui appelle l'heure de sa délivrance ! — Quoi ! le tombeau va bientôt s'ouvrir ; mon corps sera rongé par les vers, réduit en pourriture ; je deviendrai un objet d'exécration et d'horreur, qui n'a pas même un nom dans aucune des langues humaines ; *et je vis comme si jamais ce résultat ne devait se produire* ; comme si jamais mon âme ne devait franchir le seuil de sa demeure et de son enveloppe mortelle ; comme si jamais je ne devais pourrir dans la corruption du tom-

beau ! — Quoi ! la vie présente est tout pour moi ; je m'attache à ses charmes ; je me nourris de ses illusions ; je me berce de ses rêves ; je me balance au milieu de ses hontes ; je poursuis toutes ses jouissances ; ses intérêts me préoccupent uniquement ; toutes mes pensées sont au temps, à la vie, à la terre, à ses biens ;... et je dois mourir ! — OU EST DONC LA FOI DE LA MORT ? OU EST LA PENSÉE DE LA MORT ? OU EST SON SOUVENIR ? — Hélas ! où en sommes-nous avec toutes les folies qui remplissent nos jours ? Et que font les hommes ? Que fait le monde ? Au moins, daignez vous rappeler ces paroles : C'EST QU'IL A ÉTÉ DÉCRÉTÉ QUE VOUS MOURREZ ! — Vous êtes l'eau qui tombe sur la terre, qui se perd, qui disparaît et qui ne reviendra jamais : OMNES MORIMUR, ET SICUT AQUÆ DILABIMUR IN TERRAM, QUÆ NON REVERTUNTUR (1) ! Il y a une puissance souveraine qui appelle votre esprit à Celui duquel il descend : ET SPIRITUS REDEAT AD DEUM, QUI DEDIT ILLUM (2). Vous habitez des maisons de boue : QUI HABITANT DOMOS LUTEAS (3). Votre maison, elle s'en va de tous côtés, elle tombe en ruines, ses murailles sont détruites ; rien ne tient dans votre habitation ! Insensés, vous

(1) 2. Reg. XIV. 14.

(2) Eccles. XII. 7.

(3) Job. IV. 19.

allez mourir, ET VOUS NE LE CROYEZ PAS ! Ah ! si votre vie était réglée ; si elle était ordonnée par la pensée de la mort, PAR CETTE FERME CROYANCE que vous ne pouvez échapper à cette nécessité qui vous menace, ô ciel ! qu'arriverait-il ? Que de sérieux dans vos projets ! Que d'ordre et de règle dans vos actions ! Que de droiture dans vos intentions ! Que de mépris pour la terre et le monde ! Quel dévouement à tous vos devoirs ! Quels regrets pour les années écoulées et perdues ! Quelles larmes amères et douces à la fois ! Quelle charité ! Quelle consolation dans vos cœurs, en pensant que vous revenez à votre Créateur et Seigneur ! — Mais poursuivons, et rappelons-nous que nous ne mourrons qu'une fois : SEMEL !

VI. Oui, vous mourrez une fois, et vous ne mourrez qu'une fois, UNE SEULE FOIS, entendez-le bien. Ah ! s'il en était de la mort comme de ces expériences qu'on peut recommencer, quand elles n'ont pas réussi ; comme de ces tentatives généreuses que fait la science pour explorer des contrées inconnues, et revenir ensuite les décrire à ceux qui ne les ont point vues ; ah ! si l'on pouvait ainsi retourner sur la terre après l'avoir quittée ; combien on serait plus sage, comme on changerait de

conduite, comme on serait différent de soi-même ! MAIS ON NE MEURT QU'UNE FOIS, ET PAS DEUX, s'il vous plaît. La hache du bûcheron ravage les forêts. Elle s'attaque à l'arbre, près de la racine ; elle frappe, elle frappe encore, son travail est lent, mais certain ; elle frappe un dernier coup, et l'arbre aux riches et vastes rameaux chancelle, il tombe sur le sol ; il le couvre encore, non plus de son ombre, mais de ses branches brisées, et quand il est tombé, C'EST POUR TOUJOURS. Là où est le corps, les aigles se rassemblent, dit l'Écriture : ILLIC CONGREGABUNTUR ET AQUILÆ (1). Votre corps tombera un jour, pas de si haut que le chêne des forêts ; vous êtes bien plus faible et bien plus petit que lui ; mais quand votre corps tombera, ce sera pour ne plus se relever ; et LES AIGLES se rassembleront, *les démons* pour saisir leur proie, *les Anges* pour accueillir leur frère, et le porter dans le séjour des cieux. — LA OU L'ARBRE TOMBE, IL DEMEURE ! A cette heure unique, où la mort vous aura frappé, votre éternité sera marquée d'une manière inexorable ; un arrêt divin l'aura fixée ; vous serez, éternellement et toujours, ce que la mort vous aura trouvé ! Eh bien ! SI LA FOI PÉNÈTRE VOS CŒURS, s'il y a

(1) Matth. XXIV. 28.



en vous quelque courage, si vous éprouvez quelque sentiment d'homme chrétien, si vous avez un réel désir de vous sauver et de rendre à Dieu la gloire qui lui convient, montrez donc, montrez que vous avez compris cet irrévocable arrêt, cette unité, *ce décret inexorable*, cette mort qui ne doit venir qu'une fois : SEMEL !

VII. C'est maintenant, dit le Prophète, qu'il faut accomplir des résultats utiles, parce qu'il n'y a ni raison, ni sagesse, qu'il n'y a rien de tout cela dans le sépulcre, où vous vous hâtez de descendre : QUIA NEC OPUS, NEC RATIO, NEC SAPIENTIA, NEC SCIENTIA ERUNT APUD INFEROS, QUO TU PROPERAS (1). Aussi saint Paul exhortant les premiers fidèles à obéir à la voix de Dieu qui les appelait, les pressait-il de racheter le temps : TEMPUS REDIMENTES (2). Savez-vous ce que c'est que racheter le temps ? Si vous devez le racheter, il faut donc *que vous l'ayez vendu*, qu'il ne soit plus à vous. Vous l'avez aliéné ; il est hors de votre puissance, hors de vos mains ; et *vous l'avez vendu* à vil prix, pour la satisfaction de vos passions, pour vos méfaits, pour vos ignominies ; *vous*

(1) Ecclesiastes. IX. 10.

(2) Coloss. IV. 5.

*l'avez vendu* pour les prodigalités du luxe, pour les infamies de vos plaisirs, pour le scandale de vos exemples ; *vous l'avez vendu* par votre oubli, par votre indifférence, par votre insouciance ; et ce temps, IL VAUT AUTANT QUE DIEU, puisque c'est la monnaie avec laquelle on gagne Dieu, le ciel, le bonheur infini ! — Il faut donc LE RACHETER ce temps ; et le prix ? Le prix, il vous fut donné au Calvaire ! Le sang de Jésus-Christ, c'est le prix de votre rançon ; c'est le prix *du rachat*, entendez-vous, DU RACHAT DE VOTRE TEMPS et aussi DU RACHAT DE VOTRE ÂME ! — Et comment appliquer ce prix ? Par la pénitence, par la confession, par l'aveu de vos fautes, par le regret et le repentir sincère, par la confiance dans le Seigneur, par le courage qui fait qu'on se convertit une bonne fois, comme on meurt une bonne fois, UNE SEULE FOIS !

VIII. Mais enfin, qu'est-ce donc que la mort ? Qu'est-ce que mourir ?... *Statutum est hominibus semel MORI* ! — Mourir, c'est retourner en poussière. « O HOMME, TU MOURRAS ! TU ES POUSSIÈRE ET TU RETOURNERAS EN POUSSIÈRE ! » (1) — Comme ce peu de poussière, à laquelle la mort nous réduit, nous donne une véritable, UNE EXCELLENTE DÉFINITION DE L'HOMME !

(1) Gen. III. 19,

L'HOMME!... On dit que c'est un être incertain dans ses pensées, insatiable dans ses désirs, trompé par ses sens, dominé par son imagination, tyrannisé par ses préjugés; un être malheureux qui n'a que des illusions dans l'esprit, des passions au cœur, et des larmes dans les yeux. EST-CE L'HOMME? Non, c'est l'homme qui sort du sein de sa mère, l'homme à son berceau, l'homme à l'entrée de sa course; mais ce n'est pas l'homme tel qu'il est, au bout de sa carrière, au terme de son voyage, au moment où il va disparaître. Vous me dessinez les premiers traits, vous me donnez l'ébauche du tableau; mais vous me cachez toutes les couleurs de la mort, le linceul, le suaire et la tombe; et pourtant, c'est là le dernier coup de pinceau, le coup de maître, ce qui donne à l'œuvre son fini, à l'ensemble toute sa beauté!

L'HOMME!... On dit que c'est un être qui, dans les plaisirs, se déplaît et s'ennuie; dans la prospérité, soupire et se plaint; dans l'abondance, est pauvre et misérable; un être qui, fatigué de la vie, veut vivre; qui, craignant la mort, l'appelle de toutes ses forces; triste et singulier mélange de grandeur et de bassesse. EST-CE L'HOMME, L'HOMME TOUT ENTIER? Hélas! non; c'est l'homme vivant, l'homme mourant? Mais c'EST L'HOMME MORT

qui peut nous apprendre à connaître l'homme. Et qu'est-ce alors ? Qu'est-ce que l'homme, quand, dépouillé de tout le reste, *il ne reste que lui ?* QU'EST-CE QUE L'HOMME, QUAND IL NE RESTE QUE L'HOMME ; ET DE L'HOMME, UN PEU DE POUSSIÈRE ?

QU'EST-CE DONC QUE LA GRANDEUR, LA NAISSANCE, LA NOBLESSE ? La mort, grands du monde, ô vous qui êtes les dieux de la terre, la mort, en réduisant également tous les hommes à la même poussière, sans distinction de rangs, de positions ou de dignités, la mort vous confond avec l'artisan qui vous sert, avec le valet qui vous suit, avec le Lazare qui languit à vos portes. Ah ! ne craignez pas qu'elle se laisse éblouir, cet incorruptible juge des choses du temps, aux pompes magnifiques d'un monde qui vous enchante. Elle sait trop ce que pèse, dans la balance de Dieu, et toutes les délicatesses du luxe, et tout l'or des couronnes. Assise sur un tombeau, au seuil de l'éternité, elle regarde de là toutes les fortunes humaines ; et, les voyant couler avec le temps, elle ne les distingue pas beaucoup de tant d'autres misères dont elle a pitié. « *Prenez deux grains de poussière, nous crie-t-elle, et dites-moi quelle est celle de vos ancêtres ? Distinguez, si vous le pouvez, leurs cendres illustres des cendres ignorées d'une*

*foule de petites gens inhumées près d'eux ».*

— Ces distinctions d'homme à homme, de famille à famille, sans doute elles sont utiles, elles sont nécessaires pour le maintien, l'harmonie et l'ordre des sociétés; mais au premier pas que nous faisons en dehors de ce monde, il nous faut laisser tout cela, comme on laisse un vêtement usé, une dépouille inutile et qui n'est plus de saison: NEQUE DESCENDET CUM EO GLORIA EJUS (1).

Je me trompe, cette gloire dont vous êtes jaloux et qui vous rehausse si bien, elle vous suivra, elle descendra avec vous dans votre cercueil, on l'enveloppera avec vous dans votre suaire; et bientôt après, de ce suaire, de ce cercueil et de vous-même, IL NE RESTERA PLUS QU'UNE MISÉRABLE POUSSIÈRE!

QU'EST-CE DONC QUE LA FORCE, LE TEMPÉRAMENT, LA SANTÉ? Chose bizarre, l'amour-propre est si grand en nous que nous avons *de l'orgueil* de nous bien porter! Lorsque nous nous sentons libres, actifs, puissants, commandant à nos actes extérieurs, nous sommes involontairement saisis d'une sorte de satisfaction, qui n'est pas autre chose qu'un mouvement de vanité et d'orgueil, par lequel, contents de nos forces, sûrs en quelque sorte de notre

(1) Psal. XLVIII. 18.

vie pour un temps indéterminé, il nous semble que nous pouvons marcher TOUT SEULS, sans le secours de Dieu, n'ayant nul besoin de lui, ni pour vivre, ni pour agir. Mais c'est folie ; et la mort nous dit ce que c'est que la santé : un fragile édifice bâti et élevé sur de la poussière, qui menace ruine de tous côtés, et QU'UN SOUFFLE PEUT RÉDUIRE ET FAIRE TOMBER EN POUSSIÈRE !

QU'EST-CE DONC LA FINESSE, LA DÉLICATESSE, LA RÉGULARITÉ DES TRAITS, CE QUE NOUS NOMMONS LA BEAUTÉ ? La beauté, nous en sommes tous plus ou moins fiers ; car tous, chacun dans son genre, soit dans la jeunesse, soit même dans la maturité et dans l'âge avancé, tous, nous avons sur nos physionomies *une beauté* qui est le reflet de notre âme, et à laquelle nous tenons d'une manière excessive. Mais la mort abat *cet orgueil de la beauté*, et bientôt de cette personne qui a tant de qualités extérieures, de cette belle et charmante personne, il ne restera plus que des yeux éteints, des traits effacés, un visage effrayant, quelque chose enfin qui fait horreur et qu'on se hâte de faire disparaître. La beauté, elle est donc en vous ; mais ce n'est pas vous. Ce n'est, hélas ! *qu'une image, une figure tracée sur un peu de poussière !*

QU'EST-CE DONC ENFIN QUE LE GÉNIE, LE TALENT,

LA RÉPUTATION? Ce savant, cet homme profond, cet homme si fier de son érudition et de son savoir, *il meurt!* Et, au bruit de sa chute, nous comprenons le peu qu'est *cette vanité qui nous vient de l'esprit*. Certes, vous pouvez être distingués, illustres, à bien des titres; mais ce ne sera jamais PAR VOTRE ÊTRE CONSTITUTIF ET PRIMORDIAL. Vous n'êtes quelque chose que par *des qualités étrangères et surajoutées*. Encore, ces brillantes qualités, appuyées qu'elles sont sur une substance caduque et périssable, ne peuvent avoir plus de consistance que leur base, plus de solidité que la substance qui les soutient; et parce qu'il est hors de doute que ce n'est qu'un peu de cendre qui porte cette science prodigieuse, cette célébrité fameuse, cette réputation colossale; que la mort vienne, et du grand homme, de l'homme habile, de l'homme universel, du savant, de l'écrivain ou du politique, VOUS NE TROUVEREZ QUE CENDRE ET POUSSIÈRE: PULVIS ES, ET IN PULVEREM REVERTERIS (1).

IX. Voilà comment *orgueil, beauté, jeunesse, esprit, force, santé, certitude de soi et de ses opérations*, la mort en un instant jette tout à bas; voilà comment elle traite l'homme!

(1) Gen. III. 19.



« O grandeur humaine, s'écrie Bossuet (1), de quelque côté que je t'envisage; sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu; car en cette sorte, je découvre en toi un rayon de la divinité qui attire justement mes respects; mais EN TANT QUE TU ES PUREMENT HUMAINE, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère; parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre. Car enfin, l'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fond sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être?... Écoutons David: « O éternel roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se

(1) Boss. Serm. pour le vendredi de la IV<sup>e</sup> semaine de Carême, sur la mort.

change, ni ne se mesure ; et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous : ECCE MENSURABILES POSUISTI DIES MEOS, ET SUBSTANTIA MEA TANQUAM NIHILUM ANTE TE (1). Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien ; parce que ce qui se mesure a son terme ; un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans ? Qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? Multipliez vos jours, duriez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité ; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs ; que vous profitera cet amas, puisque LE DERNIER SOUFFLE DE LA MORT, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants ? Et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin UNE SEULE RATURE doit tout effacer ? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment

(1) Ps. XXXVIII. 6.

qui effacera d'un seul trait toute notre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes !... Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt ; je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître !... Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre... Un moment nous sépare de l'éternité, UN SEUL ! Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre de temps, nous n'en saisissons un autre semblable ; jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre ; et alors, nous tomberons tout à coup, manque de soutien. »

— Profitons donc DU MOMENT DE VIE qui nous

est accordé pour nous donner tout à Dieu.  
CE MOMENT passe, rapide comme l'éclair.  
Sachons déconcerter sa rapidité même, en  
lui attachant, comme pour le fixer malgré  
lui, UN POIDS IMMENSE DE GLOIRE!

---



# XIX.

## MÉDITATION

SUR

LES CONSOLATIONS DU JUSTE,

*A l'heure de la mort.*

---

I. Rien n'est plus déplorable que la préparation d'esprit et de cœur où se trouvent la plupart des chrétiens à l'égard de la mort. La seule image de la mort nous contriste et nous effraie. Nous n'y pensons presque jamais sans douleur, et nous n'en pouvons entendre parler sans peine. Au moindre danger qui nous menace, aux premières attaques d'une maladie qui peut nous conduire à ce terme, nous nous alarmons, nous nous troublons, nous nous désolons. Si nous étions *des libertins ou des athées*, je comprendrais l'horreur

de la mort, parce qu'à la mort tout nous échapperait et s'engloutirait dans le néant. La mort serait comme une destruction entière de nous-mêmes, comme un anéantissement total, soit de l'âme, soit du corps, et par conséquent comme la privation de tous les biens, et de tous les maux le plus à craindre. Si nous étions *des mondains*, ne vivant que pour les biens de la terre, rapportant tout à ces biens, ne nous mesurant que par ces biens, ne nous appuyant et ne faisant fond que sur ces biens, je comprendrais encore l'horreur que nous inspirerait la mort; car, quelle affreuse pensée pour un homme du monde qui vit à son aise, qui jouit de toutes les voluptés imaginables, qui, dans les honneurs, dans l'opulence, dans la réputation, dans le crédit où il est, peut tout et est au-dessus de tout; quelle pensée pour lui, au milieu de tout cela, que cette sombre et désolante considération : IL FAUT MOURIR ! Mais nous ne sommes ni des athées, ni des mondains; nous sommes DES CHRÉTIENS, et parce que nous sommes des chrétiens, bien que la crainte de la mort nous soit naturelle comme à tous les hommes, nous ne devons pas cependant nous affliger, comme ceux qui, vivant sans religion, vivent sans espérance des biens éternels; NOLUMUS VOS IGNORARE, FRATRES, DE DORMIENTIBUS, UT NON



CONTRISTEMINI, SICUT ET CETERI QUI SPEM NON HABENT (1).

Que peut, en effet, regretter à la mort un vrai fidèle, qui tous les jours se prépare à la mort ? Dans ce naufrage universel où tout va être englouti et lui échapper, quelle pourrait être la matière de ses cuisants et inconsolables regrets ?

II. LA VIE ?... Et quelle vie donc regretterait-il ? Ce n'est pas LA VIE DE SON ÂME ; son âme est immortelle, spirituelle et toujours vivante ; elle va, au contraire, jouir de toute sa liberté en sortant de la prison de son corps, où elle est détenue depuis le premier moment de son existence, et elle ne descendra pas avec lui dans la nuit et la fange du tombeau. — Ce serait donc LA VIE DE SON CORPS qu'il regretterait, de ce corps qui va être renversé comme un édifice imparfait et réduit en poussière ; mais pour être un jour rétabli sur un meilleur plan, être changé en un édifice superbe et inaltérable, transformé en un corps glorifié qui aura la beauté, l'impassibilité, l'incorruptibilité, l'agilité, la clarté en partage ? REFORMABIT CORPUS HUMANITATIS NOSTRÆ CONFIGURATUM CORPORI CLARITATIS SUÆ (2).

(1) Thess. IV. 12.

(2) Philipp. III. 21.

Et en attendant la résurrection, qu'importe que ce corps soit la proie des vers, s'il n'est plus susceptible de douleurs, ni sensible à l'odeur qu'il exhale, ni effrayé des ténèbres qui l'environnent ? — IL REGRETTERAIT LA VIE ! Mais quelle vie ? Serait-ce, peut-être, l'UNION DE L'ÂME ET DU CORPS ? Mais est-elle donc à plaindre cette âme qui, dégagée de la matière à laquelle elle était tristement enchaînée, n'en sent plus le poids et la pesanteur ; qui se sent déchargée de cette sévère, pénible et continuelle obligation de crucifier ses sens, de mortifier ses passions, de combattre toutes les inclinations de la nature, de se charger tous les jours d'une pesante croix, de faire de sa vie un exil et un martyre continu ? — Est-elle donc à plaindre cette âme qui, élevée dans une région supérieure, n'a plus rien à craindre des révoltes de la chair, de ces mouvements involontaires qu'éprouvent ici-bas les plus grands saints, de ces combats intérieurs et si indécis dans lesquels on ne sait de quel côté est la victoire ? — Est-elle donc à plaindre cette âme qui est arrivée à ce bienheureux moment, où elle peut dire : « *Je vis donc enfin de la seule et vraie vie, de la vie de Jésus-Christ ?* » MIHI VIVERE CHRISTUS EST (1). La

(1) Philipp. I. 21.

*mort est un gain pour moi, une véritable délivrance, un heureux affranchissement, une séparation et un éloignement éternel de la contagion des mauvais exemples, de la compagnie des méchants, de la perfidie des faux amis, plus cruelle que la persécution et la haine des ennemis, de la tyrannie des coutumes et des lois mondaines : ET MORI LUCRUM (1)!*

III. Non, pour un chrétien, *la vie* n'est pas regrettable. — Regretterait-il davantage LES RICHESSES, LES BIENS DE LA FORTUNE? Quoi! il regretterait des richesses dont il n'aura bientôt plus aucun besoin, des richesses qui n'ont aucun prix, aucune valeur au ciel où il aspire, et où on ne regarde les choses de la terre que comme une boue méprisable et inutile! Il regretterait des richesses dont il a été toujours persuadé qu'il n'était que l'usufruitier et non le propriétaire, dont il ne s'est jamais adjudgé qu'un usage transitoire et non le domaine à perpétuité! Ah! que l'on quitte et que l'on perd sans regret ce que l'on a toujours possédé sans attache! « *Voici donc, mes frères, ce que je vous dis: le temps est court. Ainsi, que ceux qui possèdent des biens vivent comme ne les possédant pas; ceux*

(1) Philipp. 1. 21.

*qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas ; car la figure de ce monde passe (1) ! »*

Admirables paroles que ces paroles de saint Paul, paroles qui ont quelque chose de divin, qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, et devoir bientôt mourir, c'est comme être élevé et ne l'être pas, comme être honoré et ne l'être pas, comme être heureux et ne l'être pas. Ce terme de MOURIR efface, détruit tous les autres ; et malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée et dans notre estime, ces prétendus biens et ces prétendus honneurs que nous sommes à la veille de quitter.

IV. Enfin, le chrétien, au moment de mourir, REGRETTERAIT LE MONDE, peut-être, le monde avec ses joies, ses fêtes et ses sociétés ? Oui, si le monde était bon, équitable et droit ; si ses joies étaient pures, ses fêtes innocentes et ses sociétés sûres ; mais un monde qui n'est que mensonge et perfidie, que misères et chagrins, revers et révolutions, ce monde tout défiguré et tout amer qu'il est, comment le regretter ? Est-ce donc

(1) I. Cor. VII. 29.

un sujet de regret de n'être plus le triste témoin des crimes les plus atroces, des scandales les plus criants, des désordres de toute espèce qui souillent aujourd'hui la terre et déshonorent l'humanité? Quel est donc le chrétien qui, aujourd'hui, ne puisse et ne doive, *comme Jérémie*, se plaindre d'être venu au monde dans un siècle si mauvais et si pervers; ou, *comme Job*, maudire le jour de sa naissance, et appeler son dernier jour le plus beau de ses jours; ou, *comme Jonas*, dire à son Dieu: « *Faites-moi mourir, Seigneur, la mort me sera infiniment plus douce que la vie* »: ET NUNC, DOMINE, TOLLE, QUÆSO, ANIMAM MEAM A ME; QUIA MELIOR EST MIHI MORS QUAM VITA (1)? — Quel autre sentiment peut avoir le chrétien, en face de la mort, que celui du prophète *Élie*, au temps de la persécution d'Achab et de Jézabel: « *O mon Dieu! j'ai assez et trop vécu! Vos autels sont détruits, vos justes poursuivis et massacrés; et comme je ne puis mettre un frein à tant de violences, d'abominations et de sacrilèges, de grâce, enlevez-moi de ce monde* »: SUFFICIT MIHI, DOMINE, TOLLE ANIMAM MEAM (2)? — Ou bien encore, avec le grand *Machabée*, ne

(1) Jon. IV. 3.

(2) III. Reg. XIX. 4.

peut-il pas s'écrier souvent, dans l'amertume de son âme : « *Il vaut mieux mourir que de voir plus longtemps les maux que souffre notre nation, et l'horrible profanation des choses saintes* » : MELIUS EST NOS MORI, QUAM VIDERE MALA GENTIS NOSTRÆ ET SANCTORUM (1) ?

V. Cependant, avouons ce qui est vrai, ...  
hélas ! La nature a tant d'horreur de sa dissolution, qu'un juste voudrait bien, à la vérité, être revêtu de l'immortalité, mais non encore être dépouillé de sa mortalité, et cela sous le faux prétexte DE FAIRE PÉNITENCE. Peu de justes qui ne disent à l'heure de la mort : « *Ah ! si ma vie était prolongée de quelques années, que j'expierais mes péchés tout autrement que je n'ai fait ! Combien sérieuse et sévère serait ma pénitence ! ...* » C'est une illusion, et il suffit de leur répondre : « *Votre sentiment serait bon, il serait louable et chrétien si, en vivant plus longtemps, nous retranschions toujours quelque chose de nos fautes ; si nous n'en ajoutons pas, au contraire, de nouvelles aux anciennes ; si nos péchés ne croissaient pas en nombre et en malice, à mesure que nous croissons en âge et en connaissance* ». Or, nous déshonorons plus Dieu,

(1) I. Mach. III. 59.

et nous faisons plus de tort à sa gloire PAR UN SEUL PÉCHÉ, que nous ne l'honorons et ne le glorifions par toutes nos pénitences et toutes nos bonnes œuvres. La même disproportion, la même inégalité des personnes qui ajoute à l'injure et l'aggrave, diminue un service et le dégrade. N'est-il donc pas temps de cesser de mal faire, puisque nous ne commençons jamais à mieux faire ? Quand est-ce donc que nous dirons de nous avec vérité ce que *saint Bernard* disait de lui-même par humilité : « *J'ai honte de vivre, parce que je ne profite pas en vertu ; et je crains également de mourir parce que mes comptes ne sont pas prêts. Cependant j'aime mieux m'abandonner à la miséricorde de mon Dieu, que de vivre plus longtemps et de continuer à mal édifier mes frères : MALO MORI, ET MISERICORDIÆ DEI ME COMMITTERE !* »

— VI. Mais il y a plus encore. Je veux qu'en continuant de vivre, vous ne continuiez pas de pécher ; votre vie serait plus innocente, mais croyez-vous qu'elle soit *plus pénitente* et *plus satisfaisante* que ne le serait votre mort ? Quelle pénitence pourriez-vous faire qui fût plus universelle, plus dure et plus continuelle que celle d'un chrétien résigné, qui accepte la mort avec toutes ses suites



humiliantes ? « *Me voilà, ô mon Dieu ! sur ce lit de douleurs, comme un criminel sur l'échafaud. Comme il n'y a point de parties en moi qui ne vous aient offensé, je mérite et JE CONSENS que toutes les parties de mon être soient autant de victimes de la pénitence, et immolées à votre souveraine justice. JE CONSENS que ces yeux qui ont jeté tant de regards coupables, que ces deux flambeaux soient éteints jusqu'à la fin du monde. JE CONSENS que cette langue qui a proféré tant de médisances, de mensonges et de paroles encore plus mauvaises et scandaleuses, soit rongée de vers et devienne muette, jusqu'à la fin des siècles. JE CONSENS que ces mains qui se sont trempées dans l'iniquité, soient enchaînées dans les prisons de la mort, et engourdies d'un froid mortel, jusqu'au jour de la résurrection. JE CONSENS que ce mauvais cœur qui s'est forgé autant d'idoles qu'il a aimé de créatures, que ce temple d'iniquités soit détruit et réduit en poussière, jusqu'au jour du jugement. JE CONSENS enfin que cette chair que j'ai aimée si passionnément, que j'ai nourrie si délicatement, que j'ai adorée et voulu faire adorer par la plus horrible de toutes les idolâtries, soit foulée aux pieds de tous les hommes, et jetée en pâture aux vers.* » — Je vous le demande, si tels étaient vos sentiments, croyez-vous que votre pénitence ne

soit pas une pénitence avancée, achevée, consommée? Et quelle consolation de pouvoir faire en mourant une plus grande pénitence que celle de tous les anachorètes dans les déserts, en un temps où il semble qu'on soit incapable d'en faire aucune! Qu'elle est belle, cette pensée d'un saint Père : *« La mort qui, dans la loi de nature, était la peine du péché, dans la loi de grâce est l'hostie la plus propitiatoire pour nos péchés !... MORS QUÆ, IN LEGE NATURÆ, ERAT PŒNA PECCATI, IN LEGE GRATIÆ, FACTA EST HOSTIA PRO PECCATO !*

VII. Du reste, si je ne désire pas la mort, ai-je DE LA FOI?... Sans ce désir, ma piété peut-elle être vraie et solide? Car, est-ce une vraie et solide piété de réformer l'extérieur, de mettre de l'ordre dans l'intérieur, d'avoir des prières réglées, d'aimer les avantages d'une vie sobre et régulière, sans savoir pourquoi l'on fait tout cela, sans s'informer où l'on va, sans désirer d'arriver, sans aimer sincèrement sa patrie? — Sans ce désir de la mort, qu'est-ce que toutes nos prières, celle-ci par exemple : QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE? N'est-il pas étonnant que, parmi toutes les demandes que nous faisons à Dieu, une des premières et des plus importantes soit que son règne arrive pour nous, et qu'en même

temps, par une visible contradiction, nous souhaitons avec tant d'ardeur, de retarder le plus qu'il nous est possible l'avènement de ce règne? N'est-il par étrange que ce règne de Dieu devant être notre souverain bien, nous en redoutions les approches comme notre souverain mal? — Sans ce désir de la mort, qu'est-ce que toutes mes actions, même les plus pieuses? Que des dissimulations, des mensonges, des cérémonies moins sérieuses que les compliments même que l'on fait aux hommes! Toutes ces vertus, toutes ces prières, n'étant que des préparatifs pour le voyage, si je crains le voyage, et veux toujours demeurer en Égypte, mon obéissance n'est donc qu'une fausse obéissance, ma religion — qu'une fausse religion? Qu'est-ce que ma fidélité à tout ce que prescrit l'Évangile, cet Évangile qui ne parle que de l'éternité, si j'aime cette vie au point de n'avoir pas seulement le courage de soutenir la vue de la mort et de l'éternité; si j'aime cette vie au point de trembler au seul nom de mort et d'éternité? Puis-je dire que je crois aux menaces et aux promesses de l'Évangile, tandis que tout l'Évangile, ses menaces et ses promesses, ses consolations et ses exhortations, tous les mystères, toutes les parties de la religion et du culte public, se rapportent à l'éternité,

m'y conduisent, s'y terminent, et que je voudrais n'y aboutir jamais? Quand le patriarche Jacob, dans une extrême vieillesse, vit Joseph, son fils, comblé d'honneur et de gloire, et dominant sur tout le pays des Pharaons, l'Écriture nous apprend qu'il fut transporté d'un indicible mouvement de joie, et qu'il s'écria : « *Ah! mon fils, c'est désormais que je mourrai content, puisque je vous revois!* »

— JAM LÆTUS MORIAR, QUIA VIDI FACIEM TUAM (1)!  
« *Eh quoi! mes frères, dit saint Bernard, la mort paraissait douce à ce patriarche, parce qu'il voyait, pour un moment, le visage de son fils bien-aimé; et nous à qui la mort doit procurer le bonheur éternel de contempler Dieu même; nous à qui elle doit révéler la gloire de Dieu, nous à qui elle doit découvrir cet objet de béatitude que l'œil n'a point vu, et que le cœur de l'homme n'a jamais compris; nous qui, dans cette foi, devrions dire: ah! Seigneur, je mourrai sans peine et je mourrai même avec joie, puisque c'est par là que je dois jouir de votre divine présence; nous, dis-je, au lieu de parler de la sorte et de le penser, nous sommes consternés à la seule idée de la mort, et nous frémissons au*

(1) Gen. XLVI. 30,

*moindre péril qui nous en approche, ou qui l'approche de nous ! »*

VIII. Si je ne désire l'autre vie, et par conséquent la mort, qui en est le passage et l'entrée, ai-je DE L'ESPÉRANCE?... Il est vrai que quelquefois Dieu imprime dans l'âme de ses élus une si vive crainte de ses jugements, que leur confiance est moins sensible que leur frayeur ; mais au milieu même de toutes ces agitations, quand ils ont LA VERTU D'ESPÉRANCE, le cœur est en paix et l'esprit soumis. Leur crainte est plus terrible et *plus extérieure* ; mais la confiance est PLUS INTÉRIEURE ET PLUS PROFONDE, et ils appréhendent encore plus de vivre que de mourir. La vue de leurs péchés est précisément ce qui leur fait accepter la mort avec plus de soumission et de paix. Ils se réjouissent de ce qu'ils vont être déchargés du fardeau de leurs péchés, dont ils seraient assez malheureux pour aggraver le poids, s'ils vivaient plus longtemps. Ils se réjouissent de ce que le péché, qui les a si longtemps tenus captifs, va enfin être détruit ; la cupidité éteinte, et les occasions de déplaire à Dieu plus longtemps, à jamais soustraites. Ils se réjouissent de ce que cette multitude de fautes qui les épouvante, va être expiée par une acceptation sincère de la mort.

Plus ils sont criminels, plus leur sentence leur paraît juste et sainte, plus leur soumission est entière, plus *leur espérance* est parfaite, parce que, ne trouvant rien en eux qui les console, ILS N'ESPÈRENT que dans *la miséricorde* toute gratuite de Jésus-Christ. Ils se regardent déjà comme sauvés, tant leur confiance est grande; et ils entrent, dès cette vie, dans la joie et la reconnaissance des Bienheureux. De là vient que *saint Jérôme*, qui fut peut-être de tous les saints le plus touché des jugements de Dieu, fut néanmoins un de ceux qui soupirèrent davantage après la fin de cette vie mortelle. C'est une chose admirable de voir comment il la demandait, et en quels termes il l'appelait. VENI AMICA MEA, SOROR MEA, SPONSA; *venez, disait ce grand saint, parlant à la mort, venez, vous que je chéris comme ma bien-aimée, comme ma sœur, comme mon épouse.* INDICA MIHI QUEM DILIGIT ANIMA MEA; *conduisez-moi à l'unique trésor de mon âme. Car il n'y a que vous, ô mort, qui puissiez me rendre ce bon office, et me montrer le lieu où il repose:* OSTENDE MIHI UBI CUBAT CHRISTUS MEUS. *Vous êtes tout environnée de ténèbres; mais ces ténèbres me découvriront la lumière éternelle, et c'est ce qui pour moi vous donne tant de charmes:* NIGRA ES, SED FORMOSA. *Vous êtes terrible aux*



*rois de la terre et à ces mondains, qui bornent toutes leurs espérances à cette vie : TERRIBILIS APUD REGES TERRÆ ; mais vous me devenez d'autant plus agréable que j'ai moins de prétentions en ce monde et pour ce monde. » — Ainsi parlait saint Jérôme ; ainsi craignait-il la mort ; et pour peu que nous ayons d'espérance en une autre vie, ainsi devons-nous la craindre, ou plutôt, ainsi devons-nous la désirer !*

IX. Si je ne désire l'autre vie, et par conséquent la mort, AI-JE UNE ÉTINCELLE D'AMOUR ?... Puis-je dire que j'aime tant soit peu *Jésus-Christ*, si mon cœur ne s'élève sans cesse vers le lieu où il est ; si je ne me crois pas malheureux d'être exilé de sa divine présence, si son absence ne m'est insupportable ? *Jésus-Christ* est au ciel, et je suis sur terre ! Si mon cœur est là où est mon trésor, quel supplice ! Et s'il n'y est pas, que penser de ma vie ? Est-elle intérieure, chrétienne, sainte ? Comment puis-je dire que j'aime Dieu, si j'aime une vie où je ne le vois pas, où je suis toujours en danger de le perdre, où je ne sais jamais sûrement s'il me sera donné de le voir un jour ? Ah ! une âme qui connaît un peu *Jésus-Christ* et qui l'aime, n'a d'autre consolation en cette vie que l'espé-



rance que le Sauveur est proche et qu'il ne tardera pas. Son impatience lui fait respecter jusqu'aux moindres maladies, et écouter avec une secrète émotion si ce n'est pas cette fois enfin que l'époux arrive et heurte à la porte; et en attendant que quelqu'un vienne lui annoncer cette heureuse nouvelle, elle conjure ses amis de bien lui dire de sa part qu'il n'y a plus moyen de soutenir son absence et ses retardements, et qu'on se meurt à force de l'attendre, Lui qui est la résurrection et la vie : ADJURO VOS, FILIÆ JERUSALEM, SI INVENERITIS DILECTUM MEUM, UT NUNTIETIS EI QUIA AMORE LANGUEO (1). C'est aux démons à trouver que vous venez trop tôt, ô mon Dieu! et avant le temps : VENISTI ANTE TEMPUS TORQUERE NOS (2). C'est aux impies à craindre votre venue, à se cacher à vos augustes regards; mais pour moi, ô mon Dieu! comment vivre ici-bas au milieu des infirmités, des dangers de l'esprit et du corps? Comment porter un long temps cette inquiétude continuelle qui me fatigue le cœur, cette incertitude désolante de savoir si je vous posséderai?... Venez donc, Seigneur Jésus, venez : VENI, DOMINI JESU, VENI!

(1) Cant. Cant. V. 8.

(2) Matth. VIII. 29.



## XX.

### MÉDITATION

SUR

LE PÉCHÉ VÉNIEL.

---

On ne compte communément pour rien LE PÉCHÉ VÉNIEL ; mais si j'en avais bien conçu la nature, la malice, les dangers et les châtimens, j'en jugerais tout autrement, et je prendrais tout un autre soin de l'éviter. Qu'est-ce, en effet, que le péché véniel ? N'est-ce pas, après le péché mortel, LE SEUL MAL DE DIEU ET LE SEUL MAL DE L'HOMME ? — Ne renferme-t-il pas en lui-même, bien qu'à un degré inférieur, LES CARACTÈRES DU PÉCHÉ MORTEL ? — Lorsqu'il est d'habitude et volontaire, NE CONDUIT-IL PAS PRESQUE TOUJOURS ET INFAILLIBLEMENT AU PÉCHÉ MORTEL ? — Enfin, le péché

vénuel, après le péché mortel, N'EST-IL PAS CE QUE DIEU CHATIE AVEC PLUS DE RIGUEUR EN CE MONDE ET DANS L'AUTRE ? — Après avoir pesé mûrement chacune de ces considérations, peut-être aurons-nous du péché vénuel une autre idée que celle que nous nous sommes faite jusqu'à ce jour.

I. Et d'abord, LE PÉCHÉ VÉNIEL EST, APRÈS LE PÉCHÉ MORTEL, LE SEUL MAL DE DIEU, ET LE SEUL MAL DE L'HOMME ;... un mal que tous les maux de la nature ne peuvent égaler, ni en approcher ;... un mal que toutes les bonnes œuvres possibles ne peuvent compenser, ni en dédommager ;... un mal enfin que toutes les raisons, toutes les excuses imaginables ne peuvent excuser ou justifier.

1<sup>o</sup> Oui, le péché vénuel, quelque vénuel que je veuille bien le dire, EST UN MAL QUE TOUS LES MAUX DE LA NATURE NE PEUVENT ÉGALER, NI EN APPROCHER. Je suppose qu'un jour vous fussiez dans telle ou telle circonstance où il vous fût possible de prévenir la maladie la plus aiguë, d'empêcher la ruine de votre maison, de relever votre fortune, *par un seul péché vénuel*, le plus petit ; par une parole inutile, par exemple, ou une pensée oiseuse ; — je suppose encore que ce seul péché vénuel, cette pensée oiseuse ou cette parole inutile

pût empêcher le renversement d'une ville, d'un royaume, du monde entier ; — il faudrait laisser la maladie vous consumer, la mort vous frapper, votre fortune et votre maison, les villes et les royaumes s'abîmer dans le néant, plutôt que cette parole inutile fût prononcée, que cette pensée oiseuse fut admise, que ce péché véniel fût commis. Pourquoi ? Parce que c'est UNE OFFENSE DE DIEU. Cela me suffit ou me doit suffire. Car, dès que c'est une offense de Dieu, je dois craindre cette offense, ce mal qui est l'offense et le mal de Dieu, infiniment plus que toutes les offenses et tous les maux qui ne s'adressent qu'à moi-même ou aux créatures !

2° Ce n'est pas tout ; le péché véniel, quelque véniel que je le suppose, EST UN MAL QUE TOUTES LES BONNES ŒUVRES POSSIBLES NE PEUVENT COMPENSER NI EN DÉDOMMAGER. Il y a tant de pécheurs qui marchent dans la voie de la perdition, et qui courent à l'enfer ; tant de justes qui sont dans la voie du salut, mais qui courent de si grands risques d'en sortir et de se perdre ; tant de réprouvés qui souffrent dans l'enfer ; tant d'hérétiques qui s'égarent hors du sein de l'Église, et sont rebelles à ses décisions ; tant d'infidèles qui n'ont aucune connaissance de notre sainte religion, et qui n'adorent que les démons ; eh bien ! voilà un

homme assez saint et assez heureux pour convertir tant de pécheurs, assurer la persévérance de tant de justes, arracher à l'enfer tant de réprouvés, conquérir à l'Église tant d'hérétiques, baptiser tant d'idolâtres; mais, hélas! dans un moment de relâchement et de surprise, ce grand homme, cet admirable saint, il s'est *un peu oublié* et vient de commettre un péché véniel, UN SEUL!... Le mal passager qui vient de lui arriver, n'est-il pas racheté et abondamment compensé par le bien immense qu'il a fait, par tous les pécheurs qu'il a convertis, par tous les justes dont il a assuré la persévérance, par tous les réprouvés qu'il a arrachés à l'enfer, par tous les hérétiques qu'il a conquis à l'Église, par tous les idolâtres qu'il a baptisés? — Non, non, le mal l'emporte si fort sur le bien que dans la concurrence, et si l'alternative lui eût été offerte, il *eût dû* ne pas consentir à ce péché, plutôt que d'accomplir ces œuvres prodigieuses d'un zèle éclatant! — Un péché véniel, en effet, cause plus de peine à Dieu, lui fait plus d'injure que toutes nos œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle ne lui font de plaisir et d'honneur. Pourquoi cela? Parce que nos œuvres sont plus les siennes que les nôtres, étant l'ouvrage de sa divine grâce; au lieu que, dans un péché véniel, il

n'y a rien de lui ; mais tout est de nous, tout est offense, tout est injure, tout est mal, et *si petit mal que soit ce mal*, c'EST LE MAL DE DIEU !

3° Enfin, quelle excuse pourrait-on apporter pour justifier le péché véniel ? *Est-ce parce que la faute est légère ;* parce que ce n'est, comme nous voulons bien le dire, *qu'une minutie, une bagatelle, un rien ?* Mais à cause de cela même, nous sommes bien moins excusables. Quoi ! nous n'avons pas l'énergie de sacrifier un rien, une bagatelle, une minutie à un Dieu qui nous déclare que telle est sa volonté, et qui formellement nous l'impose ? Qu'un homme de la lie du peuple soit appelé au service d'un grand roi ; qu'il en soit comblé de richesses et d'honneurs ; que même, par un privilège tout exceptionnel, il en devienne le confident, le favori, l'ami intime ; quelle reconnaissance ne devrait pas avoir ce pauvre, élevé de la poussière au comble de la fortune, par le plus magnifique comme le plus généreux des monarques ? Est-ce qu'il oserait se permettre la chose la plus légère en elle-même, lorsqu'il saurait que cette chose, de si mince importance qu'elle soit réellement, cause du déplaisir à son roi, que son roi s'y oppose formellement, et qu'il préférerait même perdre sa couronne plutôt



que d'y consentir? Quelle ingratitude monstrueuse, si, malgré tout cela, cet indigne favori ne craignait pas de désobéir à son maître, uniquement pour satisfaire un penchant ou une curiosité! Voilà cependant notre conduite, quand nous commettons le péché véniel.

II. Du reste, il n'est pas une âme pieuse qui ne conçoive une horreur de plus en plus profonde pour le péché véniel, si elle vient à considérer que LE PÉCHÉ VÉNIEL RENFERME EN LUI-MÊME, BIEN QU'À UN DEGRÉ INFÉRIEUR, LES CARACTÈRES DU PÉCHÉ MORTEL.

1° *Le péché véniel*, en effet, comme le péché mortel, est *une offense de Dieu, l'objet de sa haine et de son aversion*. Il est péché, parce qu'il est volontaire; il est offense de Dieu, parce qu'il se fait contre ses lois, qui le défendent; il est l'objet de sa haine, parce qu'il est obligé, par la nécessité même de son être, de haïr tout ce qui s'oppose à ses volontés;

2° *L'ingratitude* est un autre caractère du péché véniel, comme le péché mortel. Je tourne contre Dieu les qualités de l'esprit et du corps. Je m'autorise de ses miséricordes, de ses bontés, de son infini patience pour pécher plus souvent, plus librement; et *je suis méchant parce qu'il est bon*;

3° Mais ce qui caractérise, d'une manière plus saillante encore, le péché véniel et le péché mortel, c'est que l'un et l'autre sont *un mépris de Dieu*. Dieu demande le sacrifice d'une de mes idées, d'une de mes aises, d'une de mes satisfactions; il veut un peu plus de patience, de condescendance, de charité, d'humilité; et à cette volonté de Dieu clairement manifestée et qui s'impose absolument, je préfère la moindre chose qui contente tant soit peu mes goûts et mes caprices. Encore si mes infidélités n'étaient pas si fréquentes, ni si nombreuses, peut-être que mon indifférence pour Dieu serait moins apparente, le mépris que je fais de lui moins scandaleux; mais hélas! leur multitude est infinie, et c'est ce qui affligeait David, et ce qui le jetait dans une désolation extrême, quand il disait à Dieu : « *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement. Elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et la vue que j'en ai me fait tomber en défaillance* » (1). Voilà comment parlait ce saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si

(1) Ps. XXXIX. 13.

j'entreprenais de supputer tous les péchés qui m'échappent, et si Dieu m'éclairait là-dessus, où irait cette multiplication? Je ne les vois pas; mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie? N'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable? Combien *de péchés d'ignorance*, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même? — Combien *de péchés d'imprudence et d'inadvertance*, causés par la dissipation de mon esprit, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugements, par la malignité de mes soupçons? — Combien *de péchés de fragilité et de faiblesse*, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvements de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations ou à mes antipathies? — Combien même *de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé*, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus faible sujet? — Oh! quelle n'est pas la multitude de mes infidélités, de mes négligences, de mes omissions, de mes indévo-

tions, de mes lâchetés, de mes découragements, de mes légèretés, de mes impatiences, de mes paroles inutiles, de mes railleries, de mes malignités, de mes mépris, de mes duretés, de mes médisances, de mes jalousies, de mes ressentiments, de mes vanités, de mes fiertés, de mes bizarreries d'esprit, de mes mauvaises humeurs, de mes chagrins, de mes paresse, de mes pertes de temps, de mes délicatesses et de mes immortifications, de mes frivoles amitiés, de mes curiosités, de mes mondanités; sans compter, peut-être, cet état habituel de penchant pour le monde, d'amour pour moi-même, et de tiédeur pour Dieu, source féconde et intarissable de mille autres fautes ou aperçues ou ignorées, que je commets tous les jours!

III. Mais il y a plus : LE PÉCHÉ VÉNIEL, LORSQU'IL EST D'HABITUDE ET VOLONTAIRE, CONDUIT PRESQUE TOUJOURS ET INFAILLIBLEMENT AU PÉCHÉ MORTEL. Il est certain que le péché vénial ne peut changer de nature et devenir mortel. Le Concile de Trente l'a défini contre certains hérétiques, qui voulaient que tous les péchés eussent une égale gravité; mais il n'est pas moins vrai que *le péché vénial est un acheminement au péché mortel*, et qu'il y conduit comme la maladie conduit à la mort. Y a-t-il

une maladie qui soit la mort ? Non ; et cependant ceux qui craignent la mort craignent toutes les maladies, parce que celles-ci sont les présages, les avertissements, les avant-coureurs de la mort. Si donc j'ai quelque zèle pour mon âme, je dois agir à l'égard du péché véniel comme j'agis à l'égard d'une maladie dont je suis menacé, et dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour l'arrêter dans son principe ? que ne fais-je point pour la guérir ? Que ne fais-je point pour n'y pas retomber ? *Elle peut aboutir à la mort ;* il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violents. Pourquoi ne pas raisonner de la même manière, quand il s'agit d'un péché, qui, de toutes les maladies de l'âme, est la plus dangereuse, et qui me conduit A CETTE SECONDE MORT, je veux dire A LA MORT ÉTERNELLE, mille et mille fois plus à craindre que la mort du corps ?

Tout péché véniel conduit en effet au péché mortel par quatre voies différentes : par VOIE DE DISPOSITION, PAR VOIE D'ILLUSION, PAR VOIE DE PUNITION et PAR VOIE DE TENTATION.

1° PAR VOIE DE DISPOSITION !... Quand l'âme est bien dans l'habitude de mentir, par exemple, un mensonge plus grave dans telle ou telle circonstance ne l'arrêtera pas. Elle

se familiarise avec le péché ; elle s'y accoutume peu à peu ; elle passe d'un demi-consentement au consentement parfait. Une voiture lancée dans une descente rapide ne s'arrête pas comme l'on veut. L'âme, dans telle pente mauvaise ou dangereuse, *glissera*, si elle n'y prend garde, jusqu'au fond de l'abîme.

2° PAR VOIE D'ILLUSION !... Car la conscience se fausse facilement par *l'habitude* du péché véniel. Il arrive que très souvent elle confond l'un avec l'autre, le péché véniel avec le péché mortel. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'était pas ? Combien de fois, m'aveuglant moi-même, et jugeant les choses selon les désirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle ce qui, devant Dieu, était peut-être une iniquité grave et mortelle ? Le discernement en était difficile ; et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devais avoir *une conscience timorée*. Je n'étais pas assez éclairé pour en faire un jugement exact ; et voilà pourquoi je devais m'en défier et me précautionner.

3° PAR VOIE DE PUNITION !... Car, si je ne veux pas avancer dans la vertu, si je rejette obstinément ces attraits, ces grâces précieuses que Dieu ne cesse de m'offrir ; Dieu, pour me punir, me laissera AU PUR NÉCESSAIRE. Il me

traitera comme je le traite; et dans une violente tentation, où le démon m'attaque avec fureur, où l'impression de la nature est si forte et si puissante, avec la grâce seulement suffisante, résisterai-je ? Il me faudrait, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des grâces de Dieu toutes particulières; mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très commune, est de nous refuser, à cause de nos péchés véniels, des grâces spéciales qu'il nous avait préparées et avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut; au lieu que, par la soustraction de ces grâces, nous en venons à des égarements et à des désordres pour lesquels il nous réproouve ?

4° PAR VOIE DE TENTATION !... Car le démon se gardera bien de nous proposer d'abord un mal grave; il nous conduira de certaines faiblesses plus ou moins innocentes à des faiblesses plus dangereuses; les sens seront émus; l'imagination s'enflammera; le cœur se prendra, et nous tomberons, *moins par perversité que par entraînement*. Vertueux comme nous sommes, ou comme nous désirons le devenir, nous ne tomberons pas tout d'un coup dans le péché mortel; mais nous y serons poussés comme par degrés. *Judas*, pour avoir un peu trop aimé l'argent, devient



injuste, hypocrite, calomniateur, traître et coupable du plus grand crime qui fut jamais. Il devient *injuste et voleur*, en retenant pour lui une partie de ce que Jésus-Christ lui confiait; *fourbe et hypocrite*, en feignant d'être touché de zèle pour le soulagement des pauvres pendant qu'il ne pensait qu'à ses intérêts; *médissant et calomniateur*, blâmant l'usage que la bienheureuse Magdeleine fit du parfum qu'elle répandit sur les pieds de Jésus-Christ, et l'accusant en cela, et Jésus-Christ même, d'une prodigalité criminelle; *traître envers son maître*, et d'une âme assez noire pour oser dire aux Pharisiens: *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?* — *Réprouvé enfin manifestement, et l'objet de l'exécration de tout l'Univers*, en finissant sa vie par le désespoir. — Quel est le premier pas qui l'a conduit à cette extrémité ? Un pas que nous faisons tous les jours, quand nous avons un peu trop d'attachement au bien et à l'intérêt. Ah ! combien de personnes sont ainsi tombées, par une première démarche qui semblait n'être rien, jusque dans la profondeur de l'abîme ?

Sainte Thérèse raconte, dans son histoire écrite par elle-même, qu'elle se fût infailliblement perdue si elle n'eût remporté la victoire sur certains défauts qui déplaisaient à Dieu.

« *Étant un jour en oraison, dit-elle, je me trouvai, en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée, corps et âme, dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'y avaient préparée, et que j'aurais méritée par les péchés où je serais tombée, si je n'avais changé de vie.* » — Or, quel mal faisait donc sainte Thérèse ? Quelle vie pouvait-elle mener, cette vie qu'il l'eût conduite en enfer ? Il est certain que jamais elle ne commit de péchés mortels. Elle l'affirme elle-même. — « *Je dois ce témoignage à la vérité : c'est que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui eût pu flétrir l'innocence ; parce que j'avais naturellement une invincible horreur des choses déshonnêtes. Ce qui me sauva, ce fut la crainte de Dieu que je ne perdis jamais, et une crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur. Ma résolution de le conserver intact était inébranlable. Rien au monde, ce me semble, n'aurait pu la changer ; aucune amitié de la terre n'aurait été capable de me faire fléchir.* » — « *Le Seigneur me faisait aussi la grâce de supporter de grandes maladies avec une inaltérable patience. Je n'étais portée ni à murmurer ni à médire. Il m'aurait été impossible, ce me semble, de vouloir du mal à qui que ce fût... Je n'étais*

*point travaillée par la convoitise; mon cœur ne connaissait pas l'envie, ou s'il en éprouva quelque atteinte, jamais du moins je ne me sentis coupable en cela d'aucune faute grave...*

*J'avais presque toujours devant les yeux la crainte de Dieu..... Et, malgré tout cela, j'ai vu la triste demeure que les démons m'avaient préparée. N'ai-je donc pas raison de dire qu'il est dangereux de se contenter de médiocres efforts, quand il y va de l'éternité? »*

— Quelles étaient donc, encore une fois, les fautes de Thérèse, qui, si elle ne s'était corrigée, lui préparaient l'enfer? — « *J'aimais, dit-elle, quand j'étais enfant, à lire les livres de chevalerie. Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine. Je m'y livrais avec entraînement, et, pour être contente, il me fallait un livre nouveau. Je commençai à prendre goût à la parure et à désirer de paraître bien. Je m'occupais de la blancheur des mains et du soin de mes cheveux. Je n'épargnais ni parfums, ni aucune de ces frivoles industries de la vanité pour lesquelles j'étais fort ingénieuse. Je n'avais nulle mauvaise intention, et je n'aurais voulu pour rien au monde faire naître en qui que ce fût, la moindre pensée d'offenser Dieu. Maintenant je vois quel mal ce devait être. Telles furent,*

*ce me semble, les causes de mes premières infidélités »* (1). — Et à cause de ces infidélités, elle eût pourtant perdu son âme, si elle ne s'en fût corrigée.

IV. Ajoutons, pour achever de nous donner du péché véniel une horreur aussi grande que possible, que LE PÉCHÉ VÉNIEL EST, APRÈS LE PÉCHÉ MORTEL, CE QUE DIEU PUNIT D'AVANTAGE, ET DANS CE MONDE ET DANS L'AUTRE.

1° Et d'abord, EN CE MONDE,... jugez-en par des exemples. — LA FEMME DE LOTH tourne la tête contre l'ordre de Dieu, et, pour satisfaire *un instinct de curiosité*, elle jette un regard en arrière sur *Sodome* consumée par le feu du ciel. POUR CE SEUL REGARD, POUR CE SEUL MOUVEMENT DE TÊTE, à l'heure même, elle demeure immobile, sans sentiment, changée en statue de sel ! — Si Dieu n'a eu aucun égard à la légèreté et à la faiblesse du sexe, croyez-vous que la légèreté de l'âge ou la timidité de notre caractère puissent être devant Dieu une bonne excuse ? Tant de paroles peu charitables et imprudentes ! Tant d'inexactitudes au service de Dieu et d'inconstance ! Tant de regards curieux et indiscrets ! — MOÏSE, pour un doute ou une légère défiance, frappe DEUX

(1) *Vie de sainte Thérèse*, ch. II et XXXII.

FOIS le rocher, afin d'en faire jaillir la source qui doit éteindre la soif des Israélites ; et, en punition, il meurt en vue de la terre promise et n'y entrera pas ! — Croyez-vous que Dieu nous pardonnera plus facilement tant de froides prières, tant de confessions inutiles, tant de communions tièdes, une foi si peu ferme, si souvent ébranlée, une espérance si chancelante, un amour si lâche ? — UN LÉGER MURMURE et une jalousie naissante sont punis de la lèpre dans LA SŒUR MÊME DE MOÏSE ! Quelle peine et quelle vengeance, Seigneur, réservez-vous donc à ces âmes toujours jalouses et mécontentes, toujours chagrines et murmurantes, qui, loin d'être délicates sur la charité, ne respectent pas même et ne ménagent pas toujours l'autorité ? — UN ISRAÉLITE est conduit au supplice et impitoyablement lapidé, pourquoi ? Quel crime a-t-il commis ? IL A RAMASSÉ UN PEU DE BOIS LE JOUR DU SABBAT ! Et ce peu de bois ramassé de la main de l'indigence est une prévarication digne de la mort ! De quels châtimens seront donc punis tous ces petits ouvrages que l'on se permet dans les saints jours ; tous ces genres de travaux non à la vérité serviles et mercenaires, mais toujours plus prohibés que de ramasser un peu de bois dans la campagne ? — Pourquoi CINQUANTE MILLE BETHSAMITES sont-

ils punis de mort? Ils ont regardé l'Arche sainte d'un œil trop peu religieux, AVEC UNE CURIOSITÉ trop peu respectueuse ! Quel sera donc notre châtement, à nous autres qui traitons avec si peu de respect les choses saintes, la parole de Dieu, nos églises, notre corps, temple vivant de la Trinité? — DAVID, dans un sentiment de vanité, fait le dénombrement de son peuple. Elle est bien légère au jugement des hommes, CETTE VANITÉ, mais qu'elle est répréhensible au jugement de Dieu ! La moindre des trois pénitences laissées au choix de David, c'est LA PESTE ; et SOIXANTE ET DIX MILLE HOMMES sont moissonnés par ce fléau ! Plus orgueilleux que David, combien de fois avons-nous étalé, énuméré, exagéré nos succès, nos talents et nos vertus? — LE MENSONGE D'ANANIE ET DE SAPHIRE était-il considérable? Aucune obligation pour eux d'apporter leurs biens aux pieds des Apôtres. Était-ce donc un si grand mal d'user de dissimulation, et de réserver une partie de leur fortune? Et si un seul péché véniel, *un seul mensonge*, dans deux personnes qui donnaient habituellement le prix de leurs biens aux pauvres, est puni si sévèrement, que deviendrons-nous avec nos dissimulations et nos mensonges si multipliés?

2° Mais la plus grande et la plus effroyable

punition du péché véniel, est celle que Dieu lui réserve dans l'autre monde; ce sont LES PEINES DU PURGATOIRE. Ces peines, sauf la durée, sont les mêmes que celles de l'enfer. Il y a LA PEINE DU DAM, c'est-à-dire la peine de la privation de Dieu. Et qui pourra jamais imaginer combien grande est cette peine pour les âmes qui souffrent dans le purgatoire? Dégagées de la matière et de la fascination des sens, elles conçoivent parfaitement que Dieu est leur dernière fin et le centre de toutes leurs affections. Aussi avec quelle impétuosité ne se portent-elles pas vers lui? Comme une flèche décochée avec effort, tend à son but avec une telle violence que, si elle rencontre quelque corps qui résiste et qui l'arrête, elle se brise en mille pièces; de même ces âmes séparées de leurs corps, portées vers Dieu par le poids de toutes leurs inclinations et par tous les efforts de la grâce, se brisent, pour ainsi dire, quand elles trouvent le purgatoire qui les arrête au milieu de leur course, et sont dans un état de violence qui leur fait éprouver les plus vives douleurs. A cette privation de Dieu, il faut ajouter LA PEINE DU FEU, qui, bien que passagère, cause incomparablement plus de supplices que tout ce que peut souffrir un homme mortel en ce monde. *Ce feu*, dit saint Augus-



tin, *est le même en substance que celui de l'enfer!*

V. Le remède, ô mon Dieu, à tant de maux qui me menacent, est de m'attacher non seulement à votre loi, mais *à toute la perfection de votre loi*. Plus je m'efforcerai de m'élever, et moins je serai en danger de déchoir. Plus je m'attacherai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai porté à les violer dans des points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que, malgré les dispositions actuelles de mon cœur, j'ose répondre de me maintenir toujours devant vous dans une innocence parfaite. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes. Tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais, *en me proposant ainsi d'aller toujours au delà de mes obligations*, je serai moins en danger d'y manquer dans des matières importantes, et j'aurai moins d'occasions de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi *cette conscience tendre et délicate*, qui s'épouvante de l'ombre même du péché. Formez en moi *cette conscience étroite et sévère*, qui ne se permet rien, ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même qui

fera ma sûreté. Il m'en coûtera; il faudra me retrancher bien des choses, où le penchant me porterait; m'interdire bien des satisfactions, qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre mon esprit, étouffer les sentiments de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens; mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, ET DE VOUS MOINS OFFENSER, ET DE MIEUX GARDER MON AME? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommageront de tout, ô mon Dieu, et me tiendront lieu de tout. AMEN! AMEN!

---



# XXI.

## MÉDITATION

SUR

LA TIÉDEUR.

---

I. LA TIÉDEUR, comme une détestable conséquence d'un mauvais principe, est le fruit ordinaire du péché véniel; et il n'y a pas à douter qu'elle ne soit après lui le plus grand obstacle à une vertu solide. Elle arrête l'âme dans la voie de la perfection, comme une grave maladie affaiblit le corps et lui ôte la force de se soutenir et de marcher. Je le répète : après le péché véniel, la tiédeur est le premier et le principal obstacle à la vertu. Il est donc pour nous du plus grand intérêt de délivrer promptement notre âme d'un mal si dangereux. Pour y arriver, rien de mieux

que de méditer avec attention les paroles de Jésus-Christ, qui nous dit lui-même, au livre de *l'Apocalypse*, ce que c'est que la tiédeur, quels en sont les dangers et les remèdes.

« *Écrivez à l'Ange de l'Église de Laodicée: Voici les paroles de Celui qui dit toujours vrai, qui est le témoin fidèle et véritable, qui est le principe de ce que Dieu a créé. Je connais vos œuvres; je sais que vous n'êtes ni chaud ni froid. Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud! Mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je commencerai à vous vomir de ma bouche. Vous dites: je suis riche, je suis comblé de biens, et rien ne me manque; et vous ne savez pas que vous êtes misérable, que vous faites pitié, que vous êtes pauvre, aveugle et tout nu. Je vous conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu pour vous enrichir; et des habits blancs pour vous vêtir, de peur que la honte de votre nudité ne paraisse; et un collyre pour appliquer sur vos yeux, afin que vous voyiez clair. Ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie. Rallume donc ton zèle, et fais pénitence* » (1).

(1) « Et angelo Laodiciæ Ecclesiæ scribe: Hæc dicit: Amen, testis fidelis et verus, qui est principium creaturæ Dei. — Scio opera tua: quia neque frigidus es, neque calidus. Utinam frigidus esses aut calidus! — Sed

Voilà ce que l'apôtre saint Jean écrivait de la part de Jésus-Christ à l'Église et aux chrétiens de Laodicée, dans la personne de leur Ange ou de leur Évêque. Mais ces paroles s'adressent à nous, non moins qu'à ces premiers fidèles. Prions Dieu qu'il nous donne des oreilles pour entendre, et des yeux pour voir combien la tiédeur est un grand mal.

II. Jésus-Christ commence par nous en donner une exacte définition. JE CONNAIS VOS ŒUVRES, dit-il, ET JE SAIS QUE VOUS N'ÊTES NI CHAUD NI FROID. Il se sert, comme terme de comparaison, de cette eau, qui n'est ni à l'état de glace, ni à l'état d'ébullition. C'est *un mélange de froid et de chaud*. Telle est l'âme dans la tiédeur; elle n'est ni froide ni chaude, ni bonne ni mauvaise; mais entre deux. C'est un triste mélange de bien et de mal. — Ainsi, l'âme tiède ne voudrait pas

quia tepidus es, et nec frigidus nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo. — Quia dicis : quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo; et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper et cæcus, et nudus. — Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias, et vestimentis albis induaris, ut non appareat confusio nuditatis tuæ, et collyrio inunge oculos tuos ut videas. — Ego quos amo, arguo et castigo. Æmulare ergo, et pœnitentiam age » (Apoc. cap. iii. v. 14. 15. 16. 17. 18. 19).

commettre de péchés mortels, voilà de la *chaleur*; mais elle commet aisément toutes sortes de péchés véniels, voilà de la *froidueur*. — Elle ne voudrait pas se laisser aller à des emportements considérables, voilà de la *chaleur*; mais elle est aigre dans ses paroles, chagrine et impatiente dans sa conduite, voilà de la *froidueur*. — L'impureté lui déplaît, voilà de la *chaleur*; mais une vie molle et inutile lui est fort agréable, voilà de la *froidueur*. — Elle approche des sacrements, se confesse et communie souvent, voilà de la *chaleur*; mais elle approche des sacrements sans préparation, se confesse sans amendement, communie sans dévotion et sans fruit, voilà de la *froidueur*. — En un mot, ELLE FAIT DU BIEN; MAIS ELLE NE LE FAIT PAS BIEN. Elle veut être sainte; mais sans avoir les vertus qui font la sainteté. Elle veut vaincre ses passions; mais sans les combattre. Elle veut aller au ciel; mais sans se faire violence. C'est CE MÉLANGE DE BIEN ET DE MAL, DE FROID ET DE CHAUD, QUI FAIT LA TIÉDEUR.

III. Je connais vos ŒUVRES, dit le Seigneur, et je sais que vous n'êtes ni chaud ni froid. C'est donc PAR LES ŒUVRES que Dieu nous juge, qu'il apprécie notre état de ferveur à son égard, ou notre état de froidueur, ou notre état de langueur. Nous pouvons avoir de très



beaux *sentiments* de piété, des *goûts* très agréables de dévotion, des *larmes* très abondantes et très douces dans le service de Dieu; et avec toutes ces larmes, tous ces goûts et ces sentiments, nous pouvons être dans la *tiédeur*; comme aussi nous pouvons avoir des *dégoûts*, des *sécheresses* et des *aridités*; et avec ces aridités, ces sécheresses ou ces dégoûts, être dans *une grande ferveur*. La ferveur, comme la tiédeur, n'est pas DANS LE SENTIMENT, dans les attraites ou les répugnances, les goûts ou les dégoûts, les douces émotions ou les sécheresses désolantes; mais DANS LES ŒUVRES. — Et il y a deux choses à considérer dans les œuvres, l'extérieur et l'intérieur. A l'*extérieur*, les œuvres de religion sont-elles faites, toutes faites, faites dans toute leur exactitude, en leur temps et lieu, selon l'ordre et la règle? A l'*intérieur*, où est l'esprit de foi, de charité, d'abnégation et de mortification? Si nous n'accomplissons tous les actes de religion que par routine et avec négligence, sans désir de les bien faire et par manière d'acquiescement, nous sommes infailliblement dans la tiédeur. — Et à quel DEGRÉ de tiédeur sommes-nous arrivés? Il y a une énorme différence entre l'état de l'eau bouillante et celui de l'eau glacée. Il y a bien des degrés, *cent*

*degrés*, si vous le voulez. A quel degré de tiédeur sommes-nous descendus ? Est-ce la tiédeur qui commence ? Est-ce la tiédeur au vingtième, au dixième, au cinquième degré ? Est-ce la tiédeur consommée ?

IV. Mais le divin Maître ne se contente pas de nous dire ce que c'est que la tiédeur, il veut encore nous montrer quel en est LE DANGER, et il l'indique par un mot qu'aucune bouche humaine n'eût osé prononcer : « *Plût à Dieu*, dit-il, *que vous fussiez à l'état de glace !...* » « PLUT A DIEU » !... Quoi ! l'état de glace, c'est-à-dire l'état du péché mortel, serait-il préférable à l'état de tiédeur ! Il est vrai que l'état du péché mortel est en soi un plus grand mal ; c'est le comble du malheur, et cependant, relativement aux effets, l'état de tiédeur est plus déplorable et plus dangereux. Il est plus facile de ressusciter un mort que de guérir une âme tiède. *Saint Bernard* était persuadé que la conversion d'un homme du monde, quelque pervers qu'il fût, offrait bien moins de difficultés que celle d'un religieux tiède (1). De fait *Cassien* assure avoir vu souvent des pécheurs se donner à Dieu

(1) Lettr. 9, 6.

avec ferveur, mais jamais une âme tiède (1). *Saint Grégoire* ne désespère pas d'un pécheur non encore converti; mais il désespère d'un converti qui, après s'être donné à Dieu avec ferveur, tombe dans la tiédeur (2). La raison pour laquelle les saints tiennent un pareil langage (3), c'est que de très grands pécheurs ont souvent été touchés d'un repentir sincère à la vue d'un crucifix, à la pensée de la mort ou du jugement, ou des peines éternelles de l'enfer; ils sont humiliés et *ne se font aucune illusion sur leur état*. Mais l'homme tiède, au contraire, *ne se croit pas malade*, et la vue de ses misères ne lui inspire aucune horreur.

(1) « *Frequenter vidimus de frigidis ad spiritalem pervenire fervorem; de tepidis, omnino non vidimus* » (Coll. 4. c. 19).

(2) « *Sicut ante teporem frigus sub spe est, ita tepor in desperatione. Qui enim adhuc in peccatis est, conversionis fiduciam non amittit; qui vero post conversionem tepuit, et spem, quæ esse potuit de peccatore, subtrahit* » (Past. p. 3. c. 1. adm. 35).

(3) « *Homo existens in peccatis nondum conversus, ex consideratione peccatorum, disponitur ad timorem et pœnitentiam; homo autem tepidus, scilicet qui conversus est, et post conversionem tepide agit, ex conversione habet confidentiam meritorum, et ideo non corrigit desidia, et ita manet et durat vacuus et dignus evomi a Deo; et ideo melius est ut vel ardeat divino calore, vel si non ardet, saltem frigescat, et non sit in medio pendens per teporem* » (D. Th. Sup. Apoc. cap. III).

Assis à la source même de la grâce, mais aussi inactif *que le malade qui gisait depuis trente-huit ans auprès de la piscine probatique*, jamais il ne guérit *de sa maladie spirituelle* (1). Il se fait une habitude d'agir sans pureté d'intention, sans règle, sans ordre; ne rêvant que satisfaction, repos et plaisir. Il se joue, il rit du péché véniel; il le commet sans peine ni regret, pour le motif le plus léger, pour *un morceau de pain* (2), dit l'Écriture. Qu'une tentation grave survienne à l'improvisiste, et il tombe aussitôt de tout son poids dans le péché mortel.

V. Oh! qu'il est donc à craindre le danger que court l'âme tiède! Danger du côté de Dieu: « Parce que vous êtes tiède, dit le Seigneur, et que vous n'êtes ni chaud ni froid, je commencerai à vous vomir de ma bouche »! — JE COMMENCERAI (3)!.. Aujourd'hui, un peu;... demain, davantage;... après-demain, encore plus; jusqu'à ce qu'enfin je vous rejette. *Je*

(1) Joan. 5.

(2) Ezéch. XIII. 19.

(3) « Dicit *incipiam*, non dicit *evomam*, sed *incipiam* *evomere*, quasi *paulatim* deserendo, non statim omnino, ut detur locus *pœnitentiæ*... Cum vero omnino persistunt in nequitia a Deo deseruntur » (D. Th. Sup. Apoc. cap. III).

*commenceraï, je continueraï et j'achèveraï* de vous vomir. — Écoute cette menace, ô malheureux esclave de la tiédeur, écoute et tremble. Dieu va te rejeter de sa bouche; DIEU..., *ce Dieu*, dis-je, qui cherche les pécheurs avec sollicitude et qui les reçoit avec tendresse; *ce Dieu* qui s'assied comme un ami à leur table; *ce Dieu* si bon, si miséricordieux, il éprouve un tel dégoût pour toi, que, malgré son ardent amour, il ne peut plus te supporter. Il est dans *cet état violent* qu'éprouvent les personnes qui font effort pour vomir. D'un côté, sa *miséricorde* ne peut se résoudre à te rejeter; et de l'autre, sa *sainteté* ne peut se résoudre à te retenir plus longtemps. Il est tiré en sens contraire *par deux forces égales*: une SAINTÉTÉ infinie et une MISÉRICORDE infinie. Le DÉCHIREMENT de son cœur ne peut s'exprimer. Peut-on se faire une idée plus effrayante du malheureux état d'une âme tiède? Le vomissement nous fatigue, il nous rend malades et nous dégoûte pour l'avenir de l'aliment qui l'a provoqué; les yeux même ne peuvent pas supporter la vue des choses que l'estomac a rejetées, et leur seul souvenir fait bondir le cœur. Eh bien ! voilà ta fidèle image, âme tiède ! Tu soulèves le cœur de ton Dieu, tu provoques les entrailles de sa charité paternelle à te repousser ! Ton Dieu est sur le

point de te rejeter *avec effort*, et tu ne crains pas !... hélas ! si Dieu te rejette, te reprendra-t-il ?... *Reprend-on les choses rejetées ?*... Ne causent-elles pas une répugnance invincible à la personne même qui les a rejetées ? Est-ce qu'on n'en détourne pas les yeux aussitôt et avec horreur ? Ah ! si jamais tu es rejetée, âme tiède, tu ne seras reprise qu'à la condition de *changer de nature et de passer par le feu*. Voilà le danger DU CÔTÉ DE DIEU.

VI. Et DU CÔTÉ DE L'ÂME elle-même, de l'âme plongée dans cette funeste léthargie, le danger n'est pas moins grand. Car, pour qu'elle puisse guérir, il est nécessaire qu'elle *connaisse son mal*. Or, une âme tiède ne se croit pas tiède, ou du moins, elle n'apprécie pas tout le danger de son mal, puisque l'aveuglement de l'esprit accompagne nécessairement la tiédeur, et que la connaissance de son état serait déjà un commencement de ferveur. Elle est dans un péril imminent, et elle se croit en sûreté ; elle est mauvaise, et elle s'imagine être bonne ; elle est malade, et elle se fait illusion sur son mal ; elle se croit en santé, elle ne songe pas même à recourir aux remèdes. Elle accomplit chaque jour ses exercices de piété, mais languissamment ; elle fait parfois quelque bien, mais

imparfaitement; et, trompée par une fausse apparence de vertu, elle ne connaît point le fond de sa misère. Elle ne pense donc nullement au besoin d'en sortir, et c'est là ce qui rend sa guérison si difficile. Méditons les paroles qu'adresse à l'âme tiède Celui qui dit toujours vrai, qui est le témoin fidèle et véritable : *Vous dites : je suis riche, je suis comblé de biens, et rien ne me manque; et vous ne savez pas que vous êtes MALHEUREUX ET MISÉRABLE*, dans un état pitoyable, et digne de compassion; PAUVRE, sans piété, sans charité, sans vertus solides; AVEUGLE, ne connaissant pas votre misère; NU, dénué de sainteté et de justice. — Ah ! voilà, voilà bien le danger que court l'âme plongée dans la tiédeur : ELLE NE SE CONNAÎT PAS ! Que penseriez-vous d'un pauvre qui se croirait riche, d'un insensé qui se croirait sage, d'un malade qui se croirait en parfaite santé ? Son état, diriez-vous, est désespéré, et tous les soins pour le guérir sont inutiles.

Mon Dieu, faites que je ne tombe pas dans une maladie si dangereuse. Non, je ne veux pas désespérer, *car tout est possible à celui qui croit* (1). O Jésus ! vous avez rappelé *Lazare* à la vie, lorsque la corruption du tombeau

(1) Marc. 9. 23.



avait déjà envahi son corps: je recours à votre grâce toute-puissante, plein de confiance que vous ranimerez mon âme par la vive ardeur de votre charité. *Vous êtes venu apporter le feu sur la terre, et tout votre désir est de le voir s'enflammer davantage* (1). Embrasez mon cœur, qu'il brûle comme le *buisson* (2) mystérieux d'Horeb, et que les ardeurs de son amour ne s'éteignent jamais.

VII. Tel est, en effet, le premier REMÈDE indiqué par le divin Maître pour nous guérir de la tiédeur: LA CHARITÉ. *Je vous conseille, dit-il, d'acheter de moi de l'or purifié par le feu, afin de vous enrichir* (3). Voilà le remède A LA PAUVRETÉ. Cet or pur qu'il faut acheter de Jésus-Christ, est SA CHARITÉ et SON AMOUR, qui sont mis à l'épreuve, et perfectionnés par LE FEU DE LA TRIBULATION, comme l'or s'éprouve

(1) Luc. 12. 49.

(2) Exod. 3. 2.

(3) « Bona hæc suasio, et salubre consilium. Vere ille est Angelus magni consilii. — Suadeo tibi *emere* per industriam liberi arbitrii, et fructum pœnitentiæ. ... Non accipitur hic verbum *emptionis* proprie, sed *large*; quia proprie illa bona præmissa emi non possunt, nec primam gratiam potest aliquis mereri, alioquin gratia non esset gratia: sed loquitur sic Dominus propterea ut magis ad industriam liberi arbitrii excitet hominem, per quam disponatur ad charitatem » (D. Th. l. c.).

et se purifie par le feu matériel. Le remède spécial à LA NUDITÉ est d'acheter aussi de Jésus-Christ, *des habits blancs, pour se vêtir et couvrir sa nudité honteuse*. Ces habits blancs désignent l'innocence et la pureté de la vie. Enfin, le remède à L'AVEUGLEMENT est *un collyre pour appliquer sur les yeux, afin de voir clair*. Le collyre est un remède particulier pour les maux des yeux. Comme les hommes l'appliquent sur les yeux du corps afin de les guérir, de même Jésus-Christ répand ses lumières dans l'âme des fidèles; il ranime *l'esprit de foi*, pour les guérir de leur aveuglement. Jésus-Christ nous ENGAGE, nous EXHORTE à nous adresser à lui pour avoir ces remèdes. Il ne force personne, ce bon Maître, IL RESPECTE NOTRE LIBRE ARBITRE; mais il serait si heureux qu'on *achetât* de lui par la prière et par la pratique des bonnes œuvres ce qui nous enrichit pour le ciel!

En terminant, il fait connaître à ceux à qui il adresse la parole, qu'il ne leur fait ce reproche, que parce qu'il les aime, et qu'il souhaite leur conversion. *Je reprends et je châtie ceux que j'aime, rallumez donc votre zèle et faites pénitence*. Voilà le motif du reproche, et l'effet qu'il doit avoir (1).

(1) « *Ego quos amo, arguo et castigo*. Hic ponit conso-

lationem, quia ex asperitate arguitiois et comminationis desperare posset... Dicit igitur *Ego*, quasi dicat ne desperes quia arguitio mea ex amore est. *Ego quos amo* dulcedine prædestinationis, *arguo*, verbis; et *castigo*, flagellis... Melius est ut flagellet te et recipiat te, quam ut parcat tibi et deserat te. » — « Sed quæritur quare Dominus cultores suos sic vexat aliquando flagellis, malos autem dimittit quandoque in prosperis et deliciis? Respondeo. *Primum* est ex *divina misericordia*, ex qua est, quod electos quos scit finaliter perseveraturos reservat ad vitam, et ideo ne deviet a semita, restringit eos sub loris disciplinæ adversorum; vel per ipsa adversa purgat offensam peccatorum præteritorum, vel per eadem facit magis idoneos ad perceptionem præmiorum. *Secundum* est ex *Dei justitia*, sive *iracundiâ*; merito enim scelerum in quibus scit malos finituros vitam, debetur eis gehenna et subtrahitur divina benevolentia, et ideo ira divina dimittit eos in deliciis et prosperis, permittens ut qui in sordibus est, sordescat adhuc... Vitulus qui occisioni paratur, liberius parvis saginari permittitur; qui vero ad usus necessarios reservatur, iugo et loris domatur, stimulis pungitur, verberibus cæditur. Et ergo cujus vita desperatur a Medico, etiam saluti ejus contrarium non negatur; cujus autem recuperanda salus æstimatur, animo ejus desiderabilia, salutique contraria omnino negantur » (D. Th. in Apoc. cap. III).

---

## XXII.

### JUGEMENT DERNIER.

---

Élevé au-dessus de la voûte des Cieux, entouré d'une lumière inaccessible, Dieu, ô hommes qui ne voyez et ne jugez que par les sens, Dieu, dans cette impénétrable invisibilité et ce profond éloignement, Dieu vous paraît comme absent; mais un jour viendra où tous les hommes verront le Fils de l'Homme sortir de cet auguste sanctuaire; il sera tout éblouissant des clartés de sa gloire, et devant sa face marcheront des multitudes d'Anges. Leur voix éclatante égalera le son belliqueux de la trompette, ébranlera les colonnes du Ciel, pénétrera les entrailles de la terre, brisera les tombeaux, réveillera les morts; et toute la race humaine entassée devant le redoutable juge, comme

un amas de poussière et de vils atomes, attendra dans la stupeur la sentence effrayante qui doit fixer à jamais le sort des mortels : TUNC VIDEBUNT FILIUM HOMINIS VENIENTEM IN NUBE, CUM POTESTATE MAGNA ET MAJESTATE (1).

— Mais pourquoi cette sentence solennelle ? Pourquoi ce jugement dernier ? Notre sort, depuis longtemps, aura été fixé. Si je reviens des enfers, j'y retournerai ; si je descends du Ciel, j'y remonterai, et mon arrêt ne sera pas changé. D'où vient donc la nécessité du jugement ? Voici les deux réponses qu'exige cette question. Premièrement, il y aura un jugement, *parce qu'il y a des pécheurs sur la terre*. Dieu doit cet affront et cette confusion aux pécheurs et aux réprouvés. Il doit donner à leur sentence cet éclat et cette publicité. En second lieu, il y aura un jugement, *parce qu'il y a des élus dans le monde*. Dieu doit donner à leur couronnement cette pompe et cette solennité. *Le vice puni et humilié, la vertu vengée et couronnée* : c'est le plan et tout l'ordre à suivre dans la description de ce jour de confusion et de désordre.

## I.

Il y aura un jugement, parce qu'il y a eu,

(1) Luc. XXI. 27.

et qu'il y a des pécheurs non suffisamment châtiés. Combien en effet sur toute la surface de la terre, et dans toute la durée des siècles, combien de crimes non seulement tolérés et impunis, mais de crimes honorés et applaudis;... de crimes payés bien cher et enrichis;... de crimes fiers de leurs succès et ennoblis;... de crimes encensés et célèbres, érigés en vertus et presque en divinités; crimes dont l'impunité et l'insolence attestent la vérité du jugement dernier, et en démontrent jusqu'à l'évidence l'indispensable nécessité? — Oui, *tant de crimes raisonnés et spécieux;... tant de crimes cachés et honteux;... tant de crimes récompensés et heureux;... enfin tant de crimes effrontés et scandaleux*, sont de véritables prophéties du jugement dernier, autant de voix et de cris confus qui appellent le jugement dernier! De toutes ces œuvres de ténèbres s'échappent autant de rayons lumineux, qui nous montrent qu'il doit y avoir un jugement.

I. En premier lieu, LES CRIMES RAISONNÉS ET SPÉCIEUX nous prouvent qu'il doit y avoir un jugement. J'appelle CRIMES RAISONNÉS ET SPÉCIEUX les crimes des incrédules et des impies, qui prétendent ne croire à rien, et qui, pour étouffer leurs remords, et vivre tout à leur

aise, entassent raisonnements sur raisonnements, subtilités sur subtilités, pour se prouver à eux-mêmes et aux autres qu'il n'y a ni Dieu *créateur et tout-puissant*, qui ait créé le monde; ni Dieu *miséricordieux et sauveur*, qui ait racheté le monde; ni Dieu *juge et vengeur*, qui doive ressusciter le monde. Levez-vous donc, Seigneur, et prenez en main votre cause; venez en personne foudroyer ces crimes si raisonnés et si raisonnés, ces crimes qui se disent à l'abri de vos foudres, comme si ces foudres et votre existence étaient chimériques: *Exurge, Deus, judica causam tuam* (1).

Quelle étrange révolution! Quelle révolution subite, universelle, dans les airs, au ciel et sur la terre! Quel épouvantable malheur annonce donc aux humains cet horrible fracas;... ces ressorts puissants qui soutiennent le monde, qui se brisent tous à la fois;... ce monde entier qui se dissout et s'en va en éclats;... ce soleil qui n'éclaire plus;... cette lune qui ne brille plus;... ces deux flambeaux éteints, remplacés par les horreurs d'une nuit générale;... ces éclairs qui jettent une lumière plus affreuse que la nuit même;... ces tonnerres qui grondent de toutes parts;...

(1) Ps. LXXIII. 22.



ces foudres qui sillonnent les cieux;... ces montagnes qui s'écroulent;... ces forêts qui s'embrasent;... cette mer qui déborde et pousse ses gémissements avec ses vagues écumantes jusqu'aux nues;... et toutes les villes du monde, et tous les villages, et tous les royaumes, et tous les empires roulant les uns sur les autres, comme des flots, vers les abîmes du chaos, et après quelques tournoiements, engloutis et perdus dans les gouffres du néant? L'HOMME SEUL! L'homme seul survivant à tant de ravages; SEUL AVEC SON DIEU! Quel est donc le dessein de l'auteur du monde? Pourquoi brise-t-il son ouvrage avec tant d'indignation? Pourquoi donc revient-il encore une fois juger le monde sur les ruines du monde, après avoir fixé à chacun son sort éternel au moment du trépas? Vient-il donc annuler, casser ou mitiger sa première sentence?

Non; mais il vient venger en Dieu sa divinité méconnue, sa sagesse blasphémée, sa personne outragée. O hommes, ô philosophes, ô matérialistes, vous disputez à Dieu le titre de Créateur; il faut donc qu'il vienne graver lui-même sur les ruines du monde entier, ce grand, cet auguste nom de Créateur! Vous attribuez ce monde à un hasard aveugle; il faut donc qu'il vienne lui-même détruire son

ouvrage, et vous apprendre qu'il en était l'auteur, puisqu'il en est le seul destructeur ! Des merveilles de création, d'ordre et de sagesse, vous ont laissé dans votre aveuglement ; il faut donc que des miracles de destruction, de terreur et d'épouvante vous fassent adorer la puissance de Celui dont vous méconnaissiez les bienfaits ! Le matérialisme ou le déisme fut votre religion et votre idole ; il faut donc que cet Univers, n'offrant plus qu'un amas de ruines, de cendres et de fumée, vous arrache enfin cet aveu : « Il n'y a que le maître du monde qui puisse ainsi disposer du monde. L'Univers tremble à son approche et se dissout ; il en avait donc lié les parties et l'ensemble ; il en tenait donc le nœud entre ses puissantes mains. A sa voix, le monde rentre dans le chaos et le néant ; il l'en avait donc tiré. Bientôt le monde ne sera plus ; il n'avait donc pas toujours été. La terre et tout ce qu'elle contenait, était donc au Seigneur ; l'Univers et tout ce qui l'habitait, était donc l'ouvrage de ses mains créatrices et toutes-puissantes ! » *Domini est terra, et plenitudo ejus ; orbis terrarum, et universi qui habitant in eo !* (1) Argumentez tant que vous voudrez, disputez, ô philosophes, sur la résurrection

(1) Ps. XXIII. 1.

des corps ; perdez-vous dans vos raisonnements, pour vous perdre de vue dans vos crimes ; méprisez, bafouez la parole qui se fait entendre du haut des chaires chrétiennes ; mais à cette parole doit succéder une autre voix ;... UNE VOIX, ET QUELLE VOIX ?... *Une voix* pénétrante jusque dans les entrailles de la terre, et dans toute la profondeur des mers ; *une voix* retentissante dans les quatre coins de l'Univers ; *une voix* intelligible aux ossements desséchés, et à la poussière inanimée des tombeaux ;... UNE VOIX, ET QUELLE VOIX ?... *Une voix* qui, au moment même où elle redemandera à la terre ses cadavres et à la mer ses victimes, la terre soit forcée de les rejeter hors de son sein, et la mer hors de ses abîmes ;... UNE VOIX, ET QUELLE VOIX ?... *Une voix* qui opérera de si grands et de si étonnants miracles, que rien dans la nature ne lui résistera ! A peine *cette voix* aura-t-elle prononcé ces trois mots : LEVEZ-VOUS, MORTS, que toutes les cendres éparses dans l'Univers, cendres oubliées, perdues, imperceptibles aux hommes, mais toujours visibles aux regards de Dieu, reprendront le mouvement et la vie. En un moment, au son de la trompette de l'Ange, en un clin d'œil, le genre humain est debout ; et malgré la distance des lieux et les sépultures diverses, voilà tous les

hommes rassemblés en un même lieu : *in momento, in ictu oculi, in novissima tuba!*... (1) LEVEZ-VOUS, MORTS; *Surgite mortui!* Sortez de vos tombeaux, non tels que vous y êtes descendus, non comme rois, comme princes, comme généraux, comme riches ou savants; tous ces titres vains sont morts et ensevelis avec vous, mais ne doivent pas revivre comme vous; vous les avez laissés sur le bord de la tombe, lorsque vous y êtes entrés, mais vous ne les retrouverez pas en sortant; sortez précisément COMME MORTS, et en cette qualité, qui vous est commune à tous, vous êtes tous égaux, vous n'êtes tous qu'une même cendre. LEVEZ-VOUS, MORTS, et venez au jugement : *Venite ad judicium.* Venez sans délai; car vous n'avez aucun préparatif à faire; laissez là vos exploits, vos talents, vos succès; *le juge est incorruptible*, vous ne lui en imposerez pas. Ne préparez ni excuses, ni justifications; *le juge ne les admet pas.* Ne faites aucun fond sur vos prières ou sur vos larmes; votre sang lui-même versé jusqu'à la dernière goutte, *ne le toucherait pas.* Ici, dans ce jugement, il ne s'agit que de faits, que d'actions, que d'œuvres bonnes ou mauvaises, pendant le temps que votre âme a habité votre corps, et tout est écrit : « *Omnes*

(1) I. Corinth. XX. 52.

*nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit sive bonum, sive malum » (1).*

Quel jour que ce jour du jugement ! Et cependant, que ce jour arrive, ce n'est pas une apparence, une conjecture, une probabilité, mais une certitude, une évidence, *une nécessité*. Oui, *il est nécessaire* qu'il y ait un jour où, sous un même regard, vous puissiez contempler les peuples et leurs rois, sans gardes et sans couronnes ; les Églises et leurs pontifes, sans mitres et sans tiares ; les généraux d'armée et leurs légions, sans drapeaux et sans armes ; tous les hommes d'une part, et de l'autre, qui ? DIEU SEUL, Dieu seul attendu et qui va descendre ! Oui, *il est nécessaire* qu'il y ait un jour où Dieu apparaisse, dans son empire, tout ce qu'il est : LA MAJESTÉ MÊME, puisque tous les regards de l'Univers ne viendront se réunir sur la face rayonnante de ce Maître glorieux, que pour retomber respectueusement vers la terre ; ... L'ÉTERNEL, puisque tous les âges et tous les siècles seront à ses pieds ; ... LE JUGE DES JUGES ET LE ROI DES ROIS, puisque les juges et les rois seront alors dans le silence et dans l'attente ; ... LE SEUL GRAND, puisque toute autre grandeur sera hu-

(1) II. Corinth. V. 10.

miliée et anéantie ;... LE SEUL SAGE, puisque toute autre science restera muette ;... LE SEUL SAINT, puisque toute autre sainteté ne sera que misère ! Oui, *il faut qu'il y ait un jour où tous ces prodiges de force et de majesté vous impriment ce tremblement et cette religieuse frayeur qui sied si bien à une créature devant son créateur. Il faut bien qu'une fois au moins, dans tout le cours de votre existence, votre corps et votre âme tout ensemble, tout votre être paie à l'Être suprême le tribut public, l'hommage solennel d'une adoration profonde : Exaltabitur Deus solus in die illa.*

Argumentez, philosophez, disputez sur cette résurrection des morts ; mais dites-moi : sur quoi donc portent vos doutes affectés, vos défiances railleuses ? Serait-ce que cette résurrection vous paraît inintelligible et inexplicable ? Insensés, vous répond le grand Apôtre, vous me demandez comment le corps d'un homme mort et déjà réduit en poussière pourra revivre ? Mais Dieu, pour vous faciliter l'intelligence de cette vérité, ne nous offre-t-il pas dans la nature une mort et une résurrection continuelle ? *Præmisit naturam magistram.* Ne voyez-vous pas que le grain que vous semez ne se vivifie point, si auparavant il ne meurt : *Insipiens, tu quod semi-*

*nas non vivificatur, nisi prius moriatur* (1)?

Le jour et la nuit ne cessent que pour recommencer d'être; les saisons et les années ne font que mourir et que renaître; les semences et les grains ne se multiplient qu'en mourant, ne se conservent qu'en renaissant: *Finiuntur ut fiant*. Tout ressuscitera-t-il dans la nature en faveur de l'homme, et l'homme en faveur duquel tout ressuscite, ne ressuscitera-t-il pas lui-même? Sans doute je ne prétends pas tirer de ces comparaisons prises de la nature, une conséquence rigoureuse à la future résurrection des hommes; mais ce que Dieu fait dans l'ordre de la nature par un règlement durable de sa Providence, pourquoi ne pourrait-il pas le faire, au sujet de la résurrection, par un miracle unique et momentané de sa Toute-Puissance? Nous savons bien que le corps d'un homme mort et confié à la terre, n'a pas en soi-même, comme un grain de froment, le principe de sa reproduction; nous savons que d'un corps humain déjà dissous et réduit en poussière, il n'en sort pas naturellement, après une révolution de siècles, un corps organisé, auquel son âme vienne se rejoindre pour l'animer de nouveau et en faire un homme vivant; nous savons

(1) I. Corinth. XV. 36.



que le sage et puissant ouvrier, qui a uni, par des liens inexplicables, une âme spirituelle à un corps d'argile, et qui, tous les jours, réitère mille et mille fois ce prodige, peut seul relever, réparer son ouvrage, lorsque les accidents journaliers, ou sa propre caducité l'auront détruit ; mais aussi pourquoi le Seigneur qui, par le miracle de la création, a pu faire le premier arrangement pour toute la durée du monde, ne pourrait-il pas faire le second, pour toute l'éternité, par le prodige de la résurrection ?... Comme si Dieu qui vous a fait, lorsque vous n'étiez pas, ne pourrait pas vous refaire, lorsque vous ne serez plus ce que vous êtes, sans avoir cessé d'être?... Comme si le tombeau était plus éloigné de la vie que le néant?... Comme si le corps, après avoir été ou l'associé dans les vertus de l'âme, ou le complice de ses désordres, après avoir été uni avec elle dans cette vie par les liens de la société la plus étroite, dans l'autre, il ne devait pas subir le même sort ?

Mais pourquoi nous arrêter si longtemps aux préludes et aux préparatifs de la venue du divin juge ? Le voici lui-même. Un coup de tonnerre fend la nue, et laisse apercevoir, dans un enfoncement profond, ce Dieu qui gouverne le monde. C'est du fond de ce bril-

lant sanctuaire que je vois sortir le Fils de l'Éternel, porté sur un nuage qui vomit la foudre et les éclairs. Cet appareil m'épouvante, mais ne m'étonne pas. Il n'est nullement étonnant que la pompe et la marche d'un Dieu, qui s'avance à travers les cieux, soit plus majestueuse mille fois et plus éblouissante que l'entrée du plus grand roi dans son empire. *Saint Jean*, en le voyant s'avancer, le glaive à la bouche et le visage éblouissant comme le soleil, tombe à ses pieds, comme un homme mort. *Job* s'écrie : « Qui me donnera de pouvoir me cacher dans le fond des tombeaux, jusqu'à ce que le jour de votre colère, ô Dieu, soit passé? Non, dans cette pompe, rien qui puisse m'étonner; mais ce qui m'étonne, c'est que LA CROIX, l'instrument de sa honte et de son supplice, précède son char, et paraisse dans ce grand jour de son triomphe: *Tunc parebit signum Filii hominis*. Mais pourquoi m'en étonner? Ne faut-il pas qu'il vienne, *sa croix à la main*, pour venger sa religion attaquée, en prouver la vérité par un argument sans réplique, et montrer au monde que le mystère de la mort d'un Dieu devait rendre tous les autres mystères souverainement croyables; et ses préceptes, et toute l'austérité de sa morale, possibles et praticables? *Tunc parebit!* Ne

faut-il pas qu'il vienne, *la croix à la main*, pour que sa croix, comme un flambeau étincelant, répande, sur les crimes de l'impie, des lumières tellement vives que tous les nuages dont aime à s'envelopper une philosophie mensongère, soient à jamais dissipés? *Tunc parebit!* Ne faut-il pas qu'il vienne, ce Jésus, et *sa croix à la main*, s'asseoir sur son tribunal, placé près de Jérusalem, dans cette vallée de Josaphat où seront rassemblées toutes les nations : *Consurgant, et ascendantes in vallem Josaphat; quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu* (1)! Et pourquoi dans cette vallée de Josaphat, voisine de Jérusalem? Pour convaincre les impies par l'aspect même des lieux où les mystères de la Rédemption se sont passés; pour que le grand procès entre la religion et l'impiété s'instruise et soit jugé là où existent encore les objets contestés. Voilà, dira le juge, ce jardin de Gethsemani arrosé de mes larmes, de ma sueur de sang, à la seule idée de cette croix; ce jardin témoin de mes soupirs, de mon agonie, de ma longue oraison, par laquelle je priais mon Père de détourner de mes lèvres un calice si amer; ce jardin où a commencé la cruelle tragédie de ma passion.

(1) Joel, III. 12.

Des fables, des aventures romanesques racontées dans vos livres ou représentées sur vos théâtres, auront fait couler vos larmes ; et la vérité, la générosité de ma passion ne vous auront pas produit la moindre émotion. Voilà le prétoire de Pilate, où j'ai subi la plus barbare flagellation, où je fus couronné d'épines, revêtu d'un vil manteau de pourpre, et présenté dans cet état également douloureux et ignominieux au peuple ingrat et cruel, qui, à cette vue capable de toucher des tigres, s'écria que sa rage n'était pas satisfaite et ne serait assouvie que dans mon sang répandu sur la croix : *Crucifige, crucifige !* Et moi, à qui tous les temps à venir étaient présents, j'entendais dans ces cris confus et je distinguais votre voix ; avant de naître, vous étiez déjà acteur dans cette foule tumultueuse, puisque dans votre temps, et par vos sacrilèges raisonnements, vous deviez répéter tous leurs blasphèmes, et que, plus forcenés même que les Juifs, vous deviez, par la voie de l'imprimerie, les faire entendre à toutes les nations, et jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà cette célèbre montagne du Calvaire, où fut élevée et plantée cette croix d'où sont sortis les flots de mon sang, dont une seule goutte pouvait purifier toute la terre et sauver tous les hommes ; cette croix

sur laquelle, en mourant, je voulus vous mériter une vie éternelle, et par de si grands opprobres vous acheter la gloire céleste; et je n'ai pas même, à un si grand prix, acquis votre amour, pas même un souvenir reconnaissant; et un si grand bienfait, vous ne l'avez pas jugé digne de votre estime ou de votre croyance. Que tous les habitants de la terre ici rassemblés, que les démons eux-mêmes jugent maintenant entre moi et les impies. Qu'ai-je donc pu faire de plus pour les hommes, pour qu'aucun d'eux ne fût réprouvé, pour être cru, pour être aimé de vous? Qu'ai-je pu faire que je n'aie fait? *Quid potui facere et non feci?* Et voilà le rapport admirable qu'il y a entre le grand jour de la fureur de Dieu, et le plus illustre monument de son amour. *Tunc parebit!*

Oui, mon Dieu! la même évidence qui me fait croire qu'il y a un Dieu qui a créé le monde, un Dieu qui gouverne le monde, un Dieu qui a racheté le monde, la même évidence me force de croire que le même Dieu viendra juger le monde. Ces deux idées sont inséparables : UN CHRIST, UN JUGEMENT! Il est bien juste, ô mon Dieu! et il ne peut pas en être autrement, que, puisque vous êtes *créateur* de l'Univers, *législateur* de l'Univers, *sauveur* de l'Univers, vous y paraissiez un

jour en *vengeur*, à la face de l'Univers. Il est juste que vous fassiez peser tout le poids de votre majesté et de vos grandeurs sur ceux qui auront osé juger et mépriser vos obscurités sacrées et vos adorables profondeurs.

II. Les crimes raisonnés et spécieux sont donc confondus et forcés au silence : *Omnis iniquitas oppilabit os suum* (1) ; mais, nouveau prodige ! tout à coup les sceaux sont brisés, les livres ouverts, ET LES CRIMES SECRETS ET HONTEUX, exposés au grand jour et aux regards de l'Univers : ET LIBRI APERTI SUNT ; les livres ! et quels livres ? LES LIVRES DES CONSCIENCES, où sont écrites les actions les plus ténébreuses, les pensées les plus secrètes, les intentions les plus intimes, en caractères lisibles à tous les yeux ; ou plutôt où elles sont peintes et représentées avec toutes leurs circonstances, aussi graphiquement que si les choses se passaient actuellement. A l'ouverture de ces livres, voilà que vous lisez, d'un seul et même coup d'œil, dans votre propre conscience et dans les consciences de tous les hommes, comme tous les autres hommes lisent chacun dans la leur, et en même temps dans la vôtre ! Voilà que vous vous jugez,

(1) Psal. CVI. 42.

et qu'ils vous jugent; qu'ils se jugent eux-mêmes, et que vous les jugez en toute justice, et pour la peine ou pour la récompense que chaque fait mérite, et avec autant de droiture, de sagesse et de précision que Dieu lui-même en juge; parce que cette lumière est la lumière de Dieu, ce jugement est le jugement de Dieu: *Et judicati sunt mortui ex iis quæ scripta erant in libris, secundum opera ipsorum.* — Et comment le prodige pourra-t-il s'accomplir? Est-ce par une propriété nouvelle qui élève tout à coup l'esprit humain et le rend plus pénétrant, en même temps que le cœur des hommes devient translucide, de sorte qu'on y puisse apercevoir les péchés les plus secrets et les plus cachés, comme on voit à travers une eau claire et limpide, jusqu'aux plus petits grains de sable? C'est l'explication de saint Jean: *Tanquam mare vitreum simile crystallo* (1)! Le prodige s'accomplira-t-il au moyen de certaines marques distinctives et caractéristiques que Dieu gravera sur les corps ressuscités, selon l'espèce et la qualité des péchés, selon le genre et le degré des vertus? C'est la pensée de saint Basile: *Notas ferent in corpore suo!* Est-ce par certains chiffres, certains stigmates du dé-

(1) Apoc. IV. 6.



mon auquel les impies auront été vendus ? C'est l'énergique expression de Tertullien : *Stigmata delictorum* ! Sans recourir à tant de recherches théologiques et à des explications savantes, écoutons l'Apôtre. De la face du juge, dit-il, rejaillira une lumière plus brillante que celle du soleil ; elle luira sur toute la race humaine, et elle dissipera toutes les ténèbres des consciences : *Illuminabit abscondita tenebrarum* (1).

TÉNÈBRES DU TEMPS ET DE L'OUBLI ! Cette lumière ressuscitera, rajeunira les anciens péchés, les vieux péchés, dont le temps a effacé le souvenir et l'idée ; les péchés de la jeunesse et de l'enfance même ; ces passions malheureuses aussi vieilles que vous, et qui réunissent votre premier crime avec le premier usage de votre raison : *Illuminabit* !

TÉNÈBRES DE LA SOLITUDE ET DE LA NUIT ! Cette lumière se répandra sur ces actions nocturnes et honteuses, sur ces péchés secrets et solitaires, sur ces particularités ridicules, sur ces circonstances du péché plus humiliantes que le péché même, et vous jettera dans l'embarras d'un homme surpris sur le

(1) I. Cor. IV. 5.

fait, forcé de boire sa confusion, sans pouvoir dire un mot à sa défense, ni éviter l'infamie : *Illuminabit !*

TÉNÈBRES DU DOUTE ET DU SILENCE ! Cette lumière caractérisera et écrira le nom de ces péchés incertains et douteux, équivoques, où le mal n'a paru douteux que parce que l'aveu en aurait été trop pénible et trop coûteux ; ces péchés dont on a craint le soupçon plus que la mort, et la révélation sacramentelle plus que la damnation éternelle ; ces péchés, l'Univers les saura, l'Univers les publiera ; et l'endroit de votre vie le plus noir et le plus ténébreux deviendra l'endroit de votre vie le plus remarquable et le plus lumineux : *Illuminabit !*

TÉNÈBRES DE LA DISSIMULATION ET DE L'ARTIFICE ! Vous avez pris les mesures les plus sages et les plus justes, les lieux les plus convenables et les plus sûrs, les temps les plus propres et les plus favorables, et vous vous applaudissez en secret de jouir encore d'une réputation saine et entière, eh bien ! le détail tortueux de cette fourberie, la marche souterraine de cette intrigue, toute cette histoire ignominieuse de vos secrets desseins, deviendra publique. Au moment enfin où l'Uni-

vers rentrera dans le chaos, le chaos de votre conscience se débrouillera : *Illuminabit !*

Point de pécheur qui paraisse aussi coupable, aussi méchant qu'il l'est en effet. Les projets, les intentions sont pires encore que les actions ; les moyens quelquefois plus détestables encore que la fin, jusque-là que les pécheurs se croient presque justifiés en rejetant leurs crimes sur la fougue, la violence, la bizarrerie et l'extravagance de leurs passions. Vous viendrez donc, ô mon Dieu ! et il faut que vous veniez montrer au monde que ce n'était pas la violence de leurs passions qui multipliait leurs péchés ; mais la multitude de leurs péchés qui enflammait leurs passions ; qu'ils étaient incrédules de cœur et non d'esprit ; par orgueil et ostentation, pour se donner un air et un ton, et non par principe et par conviction ; vicieux par choix et par système, et non par plaisir et par penchant ; fourbes et méchants, quelquefois sans intérêt et par le cruel plaisir de l'être ; furieux et vindicatifs de sang-froid, et par un motif encore plus bas et plus vil que celui de la vengeance ; délicats sur l'honneur, sans honneur ; voluptueux sans goût, sans amour pour la volupté : *Illuminabit !*

Le monde a toujours été et trompeur et trompé ; mais il y a aujourd'hui dans le monde, plus que dans aucun autre siècle, tant de faux et perfides amis qui se glorifient, s'ils n'ont pas de religion, d'avoir au moins de la fidélité ;... tant de libertins qui se piquent, s'ils n'ont pas de mœurs, d'avoir au moins de l'honneur et de la probité ;... tant de mondains qui se flattent, s'ils n'ont pas les vertus évangéliques, d'avoir au moins les vertus morales, et un cœur haut placé ;... enfin, tant de femmes dans le monde, qui, si elles ne sont pas exemplaires et pieuses, défient au moins le public de leur reprocher, sur l'article essentiel, la moindre faiblesse ! Ne leur arracherez-vous donc jamais, ô mon Dieu ! ce masque hypocrite ? Se joueront-ils donc toujours de la crédulité publique, et ne sera-t-il donc jamais démontré, par des faits, que sans religion, il n'y a ni amitié, ni probité, ni honneur ; que l'honneur mondain était une trop faible digue contre certaines passions, et que de véritables monstres, dans la société, ont souvent paru ornés de toutes les vertus sociales ? *Illuminabit !*

Oui, il est juste, ô mon Dieu ! et de toute justice, nécessaire et infiniment nécessaire que ces pécheurs qui auront pris des précau-

tions infinies contre la présence et les regards humains, et qui, avec un oubli affecté et un mépris insultant de votre présence, auront osé pécher sous vos augustes regards; il est juste, pour les punir, que vous mettiez sous les yeux du monde entier le tableau de leur vie; et que par là, vous démontreriez la vérité de votre immensité, de votre présence en tous les temps, en tous les siècles et en tous les lieux de l'Univers: *Ut justificeris, et vincas cum judicaris!*

III. Mais d'où partent ces clameurs qui viennent troubler et interrompre ce lugubre et profond silence de l'Univers, prosterné devant son juge? A qui en veulent donc ces hommes qui, oubliant qu'ils sont eux-mêmes partie et qu'ils vont être jugés, se portent pour accusateurs et pour témoins! Ah! victimes infortunées, elles réclament leurs droits à ce tribunal suprême, où tous les malheureux peuvent citer les auteurs de leurs disgrâces. Leurs voix longtemps étouffées et contraintes au silence éclatent enfin, et demandent que LES CRIMES RÉCOMPENSÉS ET HEUREUX soient humiliés et punis, à proportion de leur bonheur.

Qu'entends-je par CRIMES HEUREUX?... Par CRIMES HEUREUX, j'entends ces fortunes rapides

et trop précipitées pour être innocentes, et en même temps trop insolentes pour que les familles ruinées qui, de leurs tristes débris, ont composé cet énorme colosse, n'en appellent pas au souverain juge ! J'entends ces coups étonnants et imprévus, qui transportent un homme obscur de la poussière natale au faite des honneurs ; un homme qui ne doit et ne peut devoir son élévation qu'à la bassesse de son âme et de ses sentiments, et dont la passion de monter et de parvenir aurait toujours été impuissante et malheureuse, s'il n'avait dégradé l'humanité jusqu'à devenir le vil et indigne esclave des plus honteuses passions de ses protecteurs et de ses maîtres ! J'entends ces crimes qui font le malheur et le fléau d'une ville et d'une province, et qui, loin de rougir et de ramper dans la honte et dans l'opprobre, qui devait être leur élément, lèvent encore fièrement la tête, jouissent même des hommages forcés des peuples, dont ils font couler les larmes, s'engraissent de leur substance, et les éblouissent encore par un faste orgueilleux qui insulte à leur misère ! J'entends ces crimes qui, dignes de l'exécution publique, trouvent néanmoins des flatteurs assez vils et assez lâches pour leur prodiguer, par leurs applaudissements, le tribut de la gloire qui n'est dû qu'à la vertu !

J'entends par CRIMES HEUREUX ces crimes qui ne sont à l'abri de la sévérité des lois, que par leur effrayante singularité, que les lois n'ont pas prévus, et n'ont pas pu prévoir ni supposer possibles; ou qui, par leur innombrable quantité, se promettent un secours mutuel, offensif et défensif, et se prêtent une impunité et une protection réciproques! J'entends enfin ces crimes chargés de palmes et des lauriers de la victoire, célébrés par les chants de la poésie, couronnés des fleurs de l'éloquence; ces crimes loués non seulement par les bouches profanes et impures, ou par des plumes mercenaires, mais quelquefois par des livres consacrés et dévoués à la vérité, et en présence du Dieu des vertus; ces crimes auxquels la peinture prostitue ses pinceaux et ses couleurs, l'histoire sacrifie ses droits et son impartialité, tous les arts consacrent leurs chefs-d'œuvre, et que le génie lui-même enfin emporte sur son char, et conduit en triomphe à l'immortalité!

Et il n'y aura pas un jugement dernier! un jour où tous ces injustes ravisseurs de la gloire en seront honteusement dépouillés, aux yeux mêmes de leurs coupables adorateurs! Ah! à la vue de la prospérité des méchants, disait le prophète-roi, à la vue d'une si injuste prospérité, et d'un bonheur



si entier et si peu mérité, je chancelle dans le chemin de la vertu, et je suis sur le point de m'en écarter : « *Mei autem pœnè moti sunt pedes ; pœnè effusi sunt gressus mei* » (1). Il semble que, par un privilège particulier, ils soient exempts des peines attachées à la condition humaine, et qu'ils soient à couvert des fléaux qui tombent sur le reste des hommes : « *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur* ». Et cependant leurs pensées et leurs paroles sont toutes pour le crime ; ils publient hautement leurs actions les plus honteuses, et après que leur langue n'a rien épargné sur la terre, leur bouche insolente ose attaquer le ciel et vomir des blasphèmes contre le Seigneur : « *Posuerunt in cœlum os suum ; et lingua eorum transiit in terra* ». Est-il donc possible, disais-je, que Dieu connaisse ce qui se passe sur la terre ? Vraiment a-t-il cette science, cette connaissance infinie à laquelle rien n'échappe ? « *Quomodo scit Deus, et si est Scientia in excelso ?* » C'est donc en vain que je purifie de plus en plus mon cœur ; car voilà que les grands pécheurs sont dans l'abondance, et que moi, je suis affligé jusqu'à la nuit, et que le matin, je ne me réveille que

(1) Ps. LXXII per totum.

pour être en proie à de nouveaux chagrins :  
« *Ergo sine causa justificavi cor meum!* » Je croyais pouvoir, par mes seules réflexions, pénétrer ce mystère; mais c'est en vain :  
« *Existimabam ut cognoscerem hoc, labor est ante me* ». J'étais presque au désespoir, lorsque la prière m'ayant introduit dans votre sanctuaire, Seigneur, vous m'avez fait concevoir quelle devait être la fin des pécheurs, et rapprochant les temps, vous m'avez laissé entrevoir le dernier des jours : « *Donec intrem in Sanctuarium Dei, et intelligam in novissimis eorum* ». Que vous êtes juste, ô mon Dieu! me suis-je écrié alors, plein d'admiration! L'état florissant que vous avez accordé aux impies, n'a donc servi qu'à les séduire; tous leurs prétendus succès n'étaient donc que des pièges, et en les élevant, vous n'avez donc travaillé qu'à leur chute et à leur ruine! Ah! que vous leur montrez bien, en ce jour, à ces illustres coupables, que vous ne les avez jamais plus sévèrement frappés et punis, que lorsque vous avez paru les favoriser et les bénir; que l'impunité était le dernier et le plus effroyable des châtiments, et que vos bienfaits étaient des coups de foudre :  
« *Verumtamen propter dolos posuisti eis; dejecisti eos dum allevarentur!* »

IV. Quand est-ce donc enfin que LES CRIMES PUBLICS ET SCANDALEUX, ces scandales qui sont plus crimes que les autres crimes, quand est-ce donc qu'ils seront dignement réparés? Quoi! la pudeur est publiquement outragée, la religion impunément attaquée, les temples indignement profanés, l'auguste sacrifice de nos autels méprisé et visiblement insulté, et personne qui les venge? Et la justice de Dieu, où est-elle donc? Et la justice de Dieu, que fait-elle? Je réponds: Viendra le jugement dernier, et de toute nécessité, il viendra. Et pourquoi? Parce que ce n'est pas assez pour ces maîtres et ces docteurs en impiété ou en libertinage, d'aller cacher leurs regrets et leurs hontes dans les enfers; ils ne peuvent être assez punis, ces impies si hardis à dogmatiser et à braver nos mystères, et ces libertins si impudents dans leurs discours; ils ne peuvent être assez punis, dis-je, qu'en rétractant forcément et en public leurs sacrilèges et leurs impuretés. Oui, nous les entendrons un jour ces libertins et ces esprits forts, ceux-ci faire une amende honorable à la plus sainte des religions et en confesser la divinité; et ceux-là réparer les outrages faits à la plus belle des vertus. Et ce châtement, proportionné à ces péchés de scandale, est non seulement dans le génie de la religion,

où rien ne sera impuni ; mais encore un des objets de la révélation, qui a tout prédit. La même foi qui nous apprend que tant qu'il y aura des hommes rassemblés en société, il y aura des scandales : « *Necesse est ut veniant scandala* », la même foi ne nous apprend-elle pas qu'au dernier jour, Dieu enverra ses Anges, ses ministres, ordonner tous les préparatifs de son jugement, rassembler tous les justiciables, les ranger par ordre et par classe : « *Mittet Angelos suos* » ? Et tous les scandales réunis en tas, et tous les scandaleux liés en faisceaux par le ministère de ses Anges, Dieu les précipitera dans les flammes éternelles : *Mittet Filius hominis Angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala* (1).

Il y aura donc un jugement, parce qu'il y a des crimes à venger ; j'ajoute : il y aura un jugement, parce qu'il y a des justes à glorifier.

## II.

Oui, il y a des justes à glorifier :... ces justes dont la réputation et les mœurs sont —  
horriblement calomniés et décriés ;... ces justes dont les principes et les maximes

(1) Math. XIII. 41.

sont injustement jugés et condamnés ;... ces justes dont la foi et la crainte religieuse des jugements de Dieu sont sacrilègement railées et méprisées ;.... ces justes, enfin, universellement oubliés et ignorés. Combien d'âmes en effet, humbles et cachées, de saints et de saintes obscurs et ignorés, dont la première vertu est de cacher et de voiler leurs autres vertus, de couvrir les dons de Dieu les plus rares, de la simplicité et des dehors les plus communs ? Combien ont fui les regards des hommes dans le creux des rochers, l'épaisseur des forêts, la profondeur des déserts, les murs d'un cloître ? Combien, au milieu du monde, d'âmes vraiment vertueuses, douces, paisibles, modestes, recueillies, et qui font de leur maison un sanctuaire, où rien ne pénètre que de très pur et de très saint ? Combien d'âmes souffrantes de longues et douloureuses maladies, de revers accablants, de contradictions multipliées, de persécutions pénibles ? Combien d'âmes chargées de croix pesantes, humiliantes, mais domestiques et invisibles ; d'âmes que personne ne plaint, et qui ne se plaignent elles-mêmes qu'à Dieu seul ? Combien, dans le dépérissement actuel de la foi, et cette dépravation générale des mœurs, combien d'âmes pures et célestes adonnées à l'oraison, le jour pres-

que entier et une partie des nuits ; d'âmes généreuses et désintéressées, n'ayant rien à elles, qui donnent aux pauvres tout ce qu'elles peuvent donner ; d'âmes mortifiées avec une complexion délicate, avec danger de compromettre leur santé, d'abrégér leurs jours ; d'âmes enfin que Dieu seul connaît ? Ne doit-il pas y avoir un jour où les lampes ardentes et cachées sous le boisseau, seront élevées sur le chandelier ?

Mais, me dites-vous, si mes péchés, mes péchés pleurés en secret, venaient à se reproduire, n'en aurais-je pas de la confusion ? Oui, vos pèchés seront reproduits dans ce grand jour, et cela est nécessaire, non pour votre confusion, mais pour la gloire de Dieu et votre gloire ! *Nihil opertum quod non revelabitur*. N'est-il pas de la gloire de Dieu, que dans les ombres et les nuages de vos péchés, brillent avec éclat *sa patience* qui vous a attendu, *sa bonté* qui vous a racheté, *sa miséricorde* qui vous a pardonné, *sa grâce* qui vous a justifié, *sa providence* qui de vos faiblesses a su tirer de si grandes énergies pour votre salut ? Où est donc votre reconnaissance de vouloir que ses bienfaits et ses grâces ne soient connues que de vous seul ? Il est de votre gloire aussi que vos péchés ne soient pas ignorés ; car aucune de vos vertus ne doit

être dans l'oubli. A côté de vos péchés seront placées vos austérités, vos pénitences, vos larmes et vos mortifications : *Pater qui videt in abscondito reddet tibi !*

Venez donc, Seigneur Jésus, venez glorifier vos justes oubliés et ignorés; vos justes raillés et méprisés; vos justes injustement jugés et condamnés; vos justes enfin dont la réputation et les mœurs sont calomniés. Je les entends, ces justes opprimés, comme ces âmes que vit saint Jean sous l'autel de l'agneau, je les entends demander à Dieu, par leur silence même, de leur faire une prompte justice. Jusqu'à quand, Seigneur, différerez-vous à tirer vengeance de tous ceux qui nous ont accablés de leurs outrages? Paraissez donc enfin, Seigneur Jésus, venez, venez vite : *Etiam venio cito. Amen. Veni Domine Jesu.*

---



## § X.

### LA CONVERSION ET LE RETOUR

AUX

PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES

PAR

LA CONTRITION

*Des Péchés.*



# I.

## LA CONTRITION,

*Ce que c'est.*

---

Pouvoir et devoir, même par la volonté expresse de Notre-Seigneur, confier ses fautes et ses douleurs au cœur d'un père, d'un médecin, d'un guide et d'un ami (car le prêtre est tout cela); — pour les péchés et les crimes les plus énormes, avoir un refuge et un abri assuré dans la miséricordieuse clémence de Dieu, et dans le secret le plus inviolable de la conscience de son ministre ; — en vertu d'une loi divine, être obligé de soulager et de décharger son âme du fardeau de la responsabilité énorme, quelle qu'elle soit ; — posséder l'entière certitude de la rémission acquise et du pardon absolu après l'aveu, pourvu qu'il soit fait avec un sincère repentir ;

— n'aller chercher, n'avoir à attendre, avec pouvoir même de la requérir, que l'absolution de toutes les fautes de la vie; — enfin, recevoir et garder, sur les garanties de la foi, les gages du retour de l'amitié de Dieu; et tout cela, à la seule condition de l'aveu et de la contrition de ses péchés; — telle est exactement la confession, c'est-à-dire l'institution du sacrement de Pénitence.

Tout ce qui concerne ce sacrement peut se réduire, selon la notion ordinaire, à quatre articles principaux, savoir: *la contrition, le ferme propos, la confession, et la satisfaction*. Les considérations que comporte chacune de ces parties du sacrement de Pénitence, n'ont assurément rien de singulier et de nouveau; et mon intention n'est pas de les développer successivement les unes après les autres. Il me suffira de méditer sur la plus importante, la plus nécessaire, la plus essentielle de ces parties : LA CONTRITION.

I. « LA CONTRITION, dit le Concile de Trente, *est une douleur de l'âme, est une détestation des péchés qu'on a commis, jointe à la volonté de ne plus en commettre à l'avenir* » (1).

(1) « Contritio est animi dolor, ac detestatio peccati commissi, cum proposito de cætero non peccandi » (Conc. Trid. Sess. XIV. c. 4).

Le mot CONTRITION veut dire brisure, froissure ; comme quand une pierre est brisée et réduite en poudre (1). — Un cœur contrit, c'est donc un cœur dur auparavant, dur comme une pierre ; et qui, maintenant, par l'effet de la grâce, est brisé, froissé, comme réduit en poudre, à cause de la douleur qu'il a de ses péchés ; — un cœur orgueilleux, dur auparavant, endurci dans l'orgueil, tout orgueil ; et qui, maintenant, par l'effet de la grâce, est brisé, froissé dans ce même orgueil, dont l'orgueil est comme réduit en poudre, à cause de la douleur que ce même cœur en ressent ; — un cœur voluptueux, dur auparavant, endurci dans le plaisir sensuel, tout volupté ; et qui, maintenant, par l'effet de la grâce, est brisé, froissé dans ce même plaisir sensuel, dont la volupté est comme réduite en poudre, à cause de la douleur que ce même cœur en éprouve (2).

(1) « Est quasi confractio et veteris hominis *in pulverem* redactio » (Guillel. Alver. *De pœnit.* c. 5).

(2) « Initium omnis peccati est *superbia*, per quam homo sensui suo inhærens a mandatis divinis recedit ; et ideo oportet, quod illud quod destruit peccatum, hominem a proprio sensu discedere faciat. Ille autem, qui *in suo sensu* perseverat, *rigidus et durus* per similitudinem vocatur ; sicut *durum* in materialibus dicitur, quod *non cedit tactui*, unde et *frangi* dicitur aliquis, quando a suo sensu divellitur. Sed inter *fractionem* et *comminu-*

II. LA CONTRITION est *une douleur* du péché; — mais *une douleur conçue en vue de Dieu*, — par le mouvement de la grâce, — et supérieure à toute autre douleur.

1° C'est, dis-je, UNE DOULEUR, ... non pas une douleur purement *extérieure*, dont le siège est dans la chair et les sens; mais une douleur qui passe par delà les sens, pénètre *jusqu'au dedans de l'âme*, « DOLOR ANIMI », et qui affecte LA VOLONTÉ, faculté toute spiri-

*tionem sive contritionem in rebus materialibus (unde hæc nomina ad spiritualia transferuntur) hoc interest, quod frangi dicuntur aliqua, quando in magnas partes dividuntur; sed comminui vel conteri, quando ad partes minimas reducitur hoc quod in se solidum erat. Et quia ad dimissionem peccati requiritur, quod affectum peccati homo totaliter dimittat, quem per quamdam continuitatem et soliditatem in suo sensu habebat, actus ille, quo peccatum dimittitur, contritio dicitur per similitudinem » (D. Th. Sum. III. P. Q. I. a. 1. o).*

« CONTRITIO importat alicujus duri et integri comminutionem. Hæc autem integritas et duritia invenitur in malo culpæ: quia voluntas, quæ est ipsius causa in eo qui male agit, in suis terminis stat, nec præcepto legis cedit » (Id. Q. II. a. 1. o).

« CONTRITIO est dolor quodammodo comminuens voluntatis duritiem » (Id. Q. II. a. 2. o).

« Omnis actualis culpa ex hoc contingit quod voluntas nostra legi Dei non cedit, et quia durum est quod habet potentiam, ut non facile patiat, ideo in omni actuali peccato duritia quædam est voluntatis, et propter hoc, si debeat peccatum curari, oportet quod per contritionem comminuentem remittatur » (Id. Q. II. a. 3. o).

tuelle, et qui est LE CŒUR DE L'ÂME. C'est *par un acte de la volonté* que nous nous affligeons du péché, que nous détestons le péché, et que nous le haïssons (1). LA HAINE est peut-être le sentiment qui nous fait le plus souffrir; et la haine, qui est, je le répète, le sentiment douloureux par excellence, est bien moins à l'extérieur de l'âme ou à sa surface que dans ses profondeurs les plus intimes et les plus secrètes. Souvent un visage calme en apparence, froid et impassible, est comme la cendre; il couvre l'intensité du feu le plus actif et le plus dévorant. Gardons-nous donc d'une contrition *purement extérieure*, dont notre cœur serait à peine effleuré, et qui ne serait que dans notre bouche. Notre-Seigneur nous reprocherait, comme aux Juifs hypocrites, que nous l'honorons du bout des lèvres, et que notre cœur est loin de lui. Gardons-nous d'une contrition qui n'est que *dans l'esprit*, qui réprouve le désordre du péché, sans que le cœur cesse d'y être attaché. Souvent, la raison condamne ce que le cœur aime le plus. Notre esprit, naturellement droit, désavoue les péchés auxquels notre cœur corrompu continue

(1) « In contritione est duplex dolor; unus est in ipsa voluntate, qui est *essentialiter* ipsa contritio; alius in parte sensitiva (Id. Q. III. a. 1. o).



d'être attaché. Malheur à qui prendrait ce désaveu, ces jugements de l'esprit et de la raison pour une contrition véritable ! C'est souvent sur la terre la contrition des pécheurs les plus désespérés. C'était la contrition d'un *Antiochus* ou d'un *Judas*. C'est dans les enfers la contrition des démons et des réprouvés. Gardons-nous enfin d'une contrition *d'art et d'étude*, qui ne consiste que dans une vaine formule que l'on récite, et qui fait croire que l'on s'est assez repenti, parce qu'on dit à Dieu qu'on se repent. « On dit à ce pécheur qu'il faut regretter ses péchés, les détester, les haïr ; et que fait-il, s'écrie Bossuet, que fait-il, le malheureux ? Il va chercher ses regrets et sa haine, il va prendre son acte de contrition dans cette page de son livre d'heures, qui, à force d'avoir été lue et relue, tournée et retournée, est comme rompue et toute déchirée. Ah ! ne déchirez ni le livre ni la page ; mais *déchirez votre cœur*, mettez en pièces votre volonté, égorgez sans merci, exterminiez sans miséricorde tout ce qui déplaît à Dieu ; car, pour avoir la contrition, ne vous y trompez pas, il faut renverser son cœur jusque dans ses fondements ; il faut déraciner ses inclinations avec violence ; il faut s'indigner implacablement contre ses faiblesses ; il faut s'arracher de vive force à soi-même ;

mais votre repentir, hélas ! est une grimace, et votre douleur une illusion et une chimère ».

Ne l'oublions donc jamais, cette douleur qu'exige une véritable contrition, ce n'est ni *la triste vue* des péchés et de leur énormité, ni *les aveux humiliants*, ni *les confusions extérieures*, ni *les mortifications*, ni *le crucifiement de la chair*. On peut avoir tout cela sans être contrit, parce que tout cela n'est que dans *le sentiment* ou dans *l'entendement*, et non point DANS LA VOLONTÉ. On peut avec tout cela aimer toujours son péché, se plaire toujours dans son péché, conserver toujours le même attachement à son péché ; on le peut, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faut donc que ce soit LA VOLONTÉ qui agisse par un repentir véritable, une détestation réelle, une haine profonde, non pas de quelque mal et de quelque peine que ce soit qu'on endure, mais du péché qu'on a commis. « *Dolor animi et detestatio de peccato* ». Il faut que cette haine tombe directement et immédiatement sur l'injure faite à Dieu, et qu'elle soit le motif de notre douleur et de notre repentir, et non pas le mal que nous souffrons en punition de nos péchés. Que cette haine soit sincère, qu'elle soit implacable, et, à l'heure même, le péché n'existe plus. « Car, dit Bossuet, c'est le naturel de la

haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour, de le conserver. Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine, qui porte toujours dans l'âme une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « *Omnis qui odit fratrem suum homicida est* » (1). Il ne dit pas celui qui trempe la main dans le sang de son frère, ou qui enfonce un couteau dans son sein, est homicide ; mais celui qui *le hait*. Il y a dans la haine une secrète intention de meurtre ; car si vous savez observer toutes les démarches de la haine, vous verrez qu'elle voudrait détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans le cœur, et les effets le font bien connaître. Si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue ; tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur. Se trouver avec lui dans le même lieu vous paraît une rencontre funeste. Votre cœur voudrait être défait sans réserve aucune de cet objet odieux. *La haine est toujours homicide* ».

2° Mais quelque grande que soit la douleur que produit en nous la haine du péché, ce n'est encore qu'une douleur infructueuse et sans effet, si *elle ne vient du ciel*, si le mou-

(1) I. Joann. III. 15.

vement de la grâce n'excite pas et n'élève pas notre âme vers Dieu. C'est pour cela que les Prophètes prêchant aux pécheurs la pénitence et les y exhortant, ne se contentaient pas de leur dire : « Convertissez-vous » ; mais qu'ils ajoutaient : « *Convertissez-vous au Seigneur, votre Dieu* » (1). De cette manière, ils leur faisaient entendre, que si ce rapport à Dieu manquait, que si dans leur retour ils n'envisageaient pas Dieu, que s'ils se proposaient tout autre objet que Dieu, ils ne devaient plus être, dans l'estime de Dieu, de vrais et sincères pénitents, puisqu'ils ne l'étaient pas *selon Dieu*, ni *pour Dieu*. Et parce que cette vue de Dieu et cette douleur SURNATURELLE suppose nécessairement la *grâce* comme principe et premier mobile, voilà pourquoi les mêmes Prophètes, parlant au nom même des pécheurs, disaient à Dieu : « *Seigneur, convertissez-nous, et nous nous convertirons* » (2). Car c'est ainsi qu'ils s'en expliquaient, persuadés que pour rendre nos cœurs dociles, que pour en amollir la dureté et en fléchir l'obstination, que pour y faire naître cette sainte tristesse qui seule peut nous réconcilier avec Dieu, il est d'une abso-

(1) Joel. II. 12.

(2) Trem. V.

lue nécessité que nous soyons prévenus de l'inspiration divine et aidés du secours d'en haut. C'est à ce secours d'en haut, à cette grâce surnaturelle et divine, que saint Pierre dut sa conversion ; c'est UN REGARD DE JÉSUS-CHRIST qui brise son cœur et le fait fondre en larmes. Cet apôtre infidèle renonce Jésus pour la première fois, et il ne pleure pas, parce que Jésus-Christ NE LE REGARDE PAS. Il le renonce une seconde fois, et ne pleure pas, parce que Jésus-Christ NE LE REGARDE PAS ENCORE. Il le renonce une troisième fois, Jésus-Christ LE REGARDE, et il pleure amèrement. Il pleure non pas précisément l'indignité de sa faiblesse, non pas seulement la honte et l'opprobre qui en rejaillissent sur lui-même, mais surtout *l'injure qu'il a faite à son divin Maître.*

O mon Sauveur, qui me donnera une contrition qui vous soit agréable ? Je ne la trouverai pas dans ma nature faible et corrompue ; je ne la trouverai pas dans des *formules étudiées*, ni même dans *les sentiments* que vous avez inspirés à une multitude d'illustres pénitents. Je les admire, j'en suis touché ; mais si vous ne me les inspirez pas vous-même, ils me sont étrangers. C'est en vous, c'est dans votre cœur, c'est au pied de votre croix que je chercherai ce précieux

trésor. Après mes égarements, je ne puis revenir à vous que par l'attrait de votre grâce ; et vous avez promis d'attirer tout à vous, quand vous seriez attaché à la croix. Attirez-moi donc, mon Sauveur ; favorisez-moi d'un regard de miséricorde ; touchez mon cœur, pénétrez-le, remplissez-le de cette contrition amère, qui vous a fait pleurer tous mes péchés avec des larmes de sang.

3° Ce n'est pas tout ; mais voici ce qu'il y a de plus essentiel. Car cette douleur formée *dans la volonté*, inspirée par *l'Esprit de Dieu* et conçue en *vue de Dieu*, doit être AU-DESSUS DE TOUTE AUTRE DOULEUR. C'est-à-dire, qu'il n'y a point de revers, point d'accidents fâcheux, point de malheur dans la vie, de quelque nature qu'il soit, dont il puisse m'être permis de concevoir une douleur supérieure, ou même égale à celle que doit me causer l'offense de Dieu et la perte de sa grâce. Il faut que je sois plus touché de cette offense de Dieu et de cette perte de la grâce de Dieu, que je ne le serais de la ruine entière de ma fortune, fût-elle la plus abondante et la plus florissante du monde. Il faut que cette offense de Dieu, que cette perte de la grâce de Dieu me tienne plus au cœur, que l'affront le plus sanglant qui me couvrirait de confusion, que le mal le plus sensible et le plus aigu qui me

tourmenterait sans relâche, que la mort d'un ami, d'un parent, d'un fils, d'un époux, d'un père, d'une mère, de tout ce que je puis avoir sur la terre de plus cher; enfin, que le danger même le plus évident d'une mort prochaine par rapport à moi. Si ma douleur ne va pas jusque-là, elle ne peut être suffisante; car *je n'apprécie pas le péché comme je dois l'apprécier*. Ah! si le péché n'avait aucun rapport à la majesté de Dieu, s'il n'offensait pas sa sainteté, s'il n'était pas une désobéissance à sa souveraine loi, il ne serait pas plus odieux que toutes les autres misères qui affligent et humilient notre nature. Nous pourrions n'être pas plus sensibles à ce mal de notre âme, que nous le sommes aux maux de notre corps, à une humiliante pauvreté, à une triste indigence, aux revers de la fortune, aux maladies qui nous font languir, à la mort qui nous détruit. Mais le péché est *le souverain mal, le mal de Dieu, le seul dont il est offensé, le seul qui lui déplaît et qu'il condamne*. Est-il assez détesté, s'il ne l'est pas plus que tous les maux ensemble? Puis-je assez détester un mal qui m'attire la haine de Dieu, qui m'expose à sa colère et à ses vengeances; un mal qui n'a pu être dignement pleuré que par les larmes d'un Dieu, qui n'a pu être réparé que par les humiliations d'un Dieu,



qui n'a pu être expié que par les souffrances et la mort d'un Dieu ? Nous pouvons, par notre patience, tirer des autres maux de grands avantages ; nous n'en pouvons tirer aucun de nos péchés que par la douleur que nous en concevons et PAR LA SUPRÊME HORREUR QU'ILS DOIVENT NOUS INSPIRER.

Et qu'on ne dise pas que cette doctrine est sévère ; qu'une pareille contrition est bien difficile à obtenir, et qu'elle peut jeter certaines âmes dans le désespoir. « Cela serait vrai, répond Bourdaloue (1), si cette douleur que la pénitence exige de nous, consistait dans *le sentiment*. Car le sentiment ne nous est pas toujours libre, et souvent il peut être beaucoup plus vif à l'égard de certains maux de la vie, et de certains événements que nous craignons, ou que nous déplorons, qu'il ne l'est à l'égard des péchés que nous détestons, et dont nous avons un regret véritable. Ce n'est donc point par *ce sentiment* que notre contrition doit l'emporter sur toute autre douleur ; mais par la *détermination de la volonté*, mais par la *préparation de l'esprit et de la partie supérieure de l'âme*, mais par la *disposition intérieure et réelle où se trouve le pénitent de subir toutes sortes de peines*,

(1) Bourdaloue, *Opusc. du sacrement de pénitence*.

*et d'accepter toutes sortes d'adversités temporelles et de calamités, plutôt que de consentir à un seul péché; si bien qu'il hait ainsi le péché plus que tout le reste, et qu'il voudrait au prix de tout le reste, pouvoir effacer tous les péchés qu'il reconnaît avoir commis, et par où il a déplu à Dieu. Il n'est point nécessaire pour cela de ressentir les mêmes serremments de cœur, d'entrer dans les mêmes agitations, de s'abandonner aux mêmes gémissements, ni de tomber au dehors dans la même désolation, que si l'on venait nous annoncer quelque infortune humaine et quelque désastre où nous fussions intéressés. Il suffit d'avoir cette haine du péché que j'ai spécifiée, et que les théologiens, selon leur langage ordinaire, nomment APPRÉCIATIVE, parce qu'elle maintient tous les droits de Dieu, et qu'elle lui donne dans notre estime *une préférence entière et absolue*. Or, voilà ce qui ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse, avec l'assistance divine, former, au fond de son âme, une telle douleur ».*

Ce n'est pas, au reste, qu'il n'y ait pour cela même des soins à prendre et des efforts à faire; car, s'il est véritable que le sacrement de pénitence est un second baptême, l'effet du baptême est de NOUS FAIRE MOURIR

AU PÉCHÉ et de nous ensevelir avec Jésus-Christ ; et si la pénitence est UNE MORT, comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement ordinaire, ni UNE RÉFORMATION EXTÉRIEURE ET SUPERFICIELLE ; c'est-à-dire qu'il faut couper jusqu'au vif ; c'est-à-dire qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères ; c'est-à-dire qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop, quand ils nous seraient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie. Coupons , tranchons : « *abscide illam* (1) »..... « Non, non, dit Bossuet, la douleur de nos péchés ne doit pas être empruntée de *l'esprit et de la mémoire* ; mais elle doit naître dans le FOND DU CŒUR. Elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice ; c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve. Elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché. Aucun crime ne lui échappe. La douleur de la pénitence perce et extermine tout sans miséricorde. Elle entre dans l'âme, comme un Josué dans la terre des Philistins. Elle détruit, elle renverse tout.

(1) Marc. IX. 42.

Elle vous porte à détester tous vos crimes, à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée. Il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du Christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez fait avec Dieu par Jésus-Christ. Il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagements, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations ».

---

## II.

### SIGNES NON ÉQUIVOQUES

*D'une vraie et sincère*

### CONTRITION

---

I. Toute pénitence qui n'est pas animée par la contrition, qui fait détester le péché, est inutile et réprouvée de Dieu. C'est un corps sans âme, un fantôme sans réalité, qui séduit le pécheur et ne le justifie pas. Mais toute contrition n'est pas recevable au jugement de Dieu, et grand nombre de pécheurs ont aussi besoin d'être guéris de leurs contritions que de leurs péchés mêmes.

1° Ainsi, je me trompe bien grossièrement de donner toute mon attention, et une attention scrupuleuse, à fouiller dans tous les replis de ma mémoire, à connaître la multi-

tude de mes péchés, et de ne penser seulement pas à leur grièveté;... de croire que pourvu que tout soit confessé, tout est pardonné;... de prendre l'exposition humiliante des péchés pour la haine salutaire des péchés;... de m'imaginer que les inquiétudes que je me fais, les tortures où je mets mon esprit, la confusion dont je me couvre aux pieds d'un prêtre, que toute cette pénitence extérieure, sans la componction du cœur, soit une pénitence suffisante; et, tandis que Dieu ne voit aucune douleur, aucun changement dans mon cœur, que je trouve de la pitié et du changement dans le sien. Mes confessions, si la contrition n'en est l'âme et le motif, sont donc non seulement *des inutilités*, mais LA DERNIÈRE DES BASSESSES Car, il n'y a qu'un Dieu qui mérite que je lui obéisse en un point si difficile : de m'abaisser aux pieds d'un homme, et de partager avec lui des connaissances que souvent je voudrais pouvoir me dérober à moi-même. Mais, dès que, faute d'une vraie et sincère contrition, Dieu ne me tient aucun compte de ma pénitence extérieure, c'est folie à moi de me confesser. A quoi servent toutes ces confessions et ces confidences que je fais à un prêtre de mes humiliants secrets, si, par l'impénitence de mon cœur, je n'en suis pas moins coupable?

Mais, puisque je me soumets à l'humiliation, pourquoi en perdre les avantages, et m'en frustrer moi-même? Ce sont là des vérités simples, des vérités premières qu'on enseigne aux enfants. A quel âge donc en serai-je bien convaincu, ou en saurai-je faire usage?

2° Je me trompe bien grossièrement de mettre ma confiance dans cette légère pénitence que m'impose le confesseur. Comme sans douleur intérieure, mes confessions ne sont qu'une pénitence en paroles, sans elle, mes satisfactions ne sont qu'une pénitence en apparence et de pure forme. Ma langue et mes mains ont fait leur devoir, mais MON CŒUR n'a pas fait le sien, et mes péchés subsistent. Eussé-je accompli toute la satisfaction prescrite, eussé-je ajouté aux ménagements et à l'indulgence de l'Église en ces derniers temps, toute la rigueur et les austérités de l'ancienne discipline, eussé-je couvert ma chair d'un rude cilice, affligé mon corps par la faim et par la soif, couché sur le sac et sur la cendre, ce sont là des œuvres à la vérité propres à expier les péchés; mais *avant de pouvoir être expiés, il faut qu'ils soient effacés*; et il n'y a que les larmes d'un cœur vraiment pénitent, qui aient la force et la vertu de les effacer. Les larmes extérieures et mon sang lui-même n'ont pas ce privilège. Si ce



n'est mon cœur qui souffre et qui se brise, je me fais souffrir et je me déchire en pure perte. Dieu ne voyant en moi qu'une apparence de repentir, ne m'accorde aussi qu'une apparence de miséricorde. Je parais aux yeux des hommes humilié sous la main de Dieu ; aussi j'en ai tout l'honneur aux yeux des hommes, et ils me croient converti ; mais Dieu qui voit le dessous des apparences et au delà, Dieu qui voit au fond du cœur, ne voit en moi qu'un pécheur impénitent et obstiné.

3° Je me trompe enfin bien grossièrement de me croire pénitent, parce que je vois et que je sens la nécessité de la pénitence intérieure. Comme, sans le changement du cœur, mes confessions ne sont qu'une pénitence en paroles, mes satisfactions, qu'une pénitence de parade ; de même aussi, la conviction qui frappe mon esprit n'est qu'une pénitence en idée, si de l'esprit elle ne passe pas au cœur. L'esprit a beau être éclairé, il a beau être convaincu, poussé même par l'importance du devoir ; ma pénitence est vaine, elle est chimérique, si mon cœur reste indocile et rebelle au devoir.

II. D'après toutes ces considérations d'une si haute importance, il ne sera pas difficile

de comprendre quel prix il faut attacher au colloque qui termine la méditation sur les péchés, dans la première semaine des Exercices de saint Ignace.

Saint Ignace veut que le pécheur demande et obtienne de Notre-Dame, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de Dieu le Père, UNE TRIPLE GRACE, qui, si elle était obtenue, le mettrait à l'abri du péché, et serait une preuve plus que suffisante d'une réelle et sincère contrition.

La première grâce à obtenir, c'est DE CONNAÎTRE mon péché, pour bien le haïr ; LE CONNAÎTRE, non pas tant par les yeux, par les oreilles, par les sens extérieurs (de ce côté-là, il est souvent difficile de le haïr comme il le faut ; il est hideux et il est charmant) ; mais LE CONNAÎTRE A FOND ; LE CONNAÎTRE par sa nature intrinsèque, LE CONNAÎTRE tel qu'il est en lui-même, de lui-même et par lui-même ; LE CONNAÎTRE de cette connaissance de l'âme, qui seule est capable de juger sainement des choses ; LE CONNAÎTRE enfin de cette connaissance tellement INTERNE, intime, pénétrante, profonde, qu'à sa vue, de prime abord, et par instinct, il y ait dans tout mon être comme *un frisson*, comme *un sentiment* plus fort que moi, qui passe jusque dans la moelle des os et qui me fait pousser un cri de douleur. C'est à son approche, comme *un mouvement en ar-*

*rière, un sentiment de répulsion non moins profond que la connaissance, UNE HORREUR enfin dont je ne suis pas maître, et qui produit en moi comme une explosion de colère et de haine (1).*

Est-ce tout?... non certes. Il est une seconde grâce à obtenir, non moins précieuse que la première et qui la fortifie. C'est UN SENTIMENT profond non plus seulement du péché tel qu'il est en lui-même, du péché qui est mon plus mortel ennemi, mais DES RAVAGES causés en moi par le péché, DU DÉSORDRE de mes opérations, afin que, les ayant EN HORREUR, je m'amende, et *je fasse l'ordre là où est le désordre (2).*

Et ce n'est pas tout encore. Une troisième grâce doit être sollicitée, pour qu'aucun doute ne soit plus possible sur mon sincère et réel désir d'éviter le péché. Cette grâce, qui affermit les deux précédentes et les complète, c'est LA CONNAISSANCE DU MONDE, afin que, l'ayant

(1) « Colloquium ad Dominam nostram (ad Filium;... ad Patrem...) ut obtineat gratiam,... ut INTERNAM cognitionem peccatorum meorum, ac DETESTATIONEM illorum SENTIAM » (Ex. sp... 1<sup>a</sup> Hebd. . Exerc. tertium. Colloq.).

(2) « Secundo, ut SENTIAM deordinationem operationum mearum, ut eam abhorrens, me emendem, meque recte ordinem » (Ex. sp. id...).

EN HORREUR, j'éloigne de moi toutes les choses mondaines et vaines (1).

Ainsi, connaissance interne de mes péchés, et sentiment d'horreur qui y correspond; — connaissance non seulement de mes péchés, mais des ravages, DES EFFETS du péché en moi, et sentiment d'horreur qui y correspond; — et enfin, connaissance du monde, de ce monde qui est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie, de ce monde qui est LA CAUSE du péché, et sentiment d'horreur qui y correspond; voilà, selon saint Ignace, la triple grâce qu'il faut demander pour que le péché soit abhorré sous toutes ses faces : EN LUI-MÊME, DANS SES EFFETS, DANS SES CAUSES ou SA SOURCE.

1° EN LUI-MÊME, pourrai-je avoir jamais une horreur assez grande pour le péché, une haine assez prononcée? Est-ce qu'à mesure que je connaîtrai tout le mal qu'il me fait, je n'aurai pas pour lui une haine de plus en plus profonde? Le péché, comme nous l'avons médité, n'est-ce pas ce qui dégrade, ce qui souille, ce qui flétrit, ce qui ravale, ce qui abrutit, ce qui donne la mort, ce qui creuse

(1) « Tertio, petere cognitionem MUNDI, ut illum abhorrens, mundana ac vana a me removeam » (Ex. sp. id...).

l'enfer, ce qui est *le mal, le souverain mal, le seul mal*? Quoi! j'aurais horreur du moindre mal, horreur de la maladie, horreur d'un mal de tête, horreur d'une piqûre d'épingle; et je n'aurais pas horreur du mal qui est *la source de tous les autres maux*; sans lequel tous les autres maux pourraient être des bienfaits et des vertus? Ah! je fuirai le péché, je le fuirai par-dessus tout, je le fuirai de toutes mes forces, je le fuirai toujours. A sa vue, je serai trop heureux d'éprouver dans tout mon être ce qu'on éprouve à *l'aspect d'un serpent*, un frisson, une répulsion, une crainte, un saisissement, une horreur instinctive. QUASI A FACIE COLUBRI FUGE PECCATUM (1). — Voyez dans une prairie cet enfant qui court et s'amuse. Quelle fête! quelle expansion! quelle joie! Mais voilà que tout à coup, sous les fleurs, il aperçoit un mouvement, une certaine agitation, et, bientôt, les plis tortueux d'un reptile; d'un bond, il recule, se précipite dans les bras de sa mère, et, frémissant d'horreur, crie de toutes ses forces : MÈRE, UN SERPENT! — « Mais non, lui répond la mère en souriant, mais non, mon fils, ce n'est pas un serpent, c'est une toute petite couleuvre, tout aussi douce, tout aussi innocente que toi ». — N'importe,

(1) Eccl. XXI. 2.

le reptile avait *la forme* du serpent; il en avait *la couleur, l'apparence* hideuse; et il n'en fallait pas davantage pour que l'enfant prît la fuite, en poussant des cris d'épouvante. Ainsi devons-nous craindre le péché; ainsi devons-nous le fuir, non pas seulement quand il se présente tel qu'il est en réalité, dans toute sa laideur et toute sa malice; mais nous devons fuir *jusqu'aux apparences* du péché, jusqu'à *ses dehors* les moins dangereux, jusqu'à *ses formes* les plus innocentes, si je puis ainsi parler. — Oh! qu'on ne dise jamais : « Ce n'est que la forme du péché; ce n'en est que l'apparence et la couleur; c'est une manière honnête de faire les choses, des politesses, des avances que tout le monde se permet; et d'ailleurs, je saurai bien prendre garde, m'arrêter à temps et braver le danger ». Raisonner ainsi, c'est raisonner avec le serpent; c'est raisonner comme Ève : « Pourquoi ne pas voir ce qui est beau; goûter ce qui est suave; savourer ce qui est délicieux? Pourquoi manger de tous les fruits de mon jardin, et pas de celui-là? Au reste, pourquoi suis-je tenté plus que les autres? Pourquoi Dieu m'a-t-il donné une nature si impressionnable, une nature si passionnée, si ce n'est pour la satisfaire? Quel mal y a-t-il à me permettre cette pensée, ce regard, cette

affection qui n'est pas entièrement mauvaise et qui est si naturelle? » — Et pendant le temps qu'on raisonne ainsi, qu'on réfléchit, qu'on s'arrête, qu'on discute, qu'arrive-t-il d'ordinaire? Ce qui arrive, hélas! on ne le sait que trop par expérience. L'imagination se monte, la concupiscence s'irrite, et nous sommes perdus, lors même que nous croyons encore être en sûreté, et tout à fait maîtres de la place.

Ne l'oublions donc jamais : l'horreur du péché nous est nécessaire ; horreur INSTINCTIVE, qui donne à l'âme CE TACT délicat, qui lui fait de loin reconnaître et sentir le péché là où il est. Ainsi, en mettant le pied dans tel salon, dans telle réunion, dans telle compagnie, je devine, je vois, je sens le péché. Il est là, dans cet endroit, avec telle ou telle personne ; et je fuis cet endroit aussi bien que cette personne. CE TACT, qui nous fait deviner et fuir le péché là où il se trouve, nous l'avions si sûr, si délicat, si fin, aux jours heureux de notre enfance et de notre jeunesse ! Qu'est-il devenu ? Ah ! demandons à Dieu *qu'il renouvelle notre esprit*, et qu'il nous donne du péché une haine si profonde et si vraie, qu'elle ne se démente jamais et qu'elle nous fasse fuir toutes les occasions où nous pourrions retomber dans de si déplo-



rables faiblesses. Craignons LES OCCASIONS dans lesquelles notre innocence a fait tant de fois naufrage. Craignons LES OCCASIONS PROCHAINES, où de nouvelles et plus misérables chutes seraient plus que probables. Craignons même LES OCCASIONS ÉLOIGNÉES, parce que, lors même que le danger est encore loin, la faiblesse de notre cœur n'est toujours, hélas ! que trop proche. Sachons nous précautionner de toutes parts, arracher jusqu'à nos yeux, couper jusqu'à notre main droite et jusqu'à notre pied. Tout doit être violent dans cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre, parce qu'on n'est pas longtemps courageux ni ferme contre soi-même. Un homme, dit Tertullien (1), qui a vu, dans une tempête, le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce pour jamais à la navigation et à la mer. « O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils contre lesquels j'ai été si près d'échouer ; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur, tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. » — C'est ce qu'il nous faut faire. Retirés maintenant en

(1) De Pœnit. n° 7.

Dieu et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés ; mais nous y engager de nouveau, nous y engager témérairement, ô Dieu ! ne le faisons pas, ne le faisons jamais (1) !

2<sup>o</sup> Une seconde grâce qu'il nous faut demander à Dieu, grâce aussi nécessaire que la première et qui la confirme, c'est UN SENTIMENT INTIME ET PROFOND DU DÉSORDRE DE MES OPÉRATIONS, afin que j'en aie horreur, et que, par un amendement sérieux, j'ordonne tout mon être dans la rectitude et la justice.

Et quelles sont CES OPÉRATIONS DÉSORDONNÉES dont je dois avoir horreur, et qu'il faut réformer ; ces opérations qu'engendre le péché ; qui sont *la suite, les effets, les conséquences, les ravages du péché* ? Évidemment, CES OPÉRATIONS ne peuvent être produites que par les puissances ou les facultés de mon être, de mon intelligence, de ma mémoire, de ma volonté, de mon imagination, de mon cœur et de mon corps. J'aurai donc *horreur de mon intelligence*, qui, dégradée par le péché,

(1) Cf. Bossuet. Médit. sur l'Évang. Serm. sur la montag... 15<sup>e</sup> jour... — Serm. sur l'intégrité de la pénit...

ne peut plus opérer comme il faut, avoir des pensées saintes, droites et pures ;... *horreur de ma mémoire*, qui, ravagée par le péché, ne me représente plus que des souvenirs fâcheux et coupables ;... *horreur de ma volonté*, qui veut et ne veut pas ; *horreur de mon imagination*, qui, loin d'être calme, ne se repaît que de fantômes et de rêves importuns ; *horreur de cette abjection de la chair et des sens*, qui, dans leur révolte, me font pousser ces cris de douleur qu'exhalait saint Paul, et qui viennent de la violence de la lutte : « O Dieu ! je souffre violence !... O Dieu ! qui me délivrera de ce corps de mort ?.. Misérable que je suis, de peur que la grandeur de mes révélations ne m'exalte, je sens l'aiguillon de la chair, et l'ange de Satan me soufflète » (1) ! — Qui de nous, non seulement dans les ardeurs de la jeunesse, mais sous les glaces de l'âge, n'a ressenti et ne ressent douloureusement cet incroyable état de notre nature déchue ? Qui de nous ne frémit pas trop souvent de la domination mal étouffée des sens ? Qui de nous, comme *Jérémie*, ne pleure pas sur ses propres ruines des larmes mystérieuses, impuissant qu'il se trouve à dompter, par ses seules forces, les

(1) Rom. VII. 24.

tendances misérables de notre nature corrompue ? Ah ! si nous ne rougissons pas de ce qui se passe en nous sans nous ; si nous n'avons pas honte de ces misères effroyables ; si nous n'avons pas horreur de ces cruels ravages qu'opèrent nos péchés ; si, comme les mondains, nous osons en sourire, en plaisanter, et, comme eux, dire que ce sont : « amusements, jeunesse qui passe ou succès de la vie », comment notre contrition pourrait-elle être sérieuse ? Elle ne serait sans doute, selon l'énergique expression de Bossuet, qu'une *grimace, une illusion et une chimère*.

3° Enfin, la troisième grâce à obtenir, aussi désirable, pour ne pas dire plus importante que les deux premières, c'est LA CONNAISSANCE DU MONDE, du monde qui est LA CAUSE du péché, afin que l'ayant en horreur, nous puissions rejeter loin de nous toutes les choses vaines et mondaines.

Le monde, le Seigneur l'a maudit. Lui qui bénissait tout ; lui qui est venu pour nous sauver tous, cependant il a dit : « Malheur au monde » : *VÆ MUNDO* (1) ! Au moment où il allait mourir, où il allait verser son sang pour le rachat des hommes, il a dit pour ce monde :

(1) Matth. XVIII. 7.

« Je ne prie pas, je ne puis pas prier pour lui » : NON PRO MUNDO ROGO (1).

Mais qu'est-ce donc que ce monde pour lequel le Seigneur n'a pas prié ? Le monde, *c'est le faux au lieu du vrai*. Le monde, il est dans le faux, perpétuellement dans le faux. Les idées du monde, c'est ce qui sort de la voie de l'Évangile, c'est l'erreur, c'est *le faux*. Le monde, il est tout entier aux joies, aux espérances, aux recherches, aux ambitions de cette terre et de cette vie ; tout entier dans la dépendance des préjugés et des opinions humaines, qui changent comme le vent et bien plus que le vent, qui flottent comme les nuages ; tout entier dans les plaisirs des sens et les jouissances de la chair ; tout entier dans l'indépendance, dans l'orgueil qui se révolte contre le Créateur ; tout entier *dans le faux*. Cherchez dans ce qui domine, dans ce qui règne au milieu du monde, dans ce qui gouverne les hommes, dans ce qui préside aux destinées humaines, cherchez *le vrai*, vous ne le trouverez pas. Pourquoi ? Parce que Dieu n'y domine pas, parce que la foi ne dicte pas les idées mondaines, parce que les croyances et les doctrines religieuses ne sont pas placées à la tête des affections,

(1) Joann. XVII. 9.

des désirs, des intentions et des influences mondaines ; parce que les choses visibles et passagères sont préférées aux invisibles et aux éternelles ; parce que *le faux l'emporte sur le vrai*.

Qu'est-ce encore que ce monde pour lequel le Seigneur n'a pas prié ? Ce monde, répond saint Jean, c'est LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR, LA CONCUPISCENCE DES YEUX ET L'ORGUEIL DE LA VIE (1), qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent, parce que ces trois concupiscences sont les TROIS SOURCES de tout péché et de toute corruption : « *Concupiscentia parit peccatum* » (2).

L'ORGUEIL DE LA VIE, voilà la source première du péché ; le vice radical, d'où pullulent tous les autres vices ; l'orgueil de la vie, je veux dire : l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu ; l'attache à sa propre volonté jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu, et ne s'arrêter non plus à sa défense, que s'il n'était pas. Ainsi, c'est le néant qui compte pour rien Celui qui est. Peut-on imaginer

(1) Joann. II. 15. 16. 17.

(2) Jacob. I. 15.

une injustice plus grande et un égarement plus profond ?

Mais à peine l'homme a-t-il poussé jusqu'à l'extravagance de son orgueil, qu'il entre dans le sens ; et la concupiscence des yeux l'y conduit naturellement, en faisant sentir son despotisme. Qu'est-ce, en effet, que CETTE SECONDE SOURCE DU MAL, qu'on nomme *la concupiscence des yeux*, si ce n'est tout ce qui enchante, ravit, fascine les regards par les illusions, les charmes, les apparences extérieures ? Quiconque ferme les yeux de l'âme, ouvre les yeux de la chair. Quand l'âme, ne croyant plus à rien, se laisse emporter par les fluctuations de son orgueil, elle doit nécessairement abuser des yeux dans le milieu où elle se trouve. Elle n'y entend faire l'éloge que du monde et de tout ce qui est dans le monde ; de l'arbre de la science du bien et du mal, de sa beauté, de sa bonté, de ses suaves apparences, des revenus considérables, des superbes domaines, des magnifiques châteaux, des riches ameublements, des fruits que l'on cueille au milieu de ce paradis, et du bonheur de ceux qui peuvent s'en nourrir. Prise alors du désir de voir, d'expérimenter, de connaître, elle ouvre les yeux, promène autour d'elle des regards curieux, et juge en effet que tout le faux éclat de



choses sensibles est beau à voir et bon à manger. C'est ainsi qu'insensiblement et par degrés, la concupiscence des yeux conduit à la concupiscence la plus brutale de toutes : la concupiscence de la chair.

Et LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR, « qui oserait en parler, qui oserait y penser, dit Bossuet, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour la blâmer ? O Dieu, encore un coup, qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'âme au corps par des liens si tendres et si violents, dont on a tant de peine à se déprendre, et qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables désordres ? (1) » Malheur à l'homme, malheur à l'homme, encore un coup, malheur à l'homme qui, non content de voir la beauté de l'arbre de la science du bien et du mal, a l'audace de manger de son fruit et de boire de son poison ! Un seul attouchement de l'arbre maudit ; une seule gorgée de ce poison, exquis et violent, enivre à tel point qu'il jette à terre les plus robustes ; et que l'homme, la face dans la boue, méprise tous les commandements de Dieu et se rit de toutes les menaces de mort.

(1) Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. iv.

Voulons-nous éviter le péché, en avoir une profonde horreur ? Demandons à Dieu qu'il nous donne la grâce de connaître et d'abhorrer ce qui cause, ce qui produit, ce qui enfante le péché ; de connaître et d'abhorrer la triple concupiscence, SOURCE FATALE DE TOUTE CORRUPTION. Ah ! si nous n'avons pas horreur de ces trois concupiscences, et une horreur sentie, une horreur qui nous pénètre jusque dans la moelle des os ; si, loin d'en avoir horreur, nous les ménageons, nous les flattons, nous les adorons, nous nous laissons aller à toute l'impétuosité de leurs mouvements abjects, il nous sera bien difficile d'éviter le péché, bien difficile de ne pas croire, avec Bossuet, que la contrition, dans de si tristes conditions, n'est pas *une grimace, une illusion et une chimère*.

O mon Dieu ! donnez-moi la grâce de détester le péché *en lui-même, dans ses effets et dans ses causes* ! O mon Dieu ! créez en moi un cœur pur : *Cor mundum crea in me, Deus* ! Déployez à cet effet votre Toute-Puissance ; parlez, et que le néant, à votre voix, produise encore une fois l'homme formé dans la vérité et la sainteté de la justice. O mon Dieu ! mon esprit s'est étrangement égaré, mes idées sont bouleversées, et j'ai besoin de la droiture et de la rectitude de

l'esprit. O mon Dieu ! renouvelez en moi un esprit droit, qui consiste à vous aimer au-dessus de tout, et à n'aimer rien que pour vous : *Spiritum rectum innova*. Mais que ce ne soit pas seulement à la surface de mes lèvres ; que ce ne soit pas dans l'expression de vains désirs, dans des pensées et des affections stériles ; que ce soit dans le plus intime de mon être, que ce soit dans la moelle de mes os, dans le fond de mes entrailles : *Innova in visceribus meis*. Mais, Seigneur, quel sacrifice vous offrirai-je donc ? Quel est donc l'holocauste qui vous est agréable ? O mon Dieu ! Ce sera un esprit brisé par la douleur, un cœur humilié et contrit : *COR CONTRITUM ET HUMILIATUM NON DESPICIES*.

---

§ XI.

## ÉPILOGUE



## § XI.

### ÉPILOGUE

---

I. Ce qui fait l'homme par-dessus tout, c'est LA VOLONTÉ. Là est son pouvoir et sa force. La volonté, c'est la grande puissance de l'homme; la volonté, c'est la royauté de l'homme; la volonté, c'est l'homme même. Et saint Augustin, dont le génie faisait bien les noms, parce qu'il pénétrait bien les choses, n'a pas craint de dire : LES HOMMES SONT DES VOLONTÉS; comme si tout l'homme se résu-  
mait dans son vouloir.

Mais, IL Y A TROIS SORTES DE VOLONTÉS : une volonté qui veut et *ne veut pas*; une volonté qui veut *imparfaitement*, et une volonté qui veut *pleinement et parfaitement*. Un homme avait deux fils, dit le Sauveur dans une de ses admirables paraboles, et, s'approchant du premier, il lui dit : Mon fils, va, et travaille aujourd'hui à ma vigne : « *Fili, vade hodie,*

*operare in vinea mea* ». Mais ce fils, tranchant le mot, répondit : Je ne veux pas : « *Illi autem respondens, ait: Nolo* ». Il résiste à Dieu par une manifeste désobéissance; mais, à la fin, il a honte de soi-même, et, réveillé par son propre excès, il s'en repent : « *pœnitentia motus abiit* » : touché de repentir, il obéit. Le père, s'adressant au second, lui donna le même ordre; et ce second fils répondit : « *Eo, Domine, et non ivit* » : Je vais, Seigneur, et il n'alla pas. Il y a des gens qui promettent tout, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de résister en face, ou par légèreté, ou par tromperie. Ils n'osent vous dire qu'ils ne veulent pas se corriger, et, quoique peu résolu à obéir, ils vous disent : Seigneur, je m'en vais : « *Eo, DOMINE* ». Ils vous appellent Seigneur : ils ont un certain respect; il sont en apparence prompts à obéir : ils ne disent pas, *j'irai*, mais *je vais*. Vous diriez qu'ils vont marcher, que tout est fait. Cependant, ils n'obéissent pas; ils ne bougent pas de leur place, ou parce qu'ils veulent tromper, ou, ce qui est pis, parce qu'ils se trompent eux-mêmes et se croient plus de volonté et plus de courage qu'ils n'en ont (1). La volonté sé-

(1) Matth. XXI. 28. 29. 30. 31. — Cf. Boss, *Méditations sur l'Évangile*, 27<sup>e</sup> jour.



RIEUSE n'est ni *velléité*, ni *demi-volonté*; c'est le consentement *réel, actuel, plein et entier* à tout ce que Dieu veut; c'est dans la volonté une telle énergie que, *pratiquement*, elle obéit à Dieu, obéit à Dieu *quand même, malgré tout, coûte que coûte*, sans se laisser toucher, sans se laisser fléchir, sans se laisser vaincre par ce qui plaît aux sens, ou ne leur plaît pas; par ce qui les flatte, ou ne les flatte pas; par ce qui leur est agréable, ou désagréable. Or, cette énergie, cette force de la volonté tient elle-même à la FORCE DE L'INTELLIGENCE; et la force de celle-ci tient à LA VUE DES PRINCIPES qui la dirigent. Si l'entendement ne distingue pas les raisons qui poussent à agir, il ne saurait y avoir de CONVICTION; et où la conviction manque, que reste-t-il pour appuyer la volonté dans sa lutte contre l'obstacle? Il faut être homme de conviction pour être homme d'énergie. De la clarté des principes, où l'intelligence s'illumine, part l'énergie sourde et constante de la volonté, d'où jaillit, dans les épreuves, la force des saints, la force des apôtres, la force des martyrs, la force des chrétiens, la force enfin de tout homme qui se respecte et qui ne se laisse pas vaincre par les hontes de l'orgueil et de la volupté.

Vous donc, chrétiens, prêtres, religieux et

religieuses, ayez sans cesse sous les yeux LES PRINCIPES qui vous sont propres, comme LES CONSÉQUENCES qui en découlent; et soyez hommes DE VOLONTÉ, sachant prendre les résolutions qui découlent de ces mêmes principes et de ces mêmes conséquences.

---

## PRINCIPES

---

PREMIER PRINCIPE, qui fait l'*Homme*;

Sa fin, unique et nécessaire :

« *Louer Dieu, Adorer Dieu, Obéir à Dieu*; »

Et par là :

« SAUVER SON AME ».

« *Tout le reste : Accessoire !* »

« *Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim OMNIS HOMO* ». (ECCLES. XII. 13).

\*  
\* \*

DEUXIÈME PRINCIPE, qui fait le *Chrétien*;

Sa fin, unique et nécessaire :

« *Connaitre, Aimer, Suivre,* »

« IMITER NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, »

« VRAI DIEU ET VRAI HOMME; »

« Qui est né, a souffert et est mort *pour nous!* »

« Nemo venit ad Patrem, nisi *per me* ».

(JOAN. XIV. 6).

\*  
\* \*

TROISIÈME PRINCIPE, qui fait le *Parfait Chrétien*,  
le *religieux* et le *prêtre*;

Sa fin, unique et nécessaire :

« *Se distinguer au service de Jésus-Christ,* »

« ROI ÉTERNEL ET SEIGNEUR UNIVERSEL. »

« Insignes se exhibere in omni Servitio  
Regis æterni ac Domini universalis ».

(S. P. N. IGNAT. Exer. reg.).

---

## CONSÉQUENCES

---

PREMIÈRE CONSÉQUENCE, qui correspond à la  
fin de l'*Homme*, laquelle fin consiste à OBÉIR  
A DIEU :

VAINCRE EN NOUS tous les obstacles à la  
volonté de Dieu;... et, *pour les vaincre*, SE  
FAIRE INDIFFÉRENTS à toutes choses créées,  
usant de ces choses ou n'en usant pas, SELON  
qu'elles nous aident ou qu'elles ne nous aident  
pas à OBÉIR A DIEU... « *Être comme une boule*

*de cire entre les mains de son Dieu*, dit saint François de Sales, *pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel; un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté, que la volonté de son Dieu* » (1).— Donc OBÉIR A DIEU, quels que soient nos attraites ou nos répugnances,... en sorte que, de notre côté, nous ne voulions pas plus *la santé que la maladie;... la richesse que la pauvreté;... l'honneur que le mépris;... une longue vie qu'une vie courte;...* et ainsi de tout le reste; *désirant et choisissant* UNIQUEMENT, sans lâcheté, sans imperfection volontaire, dans toute l'étendue de la grâce, ce qui nous conduit *plus directement et plus sûrement* à la fin pour laquelle l'Homme a été créé : « A L'ACCOMPLISSEMENT DE LA TRÈS SAINTE VOLONTÉ DE DIEU ».

\*  
\* \*

DEUXIÈME CONSÉQUENCE, qui correspond à la fin du *Chrétien*, laquelle fin consiste à IMITER NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST :

NOUS OFFRIR TOUT ENTIERS à Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Roi Éternel*, qui VEUT : « *combattre et soumettre tous les ennemis de Dieu, vaincre le monde complètement, et ainsi,*

(1) *De l'amour de Dieu*, liv. IX. chap. iv.

*entrer dans la gloire de son Père »... —*  
DONC, NOUS OFFRIR tout entiers A LUI, pour  
travailler, combattre et vaincre AVEC LUI;  
afin que, l'ayant suivi dans la peine, nous le  
suivions un jour dans la gloire... — C'est là  
le travail *obligé*... — C'est là l'offrande *indis-*  
*pensable, rigoureuse et nécessaire*; — C'est là  
FAIRE SON DEVOIR !

\*  
\* \*

TROISIÈME CONSÉQUENCE, qui correspond à  
la fin du *Parfait Chrétien*, du *Prêtre* et du  
*Religieux*, laquelle consiste A SE DISTINGUER  
AU SERVICE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST :

Non seulement NOUS OFFRIR TOUT ENTIER à  
Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour travailler  
AVEC LUI, en portant AVEC LUI notre croix de  
chaque jour ; mais « EN AGISSANT CONTRE *notre*  
*propre sensualité*, et CONTRE *notre amour char-*  
*nel et mondain* ;... — C'est là l'offrande *con-*  
*seillée* ;... — C'est là le travail d'une plus  
*haute importance* et d'un *plus grand prix* ;...  
— C'est là AVOIR DE L'HONNEUR ! »

---

## RÉSOLUTIONS

QUI DÉCOULENT DES PRINCIPES ET DES CONSÉQUENCES

\*  
\* \*

PREMIÈRE RÉSOLUTION , nécessaire à tout  
*Homme* qui veut son salut éternel.

JE VEUX ne pas commettre le PÉCHÉ MORTEL.

« Oui, mon Dieu ! je suis prêt, avec le secours de votre grâce, à *me vaincre moi-même* et à *m'immoler entièrement* pour ne pas commettre le péché mortel. M'offrirait-on tous les royaumes de ce monde ; s'agirait-il pour moi de sauver la vie du corps : je refuserais ces royaumes, je sacrifierais la vie temporelle, plutôt que de *Vous* offenser gravement. *Je ne délibérerais même pas*, tant je suis dans la résolution de me défaire de moi-même et de m'humilier de toutes mes forces, autant qu'il est en mon pouvoir, afin d'arriver à ce but « à *ne pas commettre de péché mortel* ».

\*  
\* \*

DEUXIÈME RÉOLUTION, plus parfaite que la première, nécessaire à tout *Chrétien* qui ne veut offenser en aucune manière son Seigneur et son Dieu.

JE VEUX ne pas commettre le PÉCHÉ VÉNIEL de propos délibéré.

« Me voici donc, Seigneur, dans une entière indifférence de volonté et d'affection pour *les richesses* et *la pauvreté*, *les honneurs* et *les mépris*, le désir d'une longue vie ou d'une

*vie courte*, pourvu qu'il vous en revienne une gloire égale et que le salut de mon âme en reçoive un égal avantage. De plus, je suis disposé à faire le sacrifice de toutes choses créées, à mourir même, s'il le faut, plutôt que de *balancer* entre vous, Majesté souveraine, et une faute vénielle délibérée ».

\*  
\* \*

TROISIÈME RÉOLUTION, très parfaite, renfermant les deux premières, et nécessaire à tout *Chrétien* qui veut *tendre à la perfection*.

JE VEUX, pour me DISTINGUER au service de mon *Seigneur et Roi Jésus-Christ*, tout accomplir et tout souffrir dans la position que Dieu m'a faite...— Et, SUPPOSÉ QUE LA LOUANGE ET LA GLOIRE DE LA MAJESTÉ DIVINE SOIENT ÉGALES, je préfère la pauvreté avec Jésus-Christ pauvre, plutôt que les richesses; les opprobres avec Jésus-Christ rassasié d'opprobres, plutôt que les honneurs; j'aime mieux être regardé comme un homme inutile et insensé, par amour pour Jésus-Christ, qui le premier a été regardé comme tel, que de passer pour un homme sage et prudent aux yeux du monde.

« Jésus, mon *Seigneur* et mon *Roi*, confiant



en votre divine grâce, *je m'engage sur l'honneur* à porter ma croix avec toute la générosité dont je suis capable. *Je resterai, je travaillerai, je combattrai, je me perfectionnerai chaque jour*, DANS L'ÉTAT DE VIE que vous-même, ô mon Dieu, vous avez daigné me choisir. Puissé-je, dans tous les combats que j'ai à soutenir contre les ennemis de mon salut, *m'offrir à Vous* de telle sorte que toujours j'ambitionne VOTRE PLUS GRANDE GLOIRE et MA PLUS GRANDE ABNÉGATION PERSONNELLE. — Plutôt tout perdre, plutôt tout souffrir, plutôt mourir, que de ne pas chercher *en toutes choses votre plus grand amour* : et aussi, *en toutes choses, petites et grandes, la plus grande abnégation de moi-même, et une continuelle mortification.*

II. Tels sont les principes, les conséquences et les résolutions qui conviennent à *l'Homme, au Chrétien, au Religieux et au Prêtre*, chacun selon sa vocation ou son état de vie..... Mais le pécheur les méprise, et en les méprisant, il se fait l'ennemi de Dieu. Or, QUI CONNAÎT, Ô MON DIEU, LA PUISSANCE DE VOTRE COLÈRE ? QUELLE TERREUR MESURERA VOS VENGEANCES (1) ? Qui pourrait peser, comme il le faut, la grandeur et la multitude des supplices

(1) Ps. LXXXIX. 11.

que vous avez préparés aux pécheurs, et que votre Toute-Puissance leur infligera en son temps? Car votre justice est infinie, et elle se manifeste en une infinité de manières, non seulement en l'autre vie, mais encore en celle-ci, afin que tous les hommes apprennent à vous craindre, et que ceux qui ne sont pas touchés de votre douceur le soient du moins de votre sévérité (1).

\*  
\* \*

Vous avez fait connaître votre justice et votre colère contre le péché, lorsque, POUR UN SEUL PÉCHÉ, vous avez précipité du ciel dans l'enfer tant de milliers d'Anges, incomparablement plus excellents que tous les hommes, et que vous les avez condamnés à des supplices éternels, sans nulle espérance de pardon. Votre justice n'a été arrêtée ni par leur grand nombre, ni par l'excellence et la beauté de leur nature, ni par l'étendue de leur génie, qui avait une claire connaissance de toutes choses. Vous n'avez eu nul égard aux louanges, aux bénédictions, à la reconnaissance, à l'honneur et à la gloire que vous

(1) ...*Ut si unquam amoris Domini æterni oblitus fuero ob meas culpas, saltem timor pœnarum me juvet, ne in peccatum deveniam* » (Ex. sp. 1<sup>a</sup> Hebd. Ex. quint. secund. Præamb.).

auriez pu recevoir d'eux durant toute l'éternité, si vous leur aviez pardonné cette offense. Quelque grande que fût la perte d'un si beau chef-d'œuvre de vos mains, et de la gloire qu'il eût pu vous procurer, vous avez mieux aimé subir cette perte que de pardonner *cet unique péché*.

\*  
\* \*

De nouveau, vous avez fait éclater votre justice et votre colère contre le péché, lorsque, en punition du péché de nos premiers parents, vous avez dépouillé tout le genre humain de la justice originelle et de la félicité du premier état, et que vous l'avez condamné à d'innombrables misères et à la mort même. Votre sagesse prévoyait que, par suite de ce châtiment, une multitude infinie d'hommes se damnerait, et qu'à peine un sur cent ferait son salut; et cependant, à cause de ce premier péché de nos premiers parents, vous avez voulu permettre tout cela dans leur postérité. Qui ne serait saisi d'effroi devant cet abîme de vos jugements? Vous êtes, en vérité, le Dieu grand et terrible, infiniment élevé et surélevé au-dessus de toutes les créatures, vous suffisant souverainement à vous-même pour toute louange, toute gloire et toute félicité, n'ayant besoin ni des services des

Anges, ni de nos services et de nos louanges, mais demandant une seule chose : Qu'on OBÉISSE A VOTRE VOLONTÉ.

\*  
\* \*

Vous avez également montré votre justice et votre colère contre le péché, lorsque vous avez exigé, pour l'effacer, que votre fils, qui vous est consubstantiel et coéternel, prît notre nature, qu'il se fît homme passible, semblable à nous, et qu'il réparât notre crime au prix de travaux, de douleurs, de sacrifices immenses; se vouant à la pauvreté et à la mendicité, à des misères et à des afflictions sans nombre, aux travaux et aux peines, aux outrages les plus sanglants, aux soufflets, à la flagellation, aux crachats, à la croix et à la mort la plus cruelle.

\*  
\* \*

Enfin, pour punir les péchés du genre humain, vous l'avez très souvent châtié par la peste, par la famine, par la guerre, par les incendies, par les tempêtes, par les inondations, par les tremblements de terre. Car, comme il n'est point de lieu où il ne se commette des péchés, il est juste aussi que partout sévissent des fléaux qui châcient les pécheurs, afin que les hommes, frappés et

sentant les coups de votre main, deviennent sages et soient excités à rentrer dans le devoir.

\*  
\* \*

Vous ne vengez pas seulement les péchés par des calamités extérieures : mais encore par d'*intérieures et spirituelles*, lorsque vous donnez à la conscience la terrible fonction d'accuser le pécheur, de le juger et de le condamner par avance ; lorsque vous le réprouvez déjà par la soustraction de votre grâce, et en permettant aux démons de le tenir asservi par l'esprit d'erreur et d'aveuglement.

\*  
\* \*

C'est par ces châtiments et par d'autres encore que vous punissez les péchés en cette vie, et que vous montrez votre courroux et votre justice. Mais qui pourrait expliquer les supplices, les afflictions, les misères que vous avez réservés aux pécheurs dans l'autre vie, lorsque vous lâcherez les rênes à votre colère, et qu'elle ne sera plus retenue par votre miséricorde ? Là, ils seront enfermés dans une prison très profonde et où tout fera horreur. Là, ils seront plongés dans un étang de soufre et de feu. Là, les corps mis en monceaux brûleront comme du bois sec au milieu de l'étang

de soufre. Là, il y aura des pleurs et des grincements de dents, causés par la torture de la douleur et par l'impatience. Là, sous des formes de monstres horribles, les démons, revêtus d'un corps de feu, exerceront leur cruauté contre les malheureux damnés. Là, dans le corps, les douleurs extrêmes, et dans tous les sens, d'extrêmes afflications. Là, l'âme sera saisie d'une incompréhensible tristesse et d'un incompréhensible désespoir, en considérant la perte infinie qu'elle fait, la grandeur de ses maux, et surtout l'éternité pendant tout le cours de laquelle toutes ces pertes et tous ces maux se feront sentir sans ombre d'adoucissement. O éternité ! bien infini pour les justes, mal infini pour les méchants ! Quel excès de douleur, quel horrible et intolérable supplice de brûler dans une fournaise ardente seulement pendant un jour ! Mais un an entier ! Mais cent ans ! Mais mille ans ! Mais cent mille ans ! Quelle tristesse accablerait votre âme si vous étiez condamné à brûler pendant cent mille ans ! Mais si c'est pendant toute l'éternité, ce supplice devient infiniment plus grand, plus cruel ; il engendre en votre âme une tristesse qu'on ne peut exprimer, un désespoir affreux, au-dessus de tout désespoir !

★  
\* \*

O mon Dieu ! que vos jugements sont à craindre !.... qui donc, en les méditant, ne sera saisi d'épouvante ? Qui donc, pour éviter de si grands maux, ne se condamnera pas aux plus rudes sacrifices, ne méprisera pas du fond de l'âme les richesses, les voluptés, les honneurs, toute la fascination de la bagatelle ? Qui donc enfin ne regardera pas comme le dernier terme de la démence, de s'exposer pour des choses terrestres et qui ne durent qu'un moment, au péril d'un mal immense et éternel ?

★  
\* \*

Je vous supplie, Seigneur, par votre bonté et par votre miséricorde infinies, par les mérites et par les mystères de votre très sainte Humanité, d'éloigner de moi une telle démence. Éclairez mon esprit de votre lumière et de la salutaire sagesse de vos élus, afin qu'à ce flambeau je puisse connaître plus clairement la gravité du péché qui mérite de si effroyables châtiments. Faites, ô mon Dieu, que je considère souvent, avec toute la vigueur de mon esprit, le malheur des réprouvés ; que j'approfondisse salutairement quel immense océan de malice est con-



tenu dans chaque péché mortel, puisqu'il fait déborder sur l'âme et sur le corps un si effroyable océan de misères ; que je m'efforce de l'éviter avec soin et de vous plaire ; que je comprenne enfin que mon bonheur et ma gloire consistent à vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, c'est-à-dire à vous donner la préférence sur toutes choses, A VOUS OBÉIR EN TOUT, PARTOUT ET TOUJOURS ; car :

OBÉIR A DIEU,

C'EST TOUT L'HOMME !

AMEN ! AMEN !

---



## TABLE DU TOME SECOND.

---

### § VIII.

#### LA RETRAITE.

	Pages.
I. Méditation pour la veille d'une retraite. .	5
II. Considération sur la retraite et les moyens de la bien faire. . . . .	13
III. Beau passage de l'Écriture Sainte à ce sujet: Élie dans le désert. . . . .	31
IV. La Samaritaine. — Comment, <i>dans une retraite</i> , sous l'influence de la grâce, Dieu travaille à notre conversion. . . . .	51
V. Prière de la retraite. — Prière pour se vaincre. — Jésus au Jardin des Olives. .	85
VI. Méditation préliminaire, essentielle à toute bonne et sérieuse retraite. — La fin de l'homme . . . . .	101
VII. Application générale de la méditation sur la fin de l'homme, aux chrétiens, aux re- ligieux et aux prêtres . . . . .	109
VIII. Application spéciale de la méditation sur la fin de l'homme. — La fin de l'homme, <i>en tant qu'il est homme</i> . . . . .	127

## § IX.

### LA RETRAITE. — PREMIÈRE SEMAINE.

- I. Le péché, le mal par-dessus tous les maux,  
*le malheur excédant tous les malheurs.* . . . 137
- II. Méditation sur le péché des anges. . . . 147
- III. Méditation sur le péché de nos premiers  
parents. — La tentation. Marche sata-  
nique pour perdre les âmes. . . . . 169
- IV. Seconde méditation sur le péché de nos  
premiers parents. — Leur chute. — Le  
monde dans ses victimes. . . . . 195
- V. Troisième méditation sur le péché de nos  
premiers parents. — Les conséquences  
de leur chute . . . . . 215
- VI. Méditation sur la mort de Jésus-Christ,  
*la rançon du pécheur* . . . . . 227
- VII. Première considération sur la grièveté du  
péché. — Dieu en est l'objet . . . . . 235
- VIII. Deuxième considération sur la grièveté du  
péché. — Dieu en est le vengeur . . . . 245
- IX. Troisième considération sur la grièveté du  
péché. — Dieu en est la victime. . . . 259
- X. Méditation sur nos propres péchés. . . . 267
- XI. Même sujet. — Enfant prodigue. . . . 287
- XII. Méditation sur le châtiment du péché,  
même en cette vie: Supplice de la cons-  
cience. . . . . 315

XIII. Méditation sur le châtiment du péché en l'autre vie: l'Enfer. . . . .	339
XIV. L'enfer au point de vue philosophique et de raison. — Sa possibilité. . . . .	365
XV. L'enfer. — Sa réalité. . . . .	373
XVI. L'enfer. — Sa nécessité. . . . .	393
XVII. L'enfer. — Ses victimes . . . . .	399
XVIII. Méditation sur la mort. — <i>Passage du temps à l'éternité.</i> . . . .	407
XIX. Méditation sur les consolations du juste à <i>l'heure de la mort.</i> . . . .	429
XX. Méditation sur le péché véniel. . . . .	447
XXI. Méditation sur la tiédeur. . . . .	469
XXII. Jugement dernier. . . . .	483

## § X.

### LA CONVERSION ET LE RETOUR AUX PRINCIPES ET VÉRITÉS FONDAMENTALES PAR LA CONTRITION DES PÉCHÉS.

I. La contrition; ce que c'est. . . . .	517
II. Signes non équivoques d'une vraie et sin- cère contrition. . . . .	533

## § XI.

ÉPILOGUE. . . . .	555
-------------------	-----









M 332

# 6398

MARCHAND, J. B.

AUTHOR

Exercices Spirituels II

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Malone	8/14
	Heagemann	
	STORAGE - GUSA	
	JUL 31 '73	

639

6398



